

HISTOIRE

DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE

DU PÉROU.

HISTOIRE
DE LA DÉCOUVERTE ET DE LA CONQUÊTE
DU PÉROU,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL D'AUGUSTIN DE ZARATE.

PAR S. D. C.

TOME SECOND.

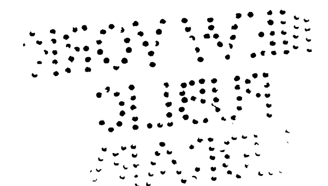


PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT
POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.





HISTOIRE

DE LA CONQUÊTE

DU PÉROU.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour procureur-général du pays.

Dans ce temps-là Gonzale Pizarre, frère du marquis dom François Pizarre, était, comme on l'avait déjà dit, dans la province de Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y était accompagné de dix ou douze de ses amis; et ayant appris la nouvelle de l'arrivée du vice-roi et les raisons de sa venue, avec les réglemens qu'il apportait et qu'il faisait

exécuter rigoureusement, il prit la résolution d'aller à Cusco sous prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Espagne, et de mettre quelque ordre aux affaires de Fernand Pizarre son frère, suivant les dépêches qu'il lui envoyait pour cela. Comme il était occupé à faire quelque provision d'argent pour son voyage, il recevait des lettres de toutes parts, tant des magistrats que des particuliers, qui tâchaient de lui persuader que c'était à lui de paraître, et d'agir pour les intérêts communs dans cette occasion, et de se charger de protester contre les ordonnances, en demandant quelque délai pour leur exécution ou y cherchant quelque autre remède, puisqu'il y était particulièrement intéressé, comme celui à qui le gouvernement du pays appartenait de droit. Quelques-uns lui offraient leurs biens et leurs personnes; d'autres lui mandaient que le vice-roi avait dit publiquement quil lui ferait couper la tête : ainsi on tâchait par toutes sortes de moyens de l'irriter, et de l'obliger de se rendre à Cusco pour s'opposer à l'entrée du vice-roi dans cette ville. Considérant donc tout cela qui s'accommodait fort bien au désir qu'il avait toujours eu d'être gouverneur du Pérou, il amasse une somme considérable, tant de ses propres revenus que de ceux de Fernand Pizarre, et se rend à Cusco accompagné de vingt personnes. Tous les habitans de cette ville allèrent au-devant de lui et le reçurent

avec de grandes démonstrations de joie. Il arrivait chaque jour à Cusco des gens qui fuyaient de la ville de los Reyes, parce que le vice-roi y exerçait tous les jours quelque nouvelle rigueur, irritant ainsi de plus en plus les habitans. Il se faisait plusieurs assemblées dans la maison de ville de Cusco, tant des magistrats que de tous les habitans en général. On examinait ce qu'il faudrait faire quand le vice-roi viendrait; s'il faudrait le recevoir, ou non. Les uns étaient d'avis qu'on le reçût, et qu'à l'égard des ordonnances on envoyât des députés par-devers sa majesté, pour la supplier très-humblement d'apporter quelque remède au mal qu'elles causaient et de les changer. D'autres disaient que si une fois on le recevait, pressant comme il faisait à toute rigueur l'exécution de ces réglemens, il commencerait par leur ôter tous leurs Indiens; et que quand une fois cela serait fait, de quelque sorte que les choses se passassent dans la suite, ils auraient bien de la peine à les ravoir. Enfin on se détermina, et Gonzale Pizarre fut élu par la ville de Cusco pour procureur-général, et Diegue Centeno, qui était là de la part de la ville de Plata, pour son substitut. Il fut aussi résolu que Pizarre en cette qualité irait à la ville de los Reyes pour y faire devant l'audience royale les remontrances convenables sur le sujet des réglemens. Les sentimens furent assez partagés au commencement, pour

savoir s'il irait accompagné par des troupes, et en état de se défendre en cas de besoin, ou non; mais enfin on conclut pour l'affirmative. Pour colorer et pour appuyer cette résolution, on alléguait plusieurs raisons. « Premièrement, que le vice-roi avait fait » battre le tambour à los Reyes, sous prétexte » de vouloir châtier ceux qui s'étaient emparés de » l'artillerie. De plus, que c'était un homme d'une » rigueur et d'une dureté excessives, qui exécutait » les ordonnances sans aucun égard aux supplica- » tions et aux remontrances qu'on lui pouvait faire, » et sans vouloir attendre l'audience royale, à qui » il n'appartenait pas moins qu'à lui de délibérer et » de conclure sur l'exécution ou la suspension de » ces réglemens. Enfin on ajoutait que le vice-roi » avait dit plusieurs fois qu'il avait ordre de sa » majesté de faire couper la tête à Gonzale Pizarre, » à cause des troubles passés, et de la mort de dom » Diegue. » D'autres, qui parlaient avec un peu plus de modération et de retenue, pour trouver un prétexte honnête de faire accompagner Gonzale Pizarre par des troupes, disaient « que pour se » rendre à la ville de los Reyes, il lui fallait passer » par des lieux où l'inca était en armes, et qu'ainsi » pour se défendre contre lui il fallait aussi néces- » sairement être armé. » Il y en avait enfin quelques-uns qui parlaient plus franchement, et plus ouvertement, et ne craignaient pas de dire « qu'il

» était nécessaire d'avoir des troupes pour se dé-
» fendre du vice-roi, qui était un homme roide et
» inflexible, et qui ne se tenait pas toujours dans
» les bornes de la justice et de l'équité; si bien
» qu'il n'était pas fort sûr de n'avoir auprès de lui
» d'autre garant qu'elle. » On ne manqua pas de gens éclairés et habiles pour mettre ces raisons dans tout leur jour, et en faire une espèce de manifeste, par lequel on prétendait montrer « qu'il
» n'y avait rien en cela qui blessât le respect dû à
» l'autorité souveraine; mais que c'était une chose
» qu'on pouvait faire de plein droit, puisque la jus-
» tice permet de repousser la force par la force, et
» se mettre ainsi à couvert d'une injuste violence
» qu'on nous veut faire; et qu'enfin on peut résister
» par des voies de fait à un juge qui agit plutôt
» par des voies de fait que par forme de justice. »
On conclut donc que Gonzale Pizarre leverait des troupes; et pour cela plusieurs habitans de Cusco offraient et leurs biens et leurs personnes, et quelques-uns disaient hautement qu'ils exposeraient gaîment leur vie pour cette cause. A l'égard du voyage de Gonzale Pizarre, pour faire les supplications et les remontrances dont on a parlé, on lui donna le titre de procureur-général du pays; et pour se défendre contre l'inca, on le nomma pour commander l'armée en qualité de général. On dressa des actes de toutes ces résolutions, comme

on fait ordinairement pour donner quelque couleur à de semblables affaires : ainsi donc on commença à lever des troupes, prenant pour les payer les deniers de la caisse royale, les biens des défunts et quelques autres dépôts, sous couleur de prêt. Après cela on envoya le capitaine François d'Almendras avec quelques gens pour garder les passages, afin qu'on ne pût apprendre leurs résolutions, ni la disposition de leurs affaires dans la ville de los Reyes. Paul, frère de l'inca, pourvut fort bien de son côté, par le moyen de ses Indiens, à ce que personne ne pût passer pour en aller donner avis. Le conseil de Cusco écrivit à celui de la ville de Plata, pour lui représenter les grands inconvéniens qui arriveraient, si les ordonnances étaient mises en exécution, et le préjudice extrême qu'ils en recevraient tous. Ils ajoutaient que cela les avait obligés à prendre des mesures pour y pourvoir, et qu'ils les priaient très-humblement d'approuver leurs résolutions; puisque aussi bien leur autorité y était intervenue par le moyen du capitaine Diegue Centeno, qui était leur député, et y avait consenti en leur nom; et qu'ainsi ils leur demandaient et leur approbation et leur secours, les priant de se rendre tous à Cusco avec leurs armes et leurs chevaux. Outre cela, Gonzale Pizarre écrivit en son particulier à tous les habitans de cette ville pour leur faire les mêmes sollicitations. Il y avait alors en la ville

de Plata, pour lieutenant de Vaca de Castro, en qualité de gouverneur du Pérou, un habitant de la même ville, nommé Louis de Ribera; et pour juge ordinaire, un autre habitant du lieu, nommé Antoine Alvarez, lesquels ayant appris ce qui se passait à Cusco, révoquèrent incontinent les pouvoirs et la commission de Diegue Centeno, et répondirent, au nom de toute la justice de la ville, à la régence de Cusco, que quand il irait de leurs biens et de leur vie, ils étaient résolus d'obéir aux ordres de sa majesté; disant que leur ville lui avait toujours été fidèle contre tous ceux qui s'étaient détournés de son service, et qu'ils voulaient encore continuer dans la même fidélité; qu'à l'égard de Diegue Centeno, ils ne lui avaient donné d'autre pouvoir que de consentir en leur nom à ce qui serait jugé utile pour le service de sa majesté, le bien et l'avantage de ses royaumes, et la conservation des habitans naturels du pays; et qu'ainsi, puisqu'en l'élection de Gonzale Pizarre, et en tout ce qu'on avait arrêté de plus, ils ne voyaient rien qui tendît à cela, on ne pouvait pas justement dire que le consentement que Centeno y avait fondé fût donné dans son pouvoir légitime, ni qu'il les liât ou les engageât en aucune sorte à le ratifier, puisque tout ce qui s'était passé était contraire à ses ordres. Cette lettre ne fut pourtant pas écrite d'un consentement universel, parce que Gonzale Pizarre

avait aussi des amis dans cette ville, qui tâchaient de gagner des gens en sa faveur, et de les engager à son service : ils prirent même plus d'une fois la résolution de tuer Louis de Ribera et Antoine Alvarez ; mais ils n'en purent venir à bout, parce que l'un et l'autre se précautionnaient soigneusement, en attendant les provisions du vice-roi, qui n'avaient encore pu parvenir jusqu'à eux, à cause qu'ils étaient fort éloignés. Ils ordonnèrent cependant, sous de grandes peines, que personne n'eût à sortir de la ville : ce qui n'empêcha pourtant pas que plusieurs n'en sortissent et ne s'en allassent à Cusco.

CHAPITRE II.

Ce que le vice-roi fit à los Reyes, ayant appris les mouvemens et les troubles qui étaient dans le pays.

Le vice-roi ayant fait son entrée en la ville de los Reyes, et y ayant été reçu en pompe dans le mois de mai de l'an mil cinq cent quarante-quatre, personne n'osait lui parler de suspendre l'exécution des ordonnances, parce que tous les magistrats lui en ayant déjà parlé en corps, et lui ayant fait là-dessus les supplications et les remontrances convenables, accompagnées de plusieurs raisons qui faisaient voir la nécessité de cette suspension, tout cela avait été inutile. Il leur promettait seulement qu'après leur exécution, il en écrirait à sa majesté, pour lui faire connaître qu'il était de son intérêt que ces réglemens fussent révoqués, et qu'il y allait, et de son service, et de l'intérêt même des habitans naturels du pays, puisqu'il reconnaissait et avouait franchement qu'ils étaient préjudiciables, tant aux intérêts de sa majesté, qu'au bien de ces pays-là; et que sans doute si ceux qui les avaient dressés avaient eu une

connaissance exacte de l'état des choses, jamais ils n'auraient conseillé à sa majesté de les faire. Il ajoutait à cela qu'il fallait que de tous les endroits du royaume on lui envoyât des députés, et qu'il écrirait conjointement avec eux à sa majesté ce qui serait convenable; ne doutant point qu'il ne reçût après cela des ordres de sa part pour remédier à ce mal, mais qu'il ne pouvait pas de lui-même suspendre l'exécution, et qu'il fallait de nécessité qu'il continuât comme il avait commencé, puisque son pouvoir et ses ordres ne s'étendaient pas à autre chose. Dans ce temps-là, les licenciés Cepeda et Alvarez, et le docteur Texada, trois des auditeurs, arrivèrent à los Reyes, ayant laissé le licencié Zarate malade à Truxillo. Incontinent le vice-roi donna ordre qu'on formât l'audience; et pour cela on fit tous les préparatifs nécessaires pour la réception solennelle du sceau royal comme dans un tribunal qui se formait nouvellement en ce pays-là. On mit donc ce sceau dans une cassette portée sur un cheval superbement enharnaché, et couvert d'une housse magnifique de toile d'or, marchant sous un dais de drap d'or. Les magistrats de la ville portaient le dais en robes longues de velours cramoisi, de la même sorte qu'on fait en Espagne pour la réception de la personne du roi. Jean de Léon tenait la bride du cheval : il était nommé pour faire, dans cette occasion, la fonction de chancelier, à la place du marquis de

Camarasa, président de Cazorla, qui avait les sceaux. On forma aussitôt l'audience, et on commença à délibérer sur les affaires. Dès les premiers jours, il arriva une chose qui renouvela les dissensions qui avaient déjà commencé à paraître entre le vice-roi et les auditeurs. Voici ce que c'est : Le vice-roi, arrivant au Tambo ou palais de Guavra, où nous avons dit qu'il était, tandis qu'on délibérait sur sa réception à los Reyes, il trouva écrit sur une des murailles de ce Tambo des paroles à peu près de ce sens ici : « Quiconque voudra me dépouiller de ma » maison et de mes biens, je tâcherai de le dépouil» ler lui-même de la vie, et de l'ôter du monde. » Le vice-roi ayant lu cela, dissimula pour un temps; mais, dans la suite, étant persuadé que celui qui avait écrit ou fait écrire ces paroles, était Antoine de Solar, habitant de Médina del Campo, à qui appartenait ce pays de Guavra, et qu'il savait n'être pas bien intentionné pour lui, ce qu'il avait connu, parce que, quand il arriva dans ce lieu-là, il avait trouvé le Tambo désert, sans qu'il y eût dedans ni chrétien ni Indien, il ne doutait donc nullement que tout cela n'eût été fait par les ordres d'Antoine de Solar. Ainsi, après avoir dissimulé et caché son ressentiment pendant quelque temps, peu de jours après qu'il eut été reçu à los Reyes, il fit appeler Solar, et lui parlant tête à tête sur le sujet de ces paroles qu'on avait trouvées écrites sur la muraille

du Tambo de Guavra, il lui reprocha outre cela de lui avoir parlé à lui-même avec beaucoup d'insolence. Ensuite, le vice-roi commanda qu'on fermât les portes du palais, et fit venir un de ses chapelains pour confesser Solar, le voulant faire pendre à un pilier d'une galerie qui regardait sur la place. Solar ne voulut pas se confesser, et la contestation dura tant, que le bruit s'en répandit dans la ville. Alors l'archevêque et quelques autres personnes de qualité vinrent et supplièrent très-humblement le vice-roi de différer cette exécution. Au commencement, on ne pouvait rien obtenir de lui; mais enfin il accorda de la différer jnsqu'au lendemain, faisant mettre cependant Solar dans la prison, avec les fers aux pieds et aux mains. Le lendemain venu, la colère du vice-roi se trouva un peu modérée; de sorte qu'il ne voulut pas faire pendre le prisonnier; mais il le retint ainsi étroitement gardé pendant deux mois, sans faire aucune information ni procédures pour l'instruction du procès. Là-dessus les auditeurs visitant un samedi la prison, et étant bien instruits du fait par des requêtes qu'on leur avait présentées sur ce sujet, ils voulurent voir Solar, et ils lui demandèrent pourquoi il était là prisonnier. Il répondit qu'il n'en savait rien. Ayant examiné la chose, ils ne trouvèrent aucunes procédures faites contre lui, et ni le prévôt, ni les greffiers ne leur purent dire autre chose, sinon que le vice-roi l'avait

fait prendre, et avait donné ordre qu'on le mît dans la prison où il était. Le lundi suivant, les auditeurs en parlèrent au vice-roi, lui dirent qu'ils ne trouvaient aucunes procédures faites contre Solar, et par conséquent qu'ils ne savaient point les raisons pour lesquelles il était prisonnier, mais que seulement on leur avait dit que c'était par ses ordres; qu'ainsi, s'il n'y avait point d'informations contre lui pour faire voir la justice de sa détention, ils ne pouvaient s'empêcher, selon les lois et le droit, d'ordonner qu'il serait mis en liberté. Le vice-roi leur répondit que c'était lui qui l'avait fait arrêter, et même avait voulu le faire pendre, tant pour ses paroles qu'on avait trouvées écrites sur la muraille du Tambo, que pour des insolences qu'il lui avait dites à lui-même, dont il n'avait pu avoir de témoins; mais qu'il croyait qu'il avait justement pu le faire arrêter de sa propre autorité, en qualité de vice-roi, et même qu'il pouvait le faire mourir sans être obligé de leur rendre compte pourquoi il le faisait. Les auditeurs lui répondirent que son autorité ne pouvait s'étendre qu'autant que la justice et les lois du royaume le permettaient. Ils en demeurèrent là, sans pouvoir convenir ni s'accorder là-dessus; si bien que le samedi suivant, les auditeurs visitant la prison, ordonnèrent que Solar en serait mis hors, en lui donnant sa maison pour prison; et dans une autre visite ils le mirent en pleine liberté. Le vice-

roi fut fort sensible à cet affront, et cherchait occasion de se venger des auditeurs. Voici celle qu'il crut trouver favorable, et qu'il prit. Ils logeaient tous trois séparément, chacun chez un des bourgeois de la ville, qui étaient trois des plus riches, lesquels leur donnaient à manger, et leur fournissaient tout ce qui leur était nécessaire, tant pour eux que pour leurs valets. Au commencement, cela s'était fait du consentement du vice-roi : ce qui ne dura guère, puisque tandis qu'ils cherchaient, ou faisaient préparer et meubler des maisons pour se loger, s'étant passé un peu de temps, le vice-roi leur fit dire « qu'il ne semblait pas tout-à-fait honnête » qu'ils vécussent comme ils faisaient aux dépens » des bourgeois, et que sans doute cela ne serait » pas agréable à sa majesté ; qu'ainsi il était à pro- » pos qu'ils cherchassent des maisons pour se loger » en leur particulier, puisque autrement la chose » sonnerait toujours mal. Il ajoutait qu'il ne trou- » vait pas non plus de bonne grâce qu'ils marchas- » sent par les rues comme ils faisaient, accompagnés » par les bourgeois et les négocians. » Les auditeurs répondaient à cela « qu'on ne pouvait pas trouver » en tout temps des maisons à louer, et qu'il fallait » nécessairement attendre que les baux de quelques- » unes fussent finis ; qu'au reste, à l'avenir, ils man- » geraient à leurs propres dépens, sans vouloir en » aucune sorte être à charge aux sujets de sa ma-

» jesté; mais qu'à l'égard de marcher par les rues, » dans la compagnie des bourgeois, ils ne croyaient » pas que ce fût une chose ni criminelle ni défen» due, ni même en aucune manière contraire à la » bienséance, d'autant plus qu'ils avaient souvent » vu en Espagne les conseillers de sa majesté, dans » quelque tribunal que ce fût, en user de la sorte. » Ils ajoutaient que cela même avait son usage et » son utilité, parce que les négocians, en allant et » venant, informaient les auditeurs de leurs affaires, » ou les en faisaient souvenir. » A la vérité, on peut dire que le vice-roi et les auditeurs ne furent jamais bien ensemble, et que leur mésintelligence parut toujours dans toutes les occasions qui s'en présentèrent. Ainsi, on rapporte que le licencié Alvarez fit un jour prêter serment à un procureur, sur ce que cet homme avait donné de l'argent à Alvarez de Cueco, beau-frère du vice-roi, pour avoir ses sollicitations, et obtenir par ce moyen l'office qu'il souhaitait. Ce procédé d'Alvarez chagrina, dit-on, beaucoup le vice-roi.

CHAPITRE III.

Le vice-roi fait des préparatifs pour la guerre.

Pendant tout ce temps-là les passages pour aller à Cusco étaient si bien gardés, que, ni par le moyen des Indiens, ni par celui des Espagnols, on ne pouvait avoir aucune nouvelle de ce qui s'y passait. On avait seulement appris que Gonzale Pizarre était venu dans cette ville, et que tous ceux qui s'étaient enfuis de los Reyes et de plusieurs autres endroits, s'y étaient aussi rendus sur le bruit de la guerre. Là-dessus le vice-roi et les auditeurs conjointement expédièrent des mandemens, par lesquels ils ordonnaient à tous les habitans de Cusco et à ceux des autres villes qu'ils eussent à reconnaître et recevoir Blasco Nugnez pour vice-roi, et à se rendre à la ville de los Reyes avec leurs armes et leurs chevaux, pour lui offrir leurs services. Tous ces mandemens se perdirent par les chemins: néanmoins celui qui était pour la ville de la Plata y fut enfin apporté, en vertu duquel Louis de Ri-

bera et Antoine Alvarez, conjointement avec les autres officiers du lieu, reçurent Blasco Nugnez pour vice-roi avec beaucoup de solennité et de démonstration de joie; puis, pour témoigner leur soumission et leur obéissance aux ordres qu'ils avaient reçus, on équipa très-bien vingt-cinq cavaliers, autant que cette ville en pouvait faire, pour les envoyer au vice-roi. Celui qui les conduisait était le capitaine Louis de Ribera : ils prirent donc le chemin de los Reyes, marchant par des lieux déserts et écartés, de peur que Gonzalo Pizarre ne leur fît couper les passages et ne les fît arrêter en chemin. Il y eut aussi quelques particuliers habitans de Cusco qui reçurent ces mandemens, en conséquence desquels quelques-uns se rendirent auprès du vice-roi pour lui offrir leurs services, comme on le dira ci-après. Comme les choses en étaient là, le vice-roi eut des nouvelles certaines de ce qui se passait à Cusco. Cela l'obligea à employer tous ses soins pour augmenter promptement le nombre de ses troupes, en faisant de nouvelles levées; ce qu'il pouvait aisément faire, ayant bien de l'argent, parce que le licencié Vaca de Castro avait fait embarquer plus de cent mille écus qu'il avait tirés de Cusco pour envoyer à sa majesté, dont le vice-roi se saisit, et les employa au paiement des troupes. Il fit capitaine de cavalerie dom Alfonse de Montemajor, et Diegue Alvarez de

Cueto, son beau-frère; et capitaines d'infanterie Martin de Robles et Paul de Meneses; d'arquebusiers, Gonzale Diaz de Pignera. Il donna le commandement général de toutes les troupes à Vela Nugnez son frère, et fit Diegue d'Urbina mestre-de-camp général, et Jean d'Aguire sergent-major. Le nombre de ses troupes était de six cents hommes de guerre, sans compter les bourgeois. Il y avait cent cavaliers, deux cents arquebusiers, et le reste était des piquiers. Il fit faire une grande quantité d'arquebuses, tant de fer que de la fonte de quelques cloches qu'il ôta pour cela de la grande église. Il faisait aussi fort souvent faire l'exercice à ses troupes, et faisait quelquefois donner de fausses alarmes pour s'assurer de la disposition où étaient les esprits, parce qu'on croyait que la plupart ne suivaient pas ses ordres de bon cœur, et n'étaient pas fort bien intentionnés pour son service. Il eut alors quelque soupçon que le licencié Vaca de Castro, à qui il avait depuis peu donné la ville pour prison, avait quelque intelligence et entretenait quelque négociation secrète avec ses créatures et les gens qui lui étaient affectionnés. Un jour donc, à l'heure du dîné, il fit donner une fausse alarme, faisant dire que Gonzale Pizarre venait, et qu'il était déjà fort près; et comme les troupes furent assemblées sur la place, il envoya Diegue Alvarez de Cueto son beau-frère, qui prit prisonnier Vaca de Castro. En

même temps il fit aussi prendre par des huissiers dom Pedro de Cabrera, son beau-père Hernan Mexia de Gusman, le capitaine Laurent d'Aldana, Melchior Ramirez, et son frère Balthasar Ramirez, et les fit tous transporter du côté de la mer, les faisant mettre sur un vaisseau dont il nomma pour capitaine Jérôme de Zurbano, qui était de Bilbao. Peu de jours après il fit mettre en liberté Laurent d'Aldana, et envoya dom Pedro et Fernand Mexia à Panama; Melchior et Balthasar Ramirez à Nicaragua; et pour Vaca de Castro, il le laissa prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais on déclarât à aucun d'eux de quoi ils étaient accusés, sans informations et sans aucunes procédures juridiques.

CHAPITRE IV.

Alfonse de Caceres et Jérôme de La Cerna se saisissent de deux navires à Arequipa, et les amènent au vice-roi.

Quand ces mouvemens et ces troubles commencèrent au Pérou, il venait d'y arriver au port d'Arequipa deux navires chargés de marchandises. Gonzale Pizarre les fit retenir, et même les acheta à dessein de s'en servir pour faire plus commodément transporter toute son artillerie, à cause des grandes difficultés qu'il y avait de la mener par terre, vu la longueur du chemin; mais surtout pour se rendre par ce moyen maître du port de los Reyes, et se saisir des vaisseaux que le vice-roi y avait. Il comprenait fort bien une chose qui est certaine et indubitable, que quiconque est maître de la mer le long de cette côte du Pérou, on peut dire qu'il est maître du pays, y pouvant faire tout le mal qu'il lui plaît, en débarquant dans les lieux dépourvus de monde pour les garder, sans qu'on puisse l'en empêcher, à cause de la grande étendue de ces côtes.

Il faut ajouter encore qu'il a la commodité de pouvoir aisément se pourvoir d'armes et de chevaux par le moyen des vaisseaux qui viennent au Pérou pour y en amener, et qu'il peut empêcher d'y aborder tous les bâtimens qui viennent de Castille et apportent des étoffes ou d'autres marchandises. Le vice-roi ayant appris l'achat des deux navires et le dessein de Gonzale Pizarre, cela lui causa beaucoup d'inquiétude, et lui faisait craindre un mauvais succès dans ses affaires, parce qu'il ne se trouvait point en état de résister par mer à des vaisseaux bien pourvus d'artillerie, comme le devaient être ceux dont il craignait la venue. Il prit néanmoins pour cela les meilleures mesures qu'il lui fut possible, et il fit autant qu'il put tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour une bonne défense. Il fit donc équiper et armer un des vaisseaux qui étaient dans le port, faisant mettre dessus huit pièces de canon de fonte, et quelques autres de fer, avec des arquebuses et des arbalètes, pour s'opposer à ceux qu'il attendait et qu'il craignait, et faire au moins toute la résistance qui lui serait possible. Il nomma pour capitaine de ce vaisseau Jérôme de Zurbano, qui était de la ville de Bilbao en Biscaye. Toutes ces précautions n'étaient pas nécessaires au vice-roi, parce qu'il était arrivé, heureusement pour lui, que les capitaines Alfonse de Caceres et Jérôme de La Cerna, de la ville d'Arequipa, ayant su le dessein

de Gonzale Pizarre, étaient entrés une nuit dans ces deux navires qui attendaient l'arrivée de l'artillerie, et ayant payé largement le maître et quelques matelots qu'ils trouvèrent dessus, ils s'en étaient emparés, et abandonnant leurs biens, leurs maisons et leurs Indiens, avaient mis à la voile pour se rendre à la ville de los Reyes. Quand ils arrivèrent au port, le vice-roi fut d'abord averti de leur venue par le moyen de quelques sentinelles qu'il avait fait mettre dans une île voisine. Ne doutant pas qu'ils ne vinssent comme ennemis, il s'avança vers le port avec de la cavalerie, et cependant Jérôme de Zurbano fit faire une décharge de son artillerie contre les deux navires qui d'abord amenèrent les voiles en signe de paix; puis quelques-uns de ceux qui étaient dessus se mirent dans une chaloupe, et vinrent trouver le vice-roi, à qui ils remirent les vaisseaux, ce qui lui fut très-agréable et lui fit un plaisir singulier, aussi bien qu'à toute la ville, parce qu'ils se voyaient par-là à couvert d'un danger qu'ils avaient fort craint.

CHAPITRE V.

Ce que faisait alors Gonzale Pizarre à Cusco.

GONZALE PIZARRE était cependant à Cusco, où il levait des troupes qu'il payait fort soigneusement, et faisait tous les autres préparatifs nécessaires pour la guerre. Il assembla jusqu'à cinq cents hommes dont il fit mestre-de-camp général le capitaine Alfonse de Toro. Il fit capitaine de cavalerie dom Pedro de Porto-Carrero, retenant une partie des cavaliers sous son étendard, pour en former une compagnie, dont il était en particulier le commandant, bien qu'il fût aussi le général de toute l'armée. Il nomma pour capitaines de piquiers, Gumiel, et le bachelier Jean Belez de Guevara, et pour capitaine d'arquebusiers Pierre Cermeno. Il avait fait faire trois étendards, un où étaient les armes du roi, qui était celui de dom Pedre de Porto-Carrero, et un autre où étaient les armes de la ville de Cusco, qui fut confié à Antoine Altamirano, juge de po-

lice de cette ville, qui était de Hontiveros, et à qui depuis Gonzale Pizarre fit couper la tête, comme étant dans les intérêts de sa majesté. Le troisième étendard où étaient ses armes, était porté par son enseigne; mais après il le donna au capitaine Pierre de Puelles. Il nomma pour commander l'artillerie Fernand Bachicao, qui assembla et fit mettre en état vingt pièces de campagne, toutes fort bonnes, avec les munitions nécessaires de poudre, de boulets, et de toutes les autres choses dont on pouvait avoir besoin pour se servir utilement et avantageusement du canon. Gonzale Pizarre ayant donc ainsi levé des troupes, et les ayant assemblées à Cusco en qualité de général, il tâcha de les bien disposer en sa faveur, en couvrant ses desseins des plus spécieux prétextes qu'il pût trouver; et justifiant son entreprise criminelle par toutes les raisons que son esprit lui pouvait dicter, il leur représentait donc « que lui et ses frères avaient découvert ce pays, » l'avaient conquis et rangé sous la domination de » sa majesté à leurs propres frais, et que déjà ils » lui en avaient envoyé des sommes très-considé» rables d'or et d'argent, comme tout le monde le » savait très-bien; que cependant après la mort du » marquis, non-seulement le roi n'en avait point » donné le gouvernement ni à son fils, ni à lui qui » parlait, bien que cela eût dû se faire suivant » les promesses et les conventions faites dès le

» commencement de la découverte; mais que de
» plus il envoyait à cette heure un homme cruel et
» inflexible pour les dépouiller de tous leurs biens,
» puisqu'il était évident qu'il n'y avait personne
» dans tout le pays, qui d'une manière ou d'autre
» ne fût compris dans les ordonnances; que Blasco
» Nugnez Vela à qui on en avait commis l'exécution,
» la faisait faire avec la dernière rigueur, n'écou-
» tant ni requêtes ni supplications, et disant même
» à ceux qui lui voulaient faire, avec toute sorte
» d'humilité, quelques remontrances, des paroles
» dures et injurieuses; qu'ils étaient eux-mêmes
» témoins de ce qu'il disait, et de plusieurs autres
» choses de même nature; qu'enfin on disait publi-
» quement que le vice-roi avait ordre de lui faire
» couper la tête, à lui qui n'avait jamais rien fait
» contre le service de sa majesté, mais au contraire
» lui avait toujours été fidèle, comme cela était de
» notoriété publique; que pour toutes ces raisons
» il avait résolu, du consentement de la ville de
» Cusco, d'aller lui-même à celle de los Reyes,
» pour représenter leurs griefs, et faire leurs très-
» humbles supplications sur le sujet des ordon-
» nances, devant l'audience royale; puis envoyer
» des députés, au nom de tout le royaume, à sa ma-
» jesté, afin de l'informer du véritable état des
» choses, et de ce qui semblait nécessaire dans les
» conjonctures où elles se trouvaient, ne doutant

» pas que sa majesté en étant bien informée, n'y
» apportât les remèdes convenables ; que si néan-
» moins elle ne le faisait pas, après avoir fait de
» leur côté toutes leurs diligences, ils obéiraient à
» ses ordres avec une soumission pleine et entière
» et sans aucune réserve; qu'à l'égard de son
» voyage et de sa comparution devant le vice-roi,
» les menaces de cé ministre, et les troupes qu'il
» avait assemblées, faisaient assez clairement con-
» naître qu'il n'y avait aucnne sureté pour lui, ni
» pour ceux qui iraient avec lui, à moins qu'ils ne
» fussent en état de se défendre contre sa violence,
» qu'ainsi on avait jugé à propos qu'il levât de son
» côté des troupes pour l'accompagner, sans qu'il
» eût pour cela la moindre intention du monde de
» faire aucun mal à personne, à moins qu'on l'at-
» taquât; qu'il les priait donc de le suivre dans
» ce voyage, et d'observer exactement dans leur
» marche les régles et les ordres de la guerre;
» qu'enfin lui et ces gentilshommes qui étaient
» avec lui, les récompenseraient libéralement de
» leurs peines, comme de braves soldats qui leur
» auraient aidé à travailler utilement à la conser-
» vation de leurs biens. » Ce discours, par lequel
Gonzale Pizarre tâchait de persuader à ses troupes
la justice de sa cause et la droiture de ses inten-
tions, ne fut pas sans effet : tous s'offrirent de le
suivre et de le défendre courageusement, et jus-

qu'à la mort. Il sortit donc ainsi de Cusco, accompagné de tous les habitans de la ville. Après qu'il eut mis ses troupes en ordre, quelques-uns qui l'avaient ainsi concerté, lui demandèrent, dès le soir même de leur sortie, permission de retourner à Cusco pour y faire quelques préparatifs pour leur voyage. Puis, dès le lendemain de bon matin, vingt-cinq des plus considérables de la ville, qui au commencement avaient consenti aux supplications qu'on se proposait de faire sur le sujet des ordonnances, voyant que les démarches qu'on faisait commençaient à devenir criminelles et contraire au service de sa majesté, et à l'obéissance qu'on lui devait, et considérant de plus les grands mouvemens que cela causait dans le pays, prirent la résolution d'abandonner le parti de Gonzale Pizarre, et d'aller offrir leurs services au vice-roi. Ils l'exécutèrent comme ils l'avaient résolu, marchant à grandes journées par des chemins écartés et des lieux déserts, parcequ'ils ne doutaient pas que Gonzale Pizarre ne les fît suivre, comme il fit en effet. Les principaux de ce concert étaient Gabriel de Roias, Gomez de Roias son neveu, Garcilaso de La Véga, Pierre de Barco, Martin de Florence, Jérôme de Soria, Jean de Sayavedra, Jérôme Costilla, Gomez de Leon, Louis de Leon, et Pierre Manjares. Ils étaient vingt-cinq en tout, comme on l'a dejà dit, qui partirent ensemble de Cusco, n'ayant pas ou-

blié de prendre avec eux les mandemens qu'ils avaient reçus de la part de l'audience royale, par lesquels il leur était enjoint, sur peine d'être déclarés rebelles, de se rendre incessamment à los Reyes. Quand Gonzale Pizarre apprit cette nouvelle le lendemain, et qu'il vit que toute son armée en paraissait émue, et comme ébranlée, il fut sur le point d'abandonner son entreprise, et de s'en retourner dans le pays de Charcas avec cinquante cavaliers de ses amis, et de s'y fortifier le mieux qu'il lui serait possible. Néanmoins, après y avoir bien pensé, il jugea que le parti le moins périlleux pour sa vie était de suivre son premier dessein, et continuer son premier voyage. Ayant donc pris sa résolution, il tâcha d'encourager ses gens, en leur disant que si ces cavaliers s'en étaient ainsi allés, c'était sans doute pour avoir été mal informés du véritable état des affaires à los Reyes; qu'il avait reçu des lettres des principaux habitans de cette ville, qui l'assuraient qu'avec cinquante cavaliers seulement, il pouvait s'assurer d'une heureuse issue et d'une favorable conclusion dans les affaires qui le menaient, sans qu'il y courût aucun risque, parce que tout le monde était dans les mêmes sentimens que lui-là-dessus. Il continua donc son voyage, mais fort lentement, à cause de la peine et de l'embarras qu'il avait à faire mener son artillerie. En effet, il était obligé de la faire porter sur les

épaules des Indiens avec des leviers. Il avait fallu pour cela l'ôter de dessus les affûts, et il fallait douze Indiens pour porter chaque pièce, qui ne pouvaient marcher qu'environ cent pas, chargés d'un tel fardeau; puis douze autres entraient en leur place, et de cette manière il y avait trois cens Indiens assignés à chaque pièce. La difficulté des chemins extrêmement raboteux, était cause qu'on ne les pouvait mener sur les affûts : ainsi il fallait plus de six mille Indiens pour l'artillerie seule avec ses munitions.

CHAPITRE VI.

Gaspard de Roias et quelques autres de l'armée de Gonzale Pizarre, voulant passer au service du vice-roi, lui envoient demander un sauf-conduit.

Plusieurs gentilshommes, et autres personnes considérables qui accompagnaient Gonzale Pizarre, commençaient à se repentir de s'être engagés dans cette affaire. Dans le commencement, ils avaient à la vérité été d'avis qu'on fît des remontrances et des supplications sur le sujet des ordonnances, et pour cela ils avaient offert et leurs biens et leurs personnes; mais voyant le tour que les affaires prenaient, et comment Gonzale Pizarre s'emparait peu à peu d'un empire qui ne leur paraissait pas tout-à-fait juste, et se rendait maître absolu de tout, ayant déjà, avant qu'ils partissent de Cusco, rompu la caisse de sa majesté, et pris l'argent qui y était, sans le consentement, et même contre l'avis et la volonté des magistrats, ils étaient fâchés de l'en-

gagement où ils s'étaient mis. Ils souhaitaient donc fort de se retirer du mauvais pas où ils se trouvaient embarrassés, d'autant plutôt qu'il leur semblait déjà voir des signes tout assurés d'un mauvais succès. Le principal de ceux qui avaient ces sentimens était Gaspard Rodriguez de Champ-Rond, frère du capitaine Pedro Anzurez, de qui les Indiens lui avaient été commis après sa mort. Lui donc et quelques autres des principaux de l'armée concertèrent ensemble d'abandonner Gonzale Pizarre, et de passer au service du vice-roi. Sa sévérité les embarrassait, et les faisait un peu hésiter, craignant qu'encore qu'ils se rendissent à lui, et lui allassent offrir leurs services, il ne laissât pas néanmoins de les faire punir pour ce qui s'était passé, et où ils avaient eu part. Ils résolurent donc de prendre des mesures pour exécuter sûrement leur dessein, en prévenant les inconvéniens qu'ils craignaient. Pour cela, ils envoyèrent par des chemins fort secrets et fort écartés un prêtre nommé Balthasar de Loaysa, qui était de Madrid, pour porter des lettres et des dépêches de leur part au vice-roi et à l'audience royale, par lesquelles ils demandaient qu'on leur accordât le pardon du passé, et un sauf-conduit; moyennant quoi ils promettaient de se rendre incessamment auprès d'eux; ajoutant que, comme ils tenaient quelque rang dans l'armée de Pizarre, étant du nombre de ses capitaines, on pouvait à peu près

s'assurer que tous leurs amis et leurs domestiques les imiteraient bientôt après, et que peut-être l'armée de Gonzale Pizarre se déferait et se dissiperait ainsi d'elle-même. Les principaux qui écrivirent cela, furent Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, Arias Maldonat, et Pierre de Ville-Castin. Ils étaient en tout vingt-cinq qui avaient fait cette partie. Balthasar de Loaysa se rendit à los Reyes avec beaucoup de diligence; et pour se mieux cacher, il ne voulut point se joindre avec Gabriel de Roias, Garcilaso, et les autres que nous avons dit qui s'en étaient fuis de Cusco. Étant donc arrivé fort secrètement à los Reyes, il rendit ses dépêches au vice-roi et aux auditeurs, et on lui fit incontinent expédier le sauf-conduit qu'il demandait; mais le bruit en fut bientôt répandu par toute la ville. Plusieurs des habitans, et autres personnes qui panchaient un peu en secret du côté de Gonzale Pizarre, parce qu'il soutenait un parti conforme à leur intérêt et à leurs avantages, apprenant la chose, ne purent s'empêcher d'en avoir quelque chagrin, parce qu'ils ne doutaient presque pas que, par le départ de ces gentilshommes, son armée ne se dissipât, et qu'ainsi le vice-roi, ne trouvant plus aucune opposition, ne fit exécuter les réglemens avec la dernière rigueur.

CHAPITRE VII.

Pierre de Puelles, lieutenant de Guanuco, prend le parti de Gonzale Pizarre, et après lui les gens que le vice-roi envoyait à sa poursuite, font la même chose.

Quand le vice-roi fut reçu en la ville de los Reyes, Pierre de Puelles, qui était de Séville, lui vint baiser les mains et lui faire ses soumissions. Il était alors lieutenant du gouverneur Vaca de Castro dans la ville de Guanuco. Comme il y avait long-temps qu'il était dans les Indes, on l'estimait beaucoup par l'expérience qu'il avait des affaires de ce pays-là. Le vice-roi le confirma donc dans son emploi de lieutenant de Guanuco, par une nouvelle commission de sa part, et le renvoyé dans cette ville, en lui donnant ordre de tenir prêts tous les habitans, afin qu'en cas de besoin ils fussent en état de se rendre auprès de lui avec leurs armes et leurs chevaux, aussitôt qu'ils en recevraient l'ordre de sa part. Pierre de Puelles fit ce que le

vice-roi lui avait ordonné ; et non-seulement il tint prêts et en état les gens de la ville, mais il retint même quelques soldats qui y étaient venus de la province de Chachapoias avec Gomez de Soliz et Bonifaz. Il attendait ainsi les ordres du vice-roi, qui, quand il crut qu'il était temps, lui envoya Jérôme de Villegas de Burgos, avec une lettre pour Pierre de Puelles, par laquelle il lui ordonnait de le venir incessamment trouver avec tous ses gens. Quand Villegas fut arrivé à Guanuco, ils consultèrent ensemble sur cette affaire; et après l'avoir bien examinée, ils crurent que s'ils allaient trouver le vice-roi, et prenaient son parti, ils pourraient faire pancher entièrement la balance de son côté, et le faire réussir heureusement dans ce qu'il entreprenait; et qu'après cela, quand il aurait vaincu et défait Gonzale Pizarre, ne trouvant plus d'opposition, il ferait exécuter les ordonnances à toute rigueur; ce qui leur serait à tous d'un préjudice extrême, puisque si on ôtait les Indiens à ceux qui en avaient, non-seulement les bourgeois à qui ils appartenaient, en recevraient du préjudice, mais aussi les soldats, puisque quand on aurait ôté les Indiens aux bourgeois qui en avaient, ils ne seraient plus en état de fournir, comme ils faisaient, à la subsistance des gens de guerre. Ils convinrent donc tous de passer au service de Gonzale Pizarre, et partirent incontinent pour l'aller trouver en quelque

lieu qu'il fût, et se rendre à lui. Le vice-roi fut aussitôt averti de la chose par un capitaine indien, nommé Yllatopa. Il regarda cela comme un fâcheux contretemps, et en eut beaucoup de chagrin. Pour tâcher d'en prévenir le mal, après y avoir pensé, il crut qu'on pourrait couper chemin à ceux qui l'abandonnaient ainsi, pour se jeter dans le parti de ses ennemis, en faisant occuper les passages de la vallée de Xauxa, par où ces déserteurs devaient nécessairement passer. Il donna donc ordre à Vela Nugnez son frère de prendre quarante hommes armés à la légère, et de s'avancer promptement pour couper le passage à Pierre de Puelles et à ses gens. Il envoya aussi avec Vela Nugnez Gonzale Diaz, capitaine d'arquebusiers; et des quarante hommes, il y en avait trente de sa compagnie; les dix autres furent des parens et des amis de Vela Nugnez qui voulurent bien l'accompagner dans ce voyage. Afin qu'ils fussent en état de faire plus de diligence, le vice-roi fit acheter, des deniers royaux, trente-cinq mulets, qui coûtèrent plus de douze mille ducats. Ils partirent donc de los Reyes tous en bon équipage, et firent vingt lieues de chemin jusqu'à Guadachili. Là, on apprit qu'ils avaient formé le dessein de tuer Vela Nugnez, et de se rendre à Gonzale Pizarre. Voici comment la chose se découvrit. Quelques coureurs qui allaient devant, rencontrèrent à quatre lieues de Guadachili, en la province de Pariacaca,

frère Thomas de Saint-Martin, provincial des dominicains, que le vice-roi avait envoyé à Cusco pour voir s'il y avait quelque moyen d'accommodement avec Gonzale Pizarre. Un soldat espagnol, qui était d'Avila, voyant ce provincial, le tira à part, et lui dit en secret le complot qu'on avait fait contre Vela Nugnez, afin qu'il l'en avertît, et qu'il pût prendre ses précautions, parce qu'autrement ils le tueraient infailliblement la nuit suivante. Le provincial ayant reçu cet avis, se pressa fort pour avancer chemin, ramenant avec lui les coureurs qu'il avait rencontrés, parce qu'il leur apprit que toute leur diligence serait inutile, et que Pierre de Puelles et ses gens avaient passé par Xauxa il y avait déjà deux jours, et qu'ainsi il leur serait impossible de les joindre. Quand ils furent arrivés à Guadachili, il dit la même chose à tous les autres, les assurant qu'il ne leur servirait de rien de continuer leur route : puis il avertit Vela Nugnez en particulier du péril qui le menaçait, afin qu'il se mît en sûreté. Nugnez ayant reçu cet avis, en fit part à quatre ou cinq de ses amis et de ses parens qui l'accompagnaient dans cette course; si bien que le soir ils firent sortir leurs chevaux, comme pour les mener à l'abreuvoir, puis ils se jetèrent promptement dessus, et se sauvèrent à la faveur de l'obscurité, ayant le provincial pour conducteur et pour guide. Quand on sut qu'ils s'en étaient allés, Jean de la Tour, Pierre Hita, George

Griego, et les autres soldats qui étaient du complot, s'en allèrent pendant la nuit au corps-de-garde; et mettant à tous les soldats qui y étaient l'arquebuse dans la poitrine, ils les obligeaient à leur promettre de s'en aller avec eux. Presque tous le promirent et l'exécutèrent, et en particulier le capitaine Gonzale Diaz. On lui fit le même traitement qu'aux autres, et même on le traita plus rigoureusement en apparence, comme si on eût craint quelque chose de sa part, car on lui lia les mains: cependant on croit qu'il était du complot, et que même il en était le chef. La plupart des gens à los Reyes ne doutaient presque pas qu'il ne fît ce qu'il fit en effet, parce qu'il était gendre de Pierre de Puelles, contre qui on l'envoyait, et on ne voyait guère d'apparence qu'étant bien avec son beau-père, il voulût servir d'instrument pour le faire prendre. Ils partirent donc ainsi tous montés sur les mulets qui avaient coûté si cher, et s'en allèrent se rendre à Gonzale Pizarre, qu'ils trouvèrent près de Guamanga. Pierre de Puelles, avec ses gens, y était arrivé deux jours avant eux, et y avait trouvé tout le monde si étonné et si découragé par la froideur que Gaspard Rodriguez et ceux de son parti commençaient à faire paraître, que s'il eût tardé trois jours à venir, vraisemblablement toute l'armée de Pizarre se serait dissipée. Mais Puelles, tant par le

renfort qu'il leur amenait, que par ce qu'il leur dit, leur fit reprendre cœur, et les fit résoudre à continuer leur voyage, les assurant que si Gonzale Pizarre avec ses troupes ne voulait pas aller, il irait lui seul avec les siennes, et qu'il espérait être assez fort pour prendre le vice-roi et le chasser du pays, tant il était haï. Pierre de Puelles était accompagné de près de quarante cavaliers et de vingt arquebusiers. Les uns et les autres achevèrent de se confirmer dans la résolution de continuer leur voyage, par l'arrivée de Gonzale Diaz et de sa compagnie. Vela Nugnez cependant se rendit à los Reyes, et fit savoir au vice-roi ce qui s'était passé. Il en fut touché, comme la chose le méritait, voyant que ses affaires commençaient à prendre un assez méchant tour. Le lendemain, Rodrigue Nigno, fils de Fernand Nigno, juge de police de Tolède, et trois ou quatre autres qui n'avaient pas voulu suivre Gonzale Diaz, se rendirent à los Reyes. On leur avait fait mille avanies, parce qu'ils n'avaient pas voulu suivre les autres; on leur avait ôté leurs armes, leurs chevaux, et jusqu'à leurs habits. Ainsi, Rodrigue Nigno se rendit avec un méchant pourpoint, et un vieux haut-de-chausse, sans bas, n'ayant que de méchans souliers de corde dans les pieds, et un bâton à la main, étant venu à pied dans ce bel équipage. Le vice-roi le reçut avec beaucoup d'affection, louant sa fidé-

lité et sa constance, et lui disant qu'il paraissait plus grand et plus noble, couvert de ces méchans haillons, quand on considérait la raison pourquoi il les portait, que n'auraient pu le faire paraître sans cela les habits les plus magnifiques.

CHAPITRE VIII.

Quelques gens poursuivent Balthasar de Loaysa, pour lui ôter ses dépêches. Yllan Suarez de Carvajal est tué par les gens du vice-roi. Le vice-roi peu à peu est lui-même arrêté prisonnier.

Après qu'on eut expédié les dépêches de Balthasar de Loaysa, et qu'on les lui eut mises entre les mains, il partit incontinent pour se rendre à l'armée de Gonzale Pizarre. Son départ étant su dans la ville de los Reyes, et la plupart jugeant que par les ordres qu'il portait, les troupes de Pizarre pourraient aisément se dissiper d'elles-mêmes, et qu'ainsi le vice-roi demeurerait maître paisible et absolu de tout, si bien qu'il ferait exécuter les ordonnances à toute rigueur, et que leur entière ruine serait par-là inévitable, quelques habitans et quelques soldats prirent la résolution de poursuivre Loaysa, et quand ils l'auraient joint, de lui ôter ses dépêches. Loaysa était parti un samedi au soir dans

le mois de septembre de l'an mil cinq cent quarante-cinq, et avec lui le capitaine Fernand de Zavallos, chacun sur un mulet, sans autre compagnie et sans aucun embarras qui les pût tarder. Le lendemain dimanche, quand il fut nuit, vingt-cinq cavaliers sortirent de la ville pour les suivre, résolus de ne s'arrêter ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'ils eussent atteint Loaysa. Les principaux de ceux qui firent cette entreprise étaient dom Balthasar de Castro, fils du comte de la Gomera, Lorenço Mexia, Rodrigue de Salazar, Diegue de Carvajal, qu'on nommait *le galant;* François d'Escovedo, Jérôme de Carvajal, et Pierre-Martin de Cecilia, accompagnés par d'autres jusqu'au nombre de vingt-cinq en tout, comme on l'a dit. Ils se mirent donc en chemin, faisant une extrême diligence, si bien qu'à un peu moins de quarante lieues de la ville de los Reyes ils joignirent Loaysa et Zavallos, qu'ils trouvèrent dormant dans un tambo. Ils prirent leurs lettres et leurs dépêches, qu'ils envoyèrent à Gonzale Pizarre par un soldat qui marcha le plus diligemment qu'il lui fut possible par des routes et des chemins abrégés qui lui étaient connus. Cependant les porteurs des paquets demeurèrent prisonniers, et bien gardés avec Pierre Martin et ses compagnons, qui continuèrent leur chemin, s'informant du camp de Gonzale Pizarre; lequel, de son côté, ayant reçu des dépêches que le soldat lui apportait, les

communiqua fort secrètement au capitaine Carvajal, qu'il avait fait depuis peu de jours son mestre-de-camp-général, à cause de la maladie d'Alfonse de Toro, qui avait cette charge à leur sortie de Cusco. Après cela il communiqua aussi cette affaire aux autres capitaines et aux principaux de son armée qui n'avaient point eu de part au dessein de l'abandonner, ni à la demande du sauf-conduit. Quelques-uns, poussés par des motifs de haine et d'inimitié particulières, d'autres par des mouvemens d'envie, et d'autres enfin par l'espérance de profiter de quelques Indiens qui appartenaient aux accusés, conseillaient à Gonzale Pizarre d'en faire un exemple, et de les punir rigoureusement, pour empêcher qu'à l'avenir d'autres ne fussent assez hardis pour former de semblables entreprises. Après quelque délibération, la résolution fut prise que de tous ceux qui paraissaient clairement par le sauf-conduit avoir eu part à cette affaire, on ferait mourir le capitaine Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, fils d'Alfonse Gutierrez, trésorier de sa majesté, qui demeurait à Madrid, et un gentilhomme de Galice, nommé *Arias Maldonat*, qui avait demeuré avec Philippe Gutierrez une ou deux journées derrière, dans la ville de Guamanga, sous prétexte d'y faire quelques préparatifs pour le voyage. Gonzale Pizarre envoya donc Pierre de Puelles avec quelques cavaliers, qui les prit à Gua-

manga et leur fit couper la tête. Gaspard Rodriguez était au camp, où il commandait près de deux cents piquiers. On n'osa exécuter ouvertement ce qu'on avait résolu à son égard, parce qu'il était un homme des plus considérables de l'armée, riche et fort aimé. Voici donc ce qu'on fit pour se défaire de lui. Gonzale Pizarre fit tenir prêts cent cinquante arquebusiers de la compagnie de Cermeno; il fit aussi mettre l'artillerie en état; puis il fit assembler tous les capitaines dans sa tente, disant qu'il avait à leur communiquer quelques dépêches qu'il avait reçues de los Reyes. Tous s'y étant rendus, et Gaspard Rodriguez aussi, quand il vit la tente environnée de soldats, et l'artillerie en état auprès, il voulut se retirer, feignant d'avoir quelque affaire pressée. Alors, en présence de tous les capitaines, le mestre-de-camp Carvajal s'approcha de lui comme sans dessein, et sans faire semblant de rien, il trouva moyen de saisir l'épée de Rodriguez à la garde, et de la tirer du fourreau; puis il lui dit de se confesser à un prêtre qu'on avait fait venir pour cela, parce qu'on allait le faire mourir sans délai. Gaspard Rodriguez eut beau reculer et faire tout son possible pour éviter la mort, offrant de se justifier clairement de toutes les accusations qu'on pourrait lui faire; tout cela lui fut inutile; il fallut se résoudre à mourir : on lui fit en effet couper la tête. Ces exécutions étonnèrent assez tout le monde,

parce qu'elles furent les premières que Gonzale Pizarre eût entreprises depuis le commencement de sa tyrannie; mais surtout elles épouvantèrent beaucoup ceux qui savaient bien en leur conscience qu'ils avaient eu part au dessein pour lequel on avait fait mourir Rodriguez et les autres. Peu de jours après, dom Balthazar et ses compagnons arrivèrent au camp avec leurs prisonniers Balthazar de Loaysa, et Fernand de Zavallos. Le jour même qu'ils arrivèrent, on dit que Gonzale Pizarre avait envoyé son mestre-de-camp Carvajal sur le chemin par lequel il croyait qu'ils devaient venir, avec ordre, s'il les rencontrait, de faire étrangler Loaysa et Zavallos; mais heureusement pour eux, ceux qui les emmenaient s'éloignèrent du grand chemin, et prirent un détour, si bien que Carvajal les manqua. Après cela, quand on les présenta à Gonzale Pizarre, il y eut tant de gens qui intercédèrent pour eux, qu'il leur accorda la vie. Il chassa Loaysa hors de son camp, et l'envoya à pied, et sans aucune provision; mais il emmena avec lui Fernand de Zavallos, et plus d'un an après, étant en la province de Quito, il l'établit commissaire sur ceux qui travaillaient aux mines d'or; puis, sur ce qu'on lui rapporta qu'il s'était excessivement enrichi dans cet emploi, et qu'ainsi il fallait bien qu'il eût volé, il le crut aisément, par la haine qu'il lui portait à cause de ce qui s'était passé, et le fit pendre.

Pour revenir maintenant à la suite de notre histoire, il faut voir ce qui se passait à los Reyes. Le départ de dom Balthazar de Castro et de ses compagnons pour aller à la poursuite de Loaysa, n'avait pu être si secret qu'il ne fût venu à la connaissance du capitaine Diegue d'Urbina, mestre-de-camp-général du vice-roi, qui, faisant la ronde par la ville, et étant allé à la demeure de quelques-uns de ceux qui s'en étaient fuis, et n'ayant trouvé ni eux, ni leurs chevaux, ni leurs Indiens, ni leurs valets, cela lui fit soupçonner la vérité. Il alla donc trouver le vice-roi qui était au lit, et l'assura que la plupart des habitans de la ville s'en étaient fuis, parce que lui-même le croyait en effet ainsi. Le vice-roi en fut ému comme la chose le méritait; il se leva promptement, fit battre le tambour; et ayant fait venir ses capitaines, il leur donna ordre de visiter promptement toutes les maisons de la ville; ce qui ayant été fait, on reconnut ceux qui manquaient. On trouva que Diegue de Carvajal, Jérôme de Carvajal, et François Escovedo, neveux du commissaire Yllan Suarez de Carvajal, étaient du nombre des absens. Le vice-roi le soupçonnait déjà d'être partisan de Gonzale Pizarre, et de le favoriser dans ses entreprises. Il ne douta donc pas que ses neveux ne fussent partis par ses ordres, ou tout au moins qu'il n'eût eu connaissance de leur départ, d'autant plutôt qu'ils demeuraient dans la même maison que

lui, bien qu'à la vérité ils pussent sortir par une porte différente et éloignée de la principale sortie de cette maison. Pour s'éclaircir de ses soupçons, le vice-roi envoya Vela Nugnez son frère, avec quelques arquebusiers, pour prendre le commissaire et le lui amener. En arrivant chez lui, ils le trouvèrent au lit; ils le firent habiller et l'emmenèrent au logis du vice-roi, qu'ils trouvèrent vêtu et armé, couché sur un lit de repos, parce qu'il n'avait presque pas dormi de toute la nuit. Quelques-uns qui étaient présens disent qu'à peine le commissaire était entré dans la chambre, que le vice-roi se leva brusquement et lui dit ces paroles: « Traître, tu as donc » envoyé tes neveux au service de Gonzale Pizarre? » Le commissaire lui répondit : « Ne m'appelez point » traître, monseigneur, car à la vérité je ne le suis » pas. » Le vice-roi répliqua en jurant : « Tu es traî» tre au roi. » Le commissaire répliqua aussi de son côté, en faisant le même jurement: « Monseigneur, » je suis aussi bon et aussi fidèle serviteur du roi » que vous. » Le vice-roi, en colère de la hardiesse et de la liberté avec laquelle cet homme lui répondait, mit l'épée à la main et s'approcha de lui: quelques-uns disent qu'il lui en donna un coup dans la poitrine, et le blessa. Le vice-roi a toujours soutenu qu'il ne l'avait point frappé, mais que ses valets et ses halebardiers voyant l'insolence de ce commissaire, et la fierté avec laquelle il répondait

à leur maître, ne l'avaient pu souffrir, et l'avaient tué sur-le-champ à coups de halebardes et de pertuisanes, sans lui donner le temps de se confesser, ni de proférer une seule parole. Aussitôt après, le vice-roi fit emporter le corps pour l'enterrer; mais comme ce commissaire était fort aimé, il n'osa le faire passer par la grande cour de son hôtel, où il y avait toutes les nuits cent soldats de garde, craignant que cela ne causât quelque bruit et quelque scandale. Il le fit donc descendre par une galerie qui donnait sur la place, où quelques Indiens et quelques nègres le reçurent et l'enterrèrent dans une église voisine, sans l'ensevelir et sans aucune cérémonie, mais tout ainsi qu'il était vêtu d'une longue robe d'écarlate.

Trois jours après, quand les auditeurs prirent le vice-roi prisonnier, comme on le dira bientôt, une des premières choses qu'ils firent, fut d'examiner les circonstances de la mort du commissaire. Ils commencèrent donc les informations et les procédures par-là. On vérifia qu'à la mi-nuit on l'avait enlevé de chez lui, et conduit au logis du vice-roi, et que depuis il n'avait plus paru; puis on fit déterrer le corps et visiter les blessures. Quand le bruit de cette mort fut répandu par la ville, tout le monde en fut scandalisé, parce qu'il n'y avait personne qui ne sût que le commissaire avait toujours favorisé les affaires du vice-roi, et surtout qu'il avait

employé sa peine et ses soins, afin qu'on le reçût dans la ville de los Reyes, contre le sentiment de la plupart des magistrats du lieu. La mort du commissaire arriva la nuit du dimanche au lundi, le treizième jour du mois de septembre de l'an mil cinq cent quarante-quatre. Le lendemain, dès le matin, le vice-roi envoya dom Alfonse de Montemayor avec trente cavaliers, à la poursuite de dom Balthazar et des autres qui avaient couru après Loaysa et Zavallos : mais Montemayor et ses gens, après avoir fait une journée ou deux, apprirent que ceux qu'ils poursuivaient étaient déjà si loin, qu'il leur serait impossible de les atteindre : ainsi ils s'en retournèrent. En revenant, ils apprirent que Jérôme de Carvajal, un des neveux du commissaire, s'était égaré de sa compagnie pendant la nuit, et que, ne pouvant trouver le chemin pour rejoindre ses camarades, il s'était caché dans des roseaux. Ils le cherchèrent; et, l'ayant trouvé, ils l'emmenèrent prisonnier pour le mettre entre les mains du vice-roi, qu'ils trouvèrent lui-même prisonnier à leur retour; ce qui fut sans doute fort avantageux à Carvajal, qui, sans cela, courait grand risque.

Après que le chagrin du vice-roi fut un peu dissipé, et sa colère passée, il prenait grand soin de se justifier autant qu'il le pouvait sur le sujet de la mort du commissaire. Il en expliquait les raisons à tous ceux qui lui parlaient, appuyant sur les justes

soupçons qu'il avait eus, et faisant un récit assez étendu de toutes les circonstances de l'affaire et de la manière de la mort. Il fit même faire par le licencié Cepeda quelques informations sur les crimes dont il accusait ce commissaire. Le principal fondement de toutes les accusations était « que vraisemblablement il avait eu connaissance de la fuite » de ses neveux, puisqu'ils demeuraient dans la » même maison que lui. On ajoutait qu'en plusieurs » choses que le vice-roi lui avait recommandées » touchant les affaires de la guerre, il ne s'em- » ployait pas avec tout le soin et toute la diligence » qui eussent été nécessaires. On appuyait fort aussi » sur ce que le commissaire se trouvait intéressé en » son particulier par l'exécution des ordonnances » royales, parce que si elles étaient exactement » observées, il serait obligé, aussi bien que les » autres, de quitter les Indiens qu'il tenait, comme » officier de sa majesté; ce qu'il s'était empêché de » faire jusque-là, à cause des troubles qui étaient » dans le pays. Enfin, le vice-roi se plaignait de ce » que lui ayant donné, dès le commencement des » mouvemens, quelques dépêches pour les envoyer » au licencié Carvajal, son frère, qui était alors à » Cusco, afin d'apprendre par son moyen ce qui s'y » passait, il ne lui avait jamais rendu aucune réponse » là-dessus, bien qu'il lui fût sans doute très-facile » d'avoir commerce avec son frère, par le moyen

» des Indiens, tant des deux frères que de sa majesté, qui tous étaient sur le chemin de Cusco, et » étaient à la disposition et en la puissance du com-» missaire. » Il faut avouer que toutes ces accusations, outre qu'elles paraissaient assez faibles, ne furent jamais bien prouvées.

Le vice-roi voyant donc que toutes ces affaires lui avaient mal réussi, et que la mort du commissaire était cause que tout le monde faisait paraître beaucoup de froideur et de mécontentement, cela lui fit changer le dessein qu'il avait eu jusque-là d'attendre Gonzale Pizarre à los Reyes, qu'il avait fait fortifier pour cela même de quelques bastions et de quelques remparts. Il résolut de se retirer à quatre-vingts lieues de là dans la ville de Truxillo, et de dépeupler entièrement celle de los Reyes, faisant conduire par mer les vieillards, les impotens, les femmes, et tous les effets, meubles et bagages, parce qu'il avait des vaisseaux suffisamment pour cela; et à l'égard de ceux qui pouvaient porter les armes, les faisant aller par terre, emmenant les habitans de tous les lieux de la plaine par où il passerait, et envoyant les Indiens sur la montagne. Le but que le vice-roi se proposait en cela, et la raison principale qui l'obligeait à prendre une telle résolution, c'était afin que Gonzale Pizarre, arrivant à los Reyes, et trouvant la ville déserte et destituée de tous les rafraîchissemens qu'il aurait espéré d'y

trouver, après la fatigue d'une si longue route et un si grand embarras d'artillerie et de bagage, cela rebutât ses troupes et les obligeât de se débander. Il ne doutait presque pas que la chose n'arrivât ainsi, quand ceux qui suivaient Pizarre considéreraient alors qu'il leur resterait encore un si long chemin à faire jusqu'à Truxillo, par un pays désert et sans aucuns vivres. De plus, il se croyait presque réduit à la nécessité de prendre ce parti, quand il considérait qu'il ne se passait presque point de jour que plusieurs de ses gens n'allassent trouver son ennemi pour se rendre à lui à mesure qu'on croyait qu'il approchait. Voulant donc exécuter cette résolution, dès le mardi, quinzième de septembre, deux jours après la mort du commissaire, il commanda Diegue Alvarez de Cueto, avec quelque cavalerie, lui donnant ordre de prendre les enfans du marquis dom François Pizarre, et de les conduire à la mer; puis les mettre dans un navire, et demeurer pour les garder, eux et le licencié Vaca de Castro; donnant pour cela à Cueto le commandement de la flotte, parce qu'il craignait que dom Antoine de Ribera et sa femme, qui avaient la charge et le soin de dom Gonzale, et de ses frères, enfans du marquis, ne les chassassent. Cela fit beaucoup de bruit; le peuple s'en émut, et les auditeurs le trouvèrent fort mauvais, particulièrement le licencié Zarate, qui alla supplier le vice-roi, avec de grandes instances, de

retirer la dona Francisca d'un lieu où elle ne pouvait demeurer avec bienséance, parmi des matelots et des soldats, étant comme elle était une demoiselle belle et riche, et qui commençait à être grande.

Non-seulement il ne put rien obtenir là-dessus; mais de plus, le vice-roi lui dit assez ouvertement ce qu'il avait résolu de faire, et lui déclara que son intention était de se retirer. Il trouva tous les auditeurs fort éloignés de son sentiment là-dessus. Ils lui dirent que sa majesté les ayant envoyés pour résider dans cette ville, ils étaient résolus de n'en point sortir que par un nouvel ordre de la même part, et qu'ainsi il pouvait compter que toutes ses instances sur ce sujet seraient inutiles. Le vice-roi voyant cela, forma le dessein de se saisir du sceau royal, et de l'emporter avec lui à Truxillo, afin que si les auditeurs ne le voulaient pas suivre, ils demeurassent à los Reyes comme personnes privées, sans pouvoir tenir audience, ni expédier aucune affaire. Les auditeurs ayant eu avis de cela, envoyèrent appeler le chancelier, lui ôtèrent le sceau, et le mirent entre les mains du licencié Cepeda, comme le plus ancien de tous. Cela se fit par trois des auditeurs, en l'absence du licencié Zarate. Le soir du même jour, ils s'assemblèrent tous quatre en la maison du licencié Cepeda, et résolurent de faire présenter une requête au vice-roi, afin qu'il retirât les enfans du

marquis de dessus les navires où il les avait fait mettre. Après que cet arrêté fut couché sur le registre, le licencié Zarate se retira chez lui, parce qu'il était indisposé. Les autres auditeurs demeurèrent pour consulter ensemble sur les moyens de se défendre des entreprises du vice-roi, en cas qu'il voulût exécuter sa résolution, les embarquer eux-mêmes par force, comme on publiait qu'il le prétendait faire. Ils convinrent de dresser un acte par lequel ils ordonnaient, au nom et en l'autorité du roi, à tous les habitans de la ville, et aussi aux capitaines et aux soldats, « qu'au cas que le vice-roi les » voulût faire embarquer, et les arracher de cette » ville par force et par violence contre leur volonté, » ils les secourussent et leur aidassent à s'opposer à » l'exécution d'une telle entreprise, comme à une » chose injuste, et une voie de fait contraire aux » ordres exprès de sa majesté, comme il paraissait » clairement par les nouvelles ordonnances et par » les provisions mêmes de leurs charges. » Après que cet acte fut dressé et expédié, ils le communiquèrent secrètement au capitaine Martin de Robles, le priant de se tenir prêt avec ses gens pour accourir à leur secours au premier avertissement qu'il en recevrait de leur part. Martin de Robles leur promit de le faire, n'étant pas bien avec le vice-roi, quoiqu'il fût un de ses capitaines. Quelques autres personnes des plus considérables de la ville, à qui ils

communiquèrent leur résolution, leur promirent aussi la même chose. Ce soir-là donc tout le monde était en attente, et chacun se tenait prêt : cependant ce qui s'était passé ne put être si secret que le vice-roi ne le sût, ou n'en eût au moins de grands soupçons. Presque aussitôt qu'il commença à faire obscur, Martin de Robles étant allé à la maison du licencié Cepeda, lui dit qu'il pensât bien à ce qu'ils avaient commencé, et que s'ils différaient plus longtemps d'apporter un remède convenable au mal qui se préparait contre eux, il pourrait leur en coûter la vie à tous, parce que le vice-roi savait déjà toute l'affaire. Incontinent Cepeda envoya appeler le licencié Alvarez et le docteur Texada. Ils prirent tous ensemble la résolution de se défendre ouvertement du vice-roi, s'il entreprenait de les faire prendre. Là-dessus, quelques-uns de leurs amis, et quelques soldats de la compagnie de Martin de Robles qui se tenaient tout prêts, se rendirent auprès d'eux. Le mestre-de-camp Diegue d'Urbina, qui cette nuit-là faisait la ronde, ayant rencontré quelques-uns de ses soldats, soupçonna la vérité. Il alla donc trouver le vice-roi, et lui dit ce qui se passait, et les soupçons qu'il avait là-dessus, afin qu'on y pût apporter quelque remède. Le vice-roi lui répondit qu'il ne devait rien craindre, puisqu'ils avaient affaire à des docteurs qui n'auraient pas le courage de rien entreprendre. Diegue d'Urbina s'en

retourna donc pour continuer de faire sa ronde. Il rencontra en chemin quelques cavaliers qui allaient vers la maison de Cepeda; il retourne encore chez le vice-roi, le presse avec de grandes instances d'apporter quelque remède au mal, tandis qu'il était encore temps. Le vice-roi s'arma et fit sonner l'alarme; puis il se rendit à la place avec les cent soldats qui étaient cette nuit de garde dans la cour de son palais, et ses domestiques, résolu d'aller à la maison de Cepeda, se saisir des auditeurs, châtier les mutins, et rétablir le calme dans la ville. Quand il fut dans la place, étant encore près de sa porte, il vit qu'il ne pouvait arrêter les soldats qui passaient par-là, et qui tous prenaient le chemin de la maison de Cepeda, parce que la cavalerie qui remplissait les rues les poussait de ce côté-là. Cependant, si le vice-roi eût suivi son premier dessein, il n'y aurait pas trouvé apparemment grande difficulté, ni beaucoup de résistance, parce que ceux qui l'accompagnaient étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux qui étaient alors auprès de Cepeda. Il en fut empêché par Alfonse Palomino, juge de police de la ville, qui lui dit que tous les gens de guerre étaient à la maison de Cepeda, prêts à le venir attaquer; qu'ainsi le parti qu'il avait à prendre était de se fortifier dans son palais, ce qu'il pouvait aisément faire, mais qu'il n'avait pas assez de monde pour aller attaquer les auditeurs. Le vice-roi crut ce que Pa-

Domino lui disait, et se retira dans son hôtel avec les capitaines Vela Nugnez son frère, Paul de Meneses, Jérôme de La Cerna, Alfonse de Caceres, Diegue d'Urbina, et autres de ses serviteurs, parens et amis.. Il laissa à la grande porte qui donne sur la rue les cent hommes de sa garde ordinaire, avec ordre de ne laisser entrer personne.

Dans ce même temps, on rapporta aux auditeurs que le vice-roi était dans la place, résolu de marcher contre eux et les attaquer. Comme ils avaient peu de monde, ils prirent le parti de sortir de la maison, parce qu'ils considéraient que si le vice-roi les y venait assiéger, faisant occuper toutes les avenues, il empêcherait par ce moyen qu'il ne pût venir un plus grand nombre de gens à leur secours. Ils s'avancèrent donc du côté de la place; et alors avec ceux qui se joignirent à eux sur le chemin, ils avaient environ deux cents hommes. Pour justifier leur conduite, ils firent publier l'acte qu'ils avaient dressé; mais il fut entendu de fort peu de gens à cause du grand bruit qui se fesait. Ils arrivèrent à la place, que le jour commençait à paraître. Alors on commençait à tirer quelques coups d'arquebuses de dessus le corridor du vice-roi, et d'occuper tout le devant de la place. Cela chagrinant fort les soldats qui accompagnaient les auditeurs, ils résolurent d'attaquer le palais du vice-roi, d'y entrer par force, et de tuer tous ceux qui leur feraient résistance. Les

auditeurs les apaisèrent et les retinrent; puis ils envoyèrent frère Gaspard de Carvajal, supérieur des Dominicains, et Antoine de Robles, frère de Martin de Robles, pour dire de leur part au vice-roi qu'ils ne demandaient autre chose de lui, sinon qu'il ne les fît point embarquer par force, et contre les ordres de sa majesté; et que, sans se mettre en défense, il se rendît à la grande église, où ils allaient l'attendre, parce que autrement il mettrait en péril et lui-même et tous ceux qui l'accompagnaient. Pendant que ces envoyés s'acquittaient de leur commission, les cent soldats de la garde du vice-roi passèrent dans le parti des auditeurs : si bien que l'entrée de la cour étant libre à tout le monde, plusieurs soldats s'y jetèrent et pillèrent les chambres de ses officiers, qui donnaient sur cette cour. Dans ce temps-là le licencié Zarate sortit de sa maison pour aller trouver le vice-roi; il rencontra en chemin les autres auditeurs; et voyant qu'il lui était impossible de passer pour suivre son premier dessein, il s'en alla avec eux à l'église.

Le vice-roi ayant ouï ce qu'on lui avait envoyé dire, et voyant que son palais était plein de soldats, et que les siens même en qui il se fiait, l'avaient abandonné, il se résolut d'aller à l'église, et se remettre entre les mains des auditeurs qui l'y attendaient. Ils le menèrent, armé comme il était de sa cotte de mailles et de sa cuirasse, à la maison du li-

cencié Cepeda. Là, voyant le licencié Zarate avec les autres auditeurs, il lui dit : « Quoi ! vous aussi, que » je croyais si fort de mes amis, et en qui j'avais tant » de confiance, vous contribuez à me faire prendre » prisonnier! Zarate lui répondit que quiconque » lui avait dit cela mentait, et que personne n'igno- » rait qui étaient ceux qui l'avaient fait prendre, et si » lui qui parlait y avait eu quelque part ou non. » Aussitôt après on donna l'ordre de faire embarquer le vice-roi pour l'envoyer en Espagne, parce que si Gonzale Pizarre, arrivant à los Reyes, le trouvait prisonnier, il ne manquerait pas de le faire mourir. Ils craignaient de plus que quelques parens et amis du commissaire, pour venger sa mort, ne tuassent le vice-roi; et qu'après tout s'il était tué, de quelque manière que la chose arrivât, on leur en imputerait tout le blâme. Au reste, ils étaient fort embarrassés et ne savaient guère ce qu'ils devaient faire pour le mieux. S'ils l'embarquaient seul, ils craignaient que cela ne tournât mal, et qu'il ne revînt bientôt en état de les attaquer : il semblait donc qu'ils étaient fâchés de ce qu'ils avaient fait. Enfin ils élurent pour chef et capitaine-général le licencié Cepeda, et tous ensemble conduisirent le vice-roi à la mer pour le faire mettre dans un navire.

Ils ne purent exécuter la chose comme ils se l'étaient proposé, parce que Diegue Alvarez de Cueto qui commandait les vaisseaux, voyant le grand

nombre de gens qui venaient, et sachant aussi qu'ils tenaient le vice-roi prisonnier, envoya Jérôme de Zurbano, capitaine de vaisseau, dans une chaloupe, avec quelques arquebusiers et quelques pièces d'artillerie, pour assembler tous les bateaux et toutes les chaloupes qui étaient là, et les amener au bord de l'amiral, avec ordre d'aller trouver ensuite les auditeurs, pour leur demander qu'ils missent le vice-roi en liberté. On ne voulut pas seulement l'écouter; mais on lui tira quelques coups d'arquebuse de dessus terre; à quoi il répondit de son côté de la même manière, puis se retira. Les auditeurs envoyèrent dire à Cueto qu'il leur remît la flotte et les enfans du marquis, et qu'ils lui remettraient le vice-roi dans un navire, parce qu'autrement il courrait risque de perdre la vie. Le vice-roi lui-même consentit à cette ambassade qui fut faite par le frère Gaspard de Carvajal. Il se rendit à la flotte, et étant monté sur le vaisseau du commandant Diegue Alvarez de Cueto, il lui fit sa commission, et lui exposa l'état des choses en présence du licencié Vaca de Castro qui était prisonnier sur ce vaisseau. Cueto, considérant le péril où était le vice-roi, envoya à terre les enfans du marquis avec dom Antoine et sa femme, les faisant mettre dans la même chaloupe qui avait amené Carvajal à son bord. Les auditeurs n'accomplirent pas encore de leur côté ce qu'ils avaient promis, et menaçaient de faire couper la tête au

vice-roi si on ne voulait pas leur remettre la flotte. Le capitaine Vela Nugnez, frère du vice-roi, fit plusieurs allées et venues pour cela; mais jamais les capitaines des vaisseaux n'y voulurent consentir : les auditeurs furent donc obligés de retourner à la ville avec le vice-roi sous bonne garde. Deux jours après, ceux qui étaient sur les vaisseaux apprirent que les auditeurs et les capitaines qui étaient de leur parti, avaient résolu de mettre un grand nombre d'arquebusiers dans des chaloupes pour entrer dans les navires et s'en rendre maîtres. On aurait peut-être pu obliger Cueto à les remettre volontairement; mais bien qu'on eût fait faire là-dessus de grandes offres à Jérôme de Zurbano, il avait été absolument impossible de le fléchir, et il était plus maître sur la flotte, à cet égard, que Cueto, parce qu'il avait là-dessus à sa disposition tous les soldats et tous les matelots qui étaient fort partisans du vice-roi. Les capitaines des navires prirent donc la résolution de sortir du port de los Reyes et de croiser le long des côtes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres de la part de sa majesté de ce qu'ils auraient à faire. Ils considéraient qu'il y avait dans la ville et dans tout le royaume plusieurs amis et serviteurs du vice-roi, avec un grand nombre d'autres personnes qui n'avaient eu aucune part à sa prison, et que tous les jours plusieurs de ceux qui étaient affectionnés au service de sa majesté se venaient rendre à eux.

Leurs navires étaient passablement armés, et assez bien pourvus : il y avait dessus dix ou douze canons de fer, et trois ou quatre pièces de fonte, avec plus de quarante quintaux de poudre. Ils avaient aussi plus de quatre cents quintaux de biscuit, cinq cents sacs de maïs et une grande quantité de chair salée; ce qui était des provisions suffisantes pour long-temps. Pour l'eau, on ne pouvait pas les empêcher d'en prendre partout où il leur plaisait le long de la côte. Ils n'avaient que vingt-cinq soldats; et considérant aussi qu'ils n'avaient point assez de matelots pour dix navires qui étaient en leur puissance, et que d'ailleurs il n'était pas sûr pour eux d'en laisser quelques-uns dans le port, de peur qu'on s'en servît pour les poursuivre, dès le lendemain de la prison du vice-roi ils firent brûler quatre des plus petits navires qu'ils ne pouvaient emmener, et deux barques de pêcheurs qui étaient échouées, et avec les six autres vaisseaux qui leur restaient, ils mirent à la voile. Les quatre où ils avaient mis le feu, furent entièrement consumés, parce qu'on ne put y entrer pour l'éteindre; les deux barques furent sauvées avec peu de dommage. Les navires s'en allèrent mouiller au port de Guavra, qui est à dix-huit lieues au-dessous de celui de los Reyes. Ils firent dans ce lieu provision d'eau et de bois dont ils manquaient. Ils emmenaient avec eux le licencié Vaca de Castro, et ils résolurent d'attendre là à

Guavra quelle serait la suite de la prison du vice-roi. Les auditeurs ayant appris cela, et considérant que les navires ne s'éloigneraient sans doute pas beaucoup de ce port, par l'attachement que ceux qui les montaient avaient pour le vice-roi qu'ils voyaient en danger de perdre la vie, ils résolurent d'envoyer des gens par terre et par mer pour tâcher de s'en rendre maîtres à quelque prix que ce fût. Pour cela ils donnèrent ordre à Diegue Garcias d'Alfaro, habitant de los Reyes, qui était fort entendu dans les choses qui regardent la marine, de faire radouber et équiper les deux barques qui étaient échouées. Après que cela fut fait, et qu'on les eut mises en état, Alfaro lui-même se mit dessus avec trente arquebusiers, suivant la côte en descendant. On envoya aussi par terre dom Jean de Mendoze et Ventura Beltran avec quelques soldats. Les uns et les autres ayant appris que les navires étaient à l'ancre devant Guavra, Diegue Garcias se mit de nuit avec ses deux barques derrière un fanal qui était dans le port, fort près des navires, en sorte pourtant qu'il ne pouvait en être vu. En même temps ceux qui étaient sur terre commencèrent à tirer. Ceux des vaisseaux crurent que c'était quelques amis du vice-roi qui cherchaient à s'embarquer; ainsi ils envoyèrent Vela Nugnez à terre avec une chaloupe pour s'informer de ce qui se passait. Il approcha de terre sans pourtant sortir de sa chaloupe : alors

Diegue Garcias s'étant approché, fit faire feu, et pressa si fort Nugnez, qu'il fut obligé de se rendre. On envoya incontinent faire savoir à Cueto ce qui se passait, en l'assurant que s'il ne voulait pas remettre la flotte entre les mains des auditeurs, on ferait mourir le vice-roi et Vela Nugnez. Cueto, craignant qu'on n'exécutât effectivement cette menace, remit la flotte, contre le sentiment de Jérôme de Zurbano, qui n'y aurait jamais consenti, s'il eût été présent : mais deux jours avant que Diegue Garcias arrivât, il avait mis à la voile avec le vaisseau qu'il commandait, et s'en était allé du côté de terre ferme, parce que Cueto lui avait donné ordre de suivre la côte en descendant, et se saisir de tous les vaisseaux qu'il rencontrerait, afin que les auditeurs ne s'en pussent servir. Aussitôt que la flotte fut partie de los Reyes, on craignit que les parens et amis du commissaire ne tuassent le vice-roi, comme ils avaient en effet dessein de le faire : c'est pourquoi on résolut de le transporter dans une île qui est à deux lieues de là. On le mit donc sur une de ces barques faites de roseaux secs, que les Indiens nomment hénea, avec vingt hommes pour le garder; après cela, quand les auditeurs surent ce qui s'était passé à l'égard de la flotte, et comme ils en étaient les maîtres, ils prirent la résolution d'envoyer le vice-roi à sa majesté, avec une information dressée contre lui. Ils convinrent donc avec le licencié Al-

varez qui était un des quatre auditeurs, qu'il emmènerait le vice-roi prisonnier en Espagne : on lui donna pour cela huit mille écus. On fit donc toutes les dépêches nécessaires que le licencié Zarate ne signa point. Alvarez s'en alla par terre jusqu'à Guavra, où on fit conduire le vice-roi par mer dans une des barques de Diegue Garcias, et là on le lui mit entre les mains. Il mit aussitôt à la voile avec trois navires, sans attendre les dépêches de l'audience qui n'étaient pas encore arrivées. On remena le licencié Vaca de Castro, toujours prisonnier sur le même vaisseau, au port de los Reyes.

CHAPITRE IX.

Il se fait un complot à Lima pour délivrer le vice-roi. Ce qui se passa là-dessus.

Tandis que le vice-roi était dans l'île dont on a parlé, Alfonse de Montemayor et ceux qui étaient allés avec lui à la poursuite de Loaysa, retournèrent à los Reyes. Les auditeurs les firent arrêter et désarmer, et les envoyèrent prisonniers avec quelques capitaines du vice-roi et ceux qui étaient venus de Cusco, en la maison du capitaine Martin de Robles, et dans celles de quelques bourgeois de la ville. Ces prisonniers étaient persuadés que si le vice-roi était en liberté, il serait en état de s'opposer à la venue de Gonzale Pizarre, et d'empêcher les désordres et le mal qu'on en craignait, tant au préjudice des intérêts de sa majesté, qu'au dommage du pays. Ils concertèrent donc entre eux de s'assembler, de prendre les armes, de retirer le vice-roi de l'île où il était encore alors, lui rendre

la liberté, et le rétablir dans sa charge ; et de plus, s'il se trouvait qu'il fût nécessaire pour l'exécution de ce dessein, de faire arrêter les auditeurs, ou, au cas qu'on ne le pût, de les tuer, ils résolurent de le faire, puis prendre possession de la ville au nom de sa majesté. Il leur eût été facile par les moyens qu'ils avaient concertés, d'exécuter la chose selon leur projet, si un soldat ne l'eût découvert à Cepeda, qui, sans perdre de temps, de concert avec les autres auditeurs, fit prendre les principaux auteurs de ce complot, qui étaient Alfonse de Montemayor, Pablo de Meneses, Alfonse de Caseres, Alfonse de Barrionuevo, et quelques autres. Ils firent toutes les diligences nécessaires en cela, comme dans une affaire de grande conséquence, et où ils étaient si intéressés. Ainsi ils firent donner la question à quelques-uns des prisonniers, qui eurent assez de fermeté et de patience pour ne rien confesser. Il est vrai pourtant qu'Alfonse de Barrionuevo avoua une partie de l'affaire, dans l'espérance que les auditeurs s'en contenteraient, et ne le feraient pas tourmenter davantage. Barrionuevo, sur sa confession, fut d'abord condamné à perdre la tête ; mais ensuite on se contenta de lui faire couper la main droite; Alfonse de Montemayor et les autres furent bannis de la ville et du pays. Dom Alfonse souffrit beaucoup, et eut des peines incroyables jusqu'à ce qu'il se fût rendu auprès du vice-roi à

Tumbez, comme on le marquera dans la suite. Après toutes ces révolutions, on fit savoir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'était passé, espérant que cela l'obligerait à congédier ses troupes. On se trompait beaucoup, car il était fort éloigné de cette pensée, croyant que tout ce qu'on disait et tout ce qu'on faisait, même la prison du vice-roi, était un faux bruit ou un jeu joué pour l'obliger à congédier ses troupes, et après cela le prendre et le faire punir quand ils le verraient seul : il marchait donc toujours en ordre, et même avec plus de précaution qu'auparavant.

Cependant le licencié Alvarez avait mis à la voile, emmenant le vice-roi et ses frères. Dès le premier jour de leur navigation il alla trouver le vice-roi dans sa chambre pour lui témoigner qu'il était fâché de tout ce qui s'était passé, et qu'il souhaitait de se réconcilier avec lui. Cet auditeur avait véritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'était fait contre le vice-roi, et celui qui avait le plus contribué à sa prison et à la punition de ceux qui cherchaient à le rétablir dans sa liberté et dans son gouvernement. Alvarez lui dit donc « que » quand il avait accepté la charge de l'emmener, il » ne l'avait fait que dans le dessein de lui rendre » service et pour le tirer des mains de Cepeda, et » l'empêcher de tomber en celles de Gonzale Pi- » zarre, qu'on attendait dans peu à los Reyes. Pour

» lui mieux persuader la sincérité de ses intentions,
» il lui déclara que dès ce moment il était en pleine
» liberté; que de plus il lui remettait le comman-
» dement du vaisseau, et se mettait lui-même en-
» tre ses mains et en sa puissance, le suppliant très-
» humblement de lui pardonner tout ce qui s'était
» passé, tant à l'égard de sa prison que de toutes les
» autres choses qui étaient arrivées depuis, d'autant
» plutôt qu'il lui assurait alors la liberté et la vie. »
En même temps il commanda à dix hommes qu'on lui avait donnés pour la garde du vice-roi, de lui obéir au lieu de le tenir prisonnier. Le vice-roi lui sut fort bon gré de la faveur qu'il lui faisait : il l'accepta et prit le commandement du vaisseau; mais il ne fut pas long-temps à maltraiter Alvarez de paroles. Ils continuèrent cependant leur route le long de la côte jusqu'à Truxillo, où il leur arriva ce qu'on dira ci-après.

CHAPITRE X.

Les auditeurs envoient une ambassade à Gonzale Pizarre pour l'obliger à congédier ses troupes. Ce qui se passe là-dessus.

Dès que le licencié Alvarez mit à la voile, on jugea à los Reyes qu'il était de concert avec le vice-roi, tant par quelques indices qu'il en donna avant de s'embarquer, que parce qu'il partit sans attendre les dépêches que les auditeurs lui devaient envoyer le lendemain, et qui avaient été retardées d'un jour, à cause que Zarate n'y donnait pas son consentement. Les auditeurs furent fort sensibles à cela, surtout quand ils pensaient qu'Alvarez avait été le premier auteur de la prison du vice-roi, celui qui y avait le plus contribué, et donné tous les ordres nécessaires pour cela. Tandis qu'ils étaient encore là-dessus en quelque incertitude et en attente pour savoir la vérité du fait, ils jugèrent à propos d'envoyer vers Gonzale Pizarre pour lui faire savoir ce qui s'était passé. « Ils lui représentaient » aussi qu'en conséquence de leurs provisions et

» des ordres exprès qu'ils avaient de la part de sa » majesté, de faire ce qui serait convenable pour » l'administration de la justice, et pour mettre un » bon ordre dans le pays, ils avaient suspendu » l'exécution des ordonnances, comme on le de» mandait, et même envoyé le vice-roi en Espagne, » qui était plus qu'on n'avait jamais demandé, et » plus qu'on ne pouvait raisonnablement préten» dre; qu'ainsi, ne restant plus aucun prétexte aux » mouvemens commencés, ils lui ordonnaient de » congédier incontinent ses troupes, et que s'il » voulait venir à la ville de los Reyes, sa venue fût » en homme pacifique, et sans aucun appareil de » guerre; qu'au reste, s'il voulait, pour la sûreté de » sa personne, être accompagné de quelques gens, » on lui accordait la liberté de pouvoir amener avec » lui quinze ou vingt cavaliers. » Après que ces ordres furent expédiés, les auditeurs voulurent obliger quelques habitans de la ville de les porter à Gonzale Pizarre, dans le lieu où ils pourraient apprendre qu'il serait; mais on ne trouva personne qui se voulût charger de cette commission, à cause du péril qu'on y trouvait. Gonzale Pizarre et ses capitaines, disait-on, nous reprocheront que nous nous opposons à leurs justes desseins, quoiqu'ils ne marchent que pour les intérêts du bien public, et que ce qu'ils font soit pour nous aussi-bien que pour eux. Les auditeurs, voyant cela, donnèrent

ordre à Augustin, trésorier-général de sa majesté dans ce royaume du Pérou, conjointement avec dom Antoine de Ribera, habitant de los Reys, d'aller faire la notification dont il s'agissait. Ils leur donnèrent leurs lettres de créance en forme, après quoi ils partirent, et se rendirent dans la vallée de Xauxa, où était alors campée l'armée de Gonzale Pizarre : il avait été averti de cette ambassade qu'on lui devait faire, et il craignait que si les envoyés lui venaient faire publiquement leur notification, cela ne fît mutiner ses troupes, qui avaient une forte passion d'aller à Lima en corps d'armée, pour être en état de piller la ville sur le premier prétexte qu'ils en trouveraient. Voulant donc pourvoir à cela, il envoya sur le chemin par où les députés devaient venir, un de ses capitaines, nommé *Jérôme de Villegas*, avec trente arquebusiers à cheval. Celui-ci les ayant rencontrés, laissa passer dom Antoine de Ribera pour continuer sa route jusqu'au camp; mais il prit Augustin de Zarate, lui ôta les dépêches qu'il portait, et le ramena par le même chemin par lequel il était venu jusqu'à la Province de Pariacaca, où il le tint dix jours prisonnier, ses gens faisant tout leur possible pour l'intimider, afin qu'il ne s'acquittât point de sa commission. Il demeura donc là jusqu'à ce que Gonzale Pizarre y fût arrivé, qui alors le fit venir devant lui pour lui dire le sujet de sa venue. Zarate avait été

averti qu'il y allait de sa vie, s'il entreprenait d'exécuter ponctuellement ses ordres, et de notifier la provision dans les formes. Après donc qu'il eut parlé en particulier à Gonzale Pizarre, et lui eut dit tout ce qu'on lui avait ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ses capitaines étaient assemblés, et lui commanda de dire les mêmes choses qu'il venait de lui dire à lui-même. Zarate ayant compris son intention, parla véritablement à tous ces officiers de la part des auditeurs; mais il usa d'adresse, et se servit du pouvoir assez étendu que lui donnait la lettre de créance qu'on lui avait ôtée. Il ne leur parla donc point de congédier les troupes, qui était le point délicat, mais seulement de certaines choses qui regardaient le service de sa majesté et le bien du pays, leur représentant « que, » puisque le vice-roi était embarqué, et la demande » qu'on faisait de suspendre l'exécution des ordon» nances accordée, il était juste que, comme ils l'a» vaient promis par leurs lettres, ils payassent ce » que le vice-roi Blasco Nugnez Vela avait pris des » revenus de sa majesté; qu'ils pardonnassent aux » habitans de Cusco qui avaient quitté leur camp » pour passer au service du vice-roi, puisqu'on ne » pouvait pas nier qu'ils n'eussent eu de bonnes » raisons pour le faire; qu'ils envoyassent de leur » part à sa majesté pour s'excuser et se disculper » touchant ce qui s'était passé. » Il ajouta encore

quelques autres choses de même nature, à quoi ceux à qui il parlait ne répondirent autre chose, sinon qu'il dirait aux auditeurs « qu'il était néces-
» saire pour le bien du pays qu'ils en fissent gou-
» verneur Gonzale Pizarre, moyennant quoi on
» pourvoirait incontinent à tout ce qu'il leur avait
» représenté; mais que si on refusait de faire ce
» qu'ils disaient, ils mettraient la ville au pillage. »
Zarate aurait bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse, s'il avait pu s'en empêcher; mais ne pouvant faire autrement, il retourna et la rapporta aux auditeurs, à qui elle donna beaucoup de chagrin et d'inquiétude. Pizarre n'avait pas encore déclaré si ouvertement ses sentimens, n'ayant jusque-là témoigné prétendre autre chose, sinon que le vice-roi s'en allât du pays, et que l'exécution des ordonnances fût suspendue. Les auditeurs, après quelque délibération, envoyèrent dire aux officiers de l'armée qu'ils ne pouvaient leur accorder ce qu'ils demandaient, ni même en délibérer, à moins qu'il parût quelqu'un qui en fît la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les procureurs ou députés des villes qui étaient à l'armée, prirent les devans; et ceux de quelques autres villes qui étaient à los Reyes s'étant joints à eux, ils présentèrent une requête en forme, par laquelle ils demandaient par écrit la même chose qu'on avait auparavant demandée de bouche. Les audi-

teurs considérant que c'était là une affaire fort délicate, et qu'ils n'étaient point en droit d'accorder ce qu'on leur demandait, mais qu'ils se trouvaient encore moins en état de le refuser, parce que Gonzale Pizarre était alors fort près de la ville, et avait fait occuper tous les passages, afin que personne n'en pût sortir, ils prirent la résolution de communiquer cette affaire aux personnes les plus considérables de la ville, pour savoir leurs sentimens, et avoir leurs avis là-dessus. Ils dressèrent un acte en forme de leurs délibérations, pour être communiqué à dom frère Jérôme de Loaysa, archevêque de los Reyes, à dom frère Jean Solano, archevêque de Cusco, à dom Garci Dias, évêque de Quito, à frère Thomas de Saint-Martin, provincial des dominicains, à Augustin de Zarate, au trésorier, au maître des comptes, et au contrôleur de sa majesté, afin qu'ils vissent ce que les procureurs de toutes les villes du royaume demandaient, et qu'ils leur disent franchement leurs sentimens là-dessus. Ils leur expliquaient ouvertement, et assez au long, les raisons qui les obligeaient à demander leur avis sur ce sujet, avouant sans détours, que ce n'était pas pour s'y conformer et pour le suivre, parce qu'il n'était plus en leur liberté ni des uns ni des autres de faire autre chose que ce que Gonzale Pizarre et ses capitaines voudraient leur prescrire; mais qu'ils en usaient ainsi pour avoir en eux des

témoins de l'oppression sous laquelle ils gémissaient les uns et les autres. Pendant que cela se passait à los Reyes, Gonzale Pizarre s'approcha si près de la ville, qu'il n'en était qu'à un quart de lieue : il s'y campa, et fit mettre son artillerie en état. Le jour s'étant passé sans qu'on lui envoyât les provisions pour le gouvernement en forme, comme il les avait demandées, il envoya dès la nuit suivante son mestre-de-camp-général, avec trente arquebusiers, qui prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceux qui étaient venus de Cusco, et des autres dont Pizarre se plaignait, parce qu'ils avaient favorisé le vice-roi. Du nombre de ces prisonniers, furent Gabriel de Roias, Garcilasso de la Vega, Melchior Verdugo, le licencié Carvajal, Pierre de Barco, Machin de Florence, Alfonse de Caceres, Pierre de Manjares, Louis de Léon, Antoine Ruys de Guevara, et quelques autres des plus considérables du pays. Il les fit mettre dans la prison publique, dont il se rendit maître, en ayant ôté les clefs au concierge. Les auditeurs voyaient tout cela sans pouvoir s'y opposer, et sans oser même y contredire, parce qu'en toute la ville il n'y avait pas cinquante hommes de guerre : tous les soldats du vice-roi et des auditeurs étaient passés au camp de Gonzale Pizarre, qui, avec ceux qu'il avait auparavant, se trouvait alors accompagné de douze cents hommes bien armés. Le lendemain, quelques capitaines de Gonzale Pizarre entrèrent

dès le matin dans la ville, et dirent aux auditeurs qu'ils eussent à dépêcher les provisions sans aucun délai, ou qu'autrement on allait mettre la ville à feu et à sang, et qu'on commencerait par eux. Les auditeurs s'excusèrent autant qu'ils purent, disant qu'ils n'avaient aucun pouvoir ni aucun droit de faire ce qu'on leur demandait. Là-dessus, le mestre-de-camp Carvajal fit sortir de la prison, en leur présence, quatre de ceux qu'il y avait fait mettre, et en fit sur-le-champ pendre trois à un arbre, qui furent Pierre de Barco, Machin de Florence, et Jean de Sayavedra. Il ne leur donna pas une demi-heure de temps pour se confesser et se préparer à la mort, et il ajoutait l'insulte et la moquerie à sa cruauté, en leur faisant des railleries, particulièrement à Pierre de Barco, qui fut le dernier exécuté, à qui il disait que comme il avait été un brave capitaine, des plus considérables et des plus riches du pays, et qui y avait fait plusieurs conquêtes, il voulait qu'il fût distingué dans sa mort comme dans sa vie, et qu'il lui accordait comme un grand privilége, et une marque singulière d'honneur, de choisir lui-même à quelle branche de l'arbre il voulait qu'on l'attachât. Louis de Léon en échappa par l'intercession de son frère, qui était soldat de Gonzale Pizarre, et qui demanda comme une grâce singulière qu'on lui accordât la vie. Les auditeurs voyant cela, et le mestre-de-camp les menaçant de faire pendre

de la même manière tous les autres prisonniers, et de faire piller la ville, s'ils ne dépêchaient promptement les provisions qu'on leur demandait, ils firent prier ceux à qui ils avaient auparavant communiqué l'affaire, d'en dire leur sentiment; ce qu'ils firent, étant tous unanimement d'avis qu'on accordât la demande. Les auditeurs expédièrent donc les provisions en faveur de Gonzale Pizarre, par lesquelles ils l'établissaient gouverneur du pays, jusqu'à ce que sa majesté en eût autrement ordonné; sans préjudice de l'autorité et des droits de l'audience royale, à qui il prêterait serment de renoncer à cette charge toutefois et quantes qu'il plairait à sa majesté et aux auditeurs de le lui ordonner; promettant aussi de se représenter pour obéir à justice lorsqu'il y aurait des plaintes contre lui. Après que cette commission fut expédiée, et qu'elle eut été remise entre les mains de Pizarre, il entra dans la ville, faisant marcher toutes ses troupes en ordre. Le capitaine Bachicao conduisait l'avant-garde avec l'artillerie, qui consistait en vingt pièces de campagne, et plus de six mille Indiens, qui, comme on l'a déjà dit, la portaient sur leurs épaules avec toutes les munitions nécessaires, et qui occupaient ainsi toutes les rues par où ils passaient. Il avait trente arquebusiers pour la garde de l'artillerie, et cinquante canonniers. Après lui marchait la compagnie du capitaine Diegue de Gumiel, où il y avait deux

cents piquiers. Ensuite venait la compagnie du capitaine Guevara, composée de cent cinquante arquebusiers, puis celle du capitaine Pierre Cermeno, qui était de deux cents. Après ces trois compagnies d'infanterie, qui marchaient devant Gonzale Pizarre comme ses estafiers, il paraissait lui-même, monté sur un grand cheval, n'ayant que sa cotte de mailles, et par-dessus une espèce de justaucorps de drap d'or. Après lui marchaient trois capitaines de cavalerie, dom Pedro de Porto Carrero au milieu, portant l'étendard de sa compagnie, où étaient les armes du roi; à sa main droite, marchait Antoine Altamirano avec l'étendard de la ville de Cusco; et à sa gauche, Pierre de Puelles, portant celui où étaient les armes de Gonzale Pizarre. Après eux marchait toute la cavalerie en ordre de bataille. Dans cet ordre ils s'avancèrent vers la maison de l'auditeur Zarate, où les autres auditeurs étaient assemblés. Il avait fait le malade afin de ne se pas trouver à l'audience pour y recevoir Pizarre, qui laissa toute sa cavalerie en ordre dans la place, et s'en alla trouver les auditeurs, qui le reçurent et lui prêtèrent serment. De là il alla à la maison de ville, où tous les magistrats étaient assemblés, et où ils le reçurent avec les solennités accoutumées en pareilles occasions, puis de là il se rendit à son logement. Son mestre-de-camp-général fit loger la cavalerie et l'infanterie dans les divers quartiers de la

ville, chez les bourgeois, avec ordre à eux de donner à manger à ces nouveaux hôtes. Cela se passa dans la fin du mois d'octobre de l'an mil cinq cent quarante-quatre, quarante jours après la prison du vice-roi. Dans la suite, Gonzale Pizarre demeura dans cette ville de Lima, exerçant son autorité dans toutes les choses qui concernaient la guerre et le commandement des troupes, sans se mêler de l'administration de la justice, qu'il laissait entièrement aux auditeurs, qui s'assemblaient pour tenir leurs séances dans la maison du trésorier Alfonse Riquelme. Aussitôt qu'il eut commencé les fonctions de sa charge de gouverneur, il envoya à Cusco Alfonse de Toro, en qualité de son lieutenant, Pierre de Fuentes à Arequipa, et François d'Almendras dans la ville de Plata, dans la même qualité, et d'autres de même dans les autres villes.

CHAPITRE XI.

L'âge et les qualités de Gonzale Pizarre et de son mestre-de-camp. Ce que firent les habitans de Charcas qui venaient pour servir le vice-roi.

COMME on aura beaucoup à parler, dans la suite de cette histoire, de Gonzale Pizarre, et de son mestre-de-camp-général, jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus, et qu'on les eût fait mourir, les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés qu'on leur fasse ici en abrégé le portrait de ces deux hommes, et qu'on marque leur âge et leurs qualités. Quand Gonzale Pizarre s'empara ainsi par usurpation et par force de l'autorité du gouvernement, il était âgé d'environ quarante ans, grand et de belle taille, fort bien proportionné dans tous les membres, le teint fort brun, la barbe noire et fort longue. Il avait beaucoup d'inclination pour la guerre; il supportait le travail et la peine avec une extrême patience; il était fort bon homme de cheval, tirait très-bien

de l'arquebuse; et quoiqu'il n'eût pas un grand génie, et s'exprimât d'une manière un peu grossière et en des termes mal polis, il ne laissait pas de faire bien entendre ses pensées, et d'expliquer clairement ses intentions. Il ne savait point garder un secret, ni s'empêcher de le découvrir; ce qui lui fut souvent d'un grand préjudice dans ses affaires et dans ses guerres. Il n'était pas libéral, et n'aimait pas à donner, ce qui lui fut aussi préjudiciable. Il était extrêmement abandonné aux femmes, tant aux Indiennes qu'aux Espagnoles.

Le capitaine Carvajal était d'auprès d'Arevala, d'un village nommé Ragama; il était d'assez basse naissance, et d'une famille de gabeleurs. Il avait été long-temps soldat en Italie, dès le temps du comte Pierre de Navarre. Il était à la bataille de Pavie, où le roi de France fut pris prisonnier. De là il retourna en Espagne avec une femme de bonne famille nommée dona Catalina de Leyton: ils disaient qu'ils étaient mariés; mais la plupart des gens croyaient que cela n'était point, et quelques-uns assuraient qu'il avait été moine et même profès. Etant de retour en Espagne, il demeura quelque temps dans la commanderie d'Heliche en qualité d'économe; de là il passa dans la Nouvelle-Espagne avec cette personne qu'il appelait sa femme. Le vice-roi de ce pays lui donna une charge, par le moyen de laquelle il subsista quelque temps,

jusqu'à ce que les Indiens du Pérou s'étant soulevés, le vice-roi du Mexique l'envoya avec le secours dont on a parlé ci-devant. Comme il était arrivé dans une conjoncture favorable pour obtenir aisément quelque chose, le marquis dom François Pizarre lui donna quelques Indiens à Cusco, où il demeura jusqu'à la venue du vice-roi Blasco Nugnez Vela. Alors il était sur le point de retourner en Espagne avec une somme considérable qu'il avait acquise par le moyen de ses Indiens : mais n'ayant pu trouver de commodité pour s'embarquer, il demeura dans le pays. Il était âgé de quatre-vingts ans, à ce qu'il disait, dans le temps dont nous parlons, lorsque Gonzale Pizarre entra à Lima avec son armée. Il était de taille médiocre pour la hauteur; mais il était fort gros, le visage plein, et fort haut en couleur. Il entendait bien la guerre, et était habile en cela, parce qu'il en avait fait fort longtemps le métier. Il supportait le travail et la peine avec plus de facilité que son âge ne semblait le pouvoir permettre : car il ne quittait presque jamais ses armes ni le jour ni la nuit; et quand il était tant soit peu nécessaire, il ne se couchait point, ni ne dormait, sinon quelques momens assis sur un siége, et la tête appuyée sur sa main. Il aimait fort le vin, si bien que quand il n'en trouvait pas de celui qu'on apportait d'Espagne, il buvait de ce breuvage fort que les Indiens font, plus qu'aucun autre Espagnol

qu'on ait vu. Il était fort cruel, et il lui arriva souvent de tuer diverses personnes pour des sujets fort légers, et quelques-uns même sans aucun sujet, sinon le prétexte de faire observer exactement la discipline militaire. Il n'était touché d'aucune compassion pour ceux qu'il faisait mourir : mais dans le temps même qu'il les faisait mener au supplice, il les raillait, leur disait des plaisanteries, et leur faisait des complimens. Il était fort mauvais chrétien et fort impie : ce qu'il faisait assez paraître dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions. Il avait beaucoup de passion et d'avidité pour s'enrichir; ce qui fit qu'il pilla le bien de plusieurs personnes, en les menaçant, leur faisant craindre la mort, puis leur accordant la vie pour de l'argent. Aussi lui-même finit la sienne fort misérablement, et avec peu d'espérance de son salut, comme on le dira dans la suite.

Pour retourner maintenant à notre histoire, il faut se souvenir de ce que nous avons dit du capitaine Louis de Ribera, lieutenant du gouverneur dans la ville de Plata, d'Antoine Alvarez, juge ordinaire de la même ville, qui avec tous les habitans du lieu, s'étaient mis en campagne pour aller trouver le vice-roi. Ils marchèrent long-temps par des lieux déserts, sans apprendre aucune nouvelle de ce qui se passait. Enfin pourtant ils apprirent la prison du vice-roi, et les heureux succès de Gonzale Pi-

zarre. Louis de Ribera et Antoine Alvarez comme les principaux, après plusieurs délibérations sur ce qu'il y avait à faire dans cette occasion, n'osèrent retourner à Plata. Ils prirent donc le parti de s'en aller sur les montagnes, parmi les Indiens : quelques-uns néanmoins de ceux qui les accompagnaient, retournèrent dans cette ville dont ils étaient partis, et les autres se rendirent à los Reyes, où Gonzale Pizarre leur pardonna ; mais il se rendit maître de leurs Indiens et de leurs terres, et envoya François d'Almendras pour en prendre possession en son nom, pour le remboursement des frais de la guerre. Almendras étant arrivé dans la province des Charcas, pardonna à quelques-uns des fuyards, qui retournèrent dans la ville dont ils étaient sortis quelque temps auparavant. Ils y vivaient le mieux qu'il leur était possible, quoique dépossédés de leurs biens, et même assez maltraités par Almendras, jusqu'au changement qui arriva dans la suite, comme on le dira.

Retournons maintenant au vice-roi. Après que le licencié Alvarez l'eut mis en liberté, les deux autres navires sur lesquels étaient ses frères, et plusieurs de ses serviteurs et de ses amis qu'on chassait du Pérou, aussi bien que lui, se joignirent au vaisseau sur lequel il était. Ils continuèrent ainsi leur route jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au port de Tumbez. Là le vice-roi et Alvarez se mirent à terre, laissant

dans les navires des gens pour les garder. Aussitôt qu'ils furent dans ce lieu, ils commencèrent à tenir audience, et à dépêcher des commissions de tous côtés, par lesquelles le vice-roi, après avoir fait une relation de sa prison, de la venue de Gonzale Pizarre, et de tout ce qui était arrivé, ordonnait à tous les fidèles serviteurs de sa majesté de le venir trouver. Il envoya ces ordres à Quito, à Saint-Michel, à Puerto Viejo et à Truxillo. Il nomma aussi des capitaines pour aller de divers côtés : entre les autres il donna charge à Jérôme de Pereira d'aller dans la province de Bracamoros. Toutes ces diligences ne furent pas sans effet : il venait de divers endroits plusieurs personnes se rendre auprès de lui. Ainsi il se fortifiait de son mieux, faisant amas autant qu'il pouvait de toutes les provisions et les munitions qui lui étaient nécessaires. Il donnait aussi ordre qu'on tirât de l'argent de toutes les caisses royales ; ce qui s'exécutait avec beaucoup de diligence, puisque de divers endroits on lui apportait tout ce qui se trouvait dans la caisse. Ce n'est pas que ses ordres ne fussent reçus fort différemment par les habitans des lieux où il les envoyait. Les uns s'enfuyaient et allaient trouver Gonzale Pizarre, à qui ils rapportaient ce qui se passait ; les autres, abandonnant leurs maisons, se sauvaient dans les montagnes. Gonzale Pizarre sut bientôt que le vice-roi était à Tumbez, et ce qu'il faisait, le

bruit de ses préparatifs étant parvenu dans peu de temps à los Reyes : Pizarre vit même plusieurs des mandemens et des commissions du vice-roi. Il ne négligea pas de donner là-dessus tous les ordres qu'il jugea nécessaires, ordonnant aux capitaines Gonzale Diaz, Jérôme Villegas et Fernand d'Alvarado qui était son lieutenant, à Truxillo, d'assembler tout ce qu'ils pourraient de soldats en ces quartiers-là, pour empêcher qu'ils n'allassent trouver le vice-roi, et se jetassent dans son parti ; comme aussi pour être en état de lui donner de l'occupation et de l'inquiétude, et l'empêcher, par ce moyen, de pouvoir travailler à ses préparatifs avec tant de commodité et tant de loisir. Cependant il leur défendait en même temps de lui donner bataille, quand même ils se croiraient assez forts et leurs troupes assez nombreuses pour le pouvoir faire avec avantage.

CHAPITRE XII.

Gonzale Pizarre et ses capitaines prennent la résolution d'envoyer l'auditeur Texada en Espagne, pour rendre compte à sa majesté de l'état des choses. Le licencié Vaca de Castro se sauve avec le navire dans lequel il était prisonnier, et qui était celui sur lequel le capitaine Bachicao devait transporter Texada à Terre-Ferme. Bachicao s'embarque; il se rend maître des vaisseaux que le vice-roi avait à Tumbez. Le vice-roi se retire avec ses gens à Quito, et Bachicao se rend à Terre-Ferme.

Il y avait déjà quelque temps qu'on proposait d'envoyer des députés à sa majesté au nom de Gonzale Pizarre, et de tout le royaume, pour lui rendre compte de ce qui s'était passé. Quelques-uns souhaitaient fortement qu'on fît cette démarche, comme étant absolument nécessaire pour justifier leur conduite; d'autres, particulièrement le mestre-de-camp et le capitaine Bachicao, étaient d'un avis contraire, et disaient qu'il était plus à propos d'attendre que sa majesté envoyât pour savoir d'où ve-

nait qu'on ne lui envoyait point d'argent comme à l'ordinaire, et qu'alors on l'informerait de tout. Ils ajoutaient qu'on ne devait pas douter que le vice-roi n'eût déjà amplement instruit sa majesté là-dessus, et que sans doute on ajouterait plus de foi à son récit qu'à tout ce qu'ils pourraient dire de leur côté. Cette réflexion faisait qu'on était fâché de n'avoir pas, dès le commencement, pris les auditeurs pour les envoyer en Espagne, rendre compte à sa majesté de la prison du vice-roi. Enfin, après plusieurs délibérations, on se détermina à envoyer le docteur Texada au nom de l'audience, tant pour cela que pour faire à sa majesté la relation de ce qui était arrivé depuis. On prit aussi la résolution d'envoyer avec Texada, François Maldonat, maître-d'hôtel de Gonzale Pizarre, avec des lettres de son maître, sans lui donner aucun titre, créance ni pouvoirs. On considérait qu'en faisant ce qu'on vient de dire, on faisait deux choses qu'on regardait comme utiles et avantageuses : l'une, c'est qu'on envoyait des députés pour contenter ceux qui étaient de ce sentiment; l'autre, c'est que par ce moyen on rompait l'audience, parce qu'envoyant, comme ils le prétendaient faire, le docteur Texada, un des auditeurs, le licencié Zarate ne pouvait pas tenir seul l'audience. On communiqua cette résolution à Texada, qui y consentit, moyennant qu'on lui donnât six mille écus pour les frais du voyage; et incontinent

le licencié Cepeda et lui firent toutes les dépêches nécessaires, qu'ils signèrent eux deux seuls. Après que tout cela fut fait, on résolut de se servir, pour faire ce voyage, d'un vaisseau qui était dans le port, sur lequel le licencié Vaca de Castro était prisonnier. Le docteur Texada et François Maldonat s'y devaient embarquer, et Fernand Bachicao devait commander ce vaisseau bien pourvu d'artillerie, et de soixante et dix hommes d'équipage, avec ordre de prendre tous les vaisseaux qu'ils trouveraient le long de la côte. Cela étant ainsi arrêté, toutes choses mises en état, et le docteur Texada prêt à s'embarquer, le licencié Vaca de Castro fit si bien, par le moyen d'un de ses amis nommé Garcia de Montalve, qu'il était allé visiter, qu'il gagna les matelots, les uns par caresses et par flatteries, et les autres en partie par force; si bien qu'il se rendit maître du vaisseau, et le fit incontinent mettre à la voile. Quand cela fut su par Gonzale Pizarre, il en eut beaucoup de chagrin, tant parce que c'était un obstacle au voyage de Texada, que parce qu'il soupçonnait quelques personnes d'avoir aidé à Castro; sans quoi il ne croyait pas que la chose eût pu se faire. Aussitôt on fit mettre les soldats sous les armes, et on commença à faire prendre prisonniers tous les cavaliers et gentilshommes contre qui on avait des soupçons, tant de ceux qui avaient fui de Cusco lorsque Gonzale Pizarre y était, que de ceux des

autres lieux qui ne s'étaient point rendus auprès de lui. On les fit tous mettre dans la prison publique, et parmi les autres, le licencié Carvajal, à qui François de Carvajal, mestre-de-camp-général, envoya dire qu'il eût à se confesser et faire son testament, parce que sa mort était résolue. Il fit ce qu'on lui disait, et se prépara à la mort avec beaucoup de fermeté et de courage. Cependant on le pressait d'expédier promptement; le bourreau était présent avec des cordes pour lier et pour étrangler le prisonnier, qu'on ne doutait pas qui ne fût arrivé à sa dernière heure, d'autant plutôt qu'en considérant son rang et sa qualité, on ne pouvait s'imaginer qu'on en fût venu jusque-là pour le laisser vivre, et ne lui faire que la peur. On jugeait aussi que la mort du licencié Carvajal serait suivie de celle de la plupart des autres prisonniers, ce qu'on regardait comme une grande perte, parce qu'ils étaient des principaux du pays, et de ceux qui avaient témoigné le plus d'affection et le plus de zèle pour le service de sa majesté. Les choses étant dans ces termes, et le licencié Carvajal dans un péril si pressant d'une mort présente, quelques personnes sages allèrent parler en sa faveur à Gonzale Pizarre. On le priait de considérer que Carvajal était un des principaux du pays; que le vice-roi avait déjà fait mourir son frère injustement, et mal à propos, comme cela était alors connu de tout le monde, puisqu'une des principales

raisons du vice-roi, pour se disculper de la mort du commissaire Carvajal, était que son frère le licencié Carvajal accompagnait Gonzale Pizarre, ce qui pourtant n'était pas vrai, comme Pizarre le savait très-bien par les lettres du commissaire même, qui lui apprenait que son frère le licencié était venu pour offrir ses services au vice-roi. Ils disaient donc que, tout bien considéré, il n'était pas à propos de le faire mourir, pour ne pas renouveler, dans l'esprit de plusieurs personnes, les mécontentemens que la mort du commissaire Carvajal son frère y avait fait naître. Ils ajoutaient qu'on pouvait justement espérer de bons services du licencié Carvajal, quand ce ne serait que pour venger la mort de son frère; qu'à l'égard de la fuite de Vaca de Castro, ni lui ni les autres prisonniers n'y avaient sans doute eu aucune part; mais qu'on voyait bien qu'il ne fallait que le moindre prétexte pour les accuser, parce qu'ils étaient suspects et odieux. Gonzale Pizarre était fatigué de toutes ces sollicitations; il ne voulait plus qu'on lui en parlât, et c'est ce qu'il disait d'abord à tous ceux qui le voulaient encore faire. Le licencié Carvajal et ses amis, voyant cela, pensèrent à prendre une autre voie pour se tirer d'affaire : ils donnèrent au mestre-de-camp un lingot d'or du poids de quarante marcs, et lui promirent, outre cela, secrètement, de lui en donner beaucoup davantage, si bien qu'ils le fléchirent; il accepta les offres qu'on

lui fit, suspendit l'exécution, et fit tant auprès de Gonzale Pizarre, que le licencié Carvajal et les autres furent mis en liberté. Aussitôt après, on pensa à presser le départ de Fernand Bachicao; et justement dans ce temps-là il arriva au port un brigantin d'Arequipa, sur lequel, avec quelques autres qu'on avait équipés, on mit beaucoup d'artillerie, de celle que Gonzalo Pizarre avait tirée de Cusco, et Bachicao s'y embarqua avec le docteur Texada, François Maldonat et soixante arquebusiers, qui furent tout ce qu'on put trouver qui voulussent bien faire ce voyage. Ils suivirent la côte, sur l'avis qu'ils avaient eu que le vice-roi était au port de Tumbez. Ils arrivèrent à ce port un matin de fort bonne heure; et les gens du vice-roi ne les eurent pas plutôt aperçus, qu'ils crièrent aux armes, et se mirent en défense. Le vice-roi, croyant que ce fût Gonzale Pizarre lui-même qui vînt, accompagné de beaucoup de troupes, se retira fort à la hâte avec cent cinquante hommes, et prit la route de Quito. Néanmoins, quelques-uns de ses gens ne le voulurent pas suivre dans sa fuite, et aimèrent mieux se rendre à Bachicao, qui prit aussi deux navires qu'il trouva dans ce port. De là il alla à Porto-Viejo et en d'autres endroits, où il rassembla jusqu'à cent cinquante hommes, qu'il fit embarquer sur ses vaisseaux. Cependant le vice-roi marcha à grande hâte et sans s'arrêter jusqu'à Quito.

CHAPITRE XIII.

Bachicao arrive à Panama. Ce qu'il y fit.

Bachicao s'étant emparé, comme on vient de le dire, de la flotte du vice-roi, suivit sa route pour se rendre au port de Panama. Il passa à Porto-Viejo, où il fit quelques soldats qui voulurent bien le suivre. Entre les autres furent Barthélemy Perez et Jean Dalmos, habitans de Porto-Viejo. Tandis qu'il était occupé à prendre quelques rafraîchissemens dans l'île des Perles, à vingt lieues de Panama, les habitans de cette ville furent avertis de sa venue, et lui envoyèrent deux députés pour savoir ses intentions, et le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étendue de leur juridiction. Il répondit que s'il venait accompagné par des soldats, ce n'était que pour être en état de se défendre du vice-roi, et qu'il n'avait à leur égard aucun dessein de leur faire ni mal ni déplaisir; qu'il conduisait le docteur Texada, auditeur de sa majesté, lequel,

par ordre et par commission de l'audience royale, lui allait rendre compte de tout ce qui s'était passé au Pérou; qu'au reste, s'il mettait pied à terre, ce serait seulement pour se pourvoir des choses nécessaires, et se rembarquer aussitôt. Ainsi, il les rassura si bien, qu'ils ne s'opposèrent plus à son entrée, et ne se mirent point du tout en état de l'empêcher. Comme il arrivait au port, deux navires qui y étaient mirent à la voile pour en sortir; l'un fut pris par un des brigantins, qui le ramena au port, avec le maître et le contre-maître du vaisseau, pendus aux vergues, ce qui fâcha beaucoup ceux de Panama, qui purent aisément juger par-là que les intentions ne répondaient pas aux paroles; mais comme ils jugèrent qu'il était trop tard pour penser à se mettre en défense, ils n'entreprirent point de le faire. Ils demeurèrent donc ainsi avec beaucoup de crainte et d'inquiétude, soumis, eux et tout ce qu'ils possédaient, à la discrétion de Bachicao, qui n'était pas moins cruel que le mestre-de-camp Carvajal, s'il ne l'était même plus, grand jureur et grand blasphémateur, en qui, parmi tant de vices, on ne voyait reluire aucune étincelle de vertu. Il entra donc dans la ville, où le capitaine Jean de Gusman, qui y était, faisant des soldats pour le vice-roi, n'osa l'attendre, si bien que s'étant retiré, tous ses soldats passèrent au service de Bachicao, qui se rendit aussi maître de l'artillerie que Vaca de Castro avait amenée dans

le vaisseau sur lequel il s'était sauvé. Cet homme emporté et brutal, se voyant donc ainsi maître de la ville de Panama, commença à y exercer une cruelle tyrannie, disposant à sa fantaisie des biens et des facultés de tous les habitans, violant impunément le droit et la justice, opprimant la liberté publique, et tenant tout le monde dans une telle contrainte, que personne n'osait faire que ce qu'il plaisait à ce tyran. Il fit publiquement couper la tête de sa propre autorité à deux de ses capitaines qui avaient fait dessein de le tuer. Il fit encore d'autres semblables actes de justice, sans autre formalité que de faire publier par un crieur public : *Le capitaine Fernand Bachicao ordonne que telle chose se fasse*, usurpant ainsi une autorité souveraine et absolue, sans aucun égard aux lois ni aux formes de la justice. Le licencié Vaca de Castro, qui était dans ce temps-là à Panama, n'apprit pas plutôt la venue de Bachicao, qu'il s'enfuit à Nombre de Dios, où il s'embarqua sur la mer du Nord avec Diegue Alvarez de Queto et Jérôme Zurbano. Le docteur Texada et François Maldonat se rendirent aussi au même lieu, où ils s'embarquèrent tous ensemble pour l'Espagne. Le docteur Texada mourut en chemin dans le canal de Bahama. Aussitôt qu'ils furent arrivés en Espagne, François Maldonat et Diegue Alvarez de Cueto prirent la poste pour l'Allemagne, où était alors le roi, afin de lui rendre

compte chacun de son ambassade. Le licencié Vaca de Castro demeura à la Tercère, l'une des Açores, d'où il se rendit à Lisbonne, puis de là à la cour. Il disait qu'il n'avait osé venir par Séville, à cause du pouvoir et du crédit qu'y avaient les frères et les parens et les amis du capitaine Jean Tello, à qui, comme nous l'avons dit, Castro avait fait couper le cou, dans le temps qu'il vainquit dom Diegue d'Almagro le fils. Il ne fut pas plutôt arrivé à la cour, qu'on le mit en arrêt dans sa maison, par ordre des seigneurs du conseil des Indes : on lui fit quelques accusations, sur quoi on lui intenta procès; et pendant qu'on l'instruisait, et qu'on examinait l'affaire, on le retint toujours prisonnier dans la citadelle d'Arevalo pendant plus de cinq ans; depuis, on lui assigna une maison à Simanca, où il devait demeurer sans en sortir; après quoi, par le changement qui arriva à la cour, on lui donna pour prison la ville de Valladolid avec son territoire, jusqu'à ce que l'affaire fût jugée définitivement.

CHAPITRE XIV.

Le vice-roi arrive à Quito; il assemble son armée et se met en marche, prenant la route de Saint-Michel.

Le vice-roi étant sorti de Tumbez avec environ cent cinquante hommes, dans le temps que Bachicao y arriva et lui prit sa flotte, se rendit avec eux à Quito, où on le reçut de bonne volonté. Là, il augmenta ses troupes jusqu'au nombre de deux cents hommes, avec lesquels il demeurait en ce pays-là, fertile et abondant en vivres, dans la résolution d'y attendre les ordres de sa majesté sur ce qui se passait au Pérou, après qu'elle en aurait été instruite par Diegue Alvarez de Cueto. Il tenait cependant de bonnes gardes sur les passages, et des espions sur les chemins, afin de pouvoir être instruit des démarches que ferait Gonzale Pizarre à los Reyes, éloigné de Quito de plus de trois cents lieues, comme on l'a déjà remarqué ci-devant. Dans ce temps-là, quatre soldats de Gonzale Pizarre, pour quelque mécontentement qu'ils en reçurent, prirent

secrètement une barque dans laquelle ils s'enfuirent, voguant le long de la côte à force de rames, depuis le port de los Reyes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans un lieu où ils pussent débarquer pour se rendre commodément par terre à Quito. Quand ils y furent arrivés, ils rapportèrent au vice-roi « combien les » habitans de los Reyes et des autres lieux étaient » mécontens de Gonzale Pizarre, pour les grandes » vexations qu'il leur faisait, chassant les uns de » leurs maisons, et les dépouillant de leurs biens, » en sorte qu'ils demeuraient à la charge des autres; » leur imposant de plus à tous des charges si pe- » santes qu'ils ne les pouvaient plus supporter, et » en étaient si las, que s'ils voyaient quelqu'un » qui vînt au nom et de la part de sa majesté, » ils seraient ravis de se pouvoir joindre à lui pour » sortir d'une si cruelle oppression, et se délivrer » de la violence et de la tyrannie de cet usurpa- » teur. » Par ce discours, et plusieurs autres semblables que ces quatre soldats firent au vice-roi, ils lui firent naître l'envie et former la résolution de sortir de Quito, et de prendre la route de Saint-Michel. Il avait pour son général un habitant de Quito, nommé Diegue d'Occampo, lequel, dès que le vice-roi arriva à Tumbez, était allé lui offrir ses services, et l'avait en effet fort bien servi, et de sa personne, et de son bien dans tous ses besoins; en sorte qu'il avait dépensé pour cela des sommes consi-

dérables. Le licencié Alvarez accompagnait aussi toujours le vice-roi, si bien qu'avec lui seul il tenait l'audience, en vertu d'un ordre de sa majesté qu'il avait par-devant lui, lequel portait que, lorsque le vice-roi serait arrivé à los Reyes, il pourrait tenir l'audience avec un ou deux des auditeurs, les premiers qui seraient arrivés en attendant les autres, et tout de même en cas que deux ou trois d'eux vinssent à mourir. Pour cela, il avait fait graver un nouveau sceau, qu'il avait commis à Jean de Léon, juge de police de la ville de los Reyes, lequel, par la nomination du marquis de Camarasa, adelantado, ou président de Cazorla, et grand-chancelier des Indes, avait été choisi pour chancelier de cette audience, et, s'étant sauvé d'auprès de Gonzale Pizarre, était venu trouver le vice-roi. Il expédiait donc toutes les provisions qu'il jugeait nécessaires, sous le nom de dom Carlos, et les scellait du sceau royal, signées de lui et du licencié Alvarez. De cette manière il y avait deux audiences au Pérou : l'une en la ville de los Reyes, et l'autre avec le vice-roi; si bien qu'il arrivait souvent qu'on voyait sur une même affaire deux arrêts opposés et contraires l'un à l'autre. Quand le vice-roi voulut partir de Quito, il envoya Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere, en Espagne, pour informer sa majesté de tout ce qui s'était passé, et lui demander du secours pour être en état de rétablir son autorité au Pérou, et de

faire avantageusement la guerre à Gonzale Pizarre. Cueto passa en Espagne sur la même flotte sur laquelle étaient Vaca de Castro et Taxada, comme on l'a déjà dit. Le vice-roi se rendit donc à Saint-Michel, qui est à cent cinquante lieues de Quito, résolu d'y demeurer jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de la part de sa majesté. Il y demeura tenant toujours son armée sur pied pour conserver son honneur et sa réputation en qualité de vice-roi du Pérou, et pour être dans un lieu qui lui paraissait commodément situé pour y pouvoir aisément recevoir les troupes qui pourraient venir d'Espagne et de divers endroits des Indes. En effet, il faut nécessairement passer par ce lieu-là quand on va par terre, surtout quand on mène des chevaux ou d'autres bêtes. Il espérait donc que par ce moyen son armée se grossirait, et qu'il deviendrait de jour en jour plus fort, et mieux en état de faire la guerre. Les habitans de Saint-Michel reçurent le vice-roi le mieux qu'il leur fut possible, et lui fournirent, selon leur pouvoir, les choses dont il avait besoin. Il était donc dans ce lieu-là, occupé à assembler des hommes, des chevaux et des armes; si bien qu'en peu de temps il eut jusqu'à cinq cents hommes passablement équipés; quelques-uns pourtant manquaient d'armes défensives, et tâchaient de se pourvoir de leur mieux de quelques corselets de fer, ou de cuir bien sec et bien dur.

CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre envoie quelques capitaines pour assembler des troupes, afin d'observer le vice-roi, et être en état de s'opposer à ses desseins.

Lorsque Gonzale Pizarre envoya le capitaine Bachicao avec les brigantins pour prendre la flotte du vice-roi, il dépêcha aussi en même temps deux de ses capitaines, l'un nommé Gonzale Diaz de Pinera, et l'autre Jérôme de Villegas, pour aller rassembler tous les gens de guerre qu'ils trouveraient dans les villes de Truxillo et de Saint-Michel, et se mettre en état de faire tête au vice-roi, et s'opposer à ses desseins. Ces deux capitaines, avec environ quatre-vingts hommes qu'ils purent rassembler, demeurèrent à Saint-Michel jusqu'à ce qu'ils apprirent la venue du vice-roi; mais ne se trouvant pas assez forts, ils n'osèrent l'y attendre : ils s'avancèrent donc dans le pays du côté de Truxillo, et se postèrent dans une province qu'on appelle

Collique, qui est à quarante lieues de Saint-Michel. De là ils firent savoir à Gonzale Pizarre la venue du vice-roi, et comment ses troupes grossissaient tous les jours; en sorte qu'il était à propos de penser sérieusement à y apporter le remède convenable, parce que le péril allait toujours en croissant, et qu'ainsi il était temps d'y pourvoir. Ces deux capitaines apprirent aussi alors que le vice-roi avait envoyé un des siens, nommé Jean de Pereira, dans la province de Chachapoyas, pour assembler tout ce qu'il pourrait de gens de ces côtés-là, où il n'y a pas beaucoup d'établissemens d'Espagnols. Ils crurent aisément que Pereira, et ceux qui le suivaient, ne penseraient point à eux : ainsi ils résolurent de leur couper chemin; et une nuit, ayant surpris leurs sentinelles, ils les attaquèrent à l'improviste, les surprirent dormant avec beaucoup de sécurité, et ainsi les défirent, et s'en rendirent les maîtres sans peine. Ils firent couper la tête à Pereira, et à deux des principaux de ceux qui l'accompagnaient, et forcèrent les autres, qui étaient au nombre d'environ soixante cavaliers, de s'engager au service de Gonzale Pizarre, en les menaçant de la mort s'ils refusaient de le faire; puis ils retournèrent à leur poste. Le vice-roi eut beaucoup de chagrin de cette aventure, et résolut de chercher quelque occasion d'avoir sa revanche : pour cela, il sortit fort secrètement de Saint-Michel avec cent cinquante

cavaliers, et s'avança du côté où étaient ces deux capitaines, Gonzale Diaz et Villegas; il les surprit comme ils avaient surpris les siens, les ayant trouvés faisant moins bonne garde qu'ils n'auraient dû faire, surtout après l'avantage qu'ils venaient de remporter sur des ennemis qu'ils avaient facilement vaincus par leur trop grande sécurité. Le vice-roi arriva donc une nuit à Collique, et les attaqua brusquement sans leur donner le temps de se mettre en ordre pour faire quelque résistance : ainsi chacun s'enfuit et se sauva le mieux qu'il put; si bien que Gonzale Diaz, presque seul, se retira dans une province où il n'y avait que des Indiens ennemis qui l'attaquèrent et le tuèrent. Fernand d'Alvarado s'enfuit aussi, et Jérôme de Villegas fit la même chose; et ayant depuis rassemblé quelques gens, il se mit plus avant en terre du côté de Truxillo. Après cette action, le vice-roi retourna à Saint-Michel.

CHAPITRE XVI.

Gonzale Pizarre avec son armée marche contre le vice-roi Blasco Nugnez Vela. Ce qu'il fait en chemin. Le vice-roi apprend sa venue, et sort de Saint-Michel pour se retirer avec ses gens. Pizarre le suit plus de cent lieues, et dans cette poursuite lui prend plus de trois cents hommes.

Gonzale Pizarre voyant que son ennemi se fortifiait de jour en jour, et grossissait le nombre de ses troupes, mais surtout ayant appris la défaite de ses capitaines par le vice-roi, il résolut de marcher contre lui avec toute la diligence possible, pour empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, l'attaquer et le défaire, s'il le pouvait joindre. Il savait très-bien qu'il ne se passait presque pas de jour qu'il n'arrivât au vice-roi des soldats, des chevaux et des armes qui venaient d'Espagne et de divers endroits des Indes, et qui étaient presque nécessairement obligés de débarquer au port de Tumbez, comme on l'a déjà dit. Il craignait aussi qu'il n'arrivât bien-

tôt quelque dépêche de la part de sa majesté en faveur du vice-roi ; ce qui ne manquerait pas sans doute de produire un méchant effet pour lui, et de faire perdre courage, ou faire changer de sentiment et de parti à bien des gens. Ces considérations le firent donc résoudre à assembler ses troupes, et marcher en personne contre l'ennemi, avec dessein de le combattre s'il le pouvait joindre, et l'obliger d'en venir à une bataille qui pût décider du sort des uns et des autres. Il donna donc ses ordres à tous ses officiers, fit faire revue et payer une montre aux troupes, et commença à envoyer devant à Truxillo les chevaux et le bagage, demeurant seulement lui et les principaux de son armée, pour les suivre bientôt après sans embarras. Dans ce temps-là il arriva un brigantin d'Arequipa qui apportait plus de cent mille écus pour Gonzale Pizarre ; il arriva aussi un autre vaisseau venant de Terre-Ferme, qui appartenait à Gonzale Martel de la Puente, et lequel sa femme lui envoyait afin qu'il s'en retournât chez lui. Cela étant venu si à propos, rendit Gonzale Pizarre et ses gens si fiers et si orgueilleux, qu'ils se croyaient au-dessus de tout, et à peu près en état de braver la puissance de Dieu même : car s'ils n'osaient pas ouvertement prononcer un tel blasphème, il s'en fallait peu qu'ils ne le pensassent. Ils mirent sur les navires une grande quantité d'arquebuses, de piques et de munitions et équipages de guerre; puis

plus de cent cinquante hommes des principaux s'y embarquèrent, emmenant avec eux, pour donner plus de crédit à leurs affaires et les autoriser mieux, l'auditeur Cepeda, et Jean de Caceres, trésorier de sa majesté. Par le départ de Cepeda, Gonzale Pizarre trouvait moyen de rompre l'audience, parce qu'il ne demeurait plus dans la ville de los Reyes que le seul licencié Zarate qu'il comptait pour peu de chose, parce qu'il était malade. De plus, Blas de Soto, son frère, avait épousé une fille de Zarate: il est vrai que ce mariage s'était fait contre le sentiment et la volonté du père; mais c'était toujours un lien. Nonobstant donc cette alliance et les raisons qu'il y avait de s'assurer de cet auditeur, Pizarre, pour plus grande sûreté, et par le conseil de quelques-uns de ses capitaines, emporta le sceau royal. Il s'embarqua pour aller par mer, laissant pour son lieutenant dans la ville de los Reyes le capitaine Lorenço d'Aldana, avec quatre-vingts soldats de garnison qui parurent suffisans pour garder la ville, y conserver la tranquillité, et empêcher qu'il ne se fit aucun mouvement contre son service; d'autant plutôt que la plupart des habitans de cette ville l'accompagnaient dans cette expédition. Il s'embarqua dans le mois de mars de l'an mil cinq cent quarante cinq, et alla par mer jusqu'au port de Santa, qui est à quinze lieues de Truxillo; il y débarqua, et se trouva le jour des Rameaux à Truxillo. Il y attendit quelque temps que

toutes ses troupes l'y vinssent joindre : il avait envoyé pour cela ses ordres de divers côtés; mais voyant qu'elles tardaient, il fit sortir son armée de la ville, et s'en alla dans la province de Collique, où il demeura quelques jours, jusqu'à ce que ceux qu'il attendait fussent arrivés. Ayant fait la revue de ses troupes, il trouva qu'il avait plus de six cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Le vice-roi en avait bien à peu près autant : ainsi il n'y avait pas grand avantage ni de part ni d'autre pour le nombre : mais Pizarre en avait un grand, en ce que ses gens étaient beaucoup mieux armés et mieux fournis de tout ce qui leur était nécessaire, que ceux de son ennemi; et surtout en ce que c'étaient tous de vieux soldats fort aguerris qui s'étaient trouvés en plusieurs occasions périlleuses, et en plusieurs combats, qui de plus connaissaient fort bien le pays et tous les passages difficiles. Ceux du vice-roi au contraire étaient la plupart des nouveaux venus d'Espagne, gens peu accoutumés à la guerre, mal armés, et ayant de méchante poudre. Gonzale Pizarre prit grand soin de faire des provisions de vivres, et de toutes les choses nécessaires pour son armée, surtout parce qu'il avait à passer par un pays désert, depuis la province de Motupe jusqu'à la ville de Saint-Michel, qui est un chemin de vingt-deux lieues, où on ne trouve aucune habitation, point d'eau ni aucuns rafraîchissemens, mais partout des sables brûlans

et une extrême chaleur. Comme on ne pouvait donc faire ce chemin sans beaucoup de peine, d'incommodité et de péril, il prit toutes les précautions qu'il jugea nécessaires, et eut grand soin de faire les provisions convenables d'eau et de toutes les autres choses dont on pourrait avoir besoin. Il donna aussi ordre à tous les Indiens des environs d'apporter une grande quantité de cruches et de vaisseaux propres à porter de l'eau. Les soldats laissèrent là tout le bagage et les vêtemens qui ne leur étaient pas nécessaires, afin que les Indiens les leur portassent; surtout on eut grand soin qu'ils prissent une quantité suffisante d'eau, tant pour les chevaux et les bêtes, que pour les personnes. Ainsi ils chargeaient les Indiens pour se décharger eux-mêmes, et avoir de quoi boire et se rafraîchir par le chemin. Quand tout fut en état, et qu'ils furent prêts à partir, Gonzale Pizarre envoya devant vingt-cinq cavaliers par la route ordinaire qu'on avait accoutumé de suivre dans ce désert, afin que les espions du vice-roi, les voyant, lui rapportassent et lui fissent aisément croire qu'il venait par-là : cependant il fit prendre une autre route à son armée par le même désert, et ils marchèrent le plus diligemment qu'il leur fut possible, portant sur leurs chevaux les vivres qui leur étaient nécessaires. Le vice-roi n'apprit la venue de cette armée que lorsqu'elle fut fort près de lui. Aussitôt il fit sonner l'alarme, disant qu'il allait à

la rencontre des ennemis pour les combattre; mais dès que ses troupes furent assemblées et hors de la ville, il prit une route tout opposée du côté de la montagne de Caxas, marchant avec toute la diligence possible. Environ quatre heures après Gonzale Pizarre apprit sa retraite, si bien que, sans s'arrêter dans la ville de St.-Michel, ni prendre d'autres provisions que celles qu'il avait déjà, il prit seulement des guides pour le conduire par le chemin que le vice-roi suivait dans sa fuite. Ils firent cette nuit-là huit lieues, et prirent en chemin quelques-uns de ceux qui avaient demeuré derrière. Après cela ils continuèrent à poursuivre les ennemis, en prirent plusieurs, et tout le bagage de leur armée. Pizarre faisait pendre quelques-uns des prisonniers, selon qu'il le jugeait à propos, et ceux que bon lui semblait, et continuait cependant à marcher avec beaucoup de diligence par des lieux terribles et difficiles, où on ne trouvait point de vivres, et prenant pourtant toujours quelques-uns des ennemis. Il envoyait aussi, par le moyen des Indiens, des lettres aux principaux de l'armée du vice-roi, les sollicitant de le tuer, et leur promettant non-seulement de leur pardonner tout le passé, mais encore de leur donner de grandes récompenses. De cette manière ils firent fort promptement plus de cinquante lieues; si bien que les chevaux étaient si fatigués, qu'ils ne pouvaient plus porter leurs charges; et les hommes,

de leur côté, ne pouvaient plus les suivre, tant par leur extrême lassitude, que par le manquement de vivres. Ils arrivèrent enfin à Ayabaca, où ils se reposèrent et se rafraîchirent, cessant de poursuivre le vice-roi avec tant de précipitation, non-seulement pour se délasser, mais aussi parce qu'ils voyaient bien qu'ils ne le pourraient joindre, tant il avait fait grande diligence, et était loin devant eux. De plus, Gonzale Pizarre avait eu quelques avis de quelques-uns des principaux de ceux qui accompagnaient le vice-roi, qui lui promettaient de le tuer, ou de lui mener prisonnier. Cela fut cause que dans la suite le vice-roi fit mourir plusieurs gentilshommes et officiers de son armée. Cependant Pizarre ayant pris à Ayabaca les provisions dont il avait le plus de besoin, continua sa marche et sa poursuite en bon ordre : il est vrai que quelques-uns de ses gens cessèrent de le suivre, les uns par lassitude, les autres par mécontentement. Nous les laisserons pour quelque temps ainsi, le vice-roi se retirant à grande hâte vers Quito, et Gonzale Pizarre le poursuivant, pour réciter ce qui se passait pendant ce temps-là en d'autres lieux.

CHAPITRE XVII.

Il y a quelques murmures et quelques troubles dans la ville de los Reyes. Lorenço d'Aldana, lieutenant dans cette ville, les apaise le mieux qu'il peut, sans se déclarer entièrement pour sa majesté : cependant les partisans de Pizarre le tiennent pour suspect.

Gonzale Pizarre ne voulut mener avec lui presque aucun de ces soldats du vice-roi qu'il avait pris en le poursuivant, tant à cause qu'il ne se fiait guère en eux, que parce qu'il trouvait déjà n'avoir que trop de monde, vu le petit nombre des ennemis. Il y avait encore une autre raison plus considérable : c'est que dans cette poursuite ils manquaient de vivres, et n'en trouvaient presque point sur la route, parce que le vice-roi enlevait autant qu'il lui était possible toutes les provisions des lieux par où il passait. Pizarre envoyait donc ceux qu'il prenait en divers endroits du pays de Truxillo, à los Reyes, et en d'autres lieux où ils vou-

laient aller. Cependant il en fit pendre quelques-uns des principaux dont il croyait avoir le plus de sujet de se plaindre. Ces soldats donc du vice-roi ainsi épars en divers endroits, commencèrent à tenir plusieurs discours en sa faveur, et contre la tyrannie de Gonzale Pizarre : il se trouvait assez de gens qui les écoutaient favorablement, tant parce que ce qu'ils disaient leur paraissait juste et raisonnable, qu'à cause que la plupart des Espagnols qui sont au Pérou, sont autant ou plus amis des nouveautés, qu'on le saurait être en aucun lieu du monde, mais surtout les soldats et tous les gens oisifs et sans occupation. A l'égard des bons bourgeois et des principaux habitans des villes, ils souhaitent presque toujours la paix, comme une chose qui leur est avantageuse et nécessaire pour leur repos, et pour la conservation de leurs biens ; parce que pendant la guerre ils sont tourmentés et rançonnés en diverses manières, et sont souvent plus exposés que les soldats qui vont aux coups, le moindre prétexte suffisant à ceux qui gouvernent, pour les faire mourir, afin d'avoir leur bien et en gratifier les partisans de leur tyrannie et de leurs injustices. Tous ces discours et toutes ces menées dont on vient de parler, ne se purent faire si secrètement, que la chose ne vînt à la connaissance des lieutenans de Gonzale Pizarre, qui, chacun dans l'étendue de sa juridiction, en firent le châtiment et la punition,

selon qu'ils le jugèrent à propos, et selon la disposition où ils étaient à l'égard de tout ce qui se passait. Dans la ville de los Reyes, où la plupart de ceux dont nous parlons s'étaient rendus, le prévôt du lieu, nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partisan de Gonzale Pizarre, en fit pendre plusieurs. A l'égard de Lorenço d'Aldana, lieutenant du gouverneur dans la même ville, il fut toujours fort retenu, et se ménagea extrêmement, ne voulant rien faire qui pût dans la suite lui attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchait autant qu'il lui était possible qu'on ne fit mourir personne, et même qu'on ne fit ni de tort, ni d'outrage à personne. Ce fut la conduite qu'il garda tout le temps qu'il fut là; car bien qu'il y tînt la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de considérable en sa faveur : c'est pourquoi les partisans de Pizarre le regardaient comme un homme gagné; d'autant plus qu'il recevait bien tous ceux qui étaient affectionnés au vice-roi. Cela faisait que de tous les endroits du pays, ils se rendaient dans ces lieux où Aldana commandait, parce qu'ils s'y croyaient plus en sûreté qu'ailleurs. Les partisans de Gonzale Pizarre en faisaient de grandes plaintes, et particulièrement un juge de police de la ville, nommé Christoval de Burgos, qui en parlait si hautement, que Lorenço d'Aldana se crut obligé de lui en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles,

et même de le faire mettre en prison pour quelque temps. On ne manquait pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les soupçons qu'on avait contre Aldana, et on lui persuadait aisément qu'ils étaient bien fondés; mais quoiqu'il les crût véritables, il ne témoigna jamais aucune défiance de lui, parce qu'étant si éloignés, comme ils l'étaient, il ne jugea pas qu'il pût entreprendre sans péril de lui ôter son emploi; d'autant plus qu'Aldana était accompagné de plusieurs gens de guerre, et qu'il était fort aimé par les principaux habitans de la ville. Voyons maintenant ce qui se passait alors dans la province des Charcas.

CHAPITRE XVIII.

Diegue Centeno et quelques autres habitans du pays des Charcas tuent le lieutenant de Gonzale Pizarre en ce pays-là, et se déclarent en faveur de sa majesté.

Nous avons déjà dit ci-devant comment plusieurs habitans de la ville de Plata ayant reçu les ordres du vice-roi, s'étaient mis en chemin pour lui aller offrir leurs services; mais qu'ayant appris sa prison sur la route, ils retournèrent dans leurs maisons. Gonzale Pizarre en conserva toujours beaucoup de ressentiment, et envoya pour son lieutenant dans cette ville un des plus cruels ministres de sa tyrannie, nommé François d'Almendras, homme rude, brutal, et sans conscience: il lui recommanda sur toutes choses de se défier de ceux qui s'étaient mis en devoir d'aller trouver le vice-roi, et de leur faire même connaître dans toutes les occasions qui s'en présenteraient, les sujets de plainte qu'il avait contre eux. Almendras, suivant ses instructions,

avait ôté aux principaux leurs Indiens, et leur faisait payer de gros impôts pour fournir aux frais de la guerre; et outre cela, pour mieux exécuter ses ordres là-dessus, il les maltraitait dans toutes les occasions qui s'en présentaient, et même pour des sujets très-légers. En voci un exemple: Un des principaux, nommé dom Gomez de Luna, avait dit dans sa maison, qu'il n'était pas possible qu'à quelque heure le roi ne fût pas le maître et ne régnât en ce pays là. Almendras le fait prendre pour cela seul, et le fait mettre dans la prison publique. Là-dessus les magistrats de la ville l'allèrent supplier de remettre en liberté dom Gomez, ou tout au moins de le mettre dans une prison plus honnête et plus conforme à sa qualité. Comme il ne leur donnait là-dessus aucune réponse satisfaisante, un d'eux lui dit hautement que s'il ne voulait pas remettre Gomez en liberté, ils l'y mettraient malgré lui. Le lieutenant dissimula sur l'heure; mais la nuit suivante vers le minuit, il alla à la prison, fit lier dom Gomez, et l'ayant fait conduire dans la place publique, lui fit couper la tête. Tous les habitans de la ville furent fort émus de cette cruauté; il leur semblait qu'il y allait de leur intérêt, et que cet outrage les regardait tous; mais sur tout un nommé Diegue Centeno, qui était de Ville-Rodrigue, en fut vivement touché, parce qu'il était fort des amis de dom Gomez. Centeno, dans le commencement, avait suivi Gonzale Pizarre,

et l'avait accompagné depuis Cusco jusqu'à los Reyes, comme un des principaux de son parti, en qualité de procureur et de député de la province des Charcas. Ensuite, connaissant la mauvaise intention de Pizarre, et voyant bien que ses desseins ne se bornaient pas à ce qu'il en avait publié dans le commencement, Centeno lui demanda congé, et retourna dans sa maison. Il y était donc dans le temps de la mort de dom Gomez, qu'il résolut de venger le mieux qu'il lui serait possible, tant parce qu'il était fort de ses amis, qu'à cause du peu de sûreté qu'il voyait pour la vie de tous, sous la domination d'un homme si violent, si emporté et si cruel qu'était ce François d'Almendras, qui n'avait ni piété ni conscience. Centeno forma donc le dessein de se défaire de ce méchant homme, et de remettre ce pays sous l'obéissance de sa majesté : il communiqua sa pensée aux principaux habitans du lieu, et particulièrement à Lope de Mendoze, Alfonse Perez d'Esquivel, Alfonse de Camargo, Fernand Nugnez de Segura, Lope de Mendieta, Jean Ortis de Zarate son frère, et à quelques autres qu'il crut bien intentionnés. Il les trouva tous dans les dispositions qu'il souhaitait, si bien qu'ils prirent ensemble la résolution d'exécuter ce qu'il leur avait proposé, et ils choisirent pour cela un dimanche matin, qu'ils allèrent, selon leur coutume, trouver le lieutenant à sa maison, pour l'accompagner à l'église. Quand ils se virent tous

ensemble, bien que François d'Almendras eût beaucoup de gardes, Diegue Centeno s'approcha de lui, comme s'il eût voulu lui parler de quelque affaire, et lui ayant donné quelques coups de poignard, ils le prirent et le traînèrent à la place, où ils lui firent publiquement couper la tête, comme à un traître; puis ils se déclarèrent hautement pour sa majesté, sans avoir aucune peine à apaiser le peuple, parce que François d'Almendras était fort haï. Ainsi tous les habitans se déclarèrent en faveur de sa majesté, et se mirent en état de soutenir le parti qu'ils avaient pris, et de s'employer de tout leur pouvoir au rétablissement de l'autorité royale dans le pays. C'est ainsi qu'ils parlaient de leur entreprise, et qu'ils justifiaient leurs desseins. Ils choisirent donc Diegue Centeno pour les commander en chef, et lui de son côté nomma des capitaines de cavalerie et d'infanterie, et commença à lever des troupes qu'il payait de ses propres deniers, car il était alors un des plus riches de tout le pays; les autres habitans lui aidaient aussi et contribuaient de leur côté à la dépense. Diegue Centeno était de très-bonne famille, il descendait du fameux Hernan Centeno, si renommé en Castille; il pouvait avoir alors trente-cinq ans ou environ, homme fort agréable et fort libéral, qui avait beaucoup de mérite, et était fort brave de sa personne. Il possédait dans ce temps-là plus de trente mille écus de rente; mais

environ deux ans après, lorsqu'on eut découvert les mines de Potosi, il devint, par le moyen de ses Indiens, riche de plus de cent mille écus de rente, parce qu'il se trouva fort voisin de ces mines. Après qu'il eut assemblé des troupes, il s'appliqua soigneusement à les bien pourvoir d'armes et de toutes les choses nécessaires : il mit des gardes sur les passages, afin qu'on ne sût pas ce qui s'était passé, jusqu'à ce que ses affaires fussent en bon ordre et tout son monde en état ; il envoya aussi un de ses capitaines, nommé Lope de Mendoze, aux mines de Porco et d'Arequipa, pour rassembler les gens qui y étaient, et prendre, s'il pouvait, Pierre de Puentes, qui était là en qualité de lieutenant de Gonzale Pizarre : mais Puentes n'eut pas plutôt appris par les Indiens ce qui s'était passé dans la province des Charcas, qu'il s'enfuit, laissant la ville à l'abandon ; si bien que Mendoze y entra sans aucune opposition, et sans y trouver la moindre difficulté : il en tira tout ce qu'il put d'hommes, de chevaux et d'armes, comme aussi tout l'argent qu'il y trouva, après quoi il retourna joindre Diegue Centeno en la ville de Plata, pour prendre des mesures sur ce qu'ils auraient à faire.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno achève d'assembler ses troupes. Le discours qu'il leur fit.

QUAND Lope de Mendoze fut de retour, ils se trouvèrent dans la ville de Plata jusqu'à deux cent cinquante hommes bien équipés. Diegue Centeno leur expliqua ses intentions, et leur représenta ce qui s'était passé dans l'entreprise de Gonzale Pizarre. « Vous savez, leur dit-il, que Pizarre sortit de Cusco » sous prétexte d'aller seulement faire de très-hum» bles remontrances sur le sujet des réglemens que » sa majesté envoyait. Vous n'ignorez pas qu'il fit » mourir par le chemin le capitaine Gaspard de » Roias, Philippe Gutierrez, et Arias Maldonat, et » qu'auparavant il avait traité avec les auditeurs et » quelques-uns des habitans de los Reyes, pour faire » prendre le vice-roi; ce qui avait été exécuté, puis» qu'on l'avait pris effectivement et embarqué. En» suite, quand Pizarre fut arrivé aux portes de la » ville, avant que d'y avoir été reçu, il y fit entrer

» son mestre-de-camp, qui, en présence des audi-
» teurs, fit arrêter et mettre prisonniers jusqu'à
» vingt-cinq des plus considérables et des plus riches
» du pays, seulement parce qu'ils s'étaient rendus
» auprès du vice-roi, et fit pendre, sans aucune
» forme de procès, Pierre de Barco, Machin de
» Florence, et Jean de Sayavedra. Après cela,
» Pizarre rompit l'audience, envoyant les auditeurs
» l'un d'un côté, l'autre de l'autre, les ayant con-
» traints auparavant, par force et par violence,
» de lui envoyer des provisions de gouverneur. Vous
» savez encore combien il a fait mourir de gens,
» outre ceux que l'on vient de nommer, sur de
» simples soupçons qu'ils étaient bien intentionnés
» pour le vice-roi, et disposés à prendre son parti;
» que, non content de cela, il a pris tout l'or et
» l'argent qui était dans les caisses de sa majesté,
» imposé des tributs excessifs sur le royaume, jus-
» qu'à la somme de cent cinquante mille ducats,
» qu'il exigeait rigoureusement des bourgeois et
» des habitans, par des taxes qu'il réglait à sa fan-
» taisie; qu'après cela, ajoutant toujours crime sur
» crime, il avait une seconde fois levé des troupes
» contre le service de sa majesté dans la ville de
» los Reyes, marché contre le vice-roi, et soulevé
» et mis en trouble le royaume en divers endroits;
» qu'il avait même souffert qu'on tînt publiquement
» des discours contraires au respect et à l'obéis-

» sance qu'on devait à sa majesté. » Après cela, pour les toucher aussi par des intérêts particuliers, Centeno leur représenta « combien de départemens, ou » répartitions d'Indiens, Pizarre avait ôtés à plu» sieurs à qui ils appartenaient légitimement, pour » se les appliquer à lui-même. » Il leur représenta encore plusieurs autres choses, qui seraient un peu longues à rapporter, n'oubliant pas de leur mettre devant les yeux « l'obligation où ils étaient, comme » bons et fidèles sujets, de faire tout ce qui dépen» drait d'eux pour le service de leur souverain, et » pour ne s'attirer pas le juste reproche d'être des » sujets infidèles, traîtres et rebelles à leur roi. » Par toutes ces raisons, et plusieurs autres qu'il leur représenta, il les disposa si bien à faire ce qu'il souhaitait, et obéir à ses ordres en tout ce qu'il leur commanderait, et aller partout où il lui plairait, qu'ils s'offrirent tous de le faire de tout leur cœur. Après cela, Diegue Centeno envoya un capitaine avec une partie des troupes pour demeurer à Chicuito, qui appartient en particulier au roi, et est situé entre Orcaza et les Charcas : il donna ordre à cet officier de garder les passages de ce côté-là, jusqu'à ce que tout fût prêt et en état pour l'exécution de leur principal dessein. Voyons maintenant ce qui se passait en même temps à Cusco, où quelques jours auparavant on avait appris ce qui était arrivé à Plata.

CHAPITRE XX.

Le capitaine Alfonse de Toro, lieutenant de Gonzale Pizarre à Cusco, assemble tout ce qu'il peut de troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Le discours qu'il leur fit.

Nonobstant toutes les précautions que put prendre Diegue Centeno, et les gardes qu'il mit sur les passages, on ne put empêcher, surtout après le voyage de Lope de Mendoze à Arequipa, que par le moyen des Indiens et des Espagnols même, le bruit de ce qui s'était passé dans la province des Charcas ne se répandît en divers endroits, et qu'on ne sût même le nombre des troupes, des arquebuses et des chevaux qu'avait Centeno, et presque toutes les autres particularités qu'on aurait pu souhaiter de savoir. Le capitaine Alfonse de Toro en fut donc informé. Quand il apprit la chose, il était hors de Cusco, avec environ cent hommes, et même il en était éloigné de cent lieues, pour garder un passage, parce qu'il croyait, sur quelques lettres qu'il avait

reçues de Gonzale Pizarre, que le vice-roi était monté sur la montagne, et avait pris sa route de ce côté-là. Sur les premières nouvelles qu'il apprit de ce qui s'était passé à Plata, il retourna promptement à Cusco, où il commença à lever des troupes; et ayant fait assembler les habitans et les magistrats de la ville, il leur dit ce qu'il avait appris des Charcas, et comment le capitaine Diegue Centeno s'y était soulevé, ajoutant que, comme il y avait à Cusco des hommes et des chevaux suffisamment pour marcher contre lui, il était résolu de le faire, parce que la chose lui paraissait juste. Là-dessus il leur représenta les raisons qu'il avait, et sur quoi il se fondait principalement, leur disant « que » Diegue Centeno s'était soulevé sans aucune cause » légitime, de sa propre autorité, et pour ses inté- » rêts particuliers, sous prétexte du service de sa » majesté; que Gonzale Pizarre était gouverneur » de ce royaume, et devait être tenu et considéré » par eux comme tel, qui les maintenait en paix » et en repos, en attendant que sa majesté envoyât » là-dessus ses ordres, à quoi on était résolu d'obéir; » qu'ainsi le soulèvement de Centeno étant crimi- » nel, et son entreprise injuste, on était très-bien » fondé à lui résister, et à le châtier comme il le » méritait; qu'il les priait de se souvenir comment » Gonzale Pizarre s'était engagé, pour l'intérêt du » bien public, à demander la révocation des ordon-

» nances ; qu'il avait exposé en cela ses biens et sa
» personne pour leurs intérêts communs, puisque
» c'était une vérité connue et indubitable; que si
» les réglemens étaient mis en exécution, ils se-
» raient tous entièrement dépouillés de leurs biens;
» mais qu'outre leur bien et leur avantage, que
» Pizarre avait procuré en cela, dont ils devaient
» lui savoir gré et lui en tenir compte, il était clair
» qu'il n'avait rien fait contre les ordres de sa ma-
» jesté, et ne s'était en aucune manière déclaré
» contre elle, puisque, allant pour faire des remon-
» trances, et présenter requête sur le sujet des ré-
» glemens, il avait trouvé, en arrivant à los Reyes,
» que les auditeurs avaient déjà fait prendre le
» vice-roi, et l'avaient envoyé hors du royaume,
» dont Gonzale Pizarre avait été déclaré gouver-
» neur; qu'au reste, s'il avait marché contre le
» vice-roi, il ne l'avait fait qu'à la réquisition et par
» les ordres même de l'audience royale, et que pour
» preuve de cela, le licencié Cepeda, auditeur de
» sa majesté, et mêmes doyen de l'audience, l'avait
» accompagné dans cette dernière expédition. Il
» ajoutait encore qu'il n'y avait personne qui fût
» juge compétent pour décider si les auditeurs
» avaient pu donner le gouvernement ou non, et
» que c'était là une chose sur laquelle il fallait né-
» cessairement attendre la résolution et les ordres
» de sa majesté; d'autant plutôt que jusque-là on

» n'avait rien vu qui fût contraire au droit et aux » prétentions de Gonzale Pizarre. » Après ce discours, et plusieurs autres choses de même nature qu'il leur dit, et qui seraient trop longues à rapporter, tous lui offrirent leurs biens et leurs personnes, disant qu'ils reconnaissaient la justice de ce qu'il leur avait représenté. A la vérité, ils le faisaient plus par crainte que de bonne et franche volonté, parce qu'ils redoutaient extrêmement Alfonse de Toro, qui avait brusquement fait pendre quelques personnes, et s'était rendu redoutable à tout le monde, étant connu de tous pour un homme rude et sévère, ou, pour mieux dire, brutal et emporté; ce qui faisait que personne n'osait s'opposer à ses volontés, ni le contredire en rien. Là-dessus donc on dressa un acte, par lequel, après avoir récité ce qui s'était passé dans la province des Charcas, par le moyen du capitaine Centeno, on ajoutait que, non content d'avoir fait mourir le capitaine François d'Almendras, il avait de plus levé des troupes, et était sorti hors des bornes de la province. A la vérité, on faisait cela principalement pour contenter, ou pour amuser le peuple, et lui faire croire qu'on agissait avec beaucoup de raison et de justice; car au fond, les conseillers qui avaient fait et signé l'acte, n'ignoraient pas la vérité des choses. En effet, outre ce qu'on représentait dans les assemblées publiques, sur l'état des choses et la nécessité des

temps, par où on faisait tout son possible pour justifier ce qu'on avait entrepris, ou pour l'excuser au moins par des prétextes spécieux; de plus, ceux qui avaient le plus de part aux affaires disaient souvent, et en la présence et en l'absence de Gonzale Pizarre, que le roi lui devait donner et lui donnerait sans doute le gouvernement du Pérou, ou qu'autrement ils n'obéiraient point à ceux qu'on leur enverrait et ne les recevraient point, parce que cela était l'intention et la volonté de Gonzale Pizarre.

CHAPITRE XXI.

Alfonse de Toro sort de Cusco avec ses troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Celui-ci se retire plus avant dans le pays, et Alfonse de Toro le suit jusqu'à la ville de Plata; delà il retourne à Cusco, laissant Alfonse de Mendoze à Plata avec quelques soldats.

Après cela, sous le prétexte qu'on vient de dire, Alphonse de Toro commença à faire des soldats dont il se déclara lui-même capitaine-général et commandant en chef, nommant, comme il jugea à propos, les capitaines et les officiers. Il agit en tout cela avec beaucoup de rigueur, et fit faire les choses plutôt par force et par violence, que par la raison, la douceur et les bons traitemens ou l'argent. Il jurait et protestait publiquement de faire pendre tous ceux qui refuseraient de consentir et de contribuer à son entreprise : il fit même conduire quelques personnes jusqu'au pied de la potence, ne leur accordant la vie qu'à force de supplications. Il mal-

traitait les autres de paroles, et leur disait des choses injurieuses et outrageantes. Par ces manières pleines de violence, il fit tous ses préparatifs sans qu'il lui en coutât que fort peu : en effet, il parut par ses comptes, qu'il n'avait dépensé qu'un peu plus de vingt mille écus dans cette affaire. Il prit tous les chevaux qui se trouvèrent alors dans la ville, et obligea tous les habitans qui étaient en état de porter les armes, de marcher en personne à cette expédition. De cette manière il assembla jusqu'à trois cents hommes passablement bien armés et équipés, avec lesquels il sortit de Cusco, et s'avança jusqu'à six lieues de la ville, pour occuper un poste nommé Urcos, où il demeura trois semaines. Cependant les passages étaient si bien bouchés, qu'il ne pouvait savoir aucunes nouvelles de ce que faisaient ses ennemis, parce que tous les Indiens favorisaient Diegue Centeno, et faisaient bonne garde sur les chemins. Ainsi Alfonse de Toro était obligé d'être toujours sur ses gardes, craignant qu'on ne le surprît; aussi se précautionnait-il beaucoup, et se tenait non-seulement toujours prêt à tous les événemens, mais de plus il châtiait fort rigoureusement tous ceux qui osaient dire le moindre mot contre ses desseins et son entreprise; de sorte que, par crainte, tous paraissaient fort bien disposés pour le suivre. Après le séjour que nous venons de dire qu'il fit à Urcos, il prit la résolution d'en sortir pour aller chercher les

ennemis; et s'étant mis en marche, il s'avança jusqu'au village del Rey. Diegue Centeno se retira, parce que ses troupes étant partagées, comme elles étaient, et n'en ayant qu'une partie avec lui, il se trouvait trop faible pour attendre l'ennemi. Ils se trouvèrent campés à douze lieues les uns des autres, et on envoya des députés et des ôtages de part et d'autre, pour voir s'il y aurait quelque moyen d'accommodement; mais comme on n'en trouva point, et qu'on ne put convenir de rien, Alfonse de Toro décampa, et s'avança pour combattre ses ennemis. Ils en furent avertis, et ne jugèrent pas à propos de tenter le hasard d'une bataille, parce que s'ils étaient vaincus, cela ferait perdre courage à leurs amis, et releverait le cœur et les espérances de leurs adversaires. De plus, ils croyaient encore qu'il était à propos de se ménager, afin qu'en tous cas, et quoi qu'il pût arriver, il y eût toujours quelques gens bien disposés pour le service de sa majesté. Ces réflexions les obligèrent donc à se retirer peu à peu, prenant grand soin d'emmener avec eux une bonne quantité de ces grands moutons chargés de vivres et de provisions, et emmenant aussi les principaux caciques de la province. De cette manière ils se retirèrent au travers d'un pays désert de plus de quarante lieues d'étendue, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans un lieu qu'on appelle Casabindo, qui est l'endroit par où Diegue de Roias entra dans la rivière de la

Plata. Alfonse de Toro les suivit jusqu'à la ville de la Plata, qui est à cent quatre-vingts lieues de Cusco; il entra dans la place, et la trouvant abandonnée et dépourvue de toutes les choses nécessaires pour y pouvoir subsister, et n'ayant pas d'ailleurs les vivres dont il aurait eu besoin, outre cela le pays étant comme abandonné par l'absence des caciques, il résolut de ne poursuivre pas davantage les ennemis. Il prit donc les devans avec cinquante hommes pour retourner à Cusco, laissant le reste de ses troupes derrière, avec ordre de le suivre sans se presser. Pour plus grande sûreté, il laissa à l'arrière-garde un de ses capitaines nommé Alfonse de Mendoze, avec trente hommes des mieux montés, afin que si par hasard il apprenait que Diegue Centeno retournât, il pût rassembler toutes les troupes, et se retirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent joint leur général.

CHAPITRE XXII.

Diegue Centeno retourne contre Alfonse de Toro, lui prend plusieurs de ses gens, puis rassemble toutes ses troupes dans la ville de Plata.

Le départ d'Alfonse de Toro pour retourner à Cusco ne put être si secret que Diegue Centeno n'en fût incontinent averti par le moyen des Indiens. Il fut surpris d'un si prompt changement; et, considérant qu'Alfonse de Toro se retirait fort à la hâte, sans faire marcher tous ses gens en ordre, il soupçonna que cela pouvait venir de quelque défiance qu'il avait d'eux, et qu'apparemment il les avait trouvés mal disposés et de mauvaise volonté : ces conjonctures firent donc prendre à Centeno la résolution de retourner et de les poursuivre à son tour, dans l'espérance d'en tirer avantage, parce que plusieurs sans doute se rendraient à lui sans peine. Il fit incontinent prendre les devans au capitaine Lope de Mendoze avec cinquante hommes ar-

més à la légère. Ce capitaine arriva dans peu de temps au Collao, et bien qu'Alfonse de Toro et la plupart de ses gens fussent déjà passés outre, il attrapa néanmoins environ cinquante des derniers, à qui il prit quelques chevaux et leurs armes. Néanmoins il les leur rendit après cela, et leur donna même à chacun quelque argent, moyennant quoi ils lui promirent et lui jurèrent de le servir dans l'occasion. Il en fit pourtant pendre quelques-uns des plus suspects pour être fort amis d'Alfonse de Toro. Après cela il retourna promptement avec ses gens à la ville de Plata, pour y attaquer Alfonse de Mendoze : mais celui-ci ayant appris ce qui s'était passé, en était déjà parti à grande hâte, et avait pris une autre route que celle par où on venait à lui, afin d'éviter la rencontre des ennemis. Peu de temps après Diegue Centeno arriva aussi à Plata avec le reste de ses troupes : ils se joignirent donc tous ensemble, et s'occupèrent soigneusement à faire tous les préparatifs qui leur étaient nécessaires pour soutenir la guerre; et particulièrement ils faisaient travailler avec soin à faire des arquebuses. Alfonse de Toro se retira cependant à Cusco, craignant extrêmement qu'on ne le poursuivît, parce que si on l'avait fait, on aurait pu fort aisément se rendre maître de la ville. Mais Diegue Centeno jugea plus à propos alors de demeurer en la ville de Plata, où il grossissait tous les jours ses troupes, et faisait

provision d'argent, ce qu'il pouvait facilement faire, à cause de la quantité qu'il y en a dans cette province. Voyons maintenant ce qui se passait cependant à los Reyes.

CHAPITRE XXIII.

Il y a quelques mouvemens et quelques troubles dans la ville de los Reyes : Lorenço d'Aldana les apaise et y met ordre par sa prudence.

Tout ce qui s'était passé dans la province des Charcas fut bientôt su à los Reyes; et comme il y avait dans ce lieu plusieurs soldats du nombre de ceux qui étaient affectionnés au vice-roi, ils parlaient presque tout ouvertement d'aller se joindre à Diegue Centeno. D'ailleurs, quand on considérait le peu de soin que Lorenço d'Aldana prenait de les châtier, cela faisait soupçonner qu'il en fût lui même le chef. On avait aussi les mêmes soupçons contre Antoine de Ribera qu'on savait fort bien être affectionné au service de sa majesté, comme il le fit paraître dans la suite, bien qu'il fût beau-frère de Pizarre, et qu'il fit semblant, comme plusieurs autres, de suivre son parti. Ces soupçons causaient beaucoup de crainte et d'inquiétude aux amis de Pizarre. D'un autre côté,

ceux qui étaient bien intentionnés pour le service de sa majesté, ne jugeaient pas à propos de rien entreprendre, parce qu'ils étaient persuadés que les choses se feraient beaucoup mieux et avec plus d'ordre par le moyen de Lorenço d'Aldana qu'ils voyaient assez clairement qui les favorisait. On connaissait sa capacité, et on ne doutait pas non plus de ses bonnes intentions : ainsi on espérait que par sa conduite les affaires prendraient un bon tour, et qu'il réussirait fort bien en tout ce qu'il entreprendrait. Cependant il était toujours fort réservé, continuant à bien traiter tout le monde; de manière que personne ne pouvait avoir aucune certitude de sa résolution et de ses desseins. On apprit alors à los Reyes comment le vice-roi, avec le peu de gens qui le purent suivre, s'était retiré jusqu'à la province de Popayan, et comment par le chemin il avait fait mourir quelques capitaines et quelques personnes considérables de son armée, comme Rodrigue d'Ocampo, Jérôme de la Cerna, Gaspard Gil, Olivera et Gomès Estacio : les uns, parce qu'ils voulaient s'enfuir et l'abandonner; les autres, parce qu'ils entretenaient commerce par lettres avec Gonzale Pizarre, et cherchaient l'occasion de pouvoir tuer le vice-roi. Il fit examiner les faits; et croyant avoir des preuves suffisantes de la vérité, il crut aussi être bien fondé et même obligé par de bonnes raisons à leur faire souffrir cette peine. Quand ces nouvelles

furent sues à los Reyes, elles y produisirent des effets différens, selon la différente disposition des esprits. A l'égard de ceux qui étaient bien intentionnés pour le service de sa majesté, elles les rendirent un peu plus réservés et plus retenus : mais à l'égard des amis de Gonzale Pizarre, et des partisans de sa tyrannie, les bons succès qu'il avait eus contre le vice-roi les rendirent si fiers et si orgueilleux, qu'ils crurent être en état de s'ouvrir franchement avec Lorenço d'Aldana, et de lui déclarer tout ouvertement leurs sentimens. Ils allèrent donc le trouver, et lui dirent qu'il y avait dans la ville des gens suspects et inquiets, qui cherchaient occasion de se remuer, et qu'il était à propos de les chasser et de les punir de quelques discours scandaleux qu'ils avaient tenus. Ils s'offrirent de fournir toutes les preuves qu'on pourrait souhaiter de ce qu'ils avançaient, et le supplièrent de faire là-dessus de son côté toutes les diligences nécessaires. Il leur répondit que rien de ce qu'ils lui disaient n'était venu à sa connaissance; qu'autrement il n'aurait pas manqué d'en faire un juste châtiment, et que s'il savait qui étaient ceux dont ils voulaient parler, il ferait là-dessus ce qui serait convenable. Cependant ces partisans de Pizarre, s'enhardissant de plus en plus, firent prendre quinze personnes de ceux qu'ils soupçonnaient : Diegue Lopès de Zunica fut du nombre. Après qu'ils furent prisonniers, on voulait leur faire donner la question,

et les faire condamner à mort par le prévôt Pierre Martin; et ils couraient effectivement tous grand risque de perdre la vie, si Lorenço d'Aldana n'était accouru promptement pour les tirer des mains de leurs ennemis. Il les fit mener à son logis sous prétexte qu'ils y seraient mieux gardés. Après cela il leur fournit tout ce qui leur était nécessaire, et, par un accord fait avec eux, il leur fit donner un vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent, et se sauvèrent ainsi du péril qui les menaçait. Cela chagrina fort les amis de Pizarre, non-seulement de voir les prisonniers sauvés, mais surtout parce que Lorenço d'Aldana ne voulut pas permettre qu'on fît là-dessus ni enquête ni information; ce qui leur faisait soupçonner qu'il s'était découvert, et déclaré à ceux qui s'étaient ainsi sauvés par son moyen, et qu'il avait fait quelque accord et quelque traité secret avec eux. On ne manquait pas d'écrire tout cela à Gonzale Pizarre, et de lui donner soigneusement avis de tout ce qui se passait, afin qu'il y donnât ordre: mais il ne voulut rien innover, ni rien entreprendre là-dessus contre Lorenço d'Aldana, craignant, comme on l'a dit, qu'étant éloigné comme il était, les choses ne lui réussissent pas bien.

CHAPITRE XXIV.

Gonzale Pizarre envoie le capitaine Carvajal, son mestre-de-camp-général, contre Diegue Centeno.

GONZALE PIZARRE ayant appris ce qu'avait fait Diegue Centeno, et tout ce qui s'était passé dans la province des Charcas, il crut qu'il ne fallait pas différer d'y apporter quelque remède, ni laisser le temps aux ennemis de se fortifier, et d'attirer un plus grand nombre de gens à leur parti. Il lui semblait qu'il ne lui manquait plus que de défaire Centeno pour être absolument et tranquillement maître de tout le pays. Il consulta donc là-dessus, avec les principaux de son armée, sur les moyens qu'il fallait employer pour venir heureusement à bout de ses desseins à cet égard. Après plusieurs délibérations, comme l'affaire leur paraissait de conséquence, et que Gonzale Pizarre ne pouvait pas entreprendre cette expédition en personne, parce que tout n'était pas fait avec le vice-roi, et que pourtant il n'y avait

pas de temps à perdre, on conclut enfin que le capitaine Carvajal serait chargé de cette entreprise. On dépêcha donc promptement, au nom et de la part de Gonzale Pizarre, les ordres et les commissions qu'on jugea nécessaires. Ce qu'il y avait de plus considérable était la levée de l'argent et des troupes; et ce fut aussi ce qui fit accepter cet emploi à Carvajal, parce qu'il crut en pouvoir aisément tirer du profit. Il partit donc de Quito, accompagné seulement de vingt personnes, en qui il se fiait fort, et qui étaient de ses amis particuliers. Véritablement il y eut d'autres motifs que ceux qu'on alléguait publiquement, qui firent prendre la résolution de charger Carvajal de cette entreprise : c'est que les principaux de l'armée de Gonzale Pizarre insistèrent fort là-dessus; les uns, pour avoir plus de part au gouvernement par son absence, les autres par la crainte qu'ils avaient de son humeur cruelle et farouche et de ses emportemens brutaux, qui lui faisaient tuer le plus légèrement du monde ceux contre qui il avait le moindre soupçon : cependant les uns et les autres déguisaient leurs véritables sentimens, et les couvraient de prétextes spécieux, en disant que l'importance de l'affaire demandait la capacité et l'expérience d'une personne telle qu'était le mestre-de-camp. Il partit donc de Quito, et se rendit à Saint-Michel, où les principaux du lieu allèrent au-devant de lui pour le recevoir et le

conduire au logis qu'on lui avait préparé. Quand il y fut arrivé, il fit mettre pied à terre à six des plus considérables de la ville, et les fit entrer avec lui dans la maison, sous prétexte d'avoir à leur communiquer quelque chose de la part du gouverneur : puis quand ils furent entrés, et qu'on eut fait fermer les portes, et posé des gardes, il leur dit « que » Gonzale Pizarre se plaignait extrêmement d'eux, » de ce qu'ils lui avaient toujours été contraires dans » tout ce qui s'était passé ; mais principalement de » ce qu'ils avaient reçu et favorisé le vice-roi, et lui » avaient fourni avec empressement tout ce qui était » nécessaire pour son armée ; que cela lui avait » d'abord fait prendre la résolution de mettre la ville » à feu et à sang, sans épargner personne ; mais » qu'après, ayant fait réflexion que ceux qui avaient » fait le mal, étaient les magistrats et les principaux » du lieu, que le peuple avait été obligé de suivre » par force ou par crainte, il avait résolu de châtier » ceux qu'il regardait comme les coupables, sans » faire de mal aux autres ; ajoutant encore qu'il y » en avait même quelques-uns des plus considérables avec qui il avait jugé à propos de dissimuler » pour des raisons qu'il en avait : mais que pour » faire un exemple qui servît d'avertissement à tout » le royaume, il avait choisi les six prisonniers » comme les principaux de cette ville, pour les punir comme ils l'avaient mérité. » Il leur fit donc

dire de se confesser, parce que leur dernière heure était venue, et qu'il allait les faire mourir sur-le-champ. Ils avaient beau alléguer des raisons pour se disculper, tout était inutile. Il en fit donc étrangler un dont il se plaignait particulièrement, parce qu'il avait beaucoup contribué à la gravure du sceau royal dont le vice-roi se servait dans toutes ses dépêches, et que c'était lui qui avait montré comment il le fallait faire, étant fort versé dans cet art. Cependant le bruit de ce qui se passait se répandit dans la ville; de sorte que les femmes des prisonniers en étant averties, prièrent les prêtres et les moines du lieu de les vouloir accompagner jusqu'à la maison où leurs maris étaient en si grand péril. Ils s'y rendirent donc tous ensemble, et y entrèrent par une fausse porte que les gens de Carvajal n'avaient point vue, et où par conséquent ils n'avaient point mis de gardes. Ils entrèrent donc tous jusque dans la chambre du mestre-de-camp, et les femmes des prisonniers se jetèrent à ses pieds avec beaucoup de larmes et de supplications. Enfin, il se laissa fléchir, et leur accorda la vie de leurs maris, en se réservant néanmoins de les punir de telle autre manière qu'il le jugerait à propos. Il le fit aussi, car il les bannit de la province, et les condamna à perdre tous leurs Indiens, et outre cela à payer de grosses amendes pour les frais de la guerre. Après avoir fait exécuter tout ce qu'il avait ordonné, il passa outre, et se rendit

à Truxillo, rassemblant sur la route partout où il passait tout l'argent et tous les soldats qu'il pouvait trouver. Il avait résolu de faire mourir un habitant de Truxillo, nommé Melchior Verdugo, parce qu'il avait toujours été dans le parti du vice-roi. Verdugo en ayant été averti, s'était retiré dans la province de Caxalmaca, où étaient ses Indiens; le mestre-de-camp étant pressé ne voulut pas s'arrêter à le poursuivre; mais après avoir tiré quelque argent sous prétexte de prêt, il passa outre et se rendit à los Reyes, assemblant toujours le plus de gens qu'il pouvait, sans donner d'argent à aucun, mais seulement des chevaux et des armes qu'il prenait partout où il en pouvait trouver. Il gardait tout l'argent pour lui, pillant les caisses royales, les tombeaux et les dépôts publics. Quand il fut arrivé à los Reyes, il y acheva ses préparatifs, et se trouva en état d'en partir avec deux cents hommes bien équipés, et beaucoup d'argent qu'il avait tiré de partout. Il prit la route de Cusco par la montagne, et se rendit à Guamanga, d'où il tira tout ce qu'il put, comme il avait fait dans les autres lieux. Sept ou huit jours après qu'il fut parti de los Reyes, on découvrit dans cette ville quelques complots, sur quoi quinze des plus considérables du lieu furent mis prisonniers, du nombre desquels étaient Jean Velasquès, Vela Nugnès, neveu du vice-roi, un autre gentilhomme de sa maison, nommé François Giron, et François

Rodriguez, qui était de Villalpando. On leur fit souffrir de cruelles tortures, par la violence desquelles on apprit d'eux qu'ils avaient concerté avec Pierre Manxarres, habitant des Charcas, de tuer Lorenço d'Aldana, le prévôt Pierre Martin, et les autres amis et partisans de Gonzale Pizarre, puis de faire déclarer la ville en faveur de sa majesté, ne doutant presque point que la plupart de ceux qui suivaient comme par force le capitaine Carvajal, ne se rangeassent incontinent de leur parti; après quoi ils iraient tous ensemble trouver le capitaine Diegue Centeno. On fit d'abord étrangler Giron et un autre: on accorda la vie, par l'intercession et les sollicitations de plusieurs personnes à Jean Velasquès; mais on lui fit couper la main droite, et on fit souffrir à tous les autres de si cruelles tortures qu'ils en demeurèrent estropiés pour toute la vie. Manxarres se sauva par la fuite, et fut plus d'un an errant et caché sur les montagnes; mais enfin il tomba entre les mains des capitaines de Gonzale Pizarre, qui le firent pendre. Cependant Pierre Martin soupçonnant que quelques-uns de ceux qui suivaient le capitaine Carvajal, étaient de ce complot, il fit donner la question à un des prisonniers, nommé François de Gusman pour en découvrir la vérité. Gusman ne confessa rien. Pierre Martin l'interrogea particulièrement sur le sujet d'un soldat qui suivait Carvajal, nommé Perrucho d'Aguirre qui était de

Talavera, et de quelques autres de ses amis, lui demandant s'ils savaient le complot. Gusman, pour se délivrer des tourmens, dit qu'oui. Après cette confession, Pierre Martin le condamna par une sentence dans les formes, à se faire moine dans le monastère de la Merci : ce qui fut exécuté, si bien qu'on lui fit prendre l'habit; puis il demanda au greffier de lui donner par écrit comment, par la confession de Gusman, il paraissait que Perrucho d'Aguirre et les autres qu'il lui nomma, étaient du complot. Le greffier croyant de bonne foi qu'on lui faisait cette demande pour des raisons qu'on lui allégua, sans aucun dessein de nuire à personne, il fit ce qu'on lui demandait. Pierre Martin n'eut pas plutôt cet écrit entre les mains, qu'il l'envoya par le moyen des Indiens à Carvajal, qui arrivait alors à Guamanga. Carvajal, là-dessus, sans autre examen et sans autre preuve, fit pendre Perrucho d'Aguirre et cinq autres avec lui à un même arbre. Peu de temps après, le greffier, ayant reconnu la faute qu'il avait faite de donner le témoignage qu'on lui avait demandé, envoya promptement au mestre-de-camp une copie de la confession de Gusman, avec la révocation qu'il en avait faite, assurant qu'il n'avait chargé Aguirre et les autres que pour se délivrer des tortures qu'on lui faisait souffrir; mais cela fut inutile et arriva trop tard, parce que l'exécution était déjà faite. Ceux qu'on fit ainsi mourir protes-

tèrent toujours de leur innocence, et les confesseurs qui les accompagnaient au supplice le dirent au mestre-de-camp; mais cela ne servit de rien.

CHAPITRE XXV.

Carvajal ayant appris la fuite de Diegue Centeno, retourne à los Reyes.

Pendant que ces exécutions se faisaient à Guamanga, le capitaine Carvajal apprit ce que nous avons dit ci-devant, que Diegue Centeno n'osant attendre Alfonse de Toro, s'était retiré par un pays désert jusqu'à la province de Casabindo. Le mestre-de-camp voyant donc que les affaires de son parti allaient si bien, crut que sa présence n'était pas nécessaire en ce pays-là, et prit la résolution de retourner à los Reyes. Il est vrai qu'il y eut aussi une autre raison qui contribua à lui faire prendre ce parti, c'est qu'il y avait eu autrefois quelque démêlé entre Alfonse de Toro et lui, dès le temps que Gonzale Pizarre partit de Cusco avec ses troupes, parce qu'alors Toro avait la charge de mestre-de-camp-général, et que s'étant trouvé un peu indisposé sur le chemin, on avait donné cet emploi à Carvajal, qui l'avait tou-

jours conservé depuis : il craignait donc que Toro, retournant victorieux, et plus fort que lui en nombre de soldats, ne renouvelât leur ancien démêlé, et ne cherchât à se venger, ce qui le détermina entièment au retour. Outre cela encore, quelques habitans de los Reyes lui avaient écrit, et lui avaient marqué la froideur de Lorenço d'Aldana pour les intérêts de Gonzale Pizarre, et la nécessité qu'il y avait qu'il revînt, s'il lui était possible, y donner quelque ordre. Il retourna donc effectivement; mais peu de jours après qu'il fut arrivé, il apprit le retour de Diegue Centeno contre Alfonse de Toro. Sur cette nouvelle il assembla ses troupes, et se prépara à partir une seconde fois pour marcher contre lui, faisant bénir ses étendards, et n'oubliant pourtant pas à faire de nouvelles exactions sur les habitans de los Reyes. Il nommait son armée *l'heureuse armée de la liberté contre le tyran Diegue Centeno.* Il envoya des messagers à Cusco par la montagne, et lui, prit cependant le chemin de la plaine droit à Arequipa, d'où il tira beaucoup d'argent. Il reçut en ce lieu des lettres de Cusco, tant de la part des magistrats que de celle d'Alfonse de Toro, par lesquelles «ils le priaient » avec beaucoup d'instance de se rendre dans cette » ville, puisqu'il semblait à propos qu'étant la ca- » pitale du royaume, l'armée qui devait marcher » contre les rebelles en sortît plutôt que d'un autre » endroit. Ils lui promettaient de plus de lui four-

» nir des secours considérables d'hommes, de che-
» vaux et d'armes, et que les principaux de la ville
» l'accompagneraient dans son expédition ; ils ajou-
» taient enfin qu'il était lui-même un des habitans
» de cette ville, et qu'ainsi il était juste qu'il lui fit
» cet honneur. » Par ces raisons et quelques autres semblables, ils lui persuadèrent d'aller à Cusco; il avait pourtant toujours quelque défiance et quelque crainte du capitaine Alfonse de Toro, parce qu'on lui rapportait quelques discours qu'il avait tenus contre lui en son absence; mais enfin il se détermina à y aller. Quand Alfonse de Toro fut averti de sa venue, il fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour l'entreprise de Carvajal. Cependant il faisait toujours paraître quelque chagrin de ce qu'ayant commencé cette guerre, y ayant soutenu de grandes fatigues, et remporté quelques avantages, Gonzale Pizarre eût néanmoins envoyé un autre commandant à qui il fût obligé d'obéir, et qu'encore ce commandant fût Carvajal, avec qui on n'ignorait pas qu'il avait eu des démêlés. Il dissimulait pourtant autant qu'il lui était possible, et cachait son ressentiment, disant qu'il ne souhaitait autre chose, sinon que tout allât bien, et que les affaires réussissent heureusement, qui que ce pût être qui en eût la conduite. Avec tout cela, malgré toute sa politique et toutes ses précautions, il lui échappait quelquefois des paroles qui marquaient assez

ce qu'il avait dans le cœur. Les habitans de Cusco, qui n'ignoraient pas cela, espéraient que la venue de Carvajal apporterait quelque changement dont il pourrait tirer avantage. Les choses en étaient là, quand on apprit que Carvajal entrait le lendemain dans la ville avec deux cents hommes, tant cavaliers qu'arquebusiers. Alfonse de Toro prit grand soin de faire prendre les armes à tous ceux qui étaient en état de les porter, si bien que toutes ces précautions, et le soin qu'il prenait que tous gardassent bien leurs rangs et fussent en bon ordre, joint au chagrin qu'il témoignait quand ils ne le faisaient pas, firent croire qu'il avait quelque mauvaise intention, bien qu'il n'en eût rien dit à personne. Aussi il se posta comme dans une espèce d'embuscade sur le chemin par où Carvajal devait passer. Carvajal l'ayant appris, fit marcher ses gens en ordre, et leur commanda de charger à balle. Alfonse de Toro parut à côté, comme s'il était venu pour lui couper chemin. Ils furent ainsi un peu de temps à s'observer l'un l'autre; puis, voyant qu'aucun ne commençait l'attaque, ils se joignirent comme amis. Carvajal fut fort irrité de cette manière d'agir de Toro; mais il dissimula sur l'heure, et jusqu'à ce qu'il fût entré à Cusco, où il fut fort bien reçu. Peu de jours après il fit prendre un soir quatre des principaux du lieu, et les fit pendre sur-le-champ, sans en rien communiquer à Alfonse

de Toro, et sans alléguer aucune raison ni aucune cause de cette cruelle exécution. Quelques-uns de ceux qui furent ainsi traités étaient des amis particuliers d'Alfonse de Toro, qui jugea néanmoins à propos de dissimuler son ressentiment. Cette cruauté non attendue jeta l'étonnement et la frayeur dans l'âme de tous les habitans, si bien qu'aucun n'osa refuser d'aller avec lui. Il sortit donc de Cusco avec trois cents hommes bien équipés, et prit le chemin du Collao pour se rendre dans la province des Charcas, où était Diegue Centeno. Comme Centeno était beaucoup plus fort en gens que Carvajal, on croyait que celui-ci ne réussirait pas dans son entreprise, d'autant plutôt que la plupart de ceux qui le suivaient, le faisaient par force, et non de leur bon gré, parce qu'il ne leur donnait aucune paie, et les traitait fort mal et fort rigoureusement. Aussi ce Carvajal était un homme fort brutal et fort emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais chrétien, blasphémateur, cruel, si bien qu'on croyait que ses propres gens le massacreraient infailliblement, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant homme. Outre cela, la plupart voyaient bien que le droit et la justice étaient du côté de Centeno, qui d'ailleurs était un homme d'honneur et de vertu, et qui de plus avait de quoi donner à ceux qui le servaient, parce qu'il était fort riche. Laissons pour

un peu de temps Carvajal et son expédition, et voyons cependant ce qui se passait alors à Quito, et ce qui arriva au vice-roi Blasco Nugnez Vela.

CHAPITRE XXVI.

Ce qu'eurent à souffrir Gonzale Pizarre et ses gens dans la poursuite du vice-roi, qui se retire dans la province de Benalcazar. Gonzale Pizarre demeure cependant à Quito pour l'observer.

Nous avons dit dans les chapitres précédens comment Gonzale Pizarre avait poursuivi le vice-roi depuis la ville de Saint-Michel jusqu'à celle de Quito, c'est-à-dire, 150 lieues de chemin. Cette poursuite se faisait avec beaucoup d'ardeur et de précipitation : il ne se passait presque point de jours que les coureurs des deux partis ne se vissent et ne se parlassent. Pendant tout le long du chemin, ni les uns ni les autres ne dessellèrent point leurs chevaux. Cependant les gens du vice-roi étaient plus alertes; car s'ils se reposaient quelques momens pendant la nuit, c'était toujours sans quitter leurs vêtemens, et tenant leurs chevaux par le licou, sans s'amuser à planter des piquets, ni faire les au-

tres choses accoutumées pour accommoder les chevaux pendant la nuit. Il est vrai que dans ces sables on n'a guère accoutumé de se servir de piquets pour attacher les chevaux ; il faudrait les enfoncer trop avant pour les faire tenir ; et d'ailleurs, comme on n'y trouve point d'arbres en plusieurs endroits, la nécessité a enseigné une manière qui équipolle à peu près à l'usage des piquets : c'est qu'on a de petits sacs qu'on remplit de sable ; puis on y fait un trou assez profond, on y jette ce sac auquel est attaché le licou du cheval, ensuite on recouvre le trou, et on foule et presse le sable dessus autant qu'on peut, afin que le sac tienne assez pour n'être pas arraché par le cheval sans un effort considérable. Les gens du vice-roi ne se donnaient donc pas même cette peine ; mais ils tenaient eux-mêmes le licou de leurs chevaux de la main, afin d'être plus prêts à partir à tout moment en cas de besoin. Ceux qui poursuivaient et ceux qui étaient poursuivis, souffrirent beaucoup les uns et les autres par la disette des vivres ; mais surtout les gens de Gonzale Pizarre, parce que le vice-roi prenait grand soin de faire retirer tous les Indiens et les Caciques, afin que son ennemi trouvât toute la route déserte et dépourvue. Le vice-roi se retirait donc ainsi avec beaucoup de précipitation : il emmenait avec lui huit ou dix chevaux des meilleurs qu'il avait pu trouver dans le pays, que quelques Indiens lui me-

naient en main; et quand il y en avait quelqu'un que la lassitude empêchait de pouvoir suivre, il leur faisait couper les jarrets, afin que les ennemis ne pussent s'en servir ou en profiter. Sur cette route Gonzale Pizarre fut fortifié par le capitaine Bachicao, qui venait de Terre-Ferme avec trois cent cinquante hommes et vingt vaisseaux, avec une grande quantité d'artillerie. Il s'était approché de la côte assez près de Quito; il débarqua et se trouva sur la route au-devant de Pizarre. Quand ils furent arrivés à Quito, l'armée se trouva composée de plus de huit cents hommes, parmi lesquels on voyait les principaux du pays, tant bourgeois et habitans que soldats. Pizarre était là dans un repos et une tranquillité où à peine aucun tyran ni aucun usurpateur aient jamais pu se trouver. En effet, cette province est abondante en vivres, et on y avait découvert de riches mines d'or. Gonzale Pizarre s'était aussi approprié tous les Indiens qui appartenaient aux principaux du pays, parce que les uns avaient suivi le vice-roi, et étaient encore actuellement avec lui, et que les autres l'avaient au moins suivi et favorisé dans le temps qu'il était à Quito. Par ce moyen Pizarre amassait beaucoup d'argent, puisque des seuls Indiens du trésorier Rodrigue Nugnez de Bonilla, il tira, en huit mois de temps, près de huit cents marcs d'or, y ayant pourtant d'autres répartitions d'Indiens meilleures que celle-là, et Pizarre

en ayant plus de vingt autres aussi bonnes. Dans ce lieu il se saisit aussi de tous les revenus et de tous les deniers appartenans à sa majesté; il pilla même les tombeaux. Pendant le temps qu'il était à Quito, il apprit que le vice-roi était à quarante lieues de là en la ville de Pasto, par où on entre dans le gouvernement de Benalcazar : il résolut de l'y aller chercher. Il faut remarquer que ce fut presque tout d'une suite, et sans prendre que fort peu de repos, qu'il poursuivit le vice-roi jusque-là; car il demeura d'abord fort peu de temps à Quito; si bien que par-delà cette ville, il y eut quelque rencontre entre les gens des deux partis, dans un lieu qu'on appelle Rio Caliente. Le vice-roi ayant appris à Pasto la venue de Gonzale Pizarre, en sortit promptement, et se retira plus loin jusqu'à la ville de Popayan. Il fut poursuivi par son ennemi jusqu'à vingt lieues par-delà Pasto : mais comme après cela il aurait fallu passer par un pays désert et destitué de vivres, Pizarre prit la résolution de retourner à Quito, et y retourna en effet. On peut bien dire qu'on n'a guère vu une poursuite si longue et si opiniâtre, puisqu'on la peut compter dès la ville de la Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord, jusque par-delà celle de Pasto, c'est-à-dire, plus de sept cents grandes lieues, qui en valent plus de mille des lieues communes de Castille. Étant de retour à Quito, il était si fier et si orgueilleux de tant d'avantages et d'heureux

succès qu'il avait eus, qu'il lui échappait souvent de parler de sa majesté d'une manière peu respectueuse, disant que le roi serait obligé, de gré ou de force, de lui accorder le gouvernement du Pérou, alléguant des raisons qui l'y obligeraient nécessairement, et témoignant assez ouvertement que s'il ne le faisait pas, il ne trouverait point en lui d'obéissance. Il est vrai que quelquefois il déguisait, et semblait faire profession d'être toujours prêt à se soumettre aux ordres de sa majesté; mais tous ses officiers étaient fort persuadés du contraire, et publiaient assez franchement ses folles et injustes prétentions. Il demeura ainsi pendant quelque temps à Quito, faisant tous les jours des festins et de grandes réjouissances, et s'abandonnant lui et les siens à toutes sortes de licences, et particulièrement à la débauche des femmes. On assure qu'il fit tuer un bourgeois de Quito, dont il entretenait la femme, et qu'il donna pour cela une bonne somme d'argent à un soldat hongrois, nommé Vincent Pablo, que les seigneurs du conseil des Indes firent depuis pendre à Valladolid l'an mil cinq cent cinquante et un. Pizarre se voyant donc avec de bonnes troupes qui témoignaient beaucoup d'affection et d'empressement pour son service, les uns de bonne volonté, et les autres par force et par crainte, il lui semblait que rien ne pouvait s'opposer à ses desseins, ni l'empêcher de jouir tranquillement de sa grandeur. A l'é-

gard de sa majesté, il ne doutait pas qu'elle ne fût obligée de garder des mesures et des ménagemens, et d'envoyer des gens pour faire quelque accord et quelque traité avec lui. Ce fut dans le temps qu'il se flattait de ces orgueilleuses pensées, qu'arriva le soulèvement de Diegue Centeno, contre qui il envoya, comme on l'a dit, le capitaine Carvajal.

CHAPITRE XXVII.

Gonzale Pizarre envoie Pierre Alfonse de Hinoiosa avec sa flotte à Terre-Ferme.

Gonzale Pizarre demeura long-temps à Quito, de la manière que nous venons de dire, sans y apprendre aucunes nouvelles du vice-roi, ni quelles mesures ou quelles résolutions il prenait dans ses affaires. Les uns disaient qu'il voulait s'en retourner en Espagne par la voie de Carthagène; les autres, qu'il irait à Terre-Ferme, pour occuper le passage, assembler des troupes, et faire des provisions d'armes et d'autres choses nécessaires pour exécuter les ordres qu'il recevrait de sa majesté. D'autres encore disaient qu'il attendrait sans doute ses ordres au Popayan où il était : mais personne ne s'imaginait qu'il pût trouver moyen dans ce lieu-là de lever ni d'équiper des soldats pour se mettre en état d'entreprendre quelque chose. Toutes ces réflexions

firent que Gonzale Pizarre et ses capitaines jugèrent à propos qu'il se rendît maître de la province de Terre-Ferme, pour occuper le passage; ce qui ne pouvait lui être qu'avantageux, quoi qu'il arrivât. Ainsi, tant par cette raison, de l'avantage qu'il en espérait, que pour empêcher le vice-roi d'occuper ce poste, il fit retourner de ce côté la flotte que Fernand Bachicao en avait amenée, nommant pour la commander, en qualité de général, Pierre Alfonse de Hinoiosa avec deux cent cinquante hommes. Il lui donna ordre, en faisant sa route, de côtoyer le pays de Buenaventura et la rivière de Saint-Jean. Hinoiosa partit incontinent, et de Porto Viejo il envoya un vaisseau, commandé par le capitaine Rodrigue de Carvajal, avec ordre d'aller droit à Panama, pour rendre à quelques-uns des principaux habitans de cette ville des lettres de Gonzale Pizarre, par lesquelles il les priait de le favoriser dans ses affaires. Le prétexte qu'il prenait pour envoyer de nouveau sa flotte de ce côté-là était beau et spécieux. « Il leur disait qu'il avait appris » avec chagrin le pillage, les exactions et les vio- » lences de Bachicao, et le tort qu'il avait fait aux » habitans de Panama, tandis qu'il y avait séjourné; » leur protestant que cela avait été fait contre ses » intentions et contre ses ordres, puisqu'il n'en avait » donné d'autres à Bachicao, que de conduire dans » leur ville le docteur Texada, sans faire aucun tort,

» ni aucune violence à personne ; qu'ainsi, il leur
» envoyait maintenant Pierre-Alfonse de Hinoiosa
» avec de l'argent, pour payer ceux à qui on aurait
» pris quelque chose, et réparer autant qu'il lui
» était possible le dommage et le préjudice qu'ils
» avaient reçu ; qu'au reste, s'ils voyaient Hinoiosa
» armé, et avec des forces considérables, ce n'était
» qu'à cause du vice-roi et de quelques-uns de ses
» capitaines, qui, à ce qu'on lui avait rapporté,
» étaient en ces quartiers-là, et y levaient des
» troupes pour le service de leur maître. » Rodrigue de Carvajal, porteur de ces lettres, ayant environ quinze hommes sur son vaisseau, arriva près de Panama, et aborda à trois lieues de la ville, dans l'endroit qu'on nomme l'Ancon. Là il apprit par quelques gens qu'il y trouva, qu'il y avait à Panama deux capitaines du vice-roi, l'un nommé Jean de Gusman, et l'autre Jean d'Yllanes, qui y étaient venus avec des ordres de sa part pour lever des troupes et acheter des armes, puis le retourner trouver avec ce secours dans la province de Benalcazar, où il les attendait; qu'ils avaient déjà enrôlé plus de cent soldats, et fait bonne provision d'armes et de cinq ou six petites pièces de canon; qu'il y avait quelque temps que tout cela était prêt, et que leur première intention avait été de le mener au vice-roi ; mais qu'après ils avaient changé d'avis, et pris la résolution de demeurer à Panama pour dé-

fendre cette ville contre les gens de Gonzale Pizarre; qu'ils ne doutaient pas qu'ils ne fissent ce qu'ils pourraient pour l'occuper et s'en rendre maîtres. Rodrigue de Carvajal, instruit de toutes ces particularités, ne jugea pas à propos de débarquer; il envoya seulement secrètement, et pendant la nuit, un de ses soldats pour rendre les lettres de Pizarre à ceux à qui elles étaient adressées. Ce soldat les mit entre les mains de quelques habitans, qui en donnèrent connaissance aux magistrats de la ville et aux capitaines du vice-roi : le soldat fut pris, et on sut par lui la venue de Hinoiosa, ses ordres et ses intentions. Aussitôt on prit les armes, et on équipa deux brigantins, qu'on envoya pour prendre le vaisseau de Carvajal, lequel, de son côté, voyant le retardement de son soldat, soupçonna la vérité, et mit à la voile pour aller du côté des îles des Perles attendre Hinoiosa pour se rejoindre à lui. Ainsi, les brigantins ne le pouvant joindre, s'en retournèrent à Panama. Le gouverneur de la province, nommé Pierre de Casaos, qui était de Séville, alla promptement à la ville de Nombre de Dios, où ayant amassé toutes les armes, surtout les arquebuses qu'il y put trouver, et fait équiper tous les habitans du lieu, il les emmena avec lui à Panama, où il fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires pour résister à Hinoiosa. Les capitaines du vice-roi faisaient aussi de leur côté la même chose; et il y

eut là-dessus quelque démêlé pour le commandement entre eux et Casaos; mais enfin on convint que Casaos commanderait en qualité de général, et qu'eux ils commanderaient à part leurs gens, et auraient leur étendard. La nécessité de leur commune défense les obligea à faire cet accommodement; car il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient en différend, parce que Casaos s'opposait à quelques désordres qu'ils voulaient faire, et leur conseillait de se retirer avec leurs gens pour aller servir le vice-roi, puisque c'était pour cela qu'ils les avaient levés. Eux, de leur côté, n'avaient nullement cette intention; et comme ils se voyaient considérablement forts, par un assez bon nombre de soldats, ils se moquaient des ordres du gouverneur, et ne lui obéissaient en aucune manière.

CHAPITRE XXVIII.

Hinoiosa va à Panama. Ce qui lui arrive en chemin.

Après que Pierre-Alfonse de Hinoiosa eut envoyé le capitaine Rodrigue de Carvajal à Panama, de la manière qu'on l'a dit, il se mit lui-même à la voile avec dix vaisseaux, et vint, en côtoyant toujours la terre, jusqu'à la Buenaventura, qui est un petit lieu situé à l'embouchure de la rivière de Saint-Jean, par où on entre dans le gouvernement de Benalcazar. Son intention était d'apprendre en ce lieu-là quelques nouvelles du vice-roi, et de ce qu'il faisait, et s'il trouvait dans ce port quelques vaisseaux, de s'en saisir, afin que le vice-roi ne pût s'en servir pour retourner au Pérou. Quand Hinoiosa fut arrivé au port, il fit mettre à terre quelques soldats, qui prirent huit ou dix des habitans du lieu : on les interrogea sur ce qu'ils savaient du vice-roi, et il y en eut un qui dit que le vice-roi était au Po-

payan, « faisant des préparatifs, et assemblant au-
» tant qu'il pouvait des hommes et des armes, pour
» passer au Pérou; que, voyant que Jean d'Yllanes
» et Jean de Gusman, qu'il avait envoyés à Terre-
» Ferme pour faire la même chose, tardaient long-
» temps à retourner, il avait résolu d'envoyer Vela
» Nugnez, son frère, avec quelques caporaux, à
» Panama, pour achever les levées qu'on pouvait
» faire en ce pays-là, et les lui amener; qu'il avait
» donné cette commission à son frère, afin que les
» affaires allassent mieux entre les mains d'une per-
» sonne de considération, et qu'il lui avait donné
» tout l'argent qu'il avait pu tirer des coffres du roi.
» Cet homme ajoutait encore que le vice-roi avait
» mis entre les mains de son frère un fils bâtard de
» Gonzale Pizarre, âgé d'environ douze ans, qu'il
» avait pris à Quito, et qu'il faisait mener à Panama,
» dans la pensée qu'il se trouverait là quelques mar-
» chands qui, voyant cet enfant mal traité, le rache-
» teraient pour faire plaisir à Gonzale Pizarre, et
» acquérir ses bonnes grâces. De plus, disait encore
» cet homme, le vice-roi ne doutant pas que la flotte
» de Bachicao n'eût pris tous les vaisseaux qu'elle
» aurait pu rencontrer et dans ce port et ailleurs,
» il avait donné ordre que les Indiens coupassent
» et préparassent le bois qu'il fallait pour bâtir un
» brigantin, et qu'avec le gondron, les étoupes,
» et les autres choses nécessaires, ils l'apportassent

» à ce port de la Buenaventura, afin que les char-
» pentiers le pussent bâtir, et le mettre à l'eau en
» trois ou quatre jours de temps; qu'ainsi, Vela
» Nugnez était parti du Popayan avec ces ordres et
» ces dispositions; qu'il était à une journée de là,
» et l'avait envoyé devant, lui qui leur parlait, pour
» épier et savoir s'il y aurait sûreté à venir dans ce
» port. » Hinoiosa, instruit de toutes ces particularités, envoya deux de ses capitaines, avec quelques soldats, qui prirent deux routes différentes, suivant l'avis de cet homme, qui leur avait dit les choses au vrai comme elles étaient. En effet, un de ces capitaines rencontra Vela Nugnez, et l'autre trouva Rodrigue Meria, et Sayavedra, avec le fils de Gonzale Pizarre, qu'ils emmenaient pour le dessein qu'on a dit. Les uns et les autres avaient beaucoup d'argent, qui fut pris et pillé par les soldats de Hinoiosa; puis ils conduisirent les prisonniers à ses vaisseaux, où on fit de grandes réjouissances pour un si heureux succès. En effet, ils trouvaient qu'il leur était fort avantageux d'avoir pris prisonnier Vela Nugnez, et l'empêcher par ce moyen d'aller à Panama, où, se joignant avec les gens qu'il y avait, il pouvait s'opposer à leur entrée, et leur donner beaucoup de peine; mais ils étaient encore plus aises d'avoir recouvré le fils de Gonzale Pizarre, par le service qu'il lui rendait en cela, et l'espérance qu'il leur en aurait beaucoup d'obligation, et leur donnerait

sans doute quelques marques de sa reconnaissance. Ils mirent ainsi à la voile, emmenant avec eux leurs prisonniers.

CHAPITRE XXIX.

Hinoiosa entre à Panama. Ce qui se passe sur ce sujet.

Hinoiosa faisant route pour se rendre à Panama, rencontra Rodrigue de Carvajal, qui lui apprit ce qui se passait dans cette ville, où on n'avait point voulu le recevoir, mais où on s'était mis en état de défense pour l'empêcher d'y entrer. Il lui dit donc qu'il fallait prendre ses mesures là-dessus, et mettre toutes choses en bon état sur leur flotte : ce qui ayant été fait, Hinoiosa parut devant Panama avec onze vaisseaux et deux cent cinquante soldats. Sa venue causa de grands mouvemens dans la ville, où on se mit en état de lui résister : chacun se rangea à son poste, et tous ensemble, sous la conduite de leur général, Pierre de Casaos, se rendirent sur le port pour s'opposer à la descente des ennemis. Il y avait dans cette ville plus de cinq cents hommes assez bien armés; mais la plupart étaient ou des marchands, ou des artisans peu faits à la guerre,

et dont plusieurs ne savaient guère se servir de leurs armes, y en ayant beaucoup qui ne savaient pas tirer une arquebuse. Il y en avait même plusieurs qui n'avaient nullement le dessein de combattre, ni de s'opposer à la descente de ces gens qui venaient du Pérou, dont ils ne croyaient pas que la venue leur dût être préjudiciable, mais plutôt utile et avantageuse. Les marchands espéraient d'en débiter mieux leurs denrées, et les artisans de gagner aussi quelque chose, chacun selon son métier et sa profession. De plus, les négocians riches considéraient qu'ils avaient au Pérou leurs associés, leurs facteurs, et la plupart de leurs effets, et que Gonzale Pizarre, apprenant l'opposition qu'on faisait à ceux qui venaient de sa part, chercherait sans doute à s'en venger, et le pourrait aisément faire, en se saisissant de leurs effets, et maltraitant leurs associés et leurs facteurs. Nonobstant tout cela, ceux qui ne craignaient rien de semblable, et n'avaient aucuns intérêts de cette nature, firent tant qu'on prit les armes, et qu'on se mit en état de défense. Ceux qui commandaient et avaient le plus de part au dessein de s'opposer à la descente, étaient le général Pierre de Casaos, Arias d'Azevedo, Jean Fernandez de Rebollido, André Daraysa, Jean de Zabala, Jean de Gusman, Jean d'Yllanes, Jean Vendrel, et quelques autres des principaux de Panama, qui voulaient s'opposer à l'entrée de Hi-

noiosa dans cette ville : les uns, parce qu'ils étaient bons et fidèles serviteurs de sa majesté; les autres, parce que le passé leur faisait craindre l'avenir, et qu'ils appréhendaient d'être traités par ce dernier comme ils l'avaient été auparavant par Bachicao. Hinoiosa, voyant la résistance qu'on lui faisait, fit débarquer ses troupes à deux lieues de Panama, et les fit marcher vers cette ville le long de la côte, ayant d'un côté des rochers qui les défendaient de la cavalerie, et faisant voguer près de terre les chaloupes des navires avec de l'artillerie, afin de pouvoir plus aisément découvrir les ennemis s'ils venaient pour l'attaquer. Hinoiosa n'avait que deux cents hommes, en ayant laissé cinquante sur ses vaisseaux pour les garder, avec ordre qu'aussitôt qu'ils verraient le combat commencé, il fissent pendre Vela Nugnez et les autres prisonniers. Pierre de Casaos, de son côté, sortit de la ville, et s'avança au-devant de Hinoiosa pour le combattre; mais comme ils étaient presque à la portée de l'arquebuse les uns des autres, et prêts d'en venir aux mains, les ecclésiastiques de la ville, prêtres et moines, en sortirent avec les croix couvertes, et autres marques de douleur et de deuil, et commencèrent à s'entremettre pour empêcher le combat. Il les firent d'abord convenir d'une trève pour ce jour-là, afin de pouvoir trouver quelque moyen d'accommodement, et on donna des ôtages de part et d'autre pour la sûreté commune des deux

partis. Hinoiosa nomma de son côté, pour cette négociation, dom Balthasar de Castille, fils du comte de la Gomera, et ceux de Panama nommèrent dom Pedro de Cabrera. Ceux du parti de Hinoiosa disaient « qu'ils ne savaient pas pourquoi on s'oppo-
» sait à leur entrée, puisqu'ils n'avaient aucune
» intention de faire ni mal ni dommage à personne,
» mais plutôt de réparer le tort et les outrages que
» les habitans de cette ville avaient reçus de Bachi-
» cao, et de prendre, en payant, les vivres et les
» vêtemens dont ils pourraient avoir besoin; qu'ils
» avaient ordre exprès de Gonzale Pizarre de ne
» faire aucun tort ni aucune violence à personne,
» et de ne faire aucun acte d'hostilité, si on ne les
» y contraignait en les attaquant; qu'ils ne deman-
» daient donc autre chose que la liberté d'acheter
» les provisions dont ils avaient besoin, et de réparer
» leurs vaisseaux pour s'en retourner, parce que
» leur principal dessein en venant là avait été de
» chercher le vice-roi, et l'obliger à s'en retourner
» en Espagne, selon l'intention et les ordres des
» auditeurs, qui l'avaient fait embarquer pour cela,
» parce qu'il n'apportait que du trouble et du dé-
» sordre au Pérou; que puisqu'ils ne le trouvaient
» point là, ils n'avaient aucune intention d'y faire
» que peu de séjour, non de s'y arrêter, ou de s'y
» établir comme on se l'imaginait; qu'ainsi ils de-
» mandaient qu'on ne les attaquât point, et qu'on

» ne les forçât point à en venir à un combat qu'ils » souhaitaient d'éviter par toutes les voies de dou» ceur et d'honnêteté qu'il leur serait possible, pour » suivre en cela les ordres et les intentions de Gon» zale Pizarre; mais qu'enfin, si on les réduisait à » la nécessité de combattre, ils feraient tous leurs » efforts pour n'être pas vaincus. » Casaos, et ceux de son parti, appuyaient aussi de leur côté la justice de leur cause par plusieurs raisons, disant « que » c'était une chose suspecte, et qui leur donnait » de justes sujets de crainte, de voir Hinoiosa entrer » dans le pays, les armes et la force à la main; que » quand le gouvernement de Gonzale Pizarre serait » juste et son autorité légitime et bien fondée, comme » ils le prétendaient, Panama n'était point de sa juri» diction, et qu'il n'avait point droit de se mêler de » ce qui s'y passait. Qu'au reste, Bachicao, quand » il vint dans leur ville, semblait aussi ne respirer » que la paix, et n'avoir aucune mauvaise inten» tion; mais que quand il s'y était vu maître, il y » avait fait tous les maux et tous les désordres qu'on » faisait maintenant profession de vouloir réparer. » Les commissaires nommés de part et d'autre, ayant examiné les raisons des deux partis, cherchèrent un tempérament pour accorder aux uns ce qu'ils souhaitaient, et prévenir en même temps les inconvéniens que les autres craignaient. On convint donc « que Hinoiosa pourrait entrer dans la ville, et y

» demeurer trente jours, et, pour sa sûreté et celle » de l'accord, être accompagné de cinquante de ses » soldats; mais que sa flotte avec les autres s'en » iraient aux îles des Perles, où ils pourraient trouver » les ouvriers et les matériaux nécessaires pour la » réparation de leurs vaisseaux; et qu'enfin, aussitôt » après les trente jours, Hinoiosa et les siens s'en » retourneraient au Pérou. » Cette convention étant faite et jurée de part et d'autre, avec promesse réciproque de l'observer ponctuellement, et pour plus grande assurance, des ôtages donnés des deux côtés, Hinoiosa entra dans la ville avec cinquante hommes; il y loua une maison, où il donnait à manger à tous ceux qui y allaient, et leur permettait de causer, de jouer, et de se divertir comme bon leur semblait; si bien que dans fort peu de jours presque tous les soldats de Jean d'Yllanes, et plusieurs fainéans qui étaient dans la ville, s'engagèrent avec lui. On assurait que tous ces gens-là lui avaient déjà promis par lettres de se jeter dans son parti pendant le combat, en cas qu'il y en eût. La principale raison qui obligea les capitaines de Panama d'entendre à un accommodement, fut aussi cette défiance qu'ils avaient de leurs gens, qu'ils savaient très-bien ne respirer qu'après la commodité de passer au Pérou. Il était donc aisé à juger que, la trouvant commode et avantageuse, puisqu'on les passait, qu'on les nourrissait, et qu'on leur donnait encore quelque paye, ils ne man-

queraient pas d'accepter ce parti. Aussi Hinoiosa ayant de cette manière assemblé peu à peu un assez grand nombre de soldats, et Jean d'Yllanes et Jean de Gusman se trouvant de leur côté presque abandonnés de tous les leurs, et voyant d'ailleurs qu'on observait mal l'accord dont on était convenu, ils prirent secrètement une barque, et s'enfuirent avec quinze hommes qui leur restaient, prenant la route de Carthagène. Peu après, Jean d'Yllanes fut pris par un capitaine de Hinoiosa, qui le suivit par mer. Se voyant pris, il promit de s'engager au service de Pizarre; ce qu'il fit en effet, et se trouva dans son parti au combat qui fut donné à Nombre de Dios, contre Melchior Verdugo, comme on le dira dans la suite. Hinoiosa demeura cependant tranquillement à Panama, sans que personne osât lui faire la moindre opposition du monde : il y faisait subsister ses troupes et en augmentait le nombre, sans permettre qu'elles fissent ni tort ni outrage à personne, et sans se mêler lui-même d'autre chose que de ce qui regardait ses soldats. Il avait trouvé à Panama dom Pedro de Cabrera, et Herman Mexia de Gusman son gendre, que le vice-roi y avait exilés; il les envoya, avec quelques soldats, à Nombre de Dios, pour garder ce port, et être en lieu commode pour lui pouvoir donner les avis nécessaires pour sa sûreté, tant du côté d'Espagne que des autres endroits.

CHAPITRE XXX.

Melchior Verdugo se déclare pour sa majesté à Truxillo. Ce qu'il fait ensuite.

Il y avait dans la ville de Truxillo un homme puissamment riche, à qui appartenait la province de Caxamalca; il était de la ville d'Avila en Espagne, et s'appelait Melchior Verdugo. Aussitôt que le vice-roi Blasco Nugnez Vela fut arrivé au Pérou, Verdugo s'engagea à le servir, et à faire tout ce qu'il pourrait en sa faveur, comme étant compatriotes. Pour cet effet, il demeûra auprès de lui et à son service dans la ville de los Reyes, jusqu'au temps que le vice-roi prit la résolution de dépeupler cette ville, et de l'abandonner pour se retirer à Truxillo. Alors il envoya devant Melchior Verdugo, pour s'assurer de la place, et y assembler tout ce qu'il pourrait de soldats et d'armes, lui donnant pour cela les ordres et les commissions nécessaires. Ver-

dugo ayant déjà fait embarquer ses hardes et son bagage pour aller par mer, le même jour qu'il devait mettre à la voile, arriva la prison du vice-roi; et comme on faisait arrêter tous les vaisseaux, ainsi que nous l'avons marqué ci-devant, il ne put partir. Gonzale Pizarre et ses capitaines haïssaient Verdugo, à cause de ce qu'on vient de dire; ainsi il fut un des vingt-cinq que Carvajal fit mettre en prison dès le premier soir qu'il fut arrivé à los Reyes, lorsqu'il fit pendre Pierre de Barco et quelques autres. Depuis, il courut souvent risque de perdre la vie, jusqu'à ce qu'enfin Gonzale Pizarre lui pardonna et le reçut en grâce; ce ne fut pourtant pas sans avoir toujours des soupçons contre lui; mais il ne trouva pas la commodité de s'en défaire en le faisant mourir, comme il fit de quelques autres, jusqu'au temps que Carvajal partit de Quito pour marcher contre Diegue Centeno. Il espérait, en chemin faisant, surprendre Verdugo, si celui-ci, en ayant quelque soupçons, ne se fût sauvé, en se retirant parmi ses Indiens à Caxamalca, comme on l'a dit. Après que Carvajal fut passé, Verdugo retourna à Truxillo; mais ne doutant pas que si Gonzale Pizarre le pouvait avoir en sa puissance, il ne lui fit sentir les effets de sa haine, il résolut de quitter le pays, mais de faire, en le quittant, quelque chose qui pût chagriner Gonzale Pizarre. En attendant une occasion favorable pour cela, il se mit à faire dans sa maison tous

les préparatifs qu'il jugeait nécessaires pour son entreprise. Il assemblait chez lui le plus de gens qu'il lui était possible; il achetait secrètement des armes, et faisait faire à un ouvrier qu'il avait dans sa maison des arquebuses, des chaînes de fer, des ceps et des menottes. Pendant qu'il attendait ainsi quelque commodité pour l'exécution de son dessein, il arriva au port de Truxillo un vaisseau qui venait de Lima. Aussitôt Verdugo fit appeler le maître et le pilote de ce bâtiment, sous prétexte qu'il voulait faire charger quelques marchandises, des étoffes et du maïs, pour envoyer à Panama. Ils vinrent incontinent, et ne furent pas plutôt entrés chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre profonde et obscure, préparée à dessein dans sa maison. Quand ils y furent, il les laissa là, et retourna à son appartement, où, s'étant fait bander les jambes, il feignit d'être fort incommodé par certaines verrues malignes, à quoi il était sujet. La fenêtre de sa chambre regardait sur la place où les magistrats et les principaux bourgeois de la ville avaient accoutumé de s'assembler tous les jours. Quand les magistrats y furent venus, ce jour-là il les pria de vouloir entrer chez lui, parce qu'il souhaitait de faire passer quelques actes en leur présence, et que son incommodité l'empêchait de pouvoir sortir. Ils ne furent pas plutôt entrés, qu'il les conduisit insensiblement jusqu'au lieu où il avait fait mettre le maître et le

pilote dont on a parlé; là il leur fit ôter les marques de leurs charges, et leur fit donner des chaînes, puis retourna à sa chambre, laissant la porte de la prison gardée par six arquebusiers. Il se mit comme auparavant auprès de sa fenêtre, et à mesure qu'il paraissait quelqu'un sur la place, il l'appelait sous prétexte de quelque affaire, ou d'avoir quelque chose à lui communiquer; puis sitôt qu'il était entré, il le faisait mettre prisonnier avec les autres. De cette manière, ceux qui venaient ensuite ne savaient rien de ce qui était arrivé à ceux qui les avaient précédés; si bien qu'en peu de temps il se trouva avoir en sa puissance jusqu'à vingt personnes des principaux de la ville, c'est-à-dire à peu près tous, parce que Gonzale Pizarre avait emmené les autres avec lui à Quito. Verdugo laissa ses prisonniers dans le lieu de sûreté où il les avait enfermés, et sortit, se promenant par la ville, accompagné de quelques soldats, et criant : *Vive le Roi!* Il ne trouva que peu de gens qui se missent en défense, qu'il prit aisément. Alors, retournant à ceux qu'il avait laissés dans sa maison, qui étaient plus considérables, il leur dit les sujets de plaintes qu'il avait contre eux, de ce qu'ils avaient embrassé le parti de Gonzale Pizarre ; « leur déclarant qu'il avait résolu
» de sortir de dessous sa tyrannie, et de partir pour
» aller chercher le vice-roi avec tout ce qu'il pour-
» rait assembler de gens et d'armes, ajoutant que

» pour l'exécution de son dessein il avait besoin
» d'argent; qu'ainsi il leur demandait de lui en
» fournir chacun selon son pouvoir, puisqu'il était
» bien juste qu'ils contribuassent quelque chose pour
» le service de sa majesté, l'ayant si souvent fait
» pour celui de Gonzale Pizarre. Il exigea donc qu'ils
» écrivissent chacun ce qu'il pouvait fournir, pour
» le donner incontinent et sans délai, ou qu'autre-
» ment il les emmènerait prisonniers avec lui. »
Chacun donc écrivit et signa pour une certaine somme, qu'ils firent payer aussitôt. Verdugo, après cela, traita avec le maître du navire, où il fit mettre l'équipage et les provisions dont il avait besoin. Il emmena ses prisonniers avec leurs fers, sur des chariots, jusqu'au bord de la mer, puis il s'embarqua avec environ vingt soldats, et une bonne somme d'argent qu'il avait tirée, tant des habitans de la ville que de la caisse royale, et de ses propres revenus, étant homme fort riche. Il laissa les prisonniers sur les chariots; et ayant mis à la voile, il suivit la côte, et rencontra un navire sur lequel il y avait quantité de meubles et de hardes, qui étaient au capitaine Bachicao, qui les avait pris et pillés à Terre-Ferme : il prit le tout, et le partagea entre ses soldats. Il avait quelque envie d'aller à Buenaventura pour y débarquer, et de là aller chercher le vice-roi; mais ne croyant pas qu'il y eût assez de sûreté pour lui de prendre cette route, à cause du peu de

monde qu'il avait, et qu'il pouvait rencontrer la flotte de Gonzale Pizarre, il changea d'avis, et prit la route de la province de Nicaragua, où il débarqua, et donna avis de sa venue aux gouverneurs de la province, leur demandant du secours pour sa défense. Voyant qu'il n'y avait pas grand'chose à espérer de là, il s'adressa à l'audience, qui résidait sur les frontières de Nicaragua, et demanda au président et aux auditeurs leur secours et leur protection; ce qu'ils lui promirent, et envoyèrent pour cet effet le licencié Ramirez d'Alarcon, un des auditeurs, à Nicaragua, pour donner ordre aux habitans de cette ville de se tenir prêts à marcher avec leurs armes et leurs chevaux. Dans ce temps-là, on apprit à Panama ce que Verdugo avait fait à Truxillo, et comment il avait pris la route de Nicaragua. Si bien que Hinoiosa craignant qu'il ne se fortifiât, et ne se mît en état de lui donner de la peine, il envoya contre lui le capitaine Jean-Alfonse Palomino, avec deux navires et six vingts arquebusiers. Palomino étant arrivé sur les côtes de Nicaragua, se rendit aisément maître du vaisseau de Verdugo, qu'il y trouva; mais voulant descendre à terre, il trouva que les habitans des villes de Grenade et de Léon, qui sont les principales de cette province, s'étaient assemblés, et que le licencié Ramirez et Verdugo y étaient, qui s'opposèrent à sa descente. Voyant donc que les ennemis étaient plus forts que lui, tant

par le nombre que parce qu'ils avaient de la cavalerie, il demeura là quelques jours sans rien entreprendre, attendant une occasion favorable pour faire une descente, et rafler quelque chose s'il ne pouvait mieux; mais ne l'ayant pu trouver, il fut obligé de remettre à la voile; et ainsi, emmenant avec lui quelques vaisseaux, et faisant mettre le feu à d'autres qu'il ne put emmener, il retourna à Panama; Melchior Verdugo ayant assemblé jusqu'à cent hommes bien équipés, et considérant que presque toutes les forces de Hinoiosa étaient à Panama, et que s'il avait quelques gens à Nombre de Dios, ils étaient en petit nombre et vivaient dans une grande sécurité, sans craindre qu'on les allât attaquer surtout par ce côté là, il résolut de les surprendre. Ayant donc fait préparer trois ou quatre barques, il s'y embarqua avec ses gens, et se rendit par le canal du lac de Nicaragua, dans la mer du Nord. A l'embouchure de la rivière qu'on nomme Chagre, il rencontra un bateau; il s'informa fort soigneusement de ceux qui étaient dedans, de tout ce qui se passait à Nombre de Dios, des capitaines qui y étaient, du nombre de leurs soldats, et des endroits où ils étaient logés; puis se faisant conduire par quelques-uns de ces gens, vers la minuit il débarqua, et s'en alla droit à la maison de Jean de Zabala, où étaient logés les capitaines dom Pedro de Cabrera et Henman Mexia, avec quelques soldats,

qui, s'étant réveillés au bruit, se mirent en défense. Les soldats de Verdugo voyant cela, mirent le feu à la maison, qui, se trouvant bientôt embrasée, le feu parvint à un escalier que Herman Mexia défendait avec quelques soldats. Ils se virent par-là contraints à sortir, et tâcher à se sauver en passant au travers des ennemis; ce qu'ils firent avec assez de peine et de danger, étant aidés par l'obscurité de la nuit, qui leur fut favorable en cette occasion pour la conservation de lour vie. Ils prirent le chemin de Panama à pied, et demeurèrent quelque temps cachés dans les bois, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le moyen de se rendre dans cette ville. Ils apprirent à Hinoiosa ce qui s'était passé, et la peine qu'ils avaient eue à se sauver. Il en eut beaucoup de chagrin, et résolut de s'en venger; il voulut pourtant donner à sa vengeance quelque couleur de justice, pour y réussir d'autant plus aisément. Il fit donc porter des plaintes par quelques habitans de Nombre de Dios, au docteur Ribera qui en était gouverneur, avec de grandes exagérations de l'attentat insolent de Verdugo contre son autorité, sans avoir aucun droit ni même aucun prétexte de faire ce qu'il avait fait, ayant de sa propre autorité levé des deniers, pris prisonniers les magistrats, et mis la ville en trouble et en confusion. On priait donc Ribera de vouloir marcher lui-même en personne pour châtier une telle insolence, et pour cela Hinoiosa

s'offrit de l'accompagner, et de le secourir avec ses gens, puisqu'il aurait sans doute besoin d'avoir des troupes pour l'exécution d'un tel dessein. Le docteur Ribera prit la résolution de faire ce qu'on lui demandait, et accepta les offres qu'on lui faisait. Ainsi, Hinoiosa et ses capitaines lui prêtèrent serment, avec promesse d'obéir exactement à ses ordres, le reconnaissant pour leur général dans cette expédition. On mit donc des troupes en état, et ils partirent de Panama. Melchior Verdugo en étant averti, mit aussi ses gens en ordre, et fit prendre les armes aux habitans de Nombre de Dios, puis les fit tous assembler sur la place, résolu d'attendre les ennemis. Mais après, remarquant que les gens de la ville n'avaient guère envie de combattre, et qu'ainsi, si le combat se donnait sur la place, ils ne manqueraient pas de se retirer dans leurs maisons, et le laisseraient dans le péril, cela lui fit prendre la résolution de sortir de la ville. Il l'exécuta comme il l'avait résolu, se posta sur le bord de la mer, dont il fit approcher ses barques, et prenant par force quelques bateaux qui étaient sur la plage, il attendit Hinoiosa. Celui-ci s'étant avancé, le combat commença, et dès le premier choc il y eut quelques gens tués, et même des personnes considérables. Les habitans de Nombre de Dios qui étaient avec Verdugo, voyant que le docteur Ribera, leur gouverneur, commandait en qualité de général ceux qui

les attaquaient, se retirèrent du côté d'un bois qui était là près, et les soldats de Verdugo les voulant retenir, se mirent en désordre, si bien qu'il se vit contraint de se retirer dans ses barques, et de se mettre même dans l'eau pour y entrer. Puis s'étant approché des navires qui étaient là, il prit le plus grand, y fit mettre l'artillerie des autres pour battre la ville; mais comme elle est située dans un fond, il ne pouvait faire aucun dommage aux maisons; ce qu'ayant remarqué, et d'ailleurs manquant de provisions, et la plupart de ses gens étant demeurés à terre, il se retira avec ses barques et le navire qu'il avait pris, dans le port de Carthagène, pour y attendre la commodité de faire quelque mal aux ennemis. Le docteur Ribera et Hinoiosa, après avoir rétabli la tranquillité à Nombre de Dios, et y avoir laissé une garnison un peu plus forte que celle qui y était auparavant, sous le commandement des mêmes capitaines, dom Pedro de Cabrera et Fernand de Mexia s'en retournèrent à Panama pour attendre quels seraient les ordres que sa majesté enverrait d'Espagne.

CHAPITRE XXXI.

Le vice-roi fait de nouvelles troupes et retourne à Quito. Il donne bataille, est vaincu par Gonzale Pizarre, et tué dans le combat.

Après que le vice-roi fut arrivé au Popayan, comme on l'a dit, il fit amasser tout le fer qu'on put trouver dans la province, fit chercher des ouvriers, et préparer des forges, si bien qu'en peu de temps il fit faire deux cents arquebuses, et d'autres armes offensives et défensives, et se pourvut de toutes les autres choses nécessaires pour la guerre. De plus, ayant appris que le gouverneur Benalcazar avait envoyé un de ses capitaines, brave et expérimenté, nommé Jean Cabrera, avec cent cinquante hommes, pour conquérir une province d'Indiens avec qui il était en guerre, il écrivit à Cabrera, et lui fit porter ses lettres par des messagers exprès. « Il lui faisait une relation assez étendue de tout ce » qui était arrivé depuis sa venue au Pérou, du sou-

» lèvement et de la tyrannie de Gonzale Pizarre, et
» comment il l'avait chassé du pays. Après cela il
» lui disait qu'il était résolu, quand il aurait assem-
» blé des troupes suffisantes, d'aller chercher son
» ennemi, et qu'ainsi il le priait instamment qu'aus-
» sitôt qu'il aurait reçu ses lettres, il le vînt trouver
» au Popayan, et lui amenât les soldats qu'il avait
» avec lui pour les joindre aux siens, et prendre en-
» semble la route de Quito, et aller chercher et
» combattre le tyran. Il lui représentait dans des
» termes forts le grand et signalé service qu'il ren-
» drait en cela à sa majesté; et qu'à l'égard des avan-
» tages qu'il devait espérer, en lui accordant ce qu'il
» lui demandait, ils étaient incomparablement plus
» grands que ceux qu'il pouvait attendre de l'ex-
» pédition qu'il avait entreprise, puisque si les cho-
» ses réussissaient en sorte que Gonzale Pizarre fût
» défait, il partagerait les terres que lui et ses par-
» tisans possédaient, et qu'il lui promettait de lui
» donner abondamment de quoi vivre lui et ses gens
» dans les meilleurs endroits du pays. Il lui mandait
» aussi par les mêmes lettres ce qui se passait à l'au-
» tre extremité du Pérou, comment Diegue Cen-
» teno s'y était déclaré pour sa majesté, le grand
» nombre de gens qui se joignaient à lui tous les
» jours; qu'ainsi, allant attaquer Pizarre dans ces
» conjonctures, il était presque impossible qu'il
» pût résister, et s'empêcher d'être bientôt défait;

» d'autant plutôt que tous les habitans du Pérou » étaient si las de sa tyrannie, de ses extorsions et » de ses violences, qu'ils étaient fort disposés à se » déclarer contre lui, et le feraient sans doute à la » première occasion favorable qu'ils trouveraient. » Pour engager encore plus aisément Cabrera à venir, et afin que ses gens fussent mieux disposés à le suivre, le vice-roi lui envoya un ordre de pouvoir prendre jusqu'à la valeur de trente mille pesos d'or des caisses royales de Carthagène, d'Encelme, de Cali, d'Antioche, et de quelques autres lieux, pour en payer ses soldats. Outre cela, le vice-roi fit en sorte que le gouverneur Benalcazar, comme supérieur à Cabrera, et qui l'avait envoyé à la conquête où il allait, lui écrivît, et lui ordonnât de venir incontinent. Cabrera n'eut pas plutôt reçu ces dépêches, qu'il prit, sans perdre de temps, la somme qu'on lui donnait ordre de prendre, la distribua à ses soldats, et partit aussitôt pour se rendre au Popayan, et se joindre au vice-roi avec cent soldats assez bien équipés. Outre cela, le vice-roi avait aussi envoyé au nouveau royaume de Grenade et à la province de Carthagène des dépêches à peu près semblables à celles qu'il avait envoyées à Cabrera. Il faisait ainsi toutes les diligences possibles, demandant du secours de tous côtés; si bien que par ce moyen ses troupes se grossissaient aussi tous les jours. Il apprit alors la nouvelle de la prison de son

frère Vela Nugnez, et de la défaite de Jean Yllanes et de ses troupes; de sorte qu'il n'attendait plus de nouveaux secours d'aucun endroit. Dans ce temps-là Gonzale Pizarre aurait fort souhaité de trouver quelque moyen de faire tomber le vice-roi entre ses mains, ne se tenant pas en sûreté tandis qu'il serait vivant et aurait des troupes sur pied. Il se servit donc d'une ruse pour engager, s'il pouvait, le vice-roi à venir en lieu où il le pût surprendre : c'est pourquoi il fit courir le bruit qu'il avait dessein de partir de Quito pour aller vers l'autre extrémité du Pérou, dans la province des Charcas, apaiser par sa présence les troubles que Diegue Centeno y avait causés, et de laisser seulement à Quito le capitaine Pierre de Puelles avec trois cents hommes, pour faire tête au vice-roi. Il se mit en devoir d'exécuter ce dessein comme si c'eût été sa véritable intention : il choisit parmi ses troupes ceux qui devaient l'accompagner, et ceux qui devaient demeurer avec Puelles; il fit donner une montre et aux uns et aux autres, et partit en effet après avoir fait faire la revue de toutes ses troupes. Il fit aussi en sorte que cela vint à la connaissance du vice-roi, par le moyen d'un espion du vice-roi même, qu'il avait envoyé pour être averti des démarches de son ennemi. Cet espion trahit celui qui l'avait envoyé, se découvrit à Pizarre, et lui donna l'explication et l'intelligence du chiffre dont il se servait. On fit donc écrire au

vice-roi par cet homme tout ce qui vient d'être dit des desseins apparens de Pizarre, et Pierre de Puelles écrivit aussi à quelques amis qu'il avait au Popayan, leur apprenant comment il demeurait à Quito avec trois cents hommes, et qu'il espérait néanmoins résister au vice-roi, quelque nombre de gens qu'il amenât contre lui. Il envoya ces lettres d'une manière qu'elles pussent aisément être surprises par les gens du vice-roi. Outre tout cela encore, on fit publier les mêmes choses par des Indiens qui avaient été présens à la revue des troupes, et qui virent partir Gonzale Pizarre, et surent exactement le nombre des gens qu'il menait avec lui, et de ceux qu'il laissait. Il partit donc en effet; mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito, sous prétexte de se trouver incommodé. Le vice-roi ayant reçu tous ces avis, et considérant le grand avantage qu'il avait sur Pierre de Puelles, qui, outre le petit nombre de ses gens, ne pouvait espérer aucun secours d'ailleurs, résolut de partir du Popayan, et de prendre la route de Quito. Sur toute cette route il ne put rien apprendre de Gonzale Pizarre ni de ses gens, par le bon ordre qu'on avait mis partout sur les chemins, en faisant occuper les passages tant par des chrétiens que par des Indiens. Cependant Pizarre avait l'avantage de savoir toutes les démarches du vice-roi, par le moyen des indiens Cagnares qui sont gens fins et rusés. Ainsi, quand il jugea qu'il était

temps, il retourna à Quito, et s'étant joint avec Pierre de Puelles, ils sortirent ensemble de la ville, pour marcher contre le vice-roi qui était à Oravalo, à douze lieues de Quito. Gonzale Pizarre paraissait fort aise de se voir en état d'aller combattre son ennemi, bien qu'on l'assurât qu'il avait huit cents hommes, et que même, à mesure qu'ils s'approchaient, leur nombre allait toujours en croissant. Mais Pizarre s'assurait beaucoup sur la valeur et l'expérience de ses troupes, où il y avait beaucoup de personnes des plus considérables du pays, et des soldats aguerris, accoutumés aux périls, et encouragés par plusieurs victoires qu'ils avaient remportées. Il faisait tout son possible pour bien persuader ses troupes de la justice de sa cause, et leur répétait continuellement les raisons qui pouvaient justifier ses desseins et autoriser son entreprise; leur représentant « comment ses frères et lui avaient conquis le Pérou; » les faisant souvenir des cruautés du vice-roi, qu'il » avait fait paraître, tant par la mort du commissaire » Yllan Suarez, que par celle de plusieurs de ses » propres capitaines; qu'ensuite, après avoir été » chassé par les auditeurs, afin qu'il allât rendre » compte de sa conduite à sa majesté, non-seulement il n'avait pas voulu y aller, mais il cherchait » à troubler le repos et la tranquillité du pays et y » causer des soulèvemens : qu'il avait assemblé pour » cela des troupes en d'autres endroits pour les faire

» passer au Pérou, au préjudice et à la ruine de ceux » qui y étaient établis. » Pizarre ajoutait plusieurs autres choses de même nature pour animer ses gens contre le vice-roi. Aussi ils s'offrirent tous avec empressement de marcher contre lui et de le combattre. Les uns étaient poussés à cela par un motif d'intérêt, afin d'empêcher l'exécution des ordonnances qui leur étaient préjudiciables; d'autres par un désir de vengeance, et quelques autres enfin par la crainte qu'ils avaient du vice-roi, pour s'être toujours trouvés dans un parti opposé au sien : mais il faut avouer que la plupart agissaient par un motif de crainte, redoutant la sévérité de Gonzale Pizarre et de ses capitaines, qu'ils avaient vu faire pendre plusieurs personnes pour avoir seulement témoigné quelque froideur pour son service. Il fit faire une revue pour savoir exactement le nombre et l'état de ses troupes : on trouva qu'il y avait cent trente cavaliers bien armés et bien équipés, deux cents arquebusiers et trois cent cinquante piquiers; ce qui faisait en tout près de sept cents hommes. Il avait une quantité suffisante de bonne poudre. Ayant appris que le vice-roi s'était campé à deux lieues de Quito, sur le bord de la rivière, il sortit de la ville avec ses troupes. Jean d'Acosta et Jean Velez de Guevara étaient capitaines d'arquebusiers, Hernan Bachicao commandait les piquiers, et Pierre Puelles et Gomez d'Alvarado comman-

daient la cavalerie : il n'y avait point de mestre-de-camp-général dans cette bataille. Gonzale Pizarre fit marcher son étendard avec soixante et dix cavaliers qui s'avancèrent pour occuper un passage qui était sur la rivière, où il espérait défaire aisément le vice-roi. Ce fut un samedi, quinzième de janvier de l'an mil cinq cent quarente-six. De cette manière, ils demeurèrent là toute la nuit, se tenant soigneusement sur leurs gardes. Le vice-roi était campé si près d'eux, que les plus avancés des deux partis se pouvaient parler et se parlaient en effet, s'appelant les uns et les autres traîtres et rebelles, chacun de leur côté prétendant être les bons et fidèles sujets du roi. Ils passèrent donc ainsi toute la nuit en attente. Outre les capitaines que nous avons nommés, Gonzale Pizarre était accompagné par le licencié Benoît Suarez de Carvajal, frère du commissaire Yllan Suarez de Carvajal. Dès le commencement de la guerre, Benoît était sorti de Cusco, pour s'éloigner de Gonzale Pizarre, et s'aller joindre au vice-roi. Étant arrivé à vingt lieues de los Reyes, il apprit la mort de son frère : ainsi il n'osa se hasarder d'aller dans cette ville, jusqu'à ce que le vice-roi eût été pris et embarqué. Depuis, Gonzale Pizarre l'ayant fait prendre prisonnier, fut sur le point de lui faire couper la tête; mais étant prêt à partir pour la guerre de Quito, il le reçut en grâce. Carvajal, de son côté, voulut bien l'accompagner et le servir contre le

vice-roi, pour venger la mort de son frère le commissaire; et non-seulement il le servait de sa personne, mais il était suivi par une trentaine de ses parens et de ses amis, qui formaient une compagnie séparée, dont il se nommait capitaine.

CHAPITRE XXXII.

De la bataille de Quito, et comment le vice-roi y est tué.

Le vice-roi était dans un village nommé Tuza, à vingt lieues de Quito, quand il apprit que Gonzale Pizarre était dans cette ville avec une armée d'environ huit cents hommes. Il ne voulut pas que cela fût su publiquement; mais il le dit seulement à ses capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé tout près des ennemis, au pied de la colline sur laquelle était Gonzale Pizarre, il résolut de l'aller prendre par-derrière, et marcha pour cela secrètement par un chemin différent de celui que les ennemis gardaient. Il se flattait de tirer de là un grand avantage, parce que les arquebusiers de Pizarre et ses principales forces étaient sur la colline, du côté qu'ils croyaient que le vice-roi devait venir, et à l'arrière-garde était la cavalerie, sans aucun

soupçon qu'on vînt commencer l'attaque par elle. C'était la raison qui avait obligé le vice-roi à se venir loger si près des ennemis, comme on a dit qu'il était. Dès la première nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étaient, et y laissant aussi des Indiens et des chiens, avec des feux allumés en plusieurs endroits pour tromper les ennemis, et leur faire croire que toute son armée y était. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, et prit ce chemin secret par lequel on lui avait dit qu'il avait quatre lieues à faire. Comme ce chemin était peu fréquenté, et qu'il y avait longtemps qu'on n'y passait point, il y trouva tant de difficultés et de mauvais pas, qu'il était jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'était proposé. Il se trouva alors à une lieue des ennemis, sans espérance de pouvoir les surprendre, comme il en avait eu dessein. Cela lui fit prendre la résolution d'aller à Quito, où il pouvait aisément entrer, parce qu'il n'y avait que fort peu de gens dans la ville, qui n'étaient point en état de s'opposer à son entrée. Il espérait y trouver quelques fidèles sujets de sa majesté, qui auraient cherché quelques prétextes, et allégué quelques excuses pour se dispenser de suivre le tyran. Le vice-roi espérait aussi d'y trouver quelques armes qu'on y aurait laissées. Quand il fut entré dans cette ville, ses soldats apprirent ce qu'il leur avait caché si soigneusement, qui est que Gonzale était là en

personne avec toutes ses troupes, qu'il commandait lui-même. Le matin, les coureurs de Pizarre s'étant avancés, et n'entendant pas grand bruit dans le camp du vice-roi, ils y entrèrent, et ayant appris des Indiens ce qui se passait, ils le firent savoir à Gonzale Pizarre, qui apprit aussi peu de temps après que le vice-roi était à Quito. Il marcha promptement de ce côté-là, à dessein de combattre l'ennemi en quelque lieu qu'il le rencontrât. Le vice-roi connaissait bien les avantages que Pizarre avait sur lui; néanmoins, il prit avec beaucoup de courage la résolution de le combattre, et de s'exposer au hasard d'une bataille : il sortit donc de la ville, et marcha droit aux ennemis, avec autant de hardiesse et de résolution que s'il eût été assuré de la victoire. Ses capitaines étaient dom Alfonse de Montemayor, qui commandait la première compagnie avec l'étendard royal : le vice-roi voulut que tous lui obéissent dans cette journée comme à son lieutenant-général. Cepeda et Bazan commandaient la cavalerie, et Ahumada portait le grand étendard; Sancho Sanchez d'Avila, François Hernandes Giron, Pierre d'Heredia, et Rodrigue Nugnez de Bonilla, étaient capitaines d'infanterie; Jean de Cabrera en était le mestre-de-camp, et combattit à pied. Tous les principaux supplièrent le vice-roi de ne combattre point à l'avant-garde, comme il le voulait faire, mais de demeurer à l'arrière-garde avec quinze cavaliers, pour donner

du secours où il verrait que le besoin le demanderait. Néanmoins, quand le combat fut sur le point de commencer, et que les troupes s'avancèrent pour donner, le vice-roi se mit à côté de dom Alfonse au-devant de l'étendard. Il était monté sur un cheval gris, et portait un habit d'une toile des Indes blanche, avec de grandes taillades qui laissaient voir une veste de satin cramoisi avec une frange d'or. Comme il se vit tout près des ennemis, il dit à ses gens : « Mes » amis, je n'entreprends pas de vous encourager » par mes paroles ou par mon exemple ; j'espère » de l'être moi-même par le vôtre : je suis persuadé » que vous ferez votre devoir comme bons et fidèles » sujets du roi, notre commun maître ; et connaissant comme je fais votre inviolable fidélité à son » service, je n'ai rien à vous dire, sinon que c'est » ici la cause de Dieu ; *ce qu'il répéta encore*, c'est » ici la cause de Dieu, c'est ici la cause de Dieu. » En même temps le vice-roi, dom Alfonse et Bazan, s'avançant du côté où était le licencié Carvajal, qui se joignit à eux, ils commencèrent le choc. Gonzale Pizarre avait aussi voulu se mettre à son avant-garde, et les siens l'obligèrent de se poster, avec sept ou huit cavaliers, au côté de l'escadron. La cavalerie commença donc le combat, et d'abord on rompit les lances, puis on combattit avec des haches, des massues et des épées. La cavalerie du vice-roi fut fort incommodée par une ligne d'arquebusiers.

Le vice-roi, combattant vigoureusement, renversa un nommé Montalve; mais au même temps Fernand de Torres le vint attaquer, et lui donna un coup de hache sur la tête, dont il fut si étourdi, qu'il tomba à terre : aussi lui et son cheval étaient si fatigués du travail de la nuit précédente, pendant laquelle ils avaient toujours marché sans manger ni dormir, qu'il ne fallait pas un fort grand effort pour le faire tomber. Dans le même temps, l'infanterie jetait de si grands cris, et faisait un si grand bruit, qu'on eût cru qu'il y avait beaucoup plus de gens qu'il n'y en avait en effet. Dès les premiers coups, Jean Cabrera fut tué. Sancho Sanchez d'Avila attaqua un escadron des ennemis, marchant à la tête des siens, avec une épée à deux mains, dont il se servait avec tant de force et d'adresse, qu'il avait déjà rompu et défait la motié de l'escadron; mais comme ceux du parti de Pizarre étaient en beaucoup plus grand nombre que ceux qui suivaient Avila, il se trouva enveloppé de toutes parts et fut tué, lui et la plupart des siens. Le combat avait été assez opiniâtre, et la victoire bien disputée par l'infanterie, jusqu'à ce qu'on eût vu tomber le vice-roi : mais ceux de son parti commencèrent à se relâcher et à perdre cœur, si bien qu'ils furent vaincus et plusieurs tués. Le licencié Carvajal, courant çà et là sur le champ de bataille, rencontra le capitaine Puelles, qui voulait achever de tuer le

vice-roi, bien qu'il fût déjà sans sentiment, et presque mort de sa chute, et d'un coup d'arquebuse qu'il avait reçu. Carvajal lui fit couper la tête, disant « que c'était pour venger la mort de son frère, et » ajoutant, que c'était là l'unique but qu'il s'était » proposé en allant à cette expédition, plutôt que » le service de Gonzale Pizarre. » Le combat fini, et Pizarre victorieux, il fit sonner la retraite pour rassembler toutes ses troupes qui poursuivaient encore les fuyards. Il demeura sur le champ de bataille, du côté du vice-roi, environ deux cents hommes, et il n'y en eut que sept de tués du parti opposé. On fit enterrer les morts, en mettant sept ou huit ensemble dans une même fosse. Pizarre fit porter à Quito le corps du vice-roi et celui de Sancho Sanchez, et les fit enterrer avec beaucoup de pompe et de solennité, allant lui-même à l'énterrement et prenant le deuil. Peu de jours après, il fit pendre dix ou douze personnes qui s'étaient cachées dans les églises et ailleurs. Le licencié Alvarez, le capitaine Benalcazar, et dom Alfonse de Montemayor furent blessés et pris prisonniers. Pizarre voulait faire couper la tête à dom Alfonse; mais comme il avait beaucoup d'amis, il y en eut plusieurs qui intercédèrent pour lui, faisant entendre à Pizarre qu'il ne pouvait échapper de ses blessures. Quelque temps après, Gomez d'Alvarado avertit Benalcazar qu'on avait résolu de les empoisonner; ce qui fit

qu'ils prirent de grandes précautions, tant à l'égard des alimens qu'à l'égard des remèdes qu'on leur donnait. Aussi est-il vrai que le licencié Alvarez, qui ne pouvait pas si facilement prendre les mêmes précautions, parce qu'il était logé dans la maison de Cepeda, mourut peu de temps après, et on ne douta point qu'il n'eût été empoisonné dans un amandé. Pizarre voyant qu'il n'avait pu réussir, comme il le souhaitait, à se défaire secrètement de dom Alfonse par le poison, et désespérant d'ailleurs de gagner jamais son amitié, il résolut de l'envoyer en exil au Chili, qui était à plus de mille lieues de là, et d'y envoyer aussi en même temps Rodrigue Nugnez de Bonilla, trésorier de Quito, et sept ou huit autres qui avaient toujours suivi le parti du vice-roi, et s'étaient trouvés en tous les combats qui s'étaient donnés pour ses intérêts. Il ne voulut pas les faire mourir, parce que plusieurs personnes intercédèrent pour eux; il ne voulait pas aussi les retenir auprès de soi, par la défiance qu'il en avait : de les renvoyer en quelque endroit du Pérou que ce pût être, ne lui paraissait pas non plus un bon parti à prendre, parce que partout ils pouvaient lui nuire. Cela lui fit donc prendre la résolution de les envoyer au Chili, et pour cet effet il les mit entre les mains d'un de ses capitaines, nommé Antoine d'Ulloa, qu'il y envoyait avec quelques soldats. Ce capitaine leur avait déjà

fait faire plus de quatre cents lieues, la plupart d'eux à pied, et sans que leurs blessures fussent entièrement guéries, lorsque le chagrin de se voir traités de cette manière, et le désir de la liberté, leur firent prendre la résolution de se tirer de ses mains en l'attaquant lui et les siens, et de mourir ou se sauver de la captivité où ils étaient. Après s'être recommandés à Dieu, ils entreprirent la chose avec tant de courage et de résolution, qu'elle réussit selon leur désir. Ils prirent Antoine d'Ulloa, et la plupart de ceux qui l'accompagnaient. Dom Alfonse s'étant chargé du soin de garder les prisonniers, envoya quatre de ses compagnons au port le plus voisin du lieu où ils étaient. Ils y trouvèrent un navire, dont ils se rendirent maîtres par leurs soins et leur adresse, ayant eu bien de la peine à en venir à bout, parce qu'il y avait sur ce vaisseau quelques soldats et quelques autres personnes qui étaient dans le parti de Gonzale Pizarre, et qui suivaient ses sentimens. Dom Alfonse étant averti de ce qu'avaient fait ses compagnons, et comment ils étaient maîtres d'un navire, il partit lui et les autres qui étaient demeurés avec lui, et laissant là leurs prisonniers, ils se rendirent au vaisseau, et se mirent en mer sans pilote, sans matelots, et sans qu'aucun d'eux entendît la navigation : ainsi, avec beaucoup de peine et de péril, ils se rendirent à la Nouvelle-Espagne. Pizarre, ne se contentant pas de témoi-

gner sa haine à ceux qui étaient tombés entre ses mains le jour du combat, envoya le capitaine Guevara à la ville de Pasto, pour y prendre quelques personnes contre qui il avait du chagrin; il en fit pendre un, et bannir les autres; il pardonna à Benalcazar, à condition et sous promesse solennelle d'être toujours de son parti, et de prendre ses intérêts; et ainsi il le renvoya dans son gouvernement avec une partie des gens qu'il en avait amenés. Après la bataille, il rassembla aussi tout ce qu'il put des soldats du vice-roi qui s'étaient sauvés, à qui il représenta premièrement les raisons qu'il avait de se plaindre d'eux; puis il ajouta qu'il leur pardonnait néanmoins, parce qu'il savait que les uns avaient été trompés, et les autres forcés, pour leur faire faire ce qu'ils avaient fait; qu'ainsi il leur promettait, s'ils le voulaient suivre et faire leur devoir, qu'il les considérerait et les traiterait de la même manière que les autres qui avaient toujours été à son service, et qu'ils pourraient attendre de lui les mêmes grâces et les mêmes récompenses. Ainsi, il les fit demeurer dans son camp, défendant expressément que personne ne les maltraitât, ni de fait ni de paroles, bien qu'au fond il les soupçonnât toujours, et ne se fiât pas beaucoup en eux. Il dépêcha des messagers de tous côtés pour porter la nouvelle de sa victoire, encourager ceux qui tenaient son parti, et affermir par ce moyen de plus en plus

sa tyrannie. Il envoya le capitaine Alarcon à Panama porter cette nouvelle à Hinoiosa, avec ordre d'amener avec lui, en retournant, Vela Nugnez, et les autres prisonniers qui avaient été pris quelque temps auparavant par les gens d'Hinoiosa. Il y avait quelques-uns de ceux qui accompagnaient Pizarre qui lui conseillaient d'envoyer sa flotte le long des côtes de la Nouvelle-Espagne et de Nicaragua, pour prendre ou brûler tous les vaisseaux qu'ils y trouveraient, afin qu'on ne pût les venir attaquer par mer, et qu'après cela on ferait revenir toute la flotte à los Reyes. « De cette manière, disaient-ils, lors » qu'il viendra quelques dépêches et quelques » ordres de la part de sa majesté à Terre-Ferme, » et qu'on n'y trouvera aucune commodité pour » passer de là au Pérou, ce sera une raison suffi» sante pour faire qu'on se trouve obligé, et même » dans une nécessité indispensable de vous faire un » parti avantageux, et de vous accorder à peu près » ce que vous souhaiterez. » Gonzale Pizarre ne voulut point suivre ce conseil, et crut que ce serait faire paraître trop de défiance et de faiblesse, de prendre tant de précautions. Il avait beaucoup de confiance en Hinoiosa, et en ceux qui l'accompagnaient, et croyait qu'à cet égard il ne fallait que se reposer sur leurs soins et leur vigilance : d'ailleurs, il était si fier de la victoire qu'il avait remportée sur le vice-roi, qu'il se croyait en état d'agir ouverte-

ment, et de résister à tout. Alarcon partit donc, fit heureusement son voyage, amena les prisonniers, et avec eux le fils de Gonzale Pizarre. Quand il fut près de Porto Viejo, il fit pendre Sayavedra et Lerma, deux des plus considérables entre les prisonniers, pour quelques paroles qu'on lui rapporta qu'ils avaient dites. Il voulut aussi faire pendre Rodrigue Mexia; mais le fils de Gonzale Pizarre lui sauva la vie par ses sollicitations, et le témoignage qu'il rendit des bons traitemens qu'il en avait reçus. Alarcon mena Vela Nugnez à Quito, où Gonzale Pizarre lui pardonna le passé, en lui recommandant de prendre soigneusement garde à sa conduite et à ses démarches à l'avenir, parce que le moindre sujet de soupçon qu'il donnerait lui serait fatal. De cette manière il le menait avec lui sans qu'il fût ni prisonnier, ni aussi en pleine liberté; et ainsi, quand il retourna à los Reyes, Nugnez fut aussi du voyage. Le licencié Cepeda, un des auditeurs, suivit et accompagna toujours Gonzale Pizarre dans toute cette expédition. Il avait tiré cet auditeur de los Reyes, et l'avait emmené avec lui pour rompre l'audience royale, parce que, de quatre auditeurs dont elle était composée, le licencié Alvarez s'en était allé avec le vice-roi; le docteur Texada était parti pour l'Espagne. Ainsi Cepeda, accompagnant Pizarre, il ne restait plus des quatre que Zarate, qui ne pouvait tenir seul l'audience, d'autant plutôt qu'il était infirme

et presque toujours malade. De plus, on avait un peu moins de défiance de lui, qu'on n'avait eu autrefois, depuis que Gonzale Pizarre lui avait pris presque par force une de ses filles, et l'avait mariée avec Blas Soto, son frère. Ce n'est pas qu'à la vérité le licencié Zarate ne fût toujours bien intentionné pour le service de sa majesté, bien qu'il fût obligé, par la nécessité du temps et la disposition des affaires, de dissimuler et faire quelques complimens au tyran.

LIVRE SIXIÈME.

OU IL EST PARLÉ DU VOYAGE DU LICENCIÉ DE LA GASCA AU PÉROU, COMMENT IL VAINQUIT GONZALE PIZARRE, ET ÉTABLIT LA PAIX DANS LE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

Le capitaine Carvajal suit sa route, et marche contre Diegue Centeno qu'il battit en diverses occasions.

On a rapporté dans le livre précédent comment le capitaine Carvajal était parti de Cusco avec trois cents hommes, grand nombre de chevaux, d'arquebuses et d'autres armes. Il passa par le Collao, prenant la route de la province de Paria, où était Diegue Centeno, avec environ deux cent cinquante hommes, résolu d'attendre son ennemi et de lui donner bataille. Quand Carvajal fut arrivé à deux lieues de la ville de Paria, Diegue Centeno se retira un peu, et passa de l'autre côté de la ville, pour se poster sur

le bord de la rivière, où le poste lui parut plus avantageux et plus sûr. Le capitaine Carvajal se logea avec tous les siens dans le Tambo de Paria, à une lieue des ennemis. Le lendemain, Diegue Centeno envoya quinze arquebusiers fort bien montés, pour présenter la bataille à Carvajal. Ils s'avancèrent jusqu'à un jet de pierre de son camp, de sorte qu'ils se pouvaient parler les uns aux autres. Ils s'adressèrent donc à Carvajal, et lui dirent « que Diegue Centeno était prêt de combattre pour les intérêts de » sa majesté; mais que si lui qui avait vieilli au service du roi, voulait penser à lui-même, considérer la mauvaise cause qu'il défendait, et rentrer » dans son devoir, ils feraient tous gloire de lui » obéir. » Carvajal était à la tête de ses troupes, et ne faisait que rire et se moquer de ce que disaient les gens de Centeno, si bien que de part et d'autre ils commencèrent à se dire des injures, et à s'appeler mutuellement traîtres et rebelles. Les quinze cavaliers firent leur décharge, puis retournèrent à leurs gens, ayant à peu près reconnu le nombre et la disposition des ennemis. C'était le vendredi-saint de l'an mil cinq cent quarante-six. Incontinent Carvajal décampa, et se mit en marche pour aller attaquer les ennemis. Ils ne jugèrent pas alors à propos de l'attendre; mais ils se retirèrent dans un poste avantageux, où il n'était pas aisé de les aller attaquer, à dessein de ne point hasarder la bataille, mais de se contenter

d'escarmoucher, et faire quelques attaques pendant la nuit, parce qu'on leur avait rapporté le mécontentement de la plupart de ceux qui suivaient Carvajal, et qu'ainsi ils espéraient que plusieurs l'abandonneraient pour se rendre à eux, en sorte qu'ils vaincraient de cette manière sans peine et sans risque. On craignait le succès d'une journée, à cause du grand nombre d'arquebusiers qu'avait Carvajal, bien qu'ils eussent de leur côté un grand avantage sur lui par le nombre de leur cavalerie. A la vérité, cette résolution de se retirer avait été contre le sentiment de Centeno, qui voulait qu'on attendît les ennemis pour les combattre; mais comme tous les habitans de la ville de Plata qui l'accompagnaient furent d'un avis contraire, il résolut de s'y conformer, toujours dans le dessein pourtant de ne refuser pas la bataille, si l'occasion s'en présentait favorable. Il se retira donc, et fit une marche de quinze lieues dans le jour et la nuit. Carvajal le suivit toujours de près, et se campa le plus proche qu'il put des ennemis, donnant cette nuit la garde à ceux en qui il se fiait le plus. Sur la mi-nuit, Diegue Centeno envoya quatre-vingts cavaliers faire une attaque au camp des ennemis, ce qu'ils firent vigoureusement avec plusieurs décharges de leurs arquebuses. Carvajal, de son côté, fit mettre ses gens en bataille, et les tint toute la nuit en ordre, sans permettre qu'aucun quittât son poste ni sortît des rangs,

parce qu'il craignait aussi que quelques-uns l'abandonnassent, et se rangeassent dans le parti de ses ennemis. Ainsi, par ses soins et sa vigilance, il empêcha que la chose n'arrivât, et passa toute la nuit sans perdre un seul homme. Dès le matin, à la pointe du jour, Diegue Centeno décampa, et fit ce jour-là dix lieues toujours avec la même diligence. Carvajal le suivit d'assez près, et rencontra sur le chemin un soldat qui était demeuré derrière par la lassitude qui l'avait empêché de pouvoir suivre; il le fit pendre sur-le-champ, jurant qu'il en ferait de même de tous ceux qu'il attraperait. Il continua donc toujours sa poursuite, et Diegue Centeno étant retourné par un autre chemin à Paria, il prit la route du Collao, sans que Carvajal cessât de le poursuivre avec plus de précipitation et de diligence qu'il ne semble être possible à des gens de guerre. En effet, il y eut des jours qu'ils firent jusqu'à douze ou quinze lieues presque toujours en vue les uns des autres. Carvajal étant arrivé à Hayohayo, y trouva douze des soldats de don Diegue qu'il fit tous pendre, et passa outre. Comme ils faisaient de si grandes journées, il y eut plusieurs gens de l'un et de l'autre parti qui demeuraient derrière de fatigue et de lassitude, et qui se cachaient le mieux qui leur était possible. Diegue Centeno voyant que plus il allait en avant, moins il se trouvait en état de résister à son ennemi, il se plaignait de ses capitaines et de ses amis, qui l'a-

vaient empêché de donner bataille lorsqu'il le voulait faire. Il trouvait que tout le pays par où il passait, était déclaré pour Gonzale Pizarre : ainsi il jugea à propos de marcher vers la côte de la mer, et prit le chemin d'Arequipa. Il envoya cependant le capitaine Ribadeneyra, afin que s'il trouvait quelque navire le long de la côte, il s'en rendît maître par argent ou par adresse, et l'amenât à Arequipa, et qu'ainsi il le trouvât tout prêt à s'y embarquer, dès le moment qu'il serait arrivé dans ce lieu-là. Ribadeneyra trouva par hazard un navire qui était prêt à partir pour s'en aller au Chili : la nuit il prit un bateau qui le conduisit au navire, où il entra et s'en rendit facilement maître, et le trouva fort bien pourvu des choses nécessaires. Diegue Centeno arriva alors à Arequipa, et un peu moins de deux jours après y arriva aussi Carvajal qui le poursuivait. Diegue Centeno attendait avec impatience un vaisseau ; mais voyant qu'il n'en avait aucunes nouvelles, que cependant son ennemi s'approchait, et qu'il ne lui restait plus qu'environ quatre-vingts hommes, il résolut de les congédier, afin qu'ils se sauvassent séparément, les uns d'un côté, les autres de l'autre, le mieux qu'ils pourraient. Lui-même se sauva comme il put dans les montagnes, avec deux de ses amis ; il demeura caché dans une caverne, sans pouvoir être découvert, quelque soin qu'on y prît, et cela jusqu'au temps que le licencié de La Gasca vint

au Pérou. Le cacique du pays où était Centeno, lui donnait à manger sans le découvrir à personne. Carvajal arriva à la côte d'Arequipa, et ayant appris que Centeno était caché, et ses gens dispersés çà et là, il envoya un capitaine avec vingt arquebusiers à la poursuite de Lope de Mendoze, qu'il apprit qui n'était pas loin de là avec sept ou huit soldats. Mendoze se retira si diligemment avec son petit nombre de gens, qu'encore qu'on le poursuivît à grande hâte plus de quatre-vingts lieues durant, on ne le put jamais joindre; ainsi, ceux qui le poursuivaient s'en retournèrent, et lui continua son chemin, tirant vers l'embouchure de la rivière de la Plata, où il lui arriva ce que nous dirons bientôt. Carvajal étant cependant entré à Arequipa, on vit paraître à la côte le navire qu'amenait Ribadeneyra, et Carvajal apprit de quelques-uns des soldats de Centeno qui étaient demeurés dans cette ville, la raison pourquoi on amenait ce navire, et qui étaient ceux qui l'amenaient. Il s'informa aussi du signal concerté entre Centeno et Ribadeneyra; et l'ayant su, il fit cacher vingt arquebusiers sur le bord de la mer, et fit faire le signal, espérant se rendre maître du navire. Ribadeneyra crut d'abord que cela se faisait de la part et de l'ordre de Centeno, et il envoya la chaloupe à terre; néanmoins, ayant quelque défiance et quelque soupçon de ce qui pouvait être arrivé, il donna ordre à ceux qui étaient dans la chaloupe

d'être fort sur leurs gardes, et de reconnaître soigneusement s'il n'y avait point quelque supercherie avant que de hazarder d'aller à terre. Ils le firent, comme il leur avait recommandé, et ne voulurent point s'approcher fort près du bord, qu'on ne leur fît voir Diegue Centeno; ils connurent donc aisément par cette précaution la tromperie qu'on voulait leur faire; et s'étant promptement retirés à leur navire, ils mirent à la voile, et s'en allèrent dans la province de Nicaragua, laissant Diegue Centeno caché, comme nous avons dit, avec ses deux compagnons, et quelques-uns des siens qui avaient fui. Il y en eut de ceux qui s'étaient cachés en divers endroits sur les montagnes, qui y furent tués par les Indiens, suivant les ordres du capitaine Carvajal, qui leur commanda expressément de le faire; si bien qu'il ne restait plus personne de toute l'armée de Centeno, qui pût donner le moindre sujet de crainte. Après cela, Carvajal prit la résolution d'aller demeurer pour quelque temps dans la ville de Plata, tant parce qu'il apprit que Diegue Centeno, et ceux qui l'avaient suivi, avaient caché dans ce lieu-là de grandes richesses, et tout ce qu'ils pouvaient avoir de plus considérable, que pour être en état de tirer et d'amasser tout l'argent qui venait des mines. Il voulait bien en faire part à Gonzale Pizarre pour subvenir aux frais de la guerre; mais il pensait encore plus à son propre intérêt, et à s'en-

richir lui-même, parce qu'il était fort avide des richesses, comme on l'a déjà remarqué. Il prit donc le chemin de Plata, et arriva dans cette ville, qui se rendit à lui sans aucune résistance. Il y fit quelque séjour, faisant de toutes parts amas d'argent autant qu'il lui était possible, jusqu'à ce qu'il fut obligé d'en sortir, par la raison qu'on va dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Lope de Mendoze fuyant Carvajal, rencontre quelques gens qui venaient de la rivière de la Plata. Ils se joignent, et retournent tous ensemble contre Carvajal.

Lope de Mendoze ayant évité de tomber entre les mains du mestre-de-camp, et de ceux qu'il avait envoyés à sa poursuite, continua son chemin pendant quelque temps le long de la côte, avec cinq ou six habitans de la ville de Plata, entre lesquels étaient Alfonse de Camargo et Louis Pardomo. Comme ils virent que Gonzale Pizarre était maître paisible de tout le royaume du Pérou, et qu'il ne se trouvait plus personne qui osât s'opposer à lui, ou qui fût en état de le faire, et qu'ainsi il n'y avait plus de sûreté pour eux en aucun endroit, ils résolurent de percer plus loin jusqu'au Gouvernement de Diegue de Roias. Ils suivirent le chemin que Diegue Centeno avait pris lorsqu'Alfonse de Toro

le poursuivait, tant parce qu'ils étaient persuadés qu'ils ne seraient pas poursuivis par cette route, qu'à cause que les Indiens qui appartenaient à Lope de Mendoze et à Diegue Centeno étaient de ce côté-là, et qu'ils espéraient d'en recevoir du secours, des provisions, et quelques autres choses qui leur étaient nécessaires. De cette manière, comme ils cheminaient par ces lieux déserts, ils rencontrèrent Gabriel Vermudez, de la ville de Cuellar, qui avait accompagné Diegue de Roias, quand il alla à la conquête de la rivière de la Plata. Vermudez s'étonnant de trouver là des Espagnols, les aborda; et s'étant reconnus les uns les autres, il leur conta comment « Diegue de Roias, Philippe Gutierrez et Pierre » d'Heredia allant à cette découverte, et combattant » en chemin contre les Indiens, Diegue de Roias » avait été tué; qu'après sa mort il y avait eu de » grands démêlés entre François Mendoze, son suc- » cesseur, et les autres officiers, à cause de quoi » Philippe Gutierrez avait été chassé et banni; qu'a- » près cela, continuant leurs découvertes, ils trou- » vèrent la rivière de la Plata, et apprirent qu'il y » avait de grandes richesses dans le pays d'alentour, » où il y avait des Espagnols qui étaient entrés dans » cette rivière par la mer du Nord, et avaient fait » des établissemens dans le voisinage. Il ajouta qu'ils » avaient trouvé les forts de Sébastien Gaboto ou » Gabot, disant plusieurs choses surprenantes et

» merveilleuses de ce pays-là; qu'après cela comme
» ils étaient dans le dessein de passer outre, Pierre
» d'Hereida avait poignardé François de Mendoze,
» et que cette mort ayant causé de grandes divisions
» parmi eux, ils s'étaient trouvés, tant par cette
» raison qu'à cause de leur petit nombre, hors
» d'état d'entreprendre une conquête si impor-
» tante; et qu'ainsi ils avaient pris les uns les autres
» la résolution de retourner au Pérou, afin que sa
» majesté, ou ceux qui commandaient en son nom
» et de sa part, leur donnassent pour chef et pour
» commandant quelqu'un à qui ils obéissent tous
» d'un commun accord, et qu'ainsi leurs divisions
» ne fussent plus un obstacle à leur entreprise;
» qu'ils avaient aussi espéré que la connaissance
» qu'on aurait de la richesse du pays dont ils ve-
» naient, engagerait plusieurs personnes à se joindre
» à eux, et que par ce moyen ils seraient en état
» d'entreprendre cette conquête, et d'y réussir
» heureusement et sans beaucoup de peine; que
» c'étaient là les raisons de leur retour, après avoir
» découvert six cents lieues d'un pays fort plein,
» fort aisé à traverser, et passablement pourvu de
» vivres et d'eau, à compter depuis la ville de Plata;
» que depuis peu de jours il avait appris par quel-
» ques Indiens qui avaient commerce dans le pays
» des Charcas, la révolte du Pérou; mais qu'ils n'a-
» vaient pu lui en dire la raison, ni ce qui l'avait cau-

» sée ; qu'ainsi il avait pris les devans pour s'instruire
» de ce qui se passait, et savoir l'état des choses, et
» qu'il était chargé de la part des capitaines et des
» principaux, d'offrir leurs secours au parti qui tenait
» pour sa majesté, s'il pouvait le trouver, et s'y
» joindre, et que ce secours qu'il avait à leur offrir
» n'était pas méprisable, puisqu'ils avaient plusieurs
» bons chevaux et des armes en quantité. » Lope de Mendoze ayant ouï ce récit, raconta aussi à Vermudez la révolte du Pérou, depuis le commencement jusqu'à l'état présent des choses, avec tout ce qui s'était passé. Là-dessus Vermudez, en vertu de sa commission lui offrit, au nom de tous, de marcher contre le mestre-de-camp Carvajal; puis ils s'avancèrent ensemble jusquà la rencontre des troupes qui n'étaient pas fort éloignées. Quand elles eurent appris ce qui se passait, ils reçurent tous Lope de Mendoze avec des témoignages de joie et d'affection, et confirmèrent les offres que Vermudez lui avait faites de leur part pour le service de sa majesté contre Gonzale Pizarre et ses partisans.
« Lope de Mendoze les remercia beaucoup, et leur
» représenta combien il leur serait honorable et
» glorieux de prendre le parti du roi, leur légitime
» souverain; mais qu'outre cela il pouvait les as-
» surer qu'ils auraient amplement de quoi vivre à
» leur aise, puisque, remettant le pays sous l'obéis-
» sance de sa majesté, elle leur accorderait sans

» doute les possessions dans les meilleurs en-
» droits. » Ainsi Mendoze s'étant mis à leur tête, les conduisit jusqu'au village de Pocona, qui est à quarante lieues de la ville de Plata. De là il envoya des gens en quelques lieux secrets et retirés, où lui et Diegue Centeno avaient caché en terre plus de mille marcs d'argent en barres. On les lui apporta, et il voulut les distribuer à ceux qu'il avait si heureusement rencontrés, et qui l'avaient si généreusement suivi; mais la plupart ne voulurent rien prendre, tant parce qu'ils étaient riches, que parce qu'au Pérou, dans toutes les guerres dont nous avons parlé jusqu'ici, les soldats n'ont jamais voulu prendre une paie et une solde réglée; et si quelques-uns recevaient de l'argent, c'était toujours ou sous prétexte de quelque secours présent dont ils avaient besoin, ou pour acheter des chevaux et des armes. La raison qu'on donne de cela, c'est qu'il n'y a point de si misérable soldat qui ne croie mériter par ses services, que ceux à qui il les rend, réussissant dans leurs desseins, lui doivent faire donner un partage fort avantageux dans les meilleurs endroits du pays, tant les richesses qui s'y trouvent leur font concevoir de grandes espérances! Lope de Mendoze se trouva donc ainsi bien accompagné par ces gens qui venaient de la rivière de la Plata, au nombre de cent cinquante hommes, tous cavaliers bien armés et bien équipés. Ce fut un

malheur que Diegue Centeno se cacha comme il fit, au lieu de prendre le chemin que prit Lope de Mendoze, ainsi qu'il y avait apparence qu'il le dût faire, comme il l'avait fait autrefois, parce que s'il l'eût fait effectivement, on ne peut presque douter que les affaires n'eussent mieux réussi qu'elles ne firent.

CHAPITRE III.

Carvajal marche contre Lope de Mendoze et ses gens, les combat, remporte la victoire, et fait mourir les principaux.

Carvajal était en chemin pour aller d'Arequipa à la ville de Plata, avec dessein d'y faire du séjour, parce qu'il avait déjà appris les heureux succès de Gonzale Pizarre, qui ne trouvait plus aucune opposition dans le pays, et qui lui avait écrit, et lui avait mandé sa victoire et la mort du vice-roi. Étant arrivé à Paria, il y apprit la nouvelle de ces gens qui venaient de la rivière de la Plata, et comment ils avaient rencontré Lope de Mendoze. Il sut aussi en même temps qu'ils n'étaient pas tous bien unis, ni d'un même sentiment, et qu'ils marchaient séparément et par petites troupes, sans reconnaître, la plupart, ni capitaine, ni chef, ni aucun supérieur. Cela lui fit juger que, pour bien réussir contre eux, et les combattre à son avantage, il fallait user de

diligence, et les attaquer avant qu'ils eussent eu le temps de prendre quelques mesures pour se mieux unir, et se mettre en ordre de gens de guerre, avec des officiers et un commandant à qui ils obéissent. Ainsi, dans deux jours de temps, Carvajal fit mettre ses troupes en état le mieux qu'il put, et fut rejoint alors par les vingt arquebusiers qui retournaient de la poursuite de Lope de Mendoze. Il partit donc le plus promptement qu'il lui fut possible, marchant à grandes journées, et encourageant ses gens par les assurances qu'il leur donnait d'une victoire aisée, sans péril, et sans perte d'un seul homme, parce qu'il avait, leur disait-il, des lettres des principaux capitaines des ennemis, qui lui offraient leurs services; qu'ainsi, toute leur peine consistait dans la marche qu'ils avaient à faire pour arriver aux ennemis. D'ailleurs, s'il en connaissait quelques-uns parmi les siens qui fussent mal disposés, il les intimidait par des menaces. Il continua donc sa marche, et par le chemin, il joignit trente hommes à ceux qu'il avait déjà, de sorte qu'il se trouva en avoir deux cent cinquante en tout. De cette manière, il arriva à Pocona, qui est à quatre-vingts lieues de Paria; et un jour, vers les quatre heures après-midi, il parut en bon ordre avec ses troupes sur une hauteur. Lope de Mendoze était alors occupé à distribuer de l'argent à ceux qui en voulaient. Aussitôt qu'il vit Carvajal, de la venue duquel il avait déjà

eu avis, il mit les troupes en ordre; et considérant que toute leur force consistait dans la cavalerie, parce que presque tous les cavaliers étaient des gens considérables, bien montés et bien armés, il les posta dans une plaine, à la vue du village dans lequel ils laissèrent tout leur bagage, et Mendoze son argent, en disant qu'il espérait de leur valeur qu'ils seraient bientôt en état de le reprendre, et d'y joindre même celui de leurs ennemis. Carvajal étant descendu de dessus la colline, se posta dans un lieu que Lope de Mendoze venait de quitter, qui était une grande place enceinte de murailles, avec des ouvertures en quelques endroits. Il choisit ce lieu pour y passer la nuit, parce qu'il lui sembla commode pour empêcher que ses ennemis ne lui pussent faire aucun mal avec leur cavalerie, quand ils voudraient tenter de l'attaquer. Ce n'est pas qu'aussitôt qu'il fut entré dans ce lieu, ses gens ayant appris que Lope de Mendoze et les siens avaient laissé tout leur bagage dans la bourgade, ils se débandèrent pour l'aller piller; de manière qu'il ne demeura pas quatre-vingts hommes au camp; en sorte que si Lope de Mendoze les eût attaqués alors, il aurait pu les défaire fort aisément, et aurait eu raison de regarder comme une adresse et une ruse de guerre de laisser le bagage exposé à la discrétion et à l'avidité des ennemis, puisque souvent un semblable artifice a fait remporter des victoires signalées. Car-

vajal, voyant ce désordre dans lequel étaient ses gens, fit battre une fausse alarme, qui ne fut pas sans effet. La plupart se rendirent au camp; mais l'amour du gain et l'envie de piller étaient si forts, que la plus grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût les rassembler tous. Il y avait alors quelques complots secrets parmi les gens de Carvajal pour le tuer, à cause des mauvais traitemens qu'ils en avaient reçus dans les guerres passées, quand ils s'étaient vus victorieux. Le chef du complot était un nommé Pierre d'Avendano, secrétaire de Carvajal, et en qui il avait beaucoup de confiance. Afin de pouvoir plus aisément mettre son dessein en exécution, il envoya un Indien adroit et rusé à Lope de Mendoze pour l'en avertir, et le prier de faire cette nuit-là quelque attaque qui lui donnât la commodité d'exécuter son entreprise. Mendoze avait eu dessein de se retirer à quatre ou cinq lieues de là, dans une plaine dont la situation lui aurait été fort avantageuse pour combattre, à cause de sa cavalerie. Mais sur cet avis d'Avendano, il fit préparer ses gens pour attaquer les ennemis après que la lune serait couchée. Il prit cette précaution d'attendre qu'il fît obscur, pour éviter en partie le péril des armes à feu; alors il s'avança en bon ordre vers les ennemis, ayant envoyé devant quelques coureurs qui prirent un des soldats de Carvajal; on interrogea cet homme, et après en avoir tiré les éclaircisse-

mens qu'on jugea à propos, on s'avança vers les entrées du clos où étaient postées les troupes ennemies. Ces entrées étaient gardées par des arquebusiers et par des piquiers. On les attaqua vigoureusement et avec beaucoup de courage; ils se défendirent de même. Le bruit des arquebuses et les cris des combattans empêchaient qu'ils ne se pussent entendre les uns les autres, et l'obscurité de la nuit augmentait la confusion et la terreur. Le mestre-de-camp courait de toutes parts pour animer ses gens, donner ses ordres, et pourvoir à tout ce qui lui paraissait nécessaire. Dans ce temps-là, Pierre d'Avendano prit avec lui un arquebusier, qui était de son complot, et lui montrant Carvajal, l'encouragea à le tirer, et ne manquer pas son coup. Celui-ci tira en effet; mais l'obscurité fut cause qu'il n'ajusta pas son coup comme il aurait souhaité, et lui donna seulement dans les fesses. Carvajal, se sentant blessé, et voyant bien que le coup qu'il avait reçu venait de quelques-uns des siens, et non des ennemis, il jugea à propos de dissimuler pour l'heure; et prenant avec soi Avendano, de qui il n'avait aucun soupçon, il se retira un peu à quartier, où il prit un vieux habit brun et un méchant chapeau, puis retourna au lieu du combat. Pierre d'Avendano le montra derechef à un autre arquebusier, qui le tira sans le toucher: cependant ceux de dehors demandaient à haute voix si Carvajal était mort. Voyant

qu'on ne leur répondait point, et qu'on défendait toujours vigoureusement les entrées, sans qu'il leur fût possible de les forcer, Lope de Mendoze fit retirer les siens, et Carvajal demeura dans le clos. Le nombre des morts de part et d'autre fut de quatorze en tout, et il y eut quelques blessés. Carvajal se fit panser secrètement, dissimulant pour lors sa blessure; de sorte qu'elle ne vint point à la connaissance de ses troupes. Dans ce temps-là, un soldat de l'armée de Carvajal, nommé Palencia, quitta son camp, et s'en alla trouver Lope de Mendoze, à qui il apprit tout ce qui s'était passé, et de plus, lui donna avis que le bagage de Carvajal était à cinq ou six lieues de là, dans un lieu qu'il lui marqua, et qu'il y avait quantité d'or et d'argent, quelques chevaux, des arquebuses et de la poudre. Lope de Mendoze, sur cet avis, partit incontinent, et marcha pendant la nuit avec ses gens, étant conduit par le soldat qui lui avait donné cet avis. Il arriva donc à l'improviste au lieu où était ce bagage; et comme la nuit était fort obscure, il y eut plus de soixante-dix de ses gens qui s'égarèrent et demeurèrent derrière : néanmoins, étant arrivé quelque temps avant le jour, avec ceux qui le purent suivre, il se rendit aisément maître de tout sans trouver aucune résistance. Après cela, considérant qu'il n'avait pas assez de monde pour résister à Carvajal, et se mettre en état de l'attendre, il prit la résolution de se retirer par ce

même désert dont on a parlé, et qui avait servi d'asile à Diegue Centeno. Il emmena avec lui ceux qui le purent suivre, qui furent au nombre de cinquante hommes seulement, parce que tous les autres étaient demeurés en arrière. Ainsi, ils arrivèrent à une rivière qui est à deux lieues et demie de Pocona. Carvajal, ayant appris ce qui se passait, décampa, et poursuivit les ennemis avec tant de diligence, qu'il les joignit sur le bord de cette rivière où ils s'étaient postés. Comme ils avaient beaucoup fatigué pendant toute la nuit, pour se délasser, les uns dormaient, les autres mangeaient. Carvajal, avec cinquante hommes seulement qui l'avaient pu suivre, par la diligence avec laquelle il avait marché, et la difficulté des chemins, les attaqua sur le midi. Ils crurent qu'il était suivi de tous ses gens, et ainsi ils se débandèrent, et se mirent en fuite, chacun se sauvant comme il pouvait. Lope de Mendoze, et Pierre d'Heredia furent pris, et on leur fit incontinent couper la tête, avec six ou sept autres des principaux qu'on traita de la même manière. Carvajal prit tout leur bagage, tant celui qu'ils lui avaient enlevé, que celui qu'ils avaient d'ailleurs, et s'en retourna ainsi à Pocona. Il promit de ne faire aucun mal à tous ceux qui avaient échappé à la première furie du soldat, et leur fit même rendre leurs armes et leurs chevaux, avec tout le reste de ce qui leur avait été pris. Il n'en retint que fort peu auprès

de lui, et envoya les autres à Gonzale Pizarre. Après cela, il partit avec ses troupes, emmenant avec lui Alfonse de Camargo et Louis Perdomo, qui sont ceux que nous avous dit qui avaient fui avec Lope de Mendoze, et auxquels Carvajal accorda la vie, parce qu'ils lui découvrirent beaucoup d'argent que Diegue Centeno avait caché en terre auprès de Paria. En effet, il y trouva plus de cinquante mille écus, et s'en alla ainsi avec cet argent et ses troupes à la ville de Plata, dans la résolution d'y faire pendant quelque temps sa résidence. Quand il y fut arrivé, il y établit des juges et des magistrats de sa main, et envoya des messagers par tout le royaume pour publier ses heureux succès. Il demeura cependant à Plata, amassant de toutes parts, et avec grand soin, tout l'argent qu'il lui était possible, sous prétexte d'envoyer du secours à Gonzale Pizarre; mais à la vérité il en retenait la plus grande partie pour lui-même.

CHAPITRE IV.

On découvre les mines de Potosi : le capitaine Carvajal s'en rend maître.

Le capitaine Carvajal ayant si bien réussi dans toutes ses entreprises, et les événemens ayant toujours si bien répondu à ses désirs, qu'il ne trouvait plus aucune opposition dans le pays où il était, il semble que la fortune, comme on parle, le voulût mettre au comble du bonheur par la découverte des plus riches mines dont on eût encore oui parler. Voici comment. Quelques Indiens qui appartenaient à Jean de Ville Roel, habitant de la ville de Plata, trouvèrent à dix-huit lieues de cette ville, en voyageant de ce côté-là, une montagne fort haute, et seule au milieu d'une plaine dont elle était environnée : ils reconnurent par quelques indices qu'il y avait des mines d'argent; ils en tirèrent pour essai, et l'ayant fondu et épuré, ils trouvèrent que la mine

était fort bonne et fort riche, parce que tout ce qu'ils en tirèrent était de l'argent très-fin, et que là où elle rendait le moins, ils tiraient d'un quintal quatre-vingts marcs, ce qui est plus que tout ce qu'on a vu ou entendu dire d'aucune autre mine. Quand on apprit cela dans la ville de Plata, les magistrats se transportèrent sur le lieu, et firent une répartition entre les habitans de la ville, mettant des bornes pour marquer où chacun aurait à faire travailler, selon les endroits qui paraissaient plus avantageux à chacun, et qu'ils pouvaient obtenir. Les Indiens yanaconas (c'est-à-dire qui appartenaient aux chrétiens, comme leurs serviteurs) qui allèrent pour travailler à ces mines, furent en si grand nombre, qu'en peu de temps il s'y en trouva plus de sept mille établis dans le voisinage. Ils travaillèrent aussi avec tant de soin et d'industrie, que, par accord fait avec leurs maîtres, chaque Indien fournissait au sien deux marcs d'argent par semaine; ce qu'ils faisaient avec tant de facilité, que chacun en pouvait encore retenir autant et plus pour lui-même. La mine ou marcassite qu'on tire des veines de cette montagne, est de telle nature, qu'on ne la peut fondre de la manière ordinaire avec les soufflets, comme on fait les autres tirées d'ailleurs; mais il faut nécessairement, pour en venir à bout, se servir de ces guairas, ou petits fourneaux des Indiens, où l'on met du charbon et de la fiente de brebis qui s'allument

d'eux-mêmes par le vent sans aucun autre instrument. On nomma ces mines les mines de Potosi, parce que c'était le nom de tout ce canton-là. La facilité que les Indiens y trouvaient, et le grand profit qu'ils en retiraient pour eux-mêmes, outre ce qu'ils en donnaient à leurs maîtres par la convention faite avec eux, furent cause que quand ils y étaient une fois entrés on ne pouvait plus les obliger à en sortir pour les faire travailler ailleurs. En effet, ils étaient à couvert dans ce lieu-là de tous les périls, et exempts de toutes les peines à quoi ils étaient exposés, et qu'ils avaient à supporter dans les autres mines par les soufflets, la fumée et les exhalaisons du charbon et de la matière même qui se fond. On ne manqua pas de faire incontinent porter de ce côté-là les vivres nécessaires. Cependant le nombre des gens qui s'y rendaient était si grand, que la nécessité s'y fit bientôt sentir; en sorte que le sac de maïs y valut jusqu'à vingt écus, et le sac de froment le double; un petit sac de coca trente pesos; cela passa même plus loin dans la suite. La grande richesse de ces mines fit abandonner les autres de ce voisinage, particulièrement celles de Porco, d'où Fernand Pizarre avait pourtant trouvé le moyen de tirer de grandes richesses. Tous ceux qui travaillaient à tirer de l'or à Carabaya et dans les rivières, quittèrent et se rendirent à Potosi, où ils trouvaient incomparablement plus de profit que dans les autres.

lieux. Ceux qui sont entendus en ces sortes de choses, croient par plusieurs signes qu'ils remarquent que cette mine continuera toujours d'être bonne, et ne s'épuisera pas aisément. Carvajal ne manqua pas de profiter d'une occasion si favorable, et commença à amasser de l'argent avec beaucoup de soin et d'empressement. Premièrement, il s'appropria tous les Indiens yanaconas qui appartenaient aux habitans qui lui avaient été contraires, et qui étaient morts, ou s'en étaient fuis; de plus, il assembla plus de dix mille moutons qui servaient à porter des vivres, et qui appartenaient aux Indiens de sa majesté ou aux autres, si bien qu'en peu de temps il amassa près de 200,000 francs, sans en faire aucune part aux soldats qui l'avaient suivi. Cela les chagrina et les irrita si fort contre lui, qu'ils complotèrent de le tuer. Les chefs de l'entreprise étaient Louis Pardomo, Alfonse de Camargo, Diegue de Balsameda et Diegue de Luxan, qui, avec plusieurs autres jusqu'au nombre de trente, avaient résolu d'exécuter la chose, environ un mois ou un peu plus après que Carvajal fut arrivé à la ville de Plata. Quelque obstacle qu'ils rencontrèrent à l'exécution de leur dessein le leur fit différer, et remettre à un autre jour que celui qu'ils avaient pris. On ne sait comment cependant la chose vint à la connaissance de Carvajal, qui fit mourir cruellement Louis Pardomo, Camargo, Orbaneia, Balsameda et dix ou douze autres des principaux, et

bannit les autres. Ces exécutions sévères et cruelles qu'il faisait sans miséricorde en de pareilles occasions, intimidèrent si fort tout le monde, que personne après cela n'osait plus entreprendre rien de semblable, parce que non-seulement l'intention et la volonté d'attenter quelque chose contre lui, quand elle était connue, passait pour un crime irrémissible; mais sur les moindres soupçons même, il n'y allait pas moins que de la vie : ainsi, un frère n'osait là-dessus se fier à son frère. On peut par-là répondre à ce que plusieurs personnes considérables ont imputé aux serviteurs de sa majesté, en les accusant de faiblesse ou de négligence, de n'avoir pas fait périr Carvajal comme il le méritait. En effet, il semble qu'il y avait assez de gens qui avaient intérêt à l'entreprendre, pour se tirer d'une servitude si cruelle et si périlleuse que celle où on était avec lui; mais la surprise qu'on peut avoir là-dessus doit cesser, quand on considérera qu'il se forma en effet plusieurs complots contre lui, mais qui vinrent toujours à sa connaissance, et que quatre ou cinq qu'il découvrit, coûtèrent la vie à plus de cinquante personnes. Cela faisait donc que tout le monde était intimidé, d'autant plutôt que, donnant de grosses récompenses à ceux qui lui découvraient quelque dessein formé contre lui, il y en avait peu qui osassent se hasarder à en former; on aimait mieux temporiser et attendre un temps et des conjonctures plus

favorables pour se voir délivrer de ce cruel tyran. Il demeura donc ainsi paisible et tranquille dans la ville de Plata, faisant souvent savoir des nouvelles de ce qui se passait à Gonzale Pizarre, et lui envoyant aussi bonne quantité d'argent, tant de ce qui lui appartenait de droit, que du quint royal qu'il prenait, et des biens de ceux qu'il faisait mourir, dont il prenait les Indiens, et en tirait les revenus, sous prétexte de les employer pour les frais de la guerre.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre part de Quito, et va à los Reyes ; ce qu'il y fait et comment il y agit.

Après la défaite et la mort du vice-roi, Gonzale demeura assez long-temps à Quito, dépêchant plusieurs commissions pour les gens de guerre qu'il envoyait en divers endroits. Il en envoya quelques-uns avec l'adelantado Benalcazar, à qui il pardonna, et qu'il reçut en ses bonnes grâces; d'autres avec le capitaine Ulloa, qui était venu du Chili, de la part de Pierre de Valdivia, pour demander du secours, afin de pouvoir faire des conquêtes en ce pays-là. Il en envoya aussi d'autres en d'autres lieux, si bien qu'il demeura avec environ cinq cents hommes, se réjouissant et faisant des fêtes presque continuelles, depuis le dix-huit de janvier de l'an mil cinq cent quarante-six, jour auquel se donna la bataille où le vice-roi fut tué, jusqu'à la mi-juillet de la même année. On parlait diversement des raisons

qui l'obligeaient à faire un séjour si considérable dans cette ville. Les uns disaient que c'était pour être plus promptement informé des nouvelles et des ordres qui viendraient d'Espagne; les autres pensaient que c'était à cause du grand profit qui lui revenait des mines d'or qu'on avait découvertes en ce pays-là; mais il y en avait aussi qui étaient persuadés qu'il était retenu par l'amour qu'il avait pour cette femme dont on a parlé, et dont il avait fait tuer le mari par ce Vincent Pablo, qui fut condamné à mort et exécuté pour ce crime à Valladolid. Cette femme se trouva grosse après la mort de son mari; son père fit mourir l'enfant qu'elle mit au monde, et pour ce crime Pierre de Puelles le fit pendre. Enfin, Gonzale Pizarre résolut de partir de Quito, pour aller à los Reyes, et faire quelque séjour. On disait qu'une des principales raisons qui lui avait fait prendre cette résolution, était les soupçons qu'il avait contre son lieutenant dans cette ville, le capitaine Lorenzo d'Aldana, qui était si aimé de tout le monde, qu'il se trouvait à peu près en état de réussir en tout ce qu'il aurait voulu entreprendre. Pizarre avait aussi quelques soupçons contre son mestre-de-camp Carvajal, qu'il craignait qu'il ne s'enorgueillît par tant de victoires qu'il avait remportées, et qui, se voyant fort éloigné de lui, pourrait aisément se mettre dans l'esprit de secouer le joug de son autorité, et se rendre indépendant. Il partit donc de

Quito, y laissant pour son lieutenant et capitaine-général Pierre de Puelles, avec trois cents hommes. Il avait beaucoup de confiance en lui, parce qu'il l'avait secouru à propos et dans son grand besoin, lorsqu'il allait de Cusco à los Reyes, et que son armée était sur le point de se dissiper et de l'abandonner, si Puelles n'y fût arrivé à propos pour les encourager tous. Outre cela encore, il lui semblait de voir en ce capitaine plusieurs qualités, qui lui promettaient une entière sûreté de sa part, et que même si sa majesté envoyait quelques gens par le gouvernement de Benalcazar, Pierre de Puelles serait homme à les empêcher de pouvoir entrer dans le pays, et à leur résister vigoureusement. Sur la route, Gonzale Pizarre agissait, et était traité partout en homme qui jouissait paisiblement et tranquillement de son autorité de gouverneur du Pérou, et qui semblait en si grande sûreté, qu'il n'avait aucun revers à craindre, et que sa majesté même serait obligée de lui faire quelque parti avantageux. D'ailleurs, ses serviteurs et ses soldats lui obéissaient et le respectaient, comme des gens qui paraissaient pleinement persuadés qu'ils avaient à dépendre toute leur vie de lui, et passer le reste de leurs jours soumis à son autorité. On tenait pour bonnes et sûres les répartitions d'Indiens qu'il faisait, et on ne doutait pas qu'elles ne fussent de longue durée. Lui et ses principaux officiers feignaient et publiaient

qu'ils recevaient souvent des lettres de plusieurs grands seigneurs d'Espagne, qui le louaient et approuvaient ce qu'il avait fait, le justifiant par les infractions qu'on avait faites aux priviléges et aux droits légitimes dont on jouissait au Pérou, et lui offrant même leur faveur et leur crédit pour appuyer ses intérêts. Ce n'est pas que les gens un peu éclairés ne connussent clairement que ce n'était qu'un artifice, et une chose inventée à plaisir et sans aucun fondement dans la vérité. Quand il fut arrivé à la ville de Saint-Michel, ayant appris qu'il y avait dans ce voisinage plusieurs Indiens non soumis, il donna ordre qu'on fît un nouvel établissement dans la province de Garrochamba, afin de pouvoir aisément les attaquer de là. Il laissa pour chef de cette entreprise le capitaine Mercadillo, avec cent trente hommes, réglant entre eux par avance le partage du pays et des conquêtes qu'ils y feraient. Il envoya le capitaine Porcel avec soixante hommes pour continuer sa conquête des Bracamoros. En tout cela, il voulait faire croire qu'il agissait ainsi pour le bien et l'avantage du pays; mais son intention principale était de tenir toujours des gens de guerre en état et en haleine, en cas qu'il vînt à en avoir besoin. Outre ce qu'on vient de dire, Gonzale Pizarre avait envoyé, en partant de Quito, le licencié Carvajal, avec quelques soldats, par mer, dans les navires que le capitaine Jean Alfonse Palomino avait amenés de

Nicaragua, de la poursuite de Verdugo, et lui avait donné ordre de pourvoir, en chemin faisant, à tout ce qu'il jugerait nécessaire pour la sûreté de la côte. Carvajal se rejoignit à Pizarre dans la ville de Truxillo, et ils allèrent ensemble par terre avec deux cents hommes jusqu'à los Reyes. Quand ils furent arrivés auprès de la ville, il y eut divers sentimens sur les cérémonies qu'on ferait pour l'entrée et la réception de Pizarre. Ses capitaines disaient qu'il fallait sortir au-devant de lui avec le dais, sous lequel il marcherait à la manière des rois; d'autres, par une flatterie encore plus outrée, voulaient qu'on abattît une partie des murailles de la ville, et quelques maisons, et qu'on lui fît ainsi un nouveau chemin pour son entrée, afin de conserver d'autant mieux le souvenir de sa victoire, comme on faisait autrefois à Rome à ceux à qui on accordait l'honneur du triomphe. Gonzale Pizarre suivit en cela, comme il faisait dans toutes les choses importantes, le sentiment et l'avis du licencié Carvajal, qui fut d'entrer à cheval, précédé par ses capitaines, qui marchaient à pied, tenant leurs chevaux par la bride; il avait à ses côtés l'archevêque de los Reyes, l'évêque de Cusco, l'évêque de Quito et l'évêque de Bogota, qui était venu par la voie de Carthagène pour se faire consacrer au Pérou. Pizarre était aussi accompagné dans son entrée par son lieutenant Laurenço d'Aldana, et tous les ma-

gistrats et les habitans de la ville, sans qu'il en manquât aucun. Les rues étaient propres et bien ornées, jonchées d'herbes et de fleurs; les cloches de toutes les églises et de tous les monastères sonnaient, et devant lui marchait une musique composée de trompettes, de timbales et de plusieurs autres instrumens. Pizarre fut conduit ainsi en pompe jusqu'à la grande église, puis de là jusqu'à sa maison. Depuis ce temps-là, il commença à agir avec beaucoup plus de hauteur, et marquer plus d'orgueil qu'il n'avait encore jamais fait, suivant les grandes idées qu'il s'était faites de soi-même par tous ces dehors, selon le caractère des petits esprits. Il avait une garde de quatre-vingts hallebardiers, outre plusieurs cavaliers qui l'accompagnaient toujours. Personne n'osait s'asseoir en sa présence, et il y avait fort peu de gens pour qui il se découvrît. Toutes ces façons de faire, et ces hauteurs, jointes aux paroles désobligeantes et injurieuses qu'il disait souvent à plusieurs, mécontentèrent tout le monde. Il faut ajouter encore qu'il donnait un autre sujet de mécontentement aux gens de guerre, en ne les payant point. Tout cela ne manqua pas de produire son effet dans la suite, comme on le verra, bien qu'on dissimulât sans découvrir ses sentimens, jusqu'à ce qu'on en trouvât une occasion favorable.

CHAPITRE VI.

Le licencié de La Gasca reçoit des ordres et commission de sa majesté, pour rétablir la paix et remettre les choses en bon état au Pérou : il s'embarque et arrive à Terre-Ferme.

SA MAJESTÉ Charles V, empereur et roi d'Espagne, était en Allemagne avec toute sa cour, dans le temps qu'il apprit ce qui se passait au Pérou : il était alors occupé à ruiner et détruire le parti des luthériens, et des autres qui s'étaient séparés de l'église romaine, pour les réduire et les ramener par la force, à la reconnaître et à lui obéir. Ce monarque voulut parler lui-même à Diegue Alvarez de Cueto, beau-frère du vice-roi, et à François Maldonat, envoyé par Gonzale Pizarre : ils étaient allés l'un et l'autre pour rendre compte à sa majesté de ce qui s'était passé au Pérou ; mais on ne savait encore rien à la cour de la mort du vice-roi Blasco Nugnez Vela ; et en effet, il était impossible qu'on en eût alors pu apprendre la nouvelle. On commença

donc à examiner quels remèdes il faudrait apporter aux maux qu'on connaissait : il est vrai que l'affaire tira un peu en longueur, parce que sa majesté n'était pas en Espagne, et que souvent même il était attaqué de maladie. Enfin, la résolution fut prise d'envoyer au Pérou le licencié Pierre de La Gasca, qui était alors du conseil de la sainte et générale inquisition. C'était un homme dont les lumières et la prudence étaient fort connues, par les diverses expériences qu'on en avait faites en plusieurs affaires, et particulièrement par les bons ordres qu'il avait mis, et les préparatifs qu'il avait faits peu d'années auparavant dans le royaume de Valence contre la flotte des Turcs et des Maures qu'on y attendait, comme aussi dans les autres choses concernant les nouveaux convertis de ce royaume, qui se passèrent pendant le temps qu'il était occupé à l'expédition de quelques affaires concernant le saint-office, et pour lesquelles sa majesté lui avait donné commission. Le titre qu'on lui donna, en l'envoyant au Pérou, fut celui de président de l'audience royale de ce royaume-là, avec un plein pouvoir pour tout ce qui concernait le gouvernement du pays, pour en calmer tous les mouvemens, et y rétablir la paix, et pardonner, comme il le jugerait à propos, toutes les fautes commises avant son arrivée, comme aussi celles qui se commettraient pendant son séjour. Il emmena avec lui, pour auditeurs, le licencié André

de Ganas, et le licencié Renteria. On lui donna aussi tous les pouvoirs et les ordres nécessaires pour lever des troupes, en cas de besoin. Il est vrai que ses ordres furent secrets, et qu'on ne voulut pas les publier ni en faire bruit, parce qu'on voulait tenter les voies de la douceur, et qu'ainsi il ne parlait que de grâce et de pardon, et d'employer tous les moyens les plus doux qu'il lui serait possible de trouver, pour le rétablissement de la paix et de la tranquillité de ce pays-là. Il s'embarqua, et mit à la voile dans le mois de mai de l'an mil cinq cent quarante-six, sans emmener avec lui aucuns soldats, mais seulement ses valets et les officiers de sa maison. En arrivant à Sainte-Marthe, il apprit comment Melchior Verdugo avait été battu et défait par les gens de Hinoiosa, et qu'avec ce qu'il avait pu sauver de sa déroute, il l'attendait à Carthagène. Cela lui fit prendre la résolution de passer à Nombre de Dios, pour ne donner aucun soupçon à Hinoiosa et à ses gens, et ne les effaroucher point. Il savait qu'ils haïssaient extrêmement Verdugo, et que s'il lui parlait ou l'emmenait avec lui, il ne leur en faudrait pas davantage pour les empêcher de le recevoir, ou de l'écouter lui-même. Il alla donc mouiller au port de Nombre de Dios, où Hinoiosa avait laissé Hernan Mexia de Gusman avec cent quatre-vingts hommes pour garder ce lieu-là et le voisinage contre Melchior Verdugo. Le président fit mettre à terre le

maréchal-de-camp Alfonse d'Alvarado, qui était venu avec lui d'Espagne; Alvarado parla à Hernan Mexia, et lui fit savoir la venue du président, lui apprenant qui il était, et pourquoi il venait. Après plusieurs discours, ils prirent congé l'un de l'autre, et se séparèrent sans s'être ouverts ni avoir déclaré leurs sentimens, parce que chacun d'eux avait ses soupçons et se tenait sur ses gardes. Alfonse d'Alvarado retourna au vaisseau, et Fernand Mexia envoya supplier le président de vouloir débarquer et venir à terre; ce qu'il fit. Mexia étant allé au-devant de lui dans une barque, avec vingt arquebusiers, et ayant laissé le reste de ses troupes en ordre sur le bord de la mer, il entra dans la chaloupe du président, et le conduisit à terre, où il lui fit faire une salve et le fit recevoir avec beaucoup d'honneur. Après cela, le président l'ayant tiré à part, lui parla en particulier, et lui dit le sujet et les raisons de sa venue. Mexia, de son côté, lui ouvrit son cœur, et lui témoigna « que son intention était d'obéir à » sa majesté, et lui rendre ses services; que pour » cela, il y avait long-temps qu'il désirait de voir » venir quelqu'un de sa part; qu'heureusement les » choses se trouvaient dans une disposition très-fa- » vorable pour se découvrir, et faire ce qu'il avait » résolu, sans que personne s'y pût opposer, parce » qu'il se trouvait alors à la tête, et seul commandant » de la plupart des troupes de Gonzale Pizarre qui

» étaient dans le voisinage, et dont la plus considé-
» rable partie était dans cette ville de Nombre de
» Dios; que Hinoiosa et les autres capitaines étant
» allés à Panama, il se trouvait en état, si le prési-
» dent le jugeait à propos, de se déclarer hautement
» et ouvertement pour sa majesté, et qu'il était tout
» prêt de le faire; qu'ils pourraient aller ensemble
» à Panama, et se rendre aisément maîtres de la
» flotte par les moyens qu'il lui expliqua; que de
» plus, il jugeait par des conjonctures assez vrai-
» semblables, que Hinoiosa et ses capitaines, étant
» bien instruits des intentions du président, et du
» dessein de sa venue, ne lui feraient aucune oppo-
» sition, mais le recevraient avec plaisir. » Le pré-
sident le remercia de ses bonnes intentions, et lui
dit « qu'il fallait, autant qu'il serait possible,
» prendre les voies de la douceur, parce que l'in-
» tention de sa majesté était qu'on remît le calme
» et la tranquillité dans le pays, sans être obligé
» d'en venir à la guerre, s'il y avait moyen; et qu'ainsi
» il avait dessein de faire tout ce qu'il pourrait pour
» cela, et qu'il était bien aise que tout le monde en
» fût averti; que personne ne pouvant ignorer
» qu'une des principales causes des mouvemens et
» des désordres qu'on voyait dans le pays, avait été
» la rigueur excessive du vice-roi, il était juste de
» faire connaître à tous la douceur avec laquelle le
» roi voulait qu'on y remédiât; qu'on pouvait es-

» pérer que cela étant connu et publié, et chacun » trouvant par ce moyen sa sûreté dans son devoir, » il n'y en aurait guère qui ne se fissent un plaisir » d'y rentrer, et de témoigner à sa majesté leur » respect et leur obéissance par leurs services, plutôt » que de vouloir passer pour des sujets rebelles à » leur souverain; qu'ainsi son intention était de ne » rien entreprendre jusqu'à ce qu'il eût fait con- » naître à tout le monde ce qu'il venait de dire. » Hernan Mexia témoigna au président qu'il était prêt de suivre ses ordres, et de se soumettre à tout ce qu'il jugerait à propos; mais qu'il croyait être obligé de l'avertir « qu'ils se trouvaient alors maîtres » des gens de guerre, et en état d'en disposer, et » de faire réussir les choses comme ils désiraient, » sans aucun péril; qu'il n'en serait pas de même » quand ils seraient à Panama, où les soldats se- » raient en la puissance de Hinoiosa et suivraient ses » ordres, ce qui pourrait rendre le succès plus dou- » teux et plus incertain. » Cependant le président persista dans sa résolution, et Mexia s'y conforma, tenant la chose secrète entre eux deux, jusqu'à ce que les affaires eussent pris le tour qu'on dira dans la suite.

CHAPITRE VII.

Ce que fit Hinoiosa ayant appris la venue du président, et la réception que Fernand Mexia lui avait faite.

Pierre Alfonse de Hinoiosa, général de Gonzale Pizarre, ayant appris à Panama la réception que Hernan Mexia avait faite au président, en eut beaucoup de chagrin, tant parce qu'il ignorait quels étaient les ordres du président, que parce que Mexia avait fait la chose sans la lui communiquer. Il lui écrivit donc là-dessus d'une manière forte et même dure; et quelques amis que Mexia avait à Panama, lui écrivirent aussi de n'y point aller, parce que Hinoiosa était fort mécontent de lui. Nonobstant tout cela, après en avoir conféré avec le président, pour éviter que le retardement ne fît naître dans l'esprit des soldats quelques soupçons fâcheux sur le sujet de sa venue et de ses desseins, ils convinrent que Mexia partirait incontinent pour Panama, afin

de communiquer l'affaire à Hinoiosa. Il se mit donc au-dessus des soupçons qu'on voulait lui donner, et des frayeurs qu'on voulait lui faire, se confiant dans l'amitié de Hinoiosa, et dans la connaissance qu'il avait de son humeur. Ainsi il partit, et se rendit à Panama, où il expliqua les raisons de sa conduite, et pourquoi il avait reçu le président; ajoutant, pour se mieux disculper, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avait fait ne pouvait être d'aucun préjudice. Hinoiosa fut satisfait de ses raisons; après quoi Mexia retourna à Nombre de Dios, et le président s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint séparément sur le sujet de sa venue Hinoiosa et tous ses capitaines; ce qu'il fit avec tant de prudence et de secret, que sans qu'ils s'entre-communiquassent rien les uns aux autres, il les sut si bien gagner, qu'il se mit en état de pouvoir leur parler ouvertement et publiquement à tous, pour les amener à ses sentimens, et les engager à suivre ses intentions. A l'égard des soldats, il leur fournissait ce dont ils avaient besoin, regardant comme un des principaux moyens pour bien réussir dans ses desseins, la douceur et l'honnêteté qu'il avait pour tout le monde. Aussi est-il vrai que c'était un fort bon moyen pour gagner l'affection des soldats, surtout en ce pays-là. Néanmoins, le président faisait cela sans bassesse, et sans faire aucun tort à son rang et à son autorité. Le maréchal Alfonse d'Alva-

rado lui fut fort utile, et le servit beaucoup dans toutes ces négociations, tant par le grand nombre de ses amis, que parce que ceux-mêmes qui n'en étaient pas, voyant un homme de son mérite et de son poids, qui était depuis si long-temps dans les Indes, et qui avait eu des liaisons fort étroites d'amitié et d'obligation avec le marquis et ses frères, prendre alors le parti qu'il prenait, cela leur paraissait une raison suffisante pour leur donner au moins de violens soupçons contre celui de Gonzale Pizarre, et les disposer à l'abandonner. Hinoiosa ne s'était pourtant point encore déterminé ni déclaré pour le président. Il avait même mandé sa venue à Gonzale Pizarre. Il y avait aussi de ses capitaines, et des principaux de ceux qui l'accompagnaient, qui avaient écrit à Pizarre, même avant que le président arrivât à Panama, qu'il ne leur semblait pas à propos qu'on le laissât entrer au Pérou. Dans la suite ils changèrent d'avis par les moyens que nous avons dits. Cependant le président sut si bien tourner les choses, et si bien ménager l'esprit de Hinoïosa, qu'il visitait fort souvent, que de son consentement il envoya un de ceux qu'il amenait d'Espagne à Gonzale Pizarre, pour lui porter des lettres, et lui apprendre sa venue et ses intentions. Il y en avait une de sa majesté, que le président accompagna d'une des siennes. Ce fut Pierre Hernandez Paniagua, de la ville de Plaisance en Castille, qui fut

porteur de ces dépêches. On dira dans la suite ce qui lui arriva quand il fut arrivé au Pérou; mais il faut auparavant voir ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la venue du président.

Voici la lettre de sa majesté à Gonzale Pizarre.

LE ROI.

« Gonzale Pizarre, par vos lettres et par quel-
» ques relations d'autres personnes, nous avons
» appris les mouvemens du Pérou, et les désordres
» qui y sont arrivés dans toutes ses provinces, après
» l'arrivée de Blasco Nugnez Vela, que nous y avions
» envoyé en qualité de vice-roi, et celle des audi-
» teurs de l'audience royale, qui y étaient aussi allés
» avec lui. Nous avons donc su que tous les incon-
» véniens étaient venus de ce qu'on avait voulu faire
» exécuter à la rigueur les nouvelles lois et les nou-
» veaux réglemens, que nous avions jugés conve-
» nables pour le bon gouvernement de ce pays-là,
» et pour le bon traitement que nous désirons qui
» soit fait aux habitans naturels du pays. Nous
» sommes persuadé que vous et ceux qui vous ont
» suivi, n'avez pas eu intention de rien faire contre

» notre service, mais seulement de vous opposer à
» la rigueur excessive et à la dureté inexorable
» du vice-roi, qui ne voulait absolument rien accor-
» der aux supplications qu'on lui faisait, et aux re-
» quêtes qu'on lui présentait là-dessus. Étant donc
» bien informé de tout cela, et ayant ouï là-dessus
» François Maldonat, en tout ce qu'il a voulu nous
» dire, tant de votre part que de celle des habitans
» de ces provinces, nous avons jugé à propos d'y
» envoyer pour notre président le licencié de La
» Gasca, qui est de notre conseil de la sainte et
» générale inquisition, auquel nous avons donné
» commission et pouvoir de faire ce qu'il jugera
» convenable pour remettre le repos et la tranquil-
» lité dans le pays, y disposer les affaires, et y
» donner les ordres d'une manière propre pour
» l'avancement du service et de la gloire de Dieu,
» pour le bien et l'avantage du pays, et pour l'uti-
» lité, tant de nos sujets qui sont allés s'y établir,
» que de ses habitans naturels. C'est pourquoi nous
» voulons et entendons, et vous recommandons
» très-expressément que vous ayez à obéir ponc-
» tuellement à tout ce que ledit licencié vous ordon-
» nera de notre part, comme si nous-même vous
» l'ordonnions de notre propre bouche; que de
» plus vous l'assistiez et lui donniez aide et faveur
» en tout ce qu'il vous requerra, et qui sera néces-
» saire pour l'exécution des ordres que nous lui

» avonsdonnés, suivant et de la manière qu'il vous
» les fera connaître, et vous en sommera de notre
» part, et selon la confiance que nous avons en
» votre fidélité. Vous assurant aussi, de notre côté,
» que nous nous souvenons, et nous souviendrons
» en temps et lieu, des services que vous et le mar-
» quis dom François Pizarre, votre frère, nous avez
» rendus, pour faire sentir à ses enfans et à ses frères
» les effets de notre bienveillance. De Venelo, le
» seizième de février mil cinq cent quarante-
» six. » Signé,

MOI le ROI.

Par ordre de sa majesté,

François d'Eraso.

LETTRE

DU PRÉSIDENT A GONZALE PIZARRE.

« MONSIEUR,

» Dans l'espérance que j'avais de partir promp-
» tement pour me rendre au Pérou, je ne vous ai
» pas jusqu'ici envoyé la lettre de sa majesté impé-
» riale, notre légitime souverain, ni ne vous ai non
» plus écrit pour vous faire savoir mon arrivée en
» ces quartiers, parce qu'il me paraissait plus con-
» forme au respect et à l'obéissance que je dois à
» sa majesté, de vous remettre moi-même sa lettre
» entre les mains, sans la faire précéder par
» quelqu'une des miennes. Cependant, mon-
» sieur, voyant que mon départ de ce lieu est dif-
» féré, et apprenant que vous faites assembler à
» Lima les habitans du pays pour consulter sur les
» affaires qui se sont passées, et voir ce qu'il y aura
» à faire dans les conjonctures présentes, j'ai cru

» qu'il était à propos de ne tarder pas plus long-
» temps à vous envoyer la lettre de sa majesté, et
» que je la devais accompagner de celle-ci ; ce que je
» fais en vous les envoyant par le présent porteur,
» Pierre Hernandez Paniagua, qui est une personne
» d'honneur et de mérite, et qui fait profession
» d'être du nombre de vos amis et de vos servi-
» teurs. Je puis bien vous dire, monsieur, qu'on
» a délibéré et consulté fort mûrement et fort soi-
» gneusement en Espagne sur tout ce qui s'est passé
» au Pérou depuis que le vice-roi Blasco Nugnez
» Vela y fut arrivé, et qu'après un soigneux examen
» sa majesté ayant ouï les sentimens de ses conseil-
» lers, et bien considéré toutes choses, elle jugea
» qu'il n'y avait rien eu en tout cela qui dût faire
» croire qu'on eût été poussé par un esprit de re-
» bellion et de désobéissance, mais que les Espa-
» gnols, habitans du Pérou, avaient cru que la ri-
» gueur inflexible avec laquelle le vice-roi faisait
» exécuter les réglemens, nonobstant toutes leurs
» supplications et leurs appellations à sa majesté,
» les mettait en droit de se défendre contre un pro-
» cédé si rigoureux, au moins jusqu'à ce qu'ils eus-
» sent eu le temps d'apprendre plus précisément la
» volonté, et recevoir les ordres de sa majesté sur
» leurs remontrances. C'est cela même qui paraît
» aussi, monsieur, par la lettre que vous avez écrite
» à sa majesté, dans laquelle vous lui marquez que

» la principale raison qui vous a obligé d'accepter
» la charge de gouverneur, c'est parce qu'elle vous
» a été donnée par l'audience royale, au nom et
» sous le sceau de sa majesté, comme un emploi
» dans lequel vous lui pouviez rendre de bons ser-
» vices en l'acceptant, et dont elle pouvait au con-
» traire recevoir quelque préjudice, si vous le refu-
» siez; que c'était donc là le motif qui vous l'avait
» fait accepter, jusqu'à ce qu'il plût à sa majesté
» d'en ordonner ce qu'elle jugerait à propos; à
» quoi vous étiez résolu d'obéir en bon et fidèle su-
» jet : ce que sa majesté ayant vu et considéré,
» elle m'a envoyé expressément pour remettre le
» calme et la tranquillité dans le pays, par la ré-
» vocation des ordonnances en question, avec pou-
» voir de pardonner de sa part tout le passé, et de
» prendre le sentiment et les avis des habitans sur
» ce qui paraîtra plus convenable et plus avanta-
» geux pour le service et la gloire de Dieu, le bien
» du pays et l'avantage de tous ceux qui y habitent.
» A l'égard des Espagnols qu'on ne pourra pas
» pourvoir dans le pays, et à qui on ne pourra pas
» donner, comme aux autres, des répartitions d'In-
» diens, j'ai aussi ordre, pour remédier aux incon-
» véniens qui en pourraient naître, de leur donner
» de l'emploi, en les envoyant faire de nouvelles
» découvertes, afin qu'ils y trouvent de quoi vivre
» commodément, et qu'ils y acquièrent de l'hon-

» neur et des richesses, comme ont déjà fait plu-
» sieurs autres par ce qui a été découvert et conquis
» par eux. Je vous supplie donc, monsieur, de faire
» là-dessus des réflexions sérieuses, et de bien consi-
» dérer les choses, premièrement en chrétien, puis
» en cavalier et en gentilhomme d'honneur, sage
» et prudent. Comme vous avez toujours fait pa-
» raître beaucoup d'affection et d'attachement pour
» le bien et l'avantage de ce pays, et de ceux qui y
» habitent, vous avez assurément grand sujet de
» rendre grâces à Dieu de ce que dans une affaire
» si importante et si délicate, ni sa majesté, ni ceux
» qui sont auprès d'elle, n'ont pas pris ce que vous
» avez fait comme une rebellion et une révolte
» contre l'autorité légitime de votre souverain,
» mais plutôt comme une juste défense de vos
» droits et de ceux des autres Espagnols habitans
» du Pérou, en attendant la décision de sa majesté
» sur vos supplications et vos requêtes présentées
» là-dessus. Ainsi, monsieur, puisque sa majesté,
» comme un prince véritablement catholique, qui
» aime l'équité et la justice, vous a accordé à vous
» et aux autres ce qui vous appartenait, et que vous
» demandiez par vos requêtes, en vous déchargeant
» de l'observation des réglemens dont vous vous
» plaigniez, et que vous disiez vous être si préjudi-
» ciables, il est juste que de votre côté vous agis-
» siez aussi en bon et fidèle sujet, et que vous fas-

» siez paraître votre soumission et votre fidélité à
» votre souverain, par une respectueuse obéissance
» à ses ordres. En faisant cela, monsieur, non-seu-
» lement vous agirez en bon et fidèle sujet, mais
» aussi en chrétien soumis et obéissant aux ordres
» de Dieu, qui nous ordonne, tant par la loi de la
» nature que par sa parole écrite, de rendre à cha-
» cun ce qui lui appartient, et en particulier, de
» rendre aux rois l'obéissance qui leur est due, sous
» peine de mort et de damnation éternelle pour
» ceux qui ne s'acquitteront pas de ce devoir. Ajou-
» tez encore que vous êtes obligé à cela, même en
» qualité de cavalier et de gentilhomme d'honneur,
» puisque vous savez que vos prédécesseurs ont
» mérité et ont acquis ce glorieux titre qu'ils vous
» ont laissé, par leur fidélité envers leur prince,
» et les services qu'ils lui ont rendus, s'avançant
» et s'élevant par ce moyen beaucoup plus que plu-
» sieurs autres qui n'ont pas eu le même zèle et le
» même attachement à son service. Vous ne voudriez
» pas sans doute, monsieur, dégénérer de cette
» vertu qu'ont fait paraître ceux qui vous ont pré-
» cédé, et mettre par ce moyen dans votre famille
» une tache qui en obscurcisse la gloire. Après le
» salut éternel de l'âme, rien ne doit paraître plus
» considérable, ni être plus cher à un honnête homme
» que l'honneur, dont la perte le doit plus toucher
» que celle de toute autre chose, qui ne regarde

» pas le salut et la vie à venir. Surtout, monsieur, » une personne dans l'état et la situation où vous » êtes, doit soigneusement prendre garde à ne faire » point de tort à la gloire de ses prédécesseurs, » ni à l'honneur de ses parens et au sien propre; » ce que vous feriez sans doute en manquant à » votre devoir envers votre roi. En effet, un homme » qui manque de fidélité à Dieu ou à son prince, » non-seulement se fait tort à lui-même, mais » de plus il déshonore en quelque manière sa » famille et ses parens. Faites encore là-dessus, » monsieur, les réflexions que la seule prudence » humaine vous peut aisément suggérer; considé- » rez la grandeur et la puissance de notre roi, et » qu'il vous serait absolument impossible de lui ré- » sister, quand vous le voudriez entreprendre. Bien » que vous n'ayez jamais été à sa cour, ni dans ses » armées, et qu'ainsi vous n'ayez pas vu de vos pro- » pres yeux sa puissance et les moyens qu'il a de » châtier ceux qui le fâchent, vous n'avez qu'à faire » réflexion sur ce que vous en avez ouï dire. Re- » présentez-vous, par exemple, la puissance du » grand-turc, qui est venu en personne avec plus » de trois cent mille combattans, et qui, quand il » s'est vu dans le voisinage de Vienne auprès de sa » majesté, n'osa lui donner bataille, voyant bien » qu'il la perdrait infailliblement, s'il se hasardait à » la donner. Il se trouva même si pressé, qu'ou-

» bliant sa grandeur et sa fierté, il fut contraint de
» se retirer; et afin de le pouvoir faire plus sûre-
» ment, il fut obligé de perdre beaucoup de cava-
» lerie qu'il avait fait avancer pour occuper sa ma-
» jesté, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'il se retirait
» avec le reste de son armée. Faites encore réflexion
» sur la grandeur et la puissance du roi de France,
» qui avait passé en Italie avec toutes ses forces, et
» se trouvait en personne à la tête de son armée, se
» flattant de se rendre aisément maître de tout ce
» que sa majesté possédait en ce pays-là. Cepen-
» dant, après bien du temps et bien des efforts em-
» ployés assez inutilement, l'armée de notre roi,
» commandée non par lui-même, seulement par ses
» généraux, donna bataille, remporta une glorieuse
» victoire sur les Français, et prit leur roi prison-
» nier, qui fut ensuite envoyé en Espagne. Consi-
» dérez encore la grandeur de Rome, et néanmoins
» combien aisément l'armée de notre roi y entra,
» s'en rendit maîtresse et la pilla, se saisissant de
» ceux qui étaient dans la ville. Dans la suite, le
» sultan des Turcs, considérant qu'il avait été
» obligé de se retirer honteusement sans oser don-
» ner bataille, et le roi de France se trouvant aussi
» trop faible de son côté pour pouvoir résister à sa
» majesté, ils se liguèrent ensemble contre elle, et
» mirent en mer la plus nombreuse flotte qu'on ait
» vue il y a fort long-temps, composée de galères,

» galiotes, fustes, et autres sortes de vaisseaux.
» Néanmoins, notre grand monarque eut assez de
» forces pour résister à deux si puissans ennemis
» joints ensemble, et empêcher par sa prudence et
» par sa valeur qu'ils ne pussent prendre sur lui un
» seul pouce de terre pendant deux ans que leurs
» armées navales furent jointes. Au contraire, la
» première année de leur union sa majesté prit les
» duchés de Gueldres et de Juliers, et quelques
» places sur les frontières de Flandre. Le roi de
» France, dans cette occasion, se reconnut si bien
» inférieur, qu'encore qu'il se fût avancé avec tou-
» tes ses forces de ce côté-là, il n'osa entreprendre
» de secourir les places que sa majesté attaquait, ni
» même s'en approcher beaucoup, par la crainte
» qu'il avait qu'on le forçât à combattre. Il est vrai
» que, comme la saison fut avancée, et qu'on se
» vit en hiver, il fit mine de vouloir donner bataille
» pour obliger sa majesté à lever le siége de devant
» une place qu'elle avait attaquée : mais après cela
» il n'osa l'attendre, et se retira dans un lieu fort,
» où il se croyait à peu près en sûreté. Cependant,
» dès la nuit suivante, ayant appris que l'empereur
» avait donné ordre qu'on l'attaquât dans son fort,
» il l'abandonna honteusement, et se retira avec
» une précipitation qui lui fit peu d'honneur, em-
» menant avec lui quelque cavalerie, et laissant
» ordre à son fils d'abandonner aussi le lieu peu de

» temps après, et le suivre avec le reste de son ar-
» mée. De cette manière, le roi marcha toute la
» nuit et tout le jour suivant avec tant de précipi-
» tation, que, quand il entra dans la ville de Saint-
» Quentin, il ne se trouva accompagné que de trois
» cavaliers, qui étaient les seuls qui avaient pu le
» suivre. L'année suivante, sa majesté entra en
» France et en occupa une grande partie, sans que
» le roi osât s'avancer pour le combattre et s'oppo-
» ser à ses progrès. Ainsi, ces deux puissans prin-
» ces, le Grand-Turc et le roi de France, ayant vu
» que leur ligue et leur confédération n'avaient pas
» produit de grands effets, et qu'ils n'avaient rem-
» porté aucuns avantages sur sa majesté, mais qu'au
» contraire le Français avait eu le désavantage que
» nous avons marqué, ils séparèrent leurs flottes : le
» Turc fit trève avec sa majesté, et le roi de France
» rechercha la paix. On peut aisément juger que
» dans l'état où il se trouve, une des choses qu'il
» souhaite le plus est que cette paix continue, et
» que sa majesté veuille bien l'entretenir. Je vous ai
» représenté cela, monsieur, parce que je sais qu'il
» arrive souvent aux hommes de faire grand cas de
» ce qui se passe en leur présence, et qu'ils voient
» de leurs yeux, bien qu'au fond ce soit peu de
» chose, tandis qu'ils font fort peu d'attention à
» ce qu'ils n'ont ni vu ni éprouvé, l'estiment peu,
» et le négligent, quelque considérable qu'il soit.

» Je souhaite de tout mon cœur, par un principe » de charité chrétienne et par l'amour fraternel » que nous devons avoir les uns pour les autres, » que ni vous, ni tous les autres qui sont dans ce » pays, ne vous abusiez pas, et ne vous fassiez pas » à vous-même une illusion dangereuse, en vous » flattant de vos forces et de votre puissance, qui ne » sont rien en comparaison de celles de sa majesté. » En effet, s'il lui plaisait d'arrêter les mouvemens, » et faire cesser les troubles qui sont dans ce pays, » non par la voie de la douceur et de la clémence » qu'il a choisie, et qu'il a plu à Dieu de lui inspi- » rer, mais par la rigueur et par la force des armes, » il aurait plutôt besoin de consulter sa prudence » et sa modération pour n'y pas envoyer un trop » grand nombre de troupes qui pourraient ruiner » le pays, que de faire quelque effort pour se mettre » en état d'y en envoyer suffisamment. Vous devez » aussi considérer, monsieur, qu'à l'avenir les af- » faires prendront sans doute un tour bien différent » de celui qu'elles ont eu jusqu'à présent. Ci-devant, » ceux qui se joignaient à vous, le faisaient de tout » leur cœur, poussés par leur propre intérêt, parce » que non-seulement ils regardaient Blasco Nugnez » comme votre ennemi, et sa cause comme mau- » vaise, et la vôtre comme bonne et juste; mais » aussi chacun d'eux le regardait comme son en- » nemi propre, qu'on croyait qui en voulait non-

» seulement aux biens, mais encore à la vie même
» de ceux qui lui étaient contraires, ou ne favori-
» saient pas ses desseins. Ainsi, monsieur, ceux à
» qui vous étiez si nécessaire pour les défendre de
» leur ennemi, ne pouvaient manquer de s'attacher
» à vous, et de suivre constamment votre parti,
» puisque votre cause était la leur. En défendant
» vos droits et vos intérêts, ils défendaient les leurs,
» et cela vous pouvait servir d'assurance de leur
» fidélité et de leur attachement inviolable pour
» vous : mais à l'avenir, comme leur vie est mise
» en sûreté par le pardon et l'amnistie qu'on leur
» accorde, et que leurs biens y sont aussi mis par la
» révocation des réglemens, vous devez considérer
» qu'au lieu d'un ennemi, les Espagnols qui sont au
» Pérou verront paraître celui qui est leur ami na-
» turel, leur protecteur et leur souverain légi-
» time, à qui nous sommes tous obligés d'obéir et
» d'être fidèles. En effet, cette obligation naît avec
» nous, et elle nous vient comme par droit de suc-
» cession de nos pères, de nos aïeux et de tous
» nos ancêtres, depuis plus de treize cents ans
» qu'ils nous en ont donné l'exemple, et ont par-là
» fortifié l'engagement naturel que nous avons à
» nous acquitter de ce devoir. Faites sérieusement
» réflexion là-dessus, monsieur, et pensez bien que
» dans l'état où sont les choses dès à présent, et
» dans le tour qu'elles prendront infailliblement à

» l'avenir, vous ne pourrez plus vous fier à per-
» sonne, si vous prenez un mauvais parti : il vous
» faudra continuellement être sur vos gardes, en
» crainte et en défiance de tout le monde, et même
» de vos plus proches. Nos pères, nos frères et nos
» plus particuliers amis sont sans doute plus obligés
» de travailler au salut éternel de leurs âmes, en sui-
» vant les mouvemens d'une bonne conscience, que
» de s'employer à la conservation des biens, des
» avantages, ou de la vie même de leurs enfans, de
» leurs frères ou de leurs plus intimes amis. Ainsi,
» puisque, par la rebellion contre l'autorité de son
» souverain légitime, on viole le droit, on blesse sa
» conscience et on risque son salut, il est évident
» qu'il n'y a aucun lien si étroit de parenté ou d'a-
» mitié qui doive nous obliger à prendre le parti
» des rebelles. Aussi arrive-t-il souvent que la con-
» sidération de ce devoir envers son prince l'em-
» porte sur toute autre, comme cela s'est vu dans
» les derniers soulèvemens d'Espagne. Vous avez
» encore un frère, monsieur, qui est un homme
» plein de cœur, et qui se croira sans doute plus
» obligé à conserver son honneur et celui de sa fa-
» mille, qu'à suivre vos sentimens, s'ils ne sont pas
» droits; et on peut aisément croire que, pour
» donner à son roi des preuves de sa fidélité, et
» effacer par ce moyen la tache par laquelle on au-
» rait terni l'honneur de sa famille, il deviendrait

» votre plus grand ennemi, et serait le premier à » chercher l'occasion de vous punir d'un tel atten- » tat. Nous avons vu depuis peu un exemple remar- » quable de deux frères espagnols, dont l'un de- » meurait à Rome, où, ayant appris que son frère » qui était en Saxe s'était fait luthérien, il en fut » vivement touché, lui semblant que c'était là une » tache honteuse dans sa famille. Il prit donc la ré- » solution d'y remédier; et pour cela il partit de » Rome et s'en alla en Allemagne, à dessein de » convertir son frère; et s'il ne pouvait en venir à » bout, de le tuer. Il exécuta la chose comme il » l'avait résolu; car, après avoir demeuré quinze ou » vingt jours avec son frère, et employé pendant » ce temps-là tous ses soins pour le convertir, et » effacer par ce moyen le déshonneur qu'il faisait à » leur famille, n'en pouvant venir à bout (1), il le » tua, sans que ni les liens du sang, ni la force de » l'amour fraternel, ni la crainte qu'il devait avoir » d'y perdre lui-même la vie, fussent capables de le » retenir. En effet, le péril était fort grand pour lui » dans une telle entreprise, de massacrer ainsi son » frère, parce qu'il était luthérien, dans un pays » de luthériens : mais ce désir de conserver son hon-

(1) Il ne le tua pas lui-même de sa propre main, mais le fit tuer par un assassin, comme on le voit dans *Sleidan*, liv. 17 de son histoire.

» neur est si fort dans les honnêtes gens, qu'il l'em-
» porte non-seulement sur tous les devoirs de la
» proximité, mais même sur l'amour de la vie. Pen-
» sez donc, monsieur, que votre propre frère, con-
» sidérant ce qu'il se doit à soi-même pour la con-
» servation de son honneur, et encore pour le salut
» éternel de son âme, se croira incomparablement
» plus obligé à conserver sa vie et ses biens, en
» faisant son devoir, que de s'exposer à les perdre
» en suivant vos sentimens et votre parti. Supposant
» donc, monsieur, que vous fussiez assez malheu-
» reux pour vous révolter contre votre souverain,
» il serait aisé à comprendre qu'en vous suivant,
» non-seulement on perdrait son âme et son hon-
» neur, mais qu'aussi on ne pourrait éviter d'y per-
» dre enfin et ses biens et sa vie. Il vous faut encore
» penser une chose : c'est que ceux-mêmes qui au-
» raient eu le plus d'attachement à votre parti,
» et qui auraient le plus fait pour vous, étant sans
» doute considérés comme les plus coupables, com-
» prendraient aisément que le seul moyen d'obtenir
» grâce, et même quelque récompense de la part de
» leur roi, serait de lui rendre quelque service con-
» sidérable à votre préjudice, non-seulement en
» vous abandonnant et faisant tout leur possible
» contre votre parti, mais même contre votre pro-
» pre personne. De cette manière vous auriez sujet
» d'être dans des inquiétudes perpétuelles, puisque

» vous ne pourriez vous assurer en vos plus parti-
» culiers amis, qui seraient ceux dont vous auriez
» peut-être le plus à craindre et à vous garder, parce
» que, quelque assurance qu'ils vous eussent don-
» née de leur fidélité à votre service, et quelque
» promesse même avec serment qu'ils eussent pu
» vous faire et devant Dieu et devant les hommes,
» tout cela ne pourrait vous être des garans suffi-
» sans, puisque de semblables promesses contraires
» à ce qu'on doit à son souverain légitime, sont op-
» posées aux lois du christianisme, et que par con-
» séquent on fait mal de les faire, et plus mal de
» les garder. Ajoutez encore à cela, monsieur, que
» non-seulement vous auriez tout à craindre de la
» part de vos amis par les raisons qu'on vient de
» dire, mais de plus, que vos grands biens vous
» deviendraient un nouveau sujet d'inquiétude,
» parce que l'espérance d'en obtenir quelque partie
» engagerait bien des gens à se déclarer contre vous.
» Pensez aussi quel sera le péril de ceux qui en pe-
» tit nombre se trouveront exceptés du pardon que
» sa majesté veut bien accorder aux habitans du
» Pérou, pendant que ceux qui auront accepté ce
» pardon vivront en repos, sans crainte et sans in-
» quiétude. Je vous supplie donc, monsieur, de
» bien considérer tout ce que je vous dis, et de faire
» aussi réflexion sur le zèle et l'attachement que
» vous avez fait paraître pour le bien et l'avantage

» du pays, et de ceux qui y habitent, comme vous
» y êtes obligé. En contribuant maintenant de votre
» part à faire cesser les troubles et les mouvemens
» qui ont agité et ébranlé ce royaume, tous ses ha-
» bitans vous auront l'obligation entière d'avoir
» maintenu leurs droits, fait écouter favorablement
» leurs requêtes et leurs supplications, empêché
» l'exécution des réglemens, et fait en sorte que sa
» majesté a trouvé bon d'envoyer une personne ex-
» près pour les ouïr et remédier aux maux et aux
» inconvéniens dont ils se plaignaient. Au contraire,
» si vous prenez un autre parti, vous perdrez tout
» le mérite de l'obligation qu'on semble vous avoir
» pour le passé, parce qu'en faisant continuer les
» troubles, après avoir obtenu ce que vous deman-
» diez comme nécessaire au bien commun de tous,
» on jugera que ce n'était pas cette considération
» du bien public qui vous faisait agir, mais plutôt
» votre intérêt particulier et votre ambition déme-
» surée. De cette manière, au lieu d'être utile aux
» Espagnols qui habitent au Pérou, vous leur nui-
» riez beaucoup, et ils auraient grande raison de
» vous regarder comme leur ennemi, puisque par-là
» non-seulement vous leur causeriez des peines et
» des fatigues continuelles, mais qu'aussi vous les
» tiendriez toujours en inquiétude et en péril de
» perdre et leurs biens et leur vie, sans leur laisser
» ni le repos, ni la commodité nécessaires pou pou-

» voir jouir et profiter de ces biens que la bonté
» de leur souverain leur laisse. Ils auraient donc
» sans doute autant et plus de raison de vous regar-
» der comme leur ennemi, qu'ils en avaient de re-
» garder comme tel Blasco Nugnez Vela, puisque,
» s'ils craignaient de sa part la perte de leurs biens
» et de leur vie, ils auraient sujet de craindre de
» la vôtre, non-seulement la même chose, mais de
» plus la perte du salut éternel de leur âme par la
» désobéissance et la révolte où vous voudriez les
» engager contre leur légitime souverain. Il faut
» aussi que vous considériez, monsieur, qu'en vou-
» lant soutenir la guerre, vous seriez cause qu'il
» faudrait faire passer un grand nombre de troupes
» au Pérou, et qu'ainsi votre conscience serait char-
» gée de tous les inconvéniens et de tous les maux
» qui arriveraient par la ruine et la désolation du
» pays et de ses habitans. Cela, sans doute, vous
» attirerait la haine de tous, et particulièrement
» des plus considérables, des marchands et des per-
» sonnes riches, par les grands domaines qu'elles
» possèdent. A l'égard de ceux-mêmes qui n'ont ni
» biens, ni possessions dans le pays, et qui vivent
» avec beaucoup de peine dans une honteuse oisi-
» veté, on ne laisserait pas de leur faire beaucoup
» de tort en les employant dans ces démêlés; car,
» sans parler de ceux qui y perdraient la vie, n'est-il
» pas vrai que ceux qui s'en sauveraient, se trou-

» vant si éloignés de leur patrie, dans des climats
» fort différens, où leur santé est fort exposée, s'é-
» loigneraient par-là extrêmement du dessein qui
» leur a fait entreprendre un si long voyage, qui est,
» sans doute, de gagner de quoi vivre à leur aise,
» et s'en retourner riches dans leur pays natal, ou
» vivre honorablement dans celui où ils sont venus?
» Mais ceux-ci dont on parle n'ont de moyen de
» réussir dans ce dessein qu'en travaillant à de nou-
» velles découvertes, puisqu'ils ne trouvent pas
» d'occupation ni de partage dans celles qui sont
» déjà faites. Ils n'avancent donc point vers leur
» but; mais plutôt ils s'en éloignent et perdent leur
» temps en servant comme ils font dans ces guerres
» civiles, puisqu'ils tirent si peu de profit de leurs
» services, que, s'ils voulaient retourner en Espa-
» gne, la plupart seraient obligés de mendier pour
» payer leur passage. Je me suis étendu à vous re-
» présenter toutes ces choses peut-être plus au long
» qu'il n'était nécessaire, parce qu'étant chrétien
» comme vous êtes, et de plus un gentilhomme
» sage, prudent et plein d'honneur, l'affection que
» vous avez pour les habitans de ce pays, et l'inté-
» rêt que vous prenez en leurs affaires, sont sur
» votre esprit des motifs plus que suffisans pour
» vous engager à faire votre devoir. Ne croyez pas
» pourtant, monsieur, que ce que je vous ai dit
» parte de quelque doute ou de quelque défiance

» de votre piété, de votre générosité ou de votre
» fidélité envers votre prince : ce sont là, en effet,
» des qualités que j'ai toujours ouï dire que vous
» possédiez. Ainsi, monsieur, cela m'a engagé à vous
» parler avec liberté et avec franchise, d'autant plu-
» tôt que je souhaite de tout mon cœur votre bien
» et votre avantage, non-seulement en chrétien
» qui doit aimer son prochain, mais aussi comme
» votre serviteur et comme un homme affectionné
» au bien du pays et de ses habitans en général, et
» qui voudrait par conséquent empêcher, s'il lui
» était possible, qu'il ne leur arrivât aucun mal. Je
» vous prie donc de recevoir ce que je vous écris
» comme venant d'un homme qui ne se propose
» en ceci que l'honneur et la gloire de Dieu, en
» procurant la paix que son fils, notre sauveur,
» nous a tant recommandée, l'obéissance qu'il doit
» aux ordres de son souverain, et l'utilité et l'avan-
» tage de son prochain, tant à votre égard en par-
» ticulier, monsieur, qu'à l'égard de tous les autres
» habitans de ce pays, à qui je souhaite de pouvoir
» procurer une bonne paix et un état de repos et de
» tranquillité dans lequel ils puissent commodé-
» ment travailler au salut de leur âme et à la con-
» servation de leur honneur, de leurs biens et de
» leur vie, puisqu'en effet, dans le trouble et dans
» la guerre, il est mal-aisé de s'employer utilement
» à la conservation de toutes ces choses. Je puis

» bien vous dire sincèrement que ce zèle et cette
» affection que je vous témoigne m'ont rendu votre
» solliciteur dans les affaires présentes, et m'ont
» engagé à n'épargner ni peines, ni soins, ni fatigues
» pour vous rendre service, et à exposer même avec
» joie ma vie aux dangers d'un périlleux voyage,
» pour mettre les vôtres en sûreté. Aussi puis-je
» bien vous assurer que, si j'en viens heureusement
» à bout comme je le souhaite, je croirai ma peine
» fort bien employée, et je retournerai content et
» satisfait en Espagne; sinon je me consolerai au
» moins par la pensée d'y avoir fait de mon mieux,
» et d'avoir agi en chrétien en m'acquittant de mon
» devoir en bonne conscience, en fidèle sujet de
» sa majesté, qui aura obéi à ses ordres, et en hon-
» nête homme qui aura suivi les règles de la cha-
» rité chrétienne, en tâchant de faire du bien à mes
» compatriotes. Aussi, quand je suis parti pour ce
» voyage, ma consolation a toujours été que, si je
» venais à y mourir, je mourrais en faisant mon de-
» voir envers Dieu et envers mon légitime souve-
» rain, et tâchant de procurer le bien et l'avantage
» de mes prochains, et de les garantir du mal qui
» les menace. J'ose donc vous dire, monsieur, que
» puisque vous et tous les habitans de ce pays êtes
» si redevables à mes bonnes intentions, il est juste
» que vous fassiez attention à ce que je vous dis,
» pour en profiter, puisque cela même est la seule

» preuve que je vous demande de votre reconnais-
» sance, et le seul salaire que je désire de tous mes
» soins et de toutes mes peines. Je vous supplie
» aussi instamment, monsieur, de communiquer ce
» que je vous dis à quelques personnes sages et
» pieuses, zélées pour le service et pour la gloire de
» Dieu, puisque ce sont ces sortes de personnes
» dont les avis sont les plus sûrs et les meilleurs à
» suivre, parce qu'on ne peut les soupçonner de les
» donner par intérêt, ou par quelque autre mauvais
» motif. Je prie Dieu qu'il couvre de sa protection
» et vous et tous ceux qui vous accompagnent,
» monsieur, et qu'il vous inspire dans cette affaire
» les sentimens les plus propres pour avancer le
» salut éternel de vos âmes, et faire ce qui est con-
» venable à la conservation de votre honneur, de
» votre vie et de vos biens, et qu'il prenne tou-
» jours en sa garde votre illustre personne. »

Je suis, monsieur, etc. *Signé*, le licencié Pierre Gasca.

De Panama, le vingt-six de septembre de l'an mil cinq cent quarante-six.

La suscription de la lettre était en ces termes : A l'illustre seigneur Gonzale Pizarre, en la ville de los Reyes.

CHAPITRE VIII.

Ce que fit Gonzale Pizarre dans la ville de los Reyes, après qu'il eût appris la venue du président.

GONZALE PIZARRE était arrivé depuis peu à los Reyes, où Lorenço d'Aldana était son lieutenant, lorsqu'il y reçut les premières lettres que Pierre Alfonse de Hinoiosa lui écrivait aussitôt qu'il avait été informé de la venue du président. Ces lettres lui causèrent beaucoup de trouble et d'inquiétude; il les communiqua à ses capitaines et aux principaux de ceux qui étaient auprès de lui. Les avis furent fort partagés sur les mesures qu'il faudrait prendre et sur ce qu'il serait à propos de faire là-dessus. Les uns disaient qu'il faudrait trouver moyen de se défaire du président, en le faisant tuer ou tout ouvertement, ou au moins en secret, si on ne voulait pas le faire d'une autre manière. Les autres disaient qu'il faudrait l'engager à venir au Pérou, parce que

quand il y serait une fois, il serait facile de l'obliger à leur accorder tout ce qu'ils demanderaient; mais que quand même il ne le voudrait pas faire, on le pourrait toujours amuser pendant long-temps, en lui disant qu'il faudrait assembler des députés et des procureurs de la part de toutes les villes du royaume, et les faire venir à los Reyes pour délibérer sur le sujet de sa réception, et savoir si on devait le recevoir ou non; qu'au reste, comme le Pérou était d'une si grande étendue, et qu'il y avait des lieux si éloignés les uns des autres, on pourrait aisément faire traîner cette assemblée pendant plus de deux ans, et que cependant le président pourrait demeurer en l'île de Puna avec des soldats en qui on se fierait, qui le garderaient, et qu'ainsi on l'empêcherait d'écrire à sa majesté qu'il y eût aucune rebellion dans le pays, parce qu'on le tiendrait toujours en suspens, en lui disant qu'on faisait cette assemblée pour le recevoir, et que la grande distance des lieux était cause que cela ne se pouvait faire plus promptement. Les avis les plus modérés allaient tout au moins à le renvoyer en Espagne. Dans cette assemblée, on remit aussi sur le tapis la proposition d'envoyer à sa majesté des députés de la part de tout le royaume, pour lui en expliquer l'état et les besoins, et lui rendre compte de ce qui était nouvellement arrivé, surtout pour excuser la dernière bataille et la mort du vice-roi, en rejetant toute la faute sur lui qui avait été l'agres-

seur, et était venu les chercher. On entendait aussi que ces députés seraient chargés de supplier très-humblement sa majesté d'accorder le gouvernement du Pérou à Gonzale Pizarre, et que pour cela ils seraient munis de la part des villes de tous les pouvoirs qu'on jugerait leur être nécessaires. On voulait encore qu'en chemin faisant, quand ils seraient arrivés à Panama, ils s'informassent soigneusement quels étaient les ordres et les pouvoirs du président, et le priassent de ne point entrer au Pérou jusqu'à ce que sa majesté, informée par eux de l'état des choses, envoyât de nouveaux ordres de ce qu'il y aurait à faire pour son service; que si, nonobstant cela, le président voulait passer outre, il fallait s'en rendre maître, et le conduire en sûreté à los Reyes; et quelques-uns disaient là-dessus qu'il fallait le faire mourir en chemin; d'autres, qu'il fallait l'empoisonner à Panama même, et tuer Alfonse d'Alvarado. On publiait qu'il s'était dit plusieurs autres choses à peu près de même nature : mais comme tout cela se passait dans leurs assemblées secrètes, il est difficile d'en être assuré. Outre cela, on convint que ceux qu'on enverrait porteraient au président des lettres qui lui seraient écrites par les principaux habitans de la ville, et par lesquelles ils s'opposeraient fortement au dessein qu'il avait de passer au Pérou, et lui parleraient là-dessus en des termes forts qu'on pourrait bien justement appeler insolens. Après

plusieurs délibérations sur le sujet des personnes qu'il faudrait envoyer en Espagne, on convint de nommer pour cela dom frère Jérôme de Loaysa, archevêque de los Reyes, Lorenço d'Aldana, frère Thomas de Saint-Martin, provincial des dominicains, et Gomez de Solis, qui était de la ville de Caceres. A la vérité, le provincial leur était fort suspect, et ils ne croyaient pas que ses sentimens fussent favorables à leur parti; ce qu'ils jugeaient par quelques-unes de ses actions, et par quelques paroles qu'il avait dites, tant en public dans ses sermons, qu'en particulier dans la conversation. Néanmoins, ils jugèrent à propos de donner cette commission et à lui et aux autres dont il avait à peu près la même opinion, non-seulement pour donner plus de poids et de crédit à leur ambassade, mais de plus par une espèce de nécessité, parce qu'on n'en trouvait point d'autres dans le pays qui osassent entreprendre de se présenter devant sa majesté, à cause de la part qu'ils avaient eue dans tous les mouvemens passés, dont ils craignaient le châtiment. On considéra aussi, en faisant ce choix, qu'au cas que ces députés qu'on enverrait fussent disposés à se déclarer en Espagne contre ceux qui les auraient envoyés, comme on les en soupçonnait, ce serait toujours un avantage de s'être délivré d'eux par cet emploi, parce que si les affaires venaient à prendre un tour qui ne fût pas favorable à Gonzale Pizarre et

à ses partisans, ces mêmes personnes qu'ils se proposaient d'envoyer, pourraient beaucoup leur nuire étant dans ce pays, et étant considérables comme elles l'étaient par leur rang et leurs qualités. Gonzale Pizarre voulut aussi envoyer avec eux son maître-d'hôtel Gomez de Solis ; il est vrai que quelques-uns disaient qu'ils l'envoyaient seulement pour porter quelque argent et quelques provisions à Hinoiosa et à ses gens, et les autres que c'était pour aller jusqu'en Espagne avec les autres députés. Outre ceux qu'on a nommés, ils prièrent aussi l'évêque de Sainte-Marthe de vouloir être du voyage, et fournirent aux uns et aux autres l'argent qui leur était nécessaire pour le faire. Lorenço d'Aldana s'embarqua incontinent et fort à la hâte pendant que les autres se préparaient. Gonzale Pizarre lui avait donné ordre de lui faire savoir le plus promptement qu'il serait possible le tour que les affaires prendraient et le succès de son envoi. Il comptait que Lorenço d'Aldana, partant comme il faisait du port de los Reyes dans le mois d'octobre de l'an mil cinq cent quarante-six, il pouvait avoir de ses nouvelles de Panama vers Noël, ou au plus tard dans le commencement de l'année suivante. Ainsi il donna ordre qu'on postât en divers endroits des courriers, tant chrétiens qu'Indiens, afin qu'aussitôt qu'il serait arrivé quelque nouvelle à la côte du Pérou, on pût la lui porter en fort peu de temps. Les évêques

s'embarquèrent peu de jours après Aldana, et se rendirent fort heureusement à Panama.

Nous avons parlé ci-devant de Vela Nugnez, frère du vice-roi, qui était comme prisonnier auprès de Gonzale Pizarre, mais à qui on donnait pourtant une assez grande liberté, puisqu'on lui permettait d'aller à la chasse, et de se promener sur sa mule sans armes, quoiqu'on lui eût aussi d'ailleurs fort recommandé de prendre soigneusement garde à sa conduite et à ses démarches. Dans ce temps-là il lui arriva une aventure qui fut cause de sa mort; voici comment: Un soldat, nommé Jean de La Tour, qui était de Madrid, dont nous avons parlé ci-devant, et remarqué qu'il avait passé du service du vice-roi à celui de Gonzale Pizarre, avec Gonzale Dias et ses gens, quand on les envoya pour prendre Pierre de Puelles et les habitans de Guanuco; ce soldat découvrit par son adresse, dans la vallée de Hica, une certaine fosse où autrefois, il y avait déjà long-temps, les Indiens offraient de l'or et de l'argent à une de leurs idoles. On dit qu'en effet il en tira pour la valeur de plus de soixante mille écus en or, sans compter une grande quantité d'émeraudes et de turquoises. Il mit cela entre les mains du gardien des moines de Saint-François pour le lui garder; et lui, dit un jour en confession qu'il avait dessein de retourner en Espagne, pour y jouir en repos des richesses que son bonheur lui avait procurées; mais

que, considérant qu'il avait suivi le parti de Gonzale Pizarre, et qu'ainsi il avait offensé sa majesté, il souhaitait, avant de partir pour son voyage, faire quelque chose de considérable pour le service de son prince, qui pût l'engager à lui pardonner le passé. Voici donc ce qu'il dit qu'il avait dessein de faire : c'était de s'embarquer avec son argent sur un des navires qui étaient au port, et de s'en aller à Nicaragua, où il se proposait de faire quelques soldats, et d'équiper et armer un ou deux vaisseaux pour aller en course contre Gonzale Pizarre et ses partisans; qu'il mettrait quelquefois pied à terre, et pillerait les lieux où il n'y aurait point de troupes, et où on ne serait pas en état de lui faire résistance. Il ajouta que, ne se trouvant ni d'un âge convenable, ni d'une autorité ou d'une capacité suffisante pour une telle entreprise, il voulait chercher quelqu'un qui eût toutes les qualités nécessaires pour cela, et qui voulût bien être le chef et le conducteur; qu'il avait jeté les yeux sur Vela Nugnez, qui était un cavalier expérimenté dans les affaires de la guerre, et qui était en quelque sorte obligé de chercher l'occasion de venger la mort du vice-roi son frère, et de tant d'autres de ses parens et de ses amis que Gonzale Pizarre avait fait mourir; qu'il se mettrait entre ses mains, et lui confierait sa personne et son argent, et serait le premier à lui obéir exactement, et qu'il faudrait que Vela Nugnez parlât à quelques

créatures du vice-roi qui étaient dans la ville, afin de pouvoir les emmener avec eux. Ce soldat pria le gardien de vouloir communiquer la chose à Vela Nugnez, ce qu'il fit; et parce que Vela Nugnez se tenait sur ses gardes, et craignait que ce ne fût un artifice pour le surprendre et l'engager dans un mauvais pas, Jean de La Tour leva tous ses doutes et le satisfit pleinement en présence du gardien, par un serment solennel qu'il fit de la sincérité de ses intentions, sur un autel consacré. Vela Nugnez accepta donc le parti, et commença à traiter avec quelques-uns qui avaient été amis et créatures du vice-roi. On ne sait pas comment la chose fut découverte; mais elle le fut si bien, que Gonzale Pizarre fit prendre Vela Nugnez, lui fit faire son procès, et lui fit publiquement couper la tête, sa sentence portant qu'il était condamné comme traître et rebelle au roi. Comme Vela Nugnez était un brave et honnête gentilhomme, fort aimé de tout le monde, il fut aussi fort regretté, et on peut dire que sa mort affligea tout le royaume. Dans le même temps il arriva une aventure tragique à Cusco. Alfonse de Toro, qui y était lieutenant du gouverneur, y fut poignardé par son beau père, pour quelques paroles qu'ils avaient eues ensemble. Gonzale Pizarre en fut fort fâché, par le besoin qu'il avait de lui, et les services qu'il en pouvait attendre; il nomma en sa place Alfonse de Hinojosa pour son lieutenant à

Cusco, lequel avait déjà été élu pour cela même par les magistrats du lieu. De son temps il arriva dans cette ville quelque tumulte et quelques troubles qui causèrent la mort à Lope Sanchez de Valenzuela et à Diegue Perez Bezera qui en avaient été les promoteurs. Quelques autres qui y avaient aussi eu part, furent bannis par le même Hinoiosa, et par le prévôt Pierre de Villacastin, qui s'employèrent soigneusement pour remettre le calme dans la ville.

CHAPITRE IX.

Ce qui se passe à Panama à l'arrivée des députés du Pérou.

Les personnes qui devaient aller en Espagne pour les affaires du Pérou, étant nommées, comme on l'a dit dans le chapitre précédent, Gonzale Pizarre fit partir incontinent Lorenço d'Aldana, et lui donna les dépêches qu'il jugea à propos. On sut que Pizarre, et quelques-uns de ses capitaines, avaient écrit des lettres fort peu respectueuses qui pourtant ne parurent point, et on croit que Lorenço d'Aldana, qui était bien intentionné, les déchira, ne jugeant pas à propos qu'elles parussent, pour ne pas rendre les affaires plus mauvaises. Étant arrivé à Panama, il alla loger avec Hinoiosa, parce qu'ils étaient fort amis, et qu'il y avait même quelque parenté entre eux; et aussitôt après son arrivée il alla rendre ses respects au président, et lui baiser les mains. Dans cette première visite on ne parla que de choses générales, sans venir à l'affaire prin-

cipale dont il s'agissait; en sorte qu'Aldana ne se découvrit point pendant les deux premiers jours, agissant en homme prudent et sage, et voulant premièrement connaître les sentimens et les intentions des capitaines. En effet, après qu'il en fut instruit, il s'ouvrit au président, et s'offrit à lui pour le service de sa majesté. La confiance qu'on eut en lui, fit prendre la résolution de traiter ouvertement de l'affaire avec Hinoiosa; de sorte que Hernan Méxia l'ayant tiré à part pour l'entretenir en particulier, lui représenta tout ce qui s'était passé, et « comment les choses se trouvaient alors » en état qu'on y pût apporter le remède conve- » nable par la venue du président, pourvu qu'ils » voulussent tous le favoriser et lui offrir leurs ser- » vices, comme ils y étaient obligés par ce qu'ils » devaient à sa majesté, et que s'ils laissaient » échapper l'occasion favorable qui se présentait » alors, ils ne la trouveraient peut-être pas telle de » long-temps. *Hinoiosa répondit* qu'il était fort » serviteur au président, et qu'il lui avait déjà fait » connaître clairement ses sentimens, qui étaient » que si sa majesté, après avoir ouï la demande de » Gonzale Pizarre, ne jugeait pas à propos de la » lui accorder, lui qui parlait serait toujours prêt » de se conformer à la volonté de son souverain, » ne voulant en aucune manière s'attirer le juste » reproche de lui être rebelle. » La vérité est que

Hinoiosa, en bon soldat, entendait bien la guerre, mais peu les affaires du cabinet. Il avait cru bonnement que tout ce qui s'était passé n'avait rien d'injuste ni de criminel, et qu'on avait été bien fondé à le faire, en conséquence des supplications et des requêtes qu'on avait présentées, et qui semblaient mettre en droit ceux qui les présentaient, d'employer tous leurs soins, et n'oublier aucune diligence pour les faire réussir. Il ne manquait pas même de gens éclairés et lettrés, qui appuyaient en cela ses sentimens, et l'y confirmaient. Aussi fut-il toujours assez retenu et assez réservé dans l'exercice de sa charge, pour ne passer point au-delà des bornes du dessein principal, sans faire mourir personne, ni ôter le bien à personne, comme faisaient les autres capitaines. Hernan Mexia, voyant l'erreur dans laquelle il était, s'ouvrit plus particulièrement à lui, et lui dit franchement « que, connaissant comme ils faisaient la volonté et l'intention de sa majesté, par les ordres et la commission du président, il n'était plus question d'attendre une nouvelle déclaration ni une autre réponse; qu'au reste, il voulait bien lui dire nettement que toutes les troupes étaient résolues de faire ce que le président leur ordonnerait, et que lui qui parlait, était aussi dans la même résolution, et serait le premier à leur en donner l'exemple; qu'ainsi il prît garde à ne se laisser point tromper,

» sous le prétexte spécieux d'être fondé sur le sen-
» timent de personnes éclairées ; qu'il devait con-
» sidérer que ces gens de lettres qui lui conseillaient
» de demeurer ferme dans le parti de Gonzale Pi-
» zarre, étaient sans doute ses partisans déclarés,
» qui s'intéressaient dans sa cause ; mais qu'au fond
» il n'y avait personne qui ne pût aisément connaître
» la vérité, dans l'état où étaient les choses, et juger
» quel parti il fallait suivre pour être fidèle sujet
» à son prince. » Hinoiosa lui demanda un jour de
temps pour répondre et se déterminer là-dessus, et
le lendemain il l'envoya quérir, résolu de suivre
son conseil ; si bien qu'ils allèrent ensemble au logis
du président, à qui Hinoiosa offrit ses services,
et promit de lui obéir en conséquence des ordres
de sa majesté. Après cela, on fit appeler les capi-
taines, qui tous ensemble protestèrent et promirent
solennellement d'obéir au président, et de garder
le secret jusqu'à nouvel ordre. Ils le firent comme
ils l'avaient promis ; en sorte que les soldats n'ap-
prirent point distinctement ce qui se passait, et
qu'on ne leur dit pas ouvertement les choses, quoi-
que quelques-uns le conjecturassent sans peine,
parce qu'ils voyaient que le président donnait ses
ordres dans toutes les affaires qui se présentaient,
et que les capitaines allaient et venaient fort souvent
chez lui, et le traitaient, tant en public qu'en parti-
culier, comme leur supérieur. Le président, consi-

dérant les inconvéniens que le retardement pouvait apporter, résolut de dépêcher promptement le même Lorenço d'Aldana, avec trois ou quatre navires, et environ trois cents hommes, pour aller le long des côtes du Pérou, et se rendre au port de los Reyes, pour y recueillir et y rassembler ceux qui seraient bien intentionnés pour le service de sa majesté. On voulait par ce moyen empêcher, s'il était possible, que Gonzale Pizarre, apprenant ce qui se passait, n'eût le temps de mettre à ses affaires tout l'ordre qu'il souhaiterait, et de faire mourir ceux qu'il aurait pour suspects, et qu'il croirait favoriser le parti de sa majesté, comme souvent ses capitaines avaient délibéré et presque résolu de le faire. On équipa et arma donc en diligence quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenço d'Aldana, et on nomma pour capitaines Hernan Mexia, Jean Alfonse Palomino, et Jean d'Yllanes. Pour cela, on fit une revue générale, et on remit publiquement tous les drapeaux au président, qui les rendit incontinent aux mêmes officiers, au nom de sa majesté, et nomma Hinoiosa pour général de toutes les troupes, comme il l'était auparavant. Après cela on fit embarquer les trois cents hommes, en donnant paye à ceux à qui il fut nécessaire; et ainsi ils mirent à la voile, emmenant avec eux le provincial des dominicains, comme un homme de considération et de mérite, et dont l'autorité parais-

sait suffisante pour obliger tous ceux qui seraient encore dans quelque incertitude, à se déterminer pour le parti qu'ils le verraient suivre. Ils portaient aussi avec eux plusieurs copies des provisions royales et de l'amnistie; et ils avaient ordre de n'aborder en aucun lieu du pays, pour n'être point découverts, s'il leur était possible, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port de los Reyes, parce qu'il leur paraissait important de surprendre Gonzale Pizarre; ce qui pourtant ne se put faire, par la raison qu'on en dira. Dans ce temps-là, l'archevêque de los Reyes et Gomez de Solis arrivèrent à Panama; ils furent fort aises d'apprendre ce qui s'était passé, et se déclarèrent en faveur du président, lui offrant leurs services. Le président envoya dom Jean de Mendoze à la Nouvelle-Espagne, avec des lettres pour le vice-roi, dom Antoine de Mendoze, par lesquelles il le priait d'envoyer à son secours tout ce qu'il pourrait amasser de soldats en ce pays-là : il envoya aussi dom Balthazar de Castille à Guatimala et à Nicaragua pour faire la même chose, et encore d'autres personnes à Saint-Domingue, afin de tirer, s'il lui était possible, du secours de tous ces endroits, croyant que cela lui serait nécessaire.

CHAPITRE X.

Ce qui arriva à Pierre Hernandez Paniagua dans son voyage du Pérou pour exécuter sa commission. Ce que fit de son côté Gonzale Pizarre, quand il soupçonna que sa flotte, qui était à Panama, pouvait avoir été remise entre les mains du président.

Nous avons dit ci-devant que le président avait envoyé Pierre Hernandez Paniagua pour porter ses lettres à Gonzale Pizarre. Paniagua arriva au Pérou justement dans le temps que Pizarre attendait des nouvelles de ce qui se serait passé à Panama après l'arrivée de Lorenço d'Aldana. Ce fut vers la mi-janvier de l'an mil cinq cent quarante-sept: il débarqua à Tumbez, et de là se rendit à Saint-Michel. Aussitôt qu'il y fut arrivé, Villalobos, qui était lieutenant dans ce lieu pour Gonzale Pizarre, le fit arrêter, et lui ôta ses dépêches, qu'il envoya promptement à los Reyes par Diegue de Mora, lieutenant du même à Truxillo. Gonzale Pizarre

n'eut pas plutôt appris la chose, qu'il envoya une personne en qui il se fiait, pour lui amener Paniagua, avec ordre de ne le laisser parler à personne par le chemin. Cet ordre fut fort bien exécuté. On conduisit donc Paniagua à los Reyes, où, en présence de tous les capitaines de Gonzale Pizarre, il lui remit entre les mains ses lettres de créance et ses dépêches. Pizarre lui commanda de dire tout ce dont il était chargé, l'assurant qu'à cet égard, et pour tout ce qui regardait sa commission, il ne lui serait fait aucun mal ni aucun outrage; mais que si, hors de là, il traitait avec qui que ce pût être, soit publiquement, soit en secret, d'aucune chose qui concernât le président, il pouvait compter que la moindre preuve et le moindre indice qu'on aurait suffiraient pour lui faire couper la tête. Paniagua expliqua hardiment le sujet de son envoi et sa commission, et quand il eut achevé de parler, on le fit sortir. Quelques-uns étaient d'avis qu'on le fit mourir, parce qu'il communiquait, disaient-ils, ses affaires et ses sentimens à quelques personnes en qui il avait de la confiance. Gonzale Pizarre ne fit voir à aucun de ses capitaines la lettre que le président lui écrivait, ni celle qu'on lui rendit de la part de sa majesté. Tous ses partisans lui disaient qu'il ne fallait point laisser entrer le président au Pérou, parlant de lui d'une manière fort injurieuse, et même parlant de sa majesté avec fort peu de

respect; à quoi Pizarre semblait prendre plaisir. Il écrivit alors au capitaine Carvajal qui était à Plata, et lui manda de partir incontinent pour venir à los Reyes, et d'apporter avec lui tout l'or et l'argent qu'il pourrait, comme aussi les arquebuses et les autres armes qu'il aurait. Ces ordres n'étaient pas tant fondés sur le besoin qu'on crut avoir de toutes ces choses pour se défendre ou pour attaquer, puisqu'on ne savait pas alors ce qui s'était passé à Panama, et que même on ne le pouvait encore savoir, que pour remédier aux grandes plaintes qu'il y avait contre Carvajal, à cause de ses meurtres et de ses pillages continuels. Quelques-uns disaient qu'on le faisait venir pour le châtier comme il le méritait, et le punir en sa personne; d'autres, que c'était seulement pour lui ôter plus de cent cinquante mille écus qu'il avait pillés dans cette conquête. Dans ce temps-là, tout était plein de soupçons à Lima; personne n'osait se fier à qui que ce fût, ni ouvrir la bouche pour rien dire sur le sujet des affaires présentes, parce que le moindre mot et le plus léger prétexte suffisaient pour mettre un homme en danger de perdre la vie. Gonzale Pizarre prenait de fort grandes précautions, et était fort soigneusement sur ses gardes; jusques-là, qu'ayant remarqué en plusieurs occasions que le licencié Zarate n'était pas bien intentionné pour lui, quoique le frère de Pizarre eût épousé la fille de Zarate, et

que celui-ci fût malade, on tient pour certain qu'il le fit empoisonner, par le moyen de quelques poudres qu'il lui envoyait comme un remède; et dans la suite cette opinion fut confirmée par le rapport de quelques gens qui étaient au service de Pizarre, qui, soit qu'il fût coupable ou non de ce crime, se réjouit beaucoup de la mort de Zarate. Cependant Pierre Hernandez Paniagua commença à faire négocier pour son retour, par l'entremise du licencié Carvajal, contre le sentiment des autres capitaines, qui ne voulaient point qu'on le laissât partir. Véritablement on peut dire qu'il fut fort heureux d'être parti de los Reyes, quand on y apprit que la flotte qui était à Panama avait été remise entre les mains du président : on ne le savait pas encore alors; néanmoins on commençait à avoir de grands soupçons, parce qu'on ne recevait point de nouvelles de ce lieu. Aussi ces soupçons parurent assez bien fondés à Gonzale Pizarre, pour l'obliger d'écrire à Pierre de Puelles qui était à Quito, et à tous ses autres capitaines, d'être soigneusement sur leurs gardes, et se tenir toujours prêts et leurs gens en état. Dans ce temps-là, le capitaine Carvajal arriva, venant de la province des Charcas avec cent cinquante soldats, trois cents arquebuses, et plus de trois cent mille écus. Le jour qu'il arriva à los Reyes, on l'y reçut en pompe; Gonzale Pizarre sortit lui-même de la ville avec tous les habitans sans

exception, pour aller au-devant de lui avec des instrumens de musique et de grands signes de réjouissance. On reçut aussi alors des nouvelles de Porto Viejo; qu'on y avait vu paraître les quatre navires dont on a parlé dans le chapitre précédent, et qu'après s'être approchés assez près de terre, comme pour reconnaître, ils avaient reviré pour se mettre en mer, sans jeter l'ancre, ni se mettre en devoir de prendre aucunes provisions, comme les autres vaisseaux avaient accoutumé de faire; ce qui fut pris pour un mauvais signe, et pour une preuve qu'ils étaient ennemis.

CHAPITRE XI.

Les navires du président arrivent au port de Truxillo ; Diegue de Mora et quelques autres le reçoivent, et se déclarent pour le parti de sa majesté.

Après que Gonzale Pizarre eut reçu la nouvelle que nous venons de dire, de ces vaisseaux qui avaient paru à la côte, il fut quelque temps sans pouvoir être bien éclairci de la vérité, tant parce qu'ils ne s'approchaient guère de terre, qu'à cause que Diegue de Mora, lieutenant de Pizarre à Truxillo, retenait les lettres qu'on écrivait sur ce sujet. Ainsi, on faisait plusieurs conjectures là-dessus à los Reyes, sans pouvoir s'assurer de la vérité. Cependant cela donnait de l'inquiétude à Gonzale Pizarre, et l'obligeait à prendre des précautions, et à faire faire soigneusement garde, tant le jour que la nuit, par les soldats et par les habitans, qui paraissaient tous le faire avec soin et avec plaisir, comme s'ils l'eussent fait de fort bon cœur. Alors Lorenço d'Aldana arriva avec ses

navires au port qu'on nomme Mal-abri, qui est à cinq ou six lieues de Truxillo. Diegue de Mora avait appris la venue de ces vaisseaux par le messager qui avait apporté la nouvelle qu'ils avaient paru à Porto Viejo; mais il ne pouvait savoir ni juger certainement qui étaient ceux qui le montaient, ni quel dessein ils pouvaient avoir. Il s'embarqua à Truxillo avec plusieurs habitans du lieu, dans un navire qui était au port, avec des munitions de guerre et de bouche, à dessein d'aller chercher ces quatre navires, et de les aborder en quelque lieu qu'il les rencontrât; ce qu'il croyait pouvoir faire sans aucun péril, de quelque parti qu'ils fussent, parce que s'ils étaient de celui de Gonzale Pizarre, il pouvait leur dire qu'il était allé pour apprendre des nouvelles, et pour leur porter des rafraîchissemens; et si, au contraire, ils étaient du parti de sa majesté, cela s'accordait encore mieux avec ses intentions, et il se joindrait à eux, lui et ses gens. Il sortit donc du port, et fut assez heureux pour rencontrer les quatre navires dès le premier jour: ils s'éclaircirent mutuellement les uns les autres de leurs véritables intentions, et ainsi se joignirent avec beaucoup de plaisir pour concourir tous au même but. Diegue de Mora fournit à la flotte les rafraîchissemens dont elle avait besoin, et dès la nuit suivante ils se rendirent au port de Truxillo. Ils ne jugèrent pas à propos de mettre leurs gens

à terre; mais on prit seulement la résolution que Diegue de Mora et tous les habitans de Truxillo se retireraient dans la province de Caxamalca, pour y pouvoir attendre avec plus de sûreté le temps qu'on aurait besoin d'eux, et assembler cependant tout ce qu'ils pourraient de gens en faveur du parti qu'ils prenaient. En même temps on envoya des messagers avec des lettres et des ordres aux chachapoyas, à Guanuco, à Quito, et aux passages que gardaient Marcadillo et Porcel, afin que tous ceux qui seraient bien intentionnés se pussent déclarer en faveur de sa majesté. Les nouvelles de ce qui s'était passé à Truxillo furent bientôt portées à Gonzale Pizarre, par le moyen d'un moine de la Merci, qui l'avait toujours suivi et favorisé; mais cet homme ne pouvait dire autre chose, sinon le départ de Diegue de Mora, et des habitans de Truxillo, sans pouvoir rien assurer sur le sujet de leur intelligence et de leur union avec ceux qui étaient sur la flotte. Gonzale Pizarre conjectura, sur le rapport de ce moine, que Diegue de Mora et les habitans de Truxillo s'en étaient allés à Panama pour se joindre au président; c'est pourquoi il envoya promptement pour son lieutenant en cette ville de Truxillo, le licencié Garcias de Léon, qu'il avait toujours mené avec lui jusqu'alors. Il l'envoya par mer avec quinze ou vingt soldats, à qui il donnait les Indiens de tous ceux qui s'en étaient allés

avec Diegue de Mora. Pizarre envoya aussi avec Garcias de Léon le supérieur des moines de la Merci de cette ville, pour prendre et faire embarquer les femmes de ceux qui s'en étaient fuis, et les emmener à leurs maris à Panama, où il croyait qu'ils étaient allés. A l'égard des veuves, il envoyait des gens sortables, avec qui elles se pourraient marier; et si elles ne le voulaient pas faire, ses ordres étaient qu'on les emmènerait avec les autres à Panama. On tâchait de couvrir cela de plusieurs prétextes spécieux; mais la véritable raison était que non-seulement Gonzale Pizarre voulait se rendre maître, et disposer à sa fantaisie des Indiens de ceux qui s'en étaient fuis, mais aussi de leurs maisons, et de tous leurs biens, sans y trouver aucune opposition de la part des femmes qui ne manqueraient pas d'y en faire autant qu'il leur serait possible, si elles étaient présentes, et que tout au moins il faudrait nourrir et entretenir, si on leur ôtait leurs biens. Le licencié Garcias de Léon étant donc parti, rencontra, peu de jours après qu'il fut en mer, les quatre navires commandés par Aldana; il se joignit à eux, et embrassa le parti de sa majesté avec tous ceux qui l'accompagnaient. Les uns le firent de bonne volonté, parce qu'il y avait long-temps qu'ils souhaitaient d'en trouver l'occasion; les autres le firent par nécessité, et par la crainte qu'ils eurent qu'Aldana ne les fît punir. On renvoya

le supérieur de la Merci par terre à los Reyes, avec ordre d'apprendre à Gonzale Pizarre ce qui se passait, et la raison de la venue de ces quatre vaisseaux sur les côtes du Pérou : on lui avait aussi donné ordre de parler, sous ce prétexte, à plusieurs particuliers qu'il connaissait bien intentionnés, et de leur faire savoir que, pourvu qu'ils se pussent rendre au port, ils y trouveraient toujours des chaloupes prêtes pour les recevoir et les conduire aux vaisseaux. Gonzale Pizarre ayant su la chose, envoya ordre au supérieur de se retirer, avec défenses expresses de parler ni de traiter avec personne, ni en public ni en particulier, et faisant alors de grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, pour s'être ainsi moqué de lui, et l'avoir trompé comme il l'avait fait, ajoutant que, s'il avait suivi les sentimens de ses principaux officiers, Aldana ne lui aurait pas joué ce tour, puisqu'il l'aurait fait mourir il y avait déjà long-temps. Aussi disait-on assez hautement que Pizarre ne devait se prendre qu'à lui-même du mal qui lui arrivait alors d'avoir laissé Aldana impuni. Quand donc on eut appris si certainement la venue de la flotte, et la nécessité qu'il y avait de se préparer à la guerre, tandis que cette flotte s'avançait de Truxillo à los Reyes, où il faut un temps considérable à se rendre par mer, bien que la distance d'un lieu à l'autre ne soit que de quatre-vingts lieues, Gonzale Pizarre commença à mettre ses

affaires en ordre, et assembler ses troupes, parce que jusqu'alors la sûreté pleine et entière où il se croyait, lui avait fait négliger de semblables soins. Il nomma donc de nouveaux capitaines, à qui il donna le commandement de ses troupes, nommant pour capitaines de cavalerie le licencié Carvajal et le licencié Cepeda, comme des personnes qui devaient avoir de l'attachement pour lui, par les obligations qu'ils lui avaient. Il fit capitaines d'arquebusiers Jean d'Acosta, Jean Velez de Guevara, et Jean de LaTour; et capitaines des piquiers, Fernand Bachicao, Martin de Robles, et Martin d'Almendras. Il voulut que François de Carvajal fût son mestre-de-camp, ou son lieutenant-général, comme il l'avait été jusques-là, et qu'il eût pour sa garde cent arquebusiers, de ceux qu'il avait amenés de la province des Charcas, qui étaient tous fort bien équipés. On fit battre le tambour, et publier que tous les habitans de la ville, et tous ceux qui s'y trouvaient alors, de quelque qualité et condition qu'ils pussent être, eussent à prendre les armes, et à se ranger sous les étendards, pour y recevoir la solde et la paye qu'on leur donnerait. Ces ordres furent publiés sur peine de la vie pour ceux qui ne lui obéiraient pas, et on régla la paye de la manière qui suit: On donna aux deux capitaines de cavalerie cinquante mille écus, avec ordre de faire chacun cinquante cavaliers; mais outre cela, plusieurs mar-

chands et autres personnes peu propres à la guerre, se rangèrent sous leurs étendards. On n'ignorait pas que c'étaient des gens qu'on ne devait point compter pour le combat; mais on voulait en tirer de l'argent, comme on fit; car ils se libérèrent en fournissant des armes et des chevaux, et ceux qui n'en avaient pas, en donnant de l'argent. On donna à Martin de Robles vingt-cinq mille écus pour faire cent trente piquiers; à Fernand Bachicao, aussi vingt mille écus pour cent douze piquiers; à Jean Velez de Guevara la même somme pour cent quarante arquebusiers; et autant encore à Jean d'Acosta pour un semblable nombre. On donna douze mille écus à Jean de La Tour pour cinquante arquebusiers qui étaient de la garde ordinaire de Gonzale Pizarre; on donna aussi autres douze mille écus à Martin d'Almendras pour faire quarante-cinq piquiers. On nomma pour porter le grand étendard Antoine Altamirano, un des plus considérables habitans de la ville de Cusco, en lui donnant le commandement de quatre-vingts chevaux destinés pour la garde de l'étendard, et on lui donna douze mille écus, non pour la paye de ceux qu'il commandait, qui n'en avaient pas besoin, étant tous choisis d'entre les plus riches habitans du pays, mais pour quelques autres besoins. Aussitôt que tout fut en ordre, on fit assembler toutes les troupes pour en faire la revue. Le licencié Cepeda fit peindre dans son étendard une image de la Vierge,

et le licencié Carvajal fit mettre sur le sien un saint Jacques. Le capitaine Carvajal retint la même bannière qu'il avait portée à la guerre des Charcas. Le capitaine Guevara fit peindre sur la sienne une cuirasse avec un chiffre, par lequel il voulait désigner le nom de Pizarre. Le capitaine Bachicao fit mettre sur son drapeau un G entrelacé avec un P. (Ces deux lettres voulant dire Gonzale Pizarre), avec une couronne royale par-dessus; et ainsi des autres, chacun choisissant la figure qu'il lui plaisait faire mettre; en sorte qu'il n'y avait que le grand étendard où on vît paraître les armes royales. Aussitôt après on fit la distribution des postes, et on assigna à chacun le sien, pour faire soigneusement la garde, surtout pendant la nuit. Gonzale Pizarre prenait grand soin de secourir plusieurs soldats qui n'étaient point sous les enseignes, et il faisait des présens à d'autres qui y étaient, et qu'il croyait en avoir besoin; car, outre ce qu'ils avaient déjà reçu, il donnait à quelques-uns des sommes fort considérables, selon qu'il connaissait qu'ils le méritaient. Il fit faire une revue générale, et se mit à pied avec l'infanterie. Il avait assemblé en tout mille hommes, aussi bien armés et aussi bien équipés, et fournis de tout ce qui leur était nécessaire, qu'aucunes troupes qu'on ait vues en Italie, dans le temps que les choses y étaient dans la plus grande prospérité. La plupart, outre leurs armes qui étaient bonnes,

avaient des haut-de-chausses et des pourpoints de soie; plusieurs même en avaient de toile d'or et de brocard; d'autres en avaient de brodés et chamarrés d'or et d'argent, avec de la broderie d'or à leurs chapeaux, sur leurs boîtes à poudre, et sur les poches ou étuis de leurs arquebuses. Il était fort bien fourni de poudre, et il donna ordre que tous ses soldats fussent pourvus de quelques montures, achetant pour cet effet toutes les jumens, mulets et chevaux qu'il put trouver, et en prenant plusieurs sans les payer. La dépense qu'il fit pour tous ces préparatifs se monta à plus de cinq cent mille écus. Il envoya Martin Silvera à la ville de Plata, pour en tirer tous les hommes et tout l'argent qu'il y pourrait trouver. Il envoya aussi Antoine de Roblez à Cusco, pour en tirer les troupes qui y étaient sous le commandement d'Alfonse de Hinojosa, lieutenant de Pizarre dans cette ville. Il écrivit à Lucas Martin, son lieutenant à Arequipa, lui mandant de le venir incontinent trouver avec les soldats qui étaient dans ce lieu-là. Il envoya aussi ordre à Pierre de Puelles, son lieutenant à Quito, de le venir joindre avec les troupes de cette province, et manda de même aux capitaines Mercadillo et Porcel de laisser les passages qu'ils gardaient, et se rendre avec leurs gens à Lima. Il envoya les mêmes ordres au capitaine Sayavedra, qui était son lieutenant à Guamanga. De cette manière, on peut dire que

Gonzale Pizarre ne négligea rien, et qu'il envoya des messagers de toutes parts pour assembler des troupes, et faire porter à ses officiers tous les ordres et toutes les instructions qu'il jugea nécessaires. Il leur commandait surtout de ne laisser dans les lieux qu'ils abandonnaient, ni armes, ni chevaux, ni rien qui pût donner à ceux qui demeuraient dans ces lieux-là, occasion ou moyen d'aller trouver le président; justifiant autant qu'il pouvait sa conduite par les raisons les plus spécieuses qu'il pouvait trouver. Il leur représentait qu'ayant envoyé le capitaine Lorenço d'Aldana, tant en son nom qu'au nom de tout le royaume, pour informer sa majesté de tout ce qui était arrivé dans le pays, Aldana s'était ligué avec le président, et venait maintenant contre lui avec les mêmes vaisseaux dont il lui avait confié le commandement, et qui leur avait coûté plus de quatre-vingt mille écus à équiper; qu'à l'égard du président, sa majesté l'envoyait pour travailler à rétablir le repos, la paix et la tranquillité dans le royaume; mais qu'au lieu de s'y employer comme il devait, il avait de sa propre autorité assemblé des troupes, et venait avec tout ce qu'il en avait pu ramasser, pour punir ceux qui avaient eu quelque part aux mouvemens et aux troubles passés; qu'ainsi, puisqu'ils savaient les uns et les autres qu'ils y avaient eu part aussi bien que lui qui leur parlait, ils devaient penser que c'était ici

une affaire qui les regardait tous; qu'au reste, il ne fallait pas se flatter du pardon et de l'amnistie qu'on disait que le président apportait, et qu'il accorderait à ceux qui le suivraient; qu'on avait sujet de soupçonner en cela de l'artifice et de la fraude; mais que quand on supposerait que la chose fût véritable, et qu'il y eût une amnistie, toujours était-il certain qu'elle ne pouvait regarder que le passé, et que la bataille donnée contre le vice-roi, et sa mort, n'y pouvaient être comprises, puisque cela était arrivé depuis que le président était parti d'Espagne; qu'ainsi, jusqu'à ce que sa majesté fût informée du tout, et qu'elle envoyât de nouveaux ordres là-dessus, il était résolu de s'opposer à l'entrée du président dans le pays; d'autant plutôt qu'il était bien informé par plusieurs personnes qui le lui avaient écrit d'Espagne, que sa majesté n'envoyait pas le président pour lui ôter le gouvernement du royaume, mais seulement pour présider dans l'audience royale; qu'il était fort assuré de ce qu'il disait, parce que François Maldonat, qu'il avait envoyé à sa majesté, le lui avait écrit, et que le président même n'avait pu s'empêcher d'avouer en quelque manière la chose dans sa lettre qu'il avait reçue par Pierre Hernandez Paniagua; que depuis, à la vérité, ses propres capitaines avaient séduit le président, et l'avaient engagé à entrer au Pérou à main armée; que sans doute sa majesté

serait fort mécontente d'un tel procédé quand elle en serait informée. Pizarre prétendait donc par ces raisons, et autres semblables, que le président était fort coupable d'avoir retenu ceux qu'on envoyait en Espagne, et que cela seul était une raison suffisante pour lui pouvoir justement faire la guerre.

CHAPITRE XII.

Le licencié Carvajal est nommé pour aller avec quelques soldats le long de la côte; mais après on changea d'avis, et on ne l'envoya pas, parce qu'on le tenait pour suspect.

Dans ce temps-là Gonzale Pizarre, son mestre-de-camp, et les autres qui étaient de son conseil, prirent un nouveau tour et de nouvelles mesures pour justifier leur conduite, et faire croire aux soldats et au peuple que leur cause était bonne. Ils firent assembler tous les gens de lettres qui étaient dans la ville de los Reyes, leur proposèrent le crime dont ils prétendaient que le président était coupable pour avoir retenu leurs navires et être entré dans le pays avec des gens de guerre et à main armée, contre la commission et les ordres qu'il avait de sa majesté, voulant ainsi persuader à ceux qu'ils avaient assemblés, qu'il était juste et raisonnable de procéder juridiquement contre le président et ses capitaines et adhérens, et leur faire leur procès dans les formes. Ces savans assemblés n'osèrent contredire

Gonzale Pizarre, ni s'opposer à sa volonté; ils s'accordèrent donc à ce qu'il disait : ainsi on commença à faire des procédures dans les formes et instruire le procès; et peu de jours après on donna un jugement qui portait en substance que, « vu les crimes qui » résultaient des informations faites contre le licen- » cié de La Gasca et ses capitaines, on trouvait qu'ils » étaient coupables et méritaient d'être condamnés, » et qu'ainsi on les condamnait, savoir : le licencié » de La Gasca, à avoir la tête coupée; Lorenço d'Al- » dana et Hinoiosa, à être écartelés. » Ils condamnaient de même les autres commandans à diverses sortes de supplices, selon qu'ils le jugeaient à propos. On fit signer cette sentence au licencié Cepeda, auditeur, et on l'envoya après pour la faire de même signer à d'autres personnes lettrées. Il se trouva parmi ceux à qui on proposa cette signature, un licencié nommé Polo Hondegardo, qui était de Valladolid, lequel fut assez franc et assez hardi pour aller trouver Gonzale Pizarre, et lui représenter qu'il n'était nullement à propos de prononcer un tel jugement, parce qu'il pourrait arriver que ses capitaines, qui étaient alors au service du président, eussent dans la suite envie de retourner au sien, mais qu'ils ne l'oseraient faire, quand ils auraient une fois appris cette cruelle sentence donnée contre eux; que, de plus, il fallait considérer que le président était une personne sacrée, étant prêtre, et qu'ainsi

ceux qui signeraient une telle sentence contre lui, encourraient la peine de l'excommunication majeure. Ces raisons empêchèrent qu'on ne passât outre et qu'on ne publiât cette sentence. Gonzale Pizarre apprit alors que les vaisseaux de Lorenço d'Aldana étaient partis de Truxillo, et s'avançaient le long de la côte. Là-dessus il commanda Jean d'Acosta avec cinquante arquebusiers à cheval, pour courir promptement d'un lieu à l'autre sur le bord de la mer, et empêcher qu'ils ne pussent descendre en aucun lieu pour prendre les choses dont ils pourraient avoir besoin. Acosta alla jusqu'à Truxillo, où il n'osa demeurer qu'un jour, craignant que Diegue de Mora ne vînt de Caxamalca pour l'attaquer, et aussi parce qu'il apprit que les navires étaient au port de Santa, et résolût d'y aller. Lorenço d'Aldana fut averti de sa venue par quelques Espagnols; il lui dressa une embuscade, faisant cacher cent cinquante arquebusiers dans des roseaux, sur le chemin par lequel Jean d'Acosta devait passer. Celui-ci n'aurait sans doute pas manqué d'y être surpris et défait, si son bonheur ne lui avait fait rencontrer quelques espions de la flotte qu'il prit, et qu'il voulait faire pendre, s'ils n'eussent trouvé le moyen de sauver leur vie en l'avertissant de cette embuscade, et lui disant, de plus, que s'il quittait ce chemin pour s'approcher plus près de la mer, il trouverait quelques matelots faisant aiguade. Il envoya les prison-

niers à Gonzale Pizarre. La chose vint à la connaissance de ceux qui étaient en embuscade; mais comme ils étaient à pied et leurs ennemis à cheval, et le pays fort sablonneux, ils ne furent nullement en état d'ôter à Acosta ses prisonniers : il s'en retourna au port de Guavra, où il attendit de nouveaux ordres. Cependant Gonzale Pizarre reçut très-bien les prisonniers, leur fit rendre leurs armes, et leur fit donner des habits et assigner des logemens, leur donnant le choix de toutes les compagnies pour se mettre en celle qu'il leur plairait. Il apprit par eux le nombre de ceux qui étaient sur les vaisseaux, tout ce qui était arrivé à Panama, et les secours que le président avait envoyé demander en divers endroits des Indes; ils lui dirent encore comment Lorenço d'Aldana avait fait mettre à terre Pierre d'Ulloa, dominicain, en habit séculier, pour publier partout l'amnistie. Pizarre le fit chercher; on le trouva, et on le lui amena; il le fit mettre dans un cachot qui était près du vivier de son jardin, où il y avait quantité de crapauds et de couleuvres, jusqu'à ce qu'à l'occasion de la venue de la flotte il recouvra la liberté. Alors on résolut d'envoyer le licencié Carvajal avec trois cents arquebusiers à cheval et les soldats de Jean d'Acosta, le long de la côte et jusqu'à Caxamalca, pour attaquer et défaire Diegue de Mora. Le licencié fit ses préparatifs pour cette expédition, et tout étant prêt et ses gens en état, le mestre-de-camp Carvajal alla

dès le matin trouver Gonzale Pizarre, et lui représenta « qu'il n'était nullement à propos de donner » une telle commission au licencié Carvajal, parce » qu'on ne pouvait pas prendre une entière con» fiance en lui; que si jusqu'alors il avait suivi leur » parti, il l'avait fait pour se venger du vice-roi, et » qu'étant content à cet égard, il ne voyait pas qu'il » y eût grand fondement à faire sur sa fidélité; qu'il » fallait se souvenir que tous les frères du licencié » étaient serviteurs de sa majesté, particulièrement » l'évêque de Lugo, qui était dans les grands em» plois; qu'il ne fallait donc pas se flatter que celui» ci fût de bon cœur dans un parti opposé à celui où » étaient tous ses proches, et qu'il y demeurât ferme; » qu'enfin il fallait se souvenir qu'on avait tenu pri» sonnier, sans aucun fondement valable, ce même » homme dont il s'agissait, et qu'il s'était vu si près » d'être conduit au supplice, qu'on lui avait ordonné » de faire son testament et de se confesser, et qu'il » ne fallait pas se flatter que de semblables outrages » s'effaçassent aisément de l'esprit. » Ces raisons frappèrent Gonzale Pizarre, le firent changer d'avis; si bien qu'au lieu du licencié Carvajal, il envoya le même Jean d'Acosta avec deux cent quatre-vingts hommes pour l'exécution de cette entreprise. Celui-ci partit donc et prit le chemin de Truxillo; mais étant arrivé à Barança, qui est à vingt-quatre lieues de los Reyes, il ne passa pas outre, par les raisons

qu'on verra dans la suite. Dans ce temps-là, le capitaine Saavedra, lieutenant de Pizarre à Guanuco, reçut des lettres de Lorenço d'Aldana, par lesquelles il le sollicitait de prendre le bon parti, qui était celui de sa majesté, leur légitime souverain. Saavedra résolut de le faire : ainsi, sous prétexte d'exécuter les ordres de Gonzale Pizarre, qui lui avait ordonné de l'aller trouver avec Hernando Alonso, habitant de la même ville, il assembla ce qu'il put de soldats, sortit de la ville avec eux, et leur déclara que son dessein était de s'engager au service de sa majesté. Tous s'offrirent à le suivre, excepté trois ou quatre qui s'enfuirent, et allèrent rapporter ce qui se passait à Gonzale Pizarre. Il envoya incontinent un capitaine avec trente soldats pour piller et détruire entièrement le lieu; mais ils y trouvèrent de l'opposition, car les Indiens du voisinage s'étaient armés et s'étaient saisis du lieu par l'ordre même de leurs maîtres; de sorte qu'ils empêchèrent les Espagnols que Pizarre avait envoyés, d'y entrer : ainsi ils furent contraints de s'en retourner à los Reyes, et se contenter d'emmener ce qu'ils purent attraper de bétail, jumens et autres bêtes. Cependant le capitaine Saavedra, avec quarante cavaliers qui le purent suivre, se rendit à Caxamalca, où il se joignit à Diegue de Mora et les autres qui étaient avec lui, et s'étaient déclarés comme lui pour le parti de sa majesté.

CHAPITRE XIII.

Antoine de Robles va à Cusco comme lieutenant de Pizarre. Diegue Centeno sort du lieu où il avait été long-temps caché, assemble des gens, va attaquer Robles, le défait, et se rend maître de la ville.

ANTOINE DE ROBLES, que Gonzale Pizarre envoyait à Cusco pour y commander en sa place, étant arrivé dans cette ville, Alfonse de Hinoiosa, qui jusques-là y avait exercé la charge de lieutenant du gouverneur, et commandé en cette qualité les troupes qui y étaient, remit à Robles et le commandement et les troupes; ce qu'il ne fit pas, à ce qu'on croit, sans chagrin et sans mécontentement. Antoine de Robles ramassa tout ce qu'il put d'hommes et d'argent, et étant sorti de Cusco, il s'avança jusqu'à Xaquixaguana, qui en était éloigné de quatre lieues. Là, il apprit que Diegue Centeno, après avoir été plus d'un an caché dans une caverne, venait tout nouvellement d'en sortir, sur ce qu'il avait ap-

pris la venue du président, et la plupart des choses qui se passaient dans le pays. En effet, Centeno était véritablement sorti de sa retraite et des lieux secrets qui lui avaient servi d'asile, et il n'en avait pas plutôt été hors, qu'il avait commencé à rassembler quelques gens de ceux qui l'avaient suivi autrefois, et s'étaient cachés en divers endroits dans les bois et dans les montagnes pour éviter la fureur de Gonzale Pizarre et de son mestre-de-camp. De cette manière Centeno assembla jusqu'à quarante hommes, dont une partie était à pied, et quelques-uns avaient encore les chevaux avec lesquels ils s'étaient sauvés. Ils n'étaient pas aussi bien armés et aussi bien équipés qu'il eût été à souhaiter; néanmoins il résolut d'attaquer Cusco avec autant d'assurance que s'il avait eu cinq cents hommes. Les principaux de ceux qui l'accompagnaient étaient Louis de Ribera, Alfonse Perez d'Esquivel, Diegue Alvarez, François Négral, Pierre Hortiz de Zarate et Dominique Ruiz, clerc, qu'on appelait communément le père Vizcayno. Centeno s'avança donc avec ses gens du côté de Cusco, et s'en approcha fort près. On ne doute pas que quelques-uns des principaux de la ville, pour se délivrer de la domination d'Antoine de Robles, qui était un jeune homme de basse condition et de peu d'esprit, n'eussent écrit à Diegue Centeno de venir, et ne lui eussent promis leur secours pour le faire réussir

dans ses desseins. Il y en a qui disent qu'Alfonse de Hinoiosa même, dans le ressentiment qu'il avait contre Gonzale Pizarre, avait envoyé offrir son secours à Centeno. On peut aisément croire l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, parce qu'autrement c'eût été une grande imprudence et une témérité inexcusable à Diegue Centeno d'attaquer avec le peu de gens qu'il avait une ville dans laquelle, sans compter ses habitans, il y avait plus de cinq cents soldats, et néanmoins se flatter de l'espérance de s'en pouvoir rendre maître avec quarante hommes si mal armés, que la plupart avaient leurs épées ou leurs poignards liés à des perches pour leur servir de lances ou de piques. Antoine de Robles étant averti de la marche de Centeno, retourna à Cusco où il commença à faire les préparatifs qu'il jugeait nécessaires ; puis, apprenant que l'ennemi n'était qu'à une journée de là, il fit prendre les armes à ses gens ; et ayant assemblé trois cents hommes sur la place, il envoya pour battre l'estrade François d'Aguirre, frère de Perruche d'Aguirre, que le capitaine Carvajal avait fait pendre. François s'en alla trouver Diegue Centeno, se joignit à lui, et lui dit tout ce qui se passait et l'état des choses dans la ville. La nuit qui précéda la Fête-Dieu de l'an mil cinq cent quarante sept, ils s'avancèrent par un chemin différent de celui où étaient postées les troupes de Robles : ainsi ils les attaquèrent par le

flanc et avec beaucoup de courage et une ferme résolution de vaincre ou de mourir. Comme cette attaque se fit pendant l'obscurité de la nuit, le bruit et la confusion empêchaient qu'on ne se pût entendre, et faisaient que ceux de Cusco se tuaient souvent les uns les autres sans pouvoir se reconnaître. Diegue Centeno se servit d'une ruse qui lui réussit fort heureusement; il fit desseller et débrider les chevaux qu'il avait, et les fit mettre sur le chemin où les ennemis étaient postés, les faisant suivre par des Indiens qui les poussaient devant eux. Ces chevaux pressés par ceux qui les suivaient se mirent à courir de toute leur force, et mirent le désordre et la confusion parmi les troupes de Robles, avant qu'on eût le loisir de les tuer, ni qu'on pût s'assurer s'il y avait quelqu'un dessus ou non. Ce stratagême de Centeno paraît à peu près semblable à celui dont usa ce capitaine carthaginois qui, se trouvant enfermé par ses ennemis dans un vallon, en sortit en faisant marcher devant lui des taureaux et des vaches, avec des bottes de paille embrasées attachées à leurs cornes. Enfin, Diegue Centeno et les siens combattirent avec tant de courage, que ceux de Cusco furent défaits et mis en fuite. Cela acquit beaucoup de gloire à ce capitaine, parce qu'on a rarement vu un si petit nombre de gens en vaincre un beaucoup plus grand que le leur, beaucoup mieux armés qu'eux, et qui, à plusieurs égards,

avaient de grands avantages. On dit que les premiers qui prirent la fuite furent quelques gens d'Alfonse de Hinoiosa, qui en usèrent ainsi par ses ordres; mais eux-mêmes ne l'avouent pas, pour ne pas se déshonorer, ni Centeno non plus, pour ne pas diminuer l'honneur de sa victoire. Diegue Centeno étant ainsi entré dans Cusco, il fut d'abord élu pour commandant et capitaine-général dans cette ville, au nom de sa majesté. Dès le lendemain il fit publiquement couper la tête à Antoine de Robles, et fit le partage et la distribution de cent mille écus qu'il trouva dans le lieu appartenant à Gonzale Pizarre, traitant d'ailleurs fort humainement tout le monde. Après cela il nomma pour capitaines d'infanterie Pierre des Rivières et Jean de Vargas, frère de Garcilaso, et pour capitaine de cavalerie Négral, nommant pour son mestre-de-camp-général Louis de Ribera. De cette manière il sortit de Cusco beaucoup mieux accompagné qu'il n'y était entré, ayant à sa sortie jusqu'à quatre cents hommes, avec lesquels il prit le chemin de la ville de Plata, à dessein de faire ce qu'il pourrait par ses sollicitations, pour obliger Alfonse de Mendoze, qui était là pour Gonzale Pizarre, d'embrasser le parti de sa majesté, et au cas qu'il refusât opiniâtrément de le faire, d'attaquer la ville, et s'en rendre maître par force. Dans ce temps-là Lucas Martin, que Gonzale Pizarre avait envoyé à Arequipa, pour lui amener les gens qui

étaient en cette ville, en sortit avec cent trente hommes pour s'en retourner à los Reyes; mais à quatre lieues d'Arequipa, ses propres soldats le prirent, et ayant choisi pour capitaine Jérôme de Villegas, ils marchèrent jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré Diegue Centeno pour se joindre à lui. Il était alors au Collao, attendant l'issue de quelques négociations qu'avait entreprises Pierre Gonzale de Zarate, maître d'école de Cusco. Il apprit dans ce lieu-là que Jean de Silveira, sergent-major de Gonzale Pizarre, envoyé par lui pour emmener à los Reyes les gens de cette province, avait fait prendre cinq ou six hommes qu'il avait rencontrés sur sa route, et qui étaient au nombre de ceux qui avaient suivi Centeno. Il apprit encore que le même Silveira conduisait environ trois cents hommes. On dira dans la suite ce qui leur arriva.

CHAPITRE XIV.

Gonzale Pizarre fait venir Jean d'Acosta à los Reyes, pour l'envoyer à Cusco contre Diegue Centeno. Il fait couper la tête à Antoine Altamirano et à Lorenço Mexia, et fait prêter serment en sa faveur aux habitans de los Reyes.

Gonzale Pizarre ayant appris tout ce qui était arrivé à Cusco, le soulèvement de Centeno et la mort d'Antoine de Robles, et jugeant aussi par quelques conjectures, que les gens de Saint-Michel s'étaient déclarés pour sa majesté; que, de plus, les capitaines Mercadillo et Porcel s'étaient joints avec Diegue de Mora à Caxamalca, de manière qu'il ne pouvait plus compter pour lui que les gens qu'il avait à los Reyes et ceux de Pierre de Puelles, sur qui il s'assurait, et était pleinement persuadé qu'il ne lui manquerait pas : tout cela lui fit prendre la résolution d'envoyer contre Diegue Centeno le capitaine Jean-d'Acosta avec ceux qu'il commandait, et de lui donner même un plus grand nombre de

gens s'il était besoin, résolu de suivre lui-même Acosta avec toute son armée, au nombre de neuf cents hommes, parmi lesquels on voyait les principaux habitans du pays. Son dessein était de réduire et ramener à son obéissance tout le pays d'en haut, et après cela faire la guerre au reste de ceux qui s'étaient soustraits à son obéissance. Au reste, en cas que les choses ne lui réussissent pas comme il souhaitait, et qu'il se trouvât trop pressé, on pouvait juger par plusieurs conjectures vraisemblables, que son dessein était alors d'aller tenter quelques nouvelles découvertes vers la rivière de la Plata, vers le Chili ou en quelques autres endroits vers ces côtés-là. Ce n'est pas qu'il dît cela ouvertement, ni qu'il en fît même confidence à personne, croyant que ce serait marquer trop de défiance et trop peu de courage; mais, comme on vient de le dire, on ne laissait pas de le conjecturer. Il envoya donc ordre à Jean d'Acosta de revenir à los Reyes; ce qui surprit fort les gens qui accompagnaient ce capitaine, et causa quelques murmures et quelques troubles parmi eux, de manière que sept ou huit s'enfuirent, ayant pris pour leur chef Jérôme de Soria, habitant de Cusco. Il y en aurait eu sans doute un grand nombre d'autres qui auraient suivi l'exemple de ces premiers, si Acosta n'avait prévenu cet inconvénient par sa sévérité, en faisant couper la tête à Lorenço Mexia, gendre du comte de la Gomera, et à un autre

soldat qu'il soupçonnait qui s'en voulait aller; il en fit aussi arrêter quelques autres qu'il conduisit prisonniers à los Reyes. Peu de jours avant qu'il y arrivât, Gonzale Pizarre ayant eu quelques soupçons contre Antoine Altamirano, qui portait son grand étendard, parce qu'il lui semblait agir un peu trop froidement, sans avoir pourtant aucune preuve contre lui, ni même aucun soupçon considérable, il le fit prendre prisonnier, le fit lier comme un criminel et étrangler pendant la nuit, puis ensuite le fit attacher publiquement aux fourches patibulaires. Altamirano était un des plus riches du pays; Pizarre se saisit de tous ses biens, et les distribua comme il le jugea à propos. Après cela il donna l'étendard royal à dom Antoine de Ribera, qui était venu depuis peu de Guamanga avec environ trente hommes, quelques armes et quelque bétail qu'il avait tiré des habitans qui étaient demeurés dans le lieu. Gonzale Pizarre se trouvait cependant assez embarrassé; il voyait que ses affaires prenaient un méchant tour, et allaient tous les jours en empirant; qu'il ne pouvait presque plus compter que sur les seules forces qu'il avait à los-Reyes, au lieu que peu de jours auparavant il était maître absolu de tout le royaume. Il craignait que si les provisions royales, l'amnistie et la révocation des ordonnances que le président apportait, venaient une fois à la connaissance de ceux qui lui restaient, tous ne l'abandonnassent;

car il faut remarquer que jusque-là il avait eu l'adresse de cacher tout cela à ses partisans. Dans cette inquiétude, il prit le parti qu'il jugea le meilleur et le plus propre pour s'assurer de ceux qui le suivaient : ce fut de faire assembler tous les bourgeois et toutes les personnes les plus considérables de la ville dans sa maison. Quand ils furent assemblés, il leur représenta « les grands embarras et les dange-
» reux engagemens dans lesquels il s'était mis pour
» eux, les travaux qu'il avait supportés, les périls où
» il s'était exposé, et les guerres qu'il avait soutenues
» pour leurs intérêts et pour la conservation de
» leurs biens, dont ils étaient redevables aux soins
» et à la valeur du marquis dom François Pizarre son
» frère; que, dans l'occasion présente, ils devaient
» considérer que sa cause et la leur étaient la même,
» et qu'ils avaient les uns et les autres suffisamment
» de quoi justifier leur conduite par les démarches
» qu'ils avaient faites en envoyant des députés de
» leur part par-devers sa majesté, pour lui rendre
» compte de tout ce qui s'était passé; que le prési-
» dent avait arrêté et retenu les envoyés à Panama;
» qu'il avait séduit et débauché ses capitaines, et
» s'était ainsi emparé de sa flotte, qui lui avait tant
» coûté à équiper; qu'au reste on ne pouvait pas
» douter que le président n'en usât de la sorte pour
» ses intérêts particuliers, puisqu'il était évident
» que s'il avait eu quelque ordre de sa majesté pour

» faire la guerre, il n'aurait sans doute pas manqué
» de le lui faire savoir par Pierre Hernandez Pania-
» gua; mais que, non content de tous les outrages
» qu'il lui avait faits jusque-là, il entrait dans son
» gouvernement à main armée, lui faisait la guerre,
» et faisait répandre par tout le royaume des libelles
» contre lui, comme cela était connu de tout le
» monde; qu'ainsi il était résolu de s'opposer à un
» homme qui le traitait en ennemi sans qu'il lui en
» eût donné sujet; que leurs intérêts de tous étaient
» les mêmes que les siens, puisqu'il était assez évi-
» dent que, prenant les choses à la rigueur comme
» on faisait, on ne manquerait pas de leur deman-
» der compte et de les rendre responsables de toutes
» les suites funestes qu'avaient eues les guerres pas-
» sées, des meurtres et des pillages qu'elles avaient
» causés; qu'il les priait de faire soigneusement ré-
» flexion là-dessus, et de considérer que si, jusque-
» là, il s'était agi de la défense et de la conservation
» de leurs biens, il s'agissait maintenant, non-seu-
» lement de la même chose, mais encore de plus,
» de la conservation de leur honneur et de leur
» vie; que cela lui avait fait juger nécessaire de les
» assembler pour leur représenter, comme il faisait,
» l'état présent des choses, et savoir quels seraient
» là-dessus leurs sentimens, qu'il les priait de lui
» dire franchement et ouvertement, leur promet-
» tant, foi de cavalier et de gentilhomme d'honneur,

» et prêt de leur en faire un serment solennel et » dans toutes les formes, s'il était nécessaire, qu'il » ne serait fait à qui que ce fût aucun mal, ni dans » sa personne ni dans ses biens, pour avoir dit librement son avis, quel qu'il pût être; et que même » il laisserait chacun en pleine liberté, non-seulement de se déclarer pour le parti qu'il jugerait à » propos, mais aussi de se retirer où bon lui semblerait; qu'ainsi, ceux qui avaient intention de le » suivre eussent à le déclarer franchement et ouvertement, parce qu'il exigerait pour cela leur signature et leur promesse par écrit; qu'ils prissent » donc bien garde à ce qu'ils lui promettraient, » puisqu'après qu'ils lui auraient une fois donné » leur parole, s'ils la violaient ou paraissaient tièdes » et languissans dans les occasions où il faudrait » agir jusqu'à ce que la guerre fût finie, il leur ferait couper la tête, et que des soupçons tant soit » peu vraisemblables seraient suffisans pour cela. » Incontinent tous lui répondirent unanimement qu'ils le suivraient, et feraient tout leur possible pour bien exécuter ses ordres; qu'ils lui offraient de bon cœur leurs personnes, leurs biens et leur vie; quelques-uns passèrent même jusqu'à cet excès de dire « qu'ils exposeraient de bon cœur pour son » service le salut éternel de leur âme. » Ils cherchaient à l'envi des raisons pour justifier la guerre qu'on allait entreprendre, et relevaient l'obligation

qu'ils avaient tous à Gonzale Pizarre de vouloir bien se charger de cette entreprise. Il y en avait même qui disaient là-dessus des choses si extravagantes et si outrées, par une basse et lâche flatterie, et pour mieux contenter et rassurer ce tyran, qu'elles sont indignes d'être rapportées ici. Incontinent Gonzale Pizarre tira un papier où était écrit fort au long ce qu'il venait de proposer; il fit écrire au bas de ce papier, par le licencié Cepeda, une promesse solennelle d'accomplir ce qui y était contenu, et d'obéir à Gonzale Pizarre en tout ce qu'il commanderait; puis il lui fit signer cette promesse avec serment de l'observer exactement, et après Cepeda tous les autres qui étaient présens la signèrent de même. Quand cela fut fait, on fit partir Jean d'Acosta avec trois cents hommes pour aller à Cusco par le chemin de la montagne : on lui donna pour mestre-de-camp-général qui commanderait sous lui, Paez de Sotomayor; pour capitaine de cavalerie, Martin d'Olmos; pour capitaine d'arquebusiers, Diegue de Gumiel; et pour commander les piquiers, Martin d'Almandras; on donna l'étendard à Martin d'Alarcon, et de cette manière ils partirent, prenant la route de Cusco, pour marcher contre Diegue Centeno.

CHAPITRE XV.

Jean d'Acosta fait sortir ses gens de los Reyes pour prendre le chemin de Cusco. Les navires du président arrivent au port de los Reyes : ce que fait là-dessus Gonzale Pizarre.

Jean d'Acosta ayant ses gens en état, et bien pourvus de tout ce qui leur était nécessaire, il les fit sortir de la ville de los Reyes, et prit la route de Cusco, par le chemin de la montagne. Dans le même temps, Gonzale Pizarre eut avis que la flotte commandée par Lorenço d'Aldana avait paru à quinze lieues du port de los Reyes. Il consulta là-dessus avec ses officiers, et on convint qu'il était à propos de sortir de la ville avec toutes les troupes, et de s'aller poster près de la mer, parce qu'on craignait que si une fois les vaisseaux entraient dans le port, cela ne causât de grands troubles et beaucoup de confusion dans la ville, à cause qu'il y faudrait donner les ordres à la hâte, et faire tout avec précipitation; qu'ainsi, ceux qui seraient mal

intentionnés pourraient se sauver pendant la confusion, et se rendre aux ennemis pour s'embarquer sur leurs vaisseaux; et qu'à l'égard de quelques autres qui seraient chancelans et incertains, on n'aurait pas non plus le temps de penser à eux pour les obliger à se déterminer. On prit donc le parti que nous venons de dire, de sortir de la ville, et de faire crier publiquement que personne, de quelque âge et de quelque condition qu'il fût, n'eût à y demeurer sur peine de la vie; Pizarre avertissant qu'il ferait couper la tête à quiconque y demeurerait contre ses ordres; et que, marchant lui-même à la tête de ceux qui sortiraient, il laisserait son mestre-de-camp dans la ville pour faire exécuter la peine dont on les menaçait. Tout le monde était si étonné et si épouvanté sur ces menaces, et par la crainte de la mort, qu'ils n'osaient presque se parler les uns aux autres, et qu'ils n'avaient pas le courage ni de fuir, ni de savoir ce qu'ils devaient faire. Quelques-uns pourtant qui eurent plus de commodité de se cacher que les autres, se cachèrent dans des roseaux ou dans des cavernes, et cachèrent aussi en terre ce qu'ils avaient de plus considérable. Le jour avant celui que Gonzale Pizarre avait marqué pour la sortie, on vit dans le port de los Reyes trois vaisseaux, ce qui émut tout le monde; on commença à sonner l'alarme; et Gonzale Pizarre sortit de la ville avec tout autant de monde qu'il

put, et s'alla camper à moitié chemin, en sorte qu'il était à une lieue du port et autant de la ville, afin de faire tête à ses ennemis, et s'opposer à leur descente, et empêcher en même temps que les siens ne s'allassent rendre à leurs vaisseaux. De plus, il ne voulait pas paraître abandonner la ville; et, avant de s'en éloigner, il voulait savoir plus précisément quelles étaient les intentions de Lorenço d'Aldana, et tenter par quelque négociation ou par ruse de se rendre maître des navires, parce qu'il n'avait aucun moyen de leur résister, ni de les empêcher de prendre le port; un de ses capitaines ayant un peu auparavant, contre le sentiment des principaux de l'armée, fait couler à fond cinq navires qui étaient dans ce port. La résolution de sortir étant donc prise, Gonzale Pizarre fit assembler toutes ses troupes, tant cavalerie qu'infanterie, dans la place de los Reyes, et sortit aussitôt après de la ville avec cinq cent cinquante hommes, marchant enseignes déployées. Il alla se poster dans le lieu que nous avons déjà dit, à moitié chemin de la ville au port, et fit mettre en embuscade, tout près de la mer, huit cavaliers pour empêcher que personne, sortant des vaisseaux, ne pût donner ou recevoir aucunes lettres, parler à quelqu'un, ou faire quelque chose de semblable à son préjudice et contre ses intérêts. Ils demeurèrent dans cet état jusqu'au lendemain, que Gonzale Pizarre fit mettre Jean Hernandez,

habitant de los Reyes, dans une barque pour aller aux navires, dire de sa part à Lorenço d'Aldana que s'il voulait lui envoyer quelqu'un des siens pour traiter du sujet de sa venue, lui, Hernandez, demeurerait cependant en ôtage sur les vaisseaux. Dès qu'il parut s'avançant vers les navires, on envoya au-devant de lui dans une chaloupe Jean Alfonse Palomino, qui le reçut et le conduisit à bord de l'amiral, où Lorenço d'Aldana l'ayant écouté, il le retint pour ôtage, conformément à sa proposition, et envoya cependant de sa part le capitaine Penna vers Gonzale Pizarre, qui donna ordre qu'on attendît la nuit pour le faire entrer dans son camp, afin qu'il ne pût parler à personne. Penna ayant été conduit à la tente de Pizarre, lui mit entre les mains un écrit contenant les ordres qu'avait le président, l'amnistie générale que sa majesté accordait à tous, et la révocation des ordonnances. « Il ajouta, de » bouche, les grands avantages qui reviendraient à » tout le monde de se soumettre et d'obéir aux » ordres de sa majesté, qui ne jugerait pas à propos » de laisser le gouvernement du Pérou à Gonzale » Pizarre, et qui, ayant appris ce qui s'était passé » en ce pays-là, y avait envoyé le président avec » des ordres et des pouvoirs suffisans de pourvoir » à tout ce qu'il jugerait à propos. Pizarre répondit » fièrement qu'il ferait punir rigoureusement et » tirer à quatre chevaux tous ceux qui étaient sur

» la flotte, et qu'il châtierait l'audace du président,
» se plaignant hautement de l'outrage qu'on lui
» avait fait de retenir ses envoyés, et faisant aussi
» de grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, qui ve-
» nait maintenant contre lui en ennemi, après avoir
» reçu son argent et sa commission pour aller de sa
» part en Espagne rendre compte de sa conduite
» au roi. » Après cette réponse, et quelques autres discours à peu près semblables, tous les capitaines de Gonzale Pizarre sortirent de sa tente, de sorte qu'il demeura seul avec le capitaine Penna : alors il s'étendit fort au long pour lui faire comprendre tout ce qui pouvait servir à sa justification dans ce qui s'était passé et ce qui se passait encore alors; et enfin, après bien des discours, il lui offrit cent mille écus, s'il voulait faire en sorte de le rendre maître du gallion de la flotte qui en faisait presque toute la force. Penna lui répondit qu'il n'avait pas l'âme assez basse et assez intéressée pour faire une semblable trahison, et qu'il était inutile de le tenter là-dessus, quelque promesse qu'on pût lui faire, et que Pizarre ne se faisait pas d'honneur à lui-même par une telle proposition. On commit cette nuit Penna à la garde d'Antoine de Ribera pour le faire coucher dans sa tente, avec ordre de ne le laisser parler à personne. Le lendemain on le renvoya à la flotte, et Jean Fernandez retourna au camp de Pizarre, après avoir résolu et promis de

s'employer pour le service de sa majesté en tout ce qu'il pourrait. Lorenço d'Aldana jugeant qu'un des meilleurs moyens pour bien réussir dans leurs desseins, était de faire en sorte que les soldats eussent connaissance du pardon que sa majesté accordait à tous, on prit pour cela des mesures assez propres pour leur faire savoir ce qu'on voulait, mais en même temps fort délicates et fort dangereuses pour Jean Fernandez qui se chargeait de la chose. Voici donc ce qu'on fit. Lorenço d'Aldana lui donna toutes ses dépêches doubles, et lui donna aussi des lettres pour quelques personnes considérables qui étaient au camp. Fernandez cacha ce qu'il jugea à propos dans ses brodequins, et donna le reste à Gonzale Pizarre; puis, l'ayant tiré à part, il lui dit en secret que Lorenço d'Aldana lui avait voulu persuader de publier dans le camp l'amnistie que sa majesté accordait à tous, et qu'il avait jugé à propos de ne faire point difficulté de s'en charger avec ses autres dépêches, tant pour amuser Aldana par l'espérance de faire ce qu'il lui avait promis, que pour tirer de lui ce dont il s'agissait, afin que Pizarre le pût voir. Jean Fernandez faisait ainsi semblant de ne savoir en aucune manière que Gonzale Pizarre eût quelque connaissance de cela, parce qu'il avait tenu la chose fort secrète, et ne l'avait jamais dite à personne. Pizarre le remercia fort de ses bons avis, et témoigna lui en être fort obligé,

prenant là-dessus beaucoup de confiance en lui : il prit tous les papiers que Fernandez lui présentait, faisant de grandes menaces et de grands sermens de punir rigoureusement celui qui les avait donnés, comme il avait puni ceux qui jusques-là avaient eu l'audace de l'offenser. Jean Fernandez ayant si bien joué son personnage, trouva moyen de rendre quelques-unes de ses lettres, et faire tomber les autres comme par hasard, et comme s'il les eût perdues, entre les mains de ceux à qui elles s'adressaient. Gonzale Pizarre demeura dans son camp tout le mercredi et le jeudi suivans, sans qu'il se passât rien de nouveau.

CHAPITRE XVI.

Quelques personnes s'enfuient du camp de Gonzale Pizarre ; il envoie après eux ; ce qui se passe dans cette occasion.

Quand Gonzale Pizarre sortit de los Reyes pour s'aller camper dans le lieu qu'on a marqué, il laissa dans cette ville, pour y exercer la charge de grand prévôt, un nommé Pierre Martin de Cicile, qui avait suivi son parti avec beaucoup d'attachement et d'affection dès le commencement des troubles. Ce Pierre Martin était un vieux homme âgé de soixante et dix ans, mais fort et robuste, rude et cruel, qui n'avait guère ni piété, ni crainte de Dieu; il était de fort basse naissance, d'un lieu nommé dom Benito, dans le territoire de Medelin. Pizarre lui avait donné ordre en partant de faire pendre sans rémission et sans délai tous ceux qui se trouveraient avoir demeuré dans la ville sans sa permission, ou y être venus du camp sans son congé. Martin observa si soigneusement ces ordres rigou-

reux, qu'ayant rencontré une fois un homme qui était dans le cas, il n'eut pas la patience d'attendre quelques momens pour le faire pendre, mais il le poignarda lui-même sur-le-champ. Il se faisait ordinairement suivre par le bourreau chargé de cordes, jurant qu'il ferait pendre tous ceux qu'il trouverait venant dans la ville sans permission ; car il y en avait quelques-uns qui venaient du camp avec congé de Gonzale Pizarre. Il arriva un jour que quelques bourgeois de la ville y vinrent avec un semblable congé, pour faire quelques provisions dont ils avaient besoin ; les principaux étaient : Nicolas de Ribeira, juge de police du lieu ; Vasco de Guevara, Hernan Bravo de Lagunas, François d'Ampuero, Diegue Tinoco, Alfonse Ramirez de Sosa, François de Barrionuevo, Alfonse de Barrionuevo, Martin de Meneses et Diegue d'Escovar, accompagnés de quelques autres. Quand ils eurent fait leurs provisions à los Reyes, ils en sortirent avec leurs armes et leurs chevaux, et au lieu de retourner au camp, ils prirent le chemin de Truxillo ; ils furent aperçus par quelques espions, qui en donnèrent incontinent avis à Gonzale Pizarre. Il envoya d'abord après eux le capitaine Jean de La Tour avec quelques arquebusiers à cheval. Ce capitaine les suivit jusqu'à huit lieues de là, où il rencontra Vasco de Guevara et François Ampuero, qui étaient demeurés derrière pour avertir les au-

tres de ce qui se passerait en cas qu'ils fussent poursuivis. Se voyant en péril, ils se défendirent courageusement; et comme c'était la nuit, on ne pouvait ajuster les coups d'arquebuses: ainsi ils trouvèrent moyen de se sauver par la suite sans être blessés. Jean de La Tour et les siens ne les purent joindre, parce que leurs chevaux étaient fort fatigués, pour avoir beaucoup couru en les poursuivant. Il retourna donc, considérant que quand même il les aurait joints, il ne serait pas en état de leur faire beaucoup de mal, ni de les prendre par force, parce qu'ils étaient tous des personnes de qualité, qui se feraient plutôt tuer que de se laisser prendre. Comme il retournait au camp, il rencontra en chemin Hernan Bravo de Lagunas, qui avait demeuré derrière, soit par l'espérance de n'être pas sitôt découvert, étant seul, soit par quelque autre raison: il le prit et le mena à Gonzale Pizarre, qui ordonna qu'il fût pendu. Dona Ynez Bravo, femme de Nicolas de Ribeira, un de ceux qui s'en étaient fuis, et sœur du prisonnier, ayant su le péril où il était, courut incontinent avec son père au camp de Gonzale Pizarre; et s'étant jetée à ses pieds, elle le supplia avec beaucoup d'instance et de larmes de lui accorder la vie de son frère Hernan Bravo. D'abord Pizarre la refusa; mais la plupart de ses capitaines joignant leurs sollicitations à ses prières, et elle-même les renouvelant avec de grandes instan-

ces, et étant d'ailleurs une des plus belles et des plus considérables femmes du pays, enfin il se laissa fléchir et lui accorda ce qu'elle demandait. On a jugé à propos de rapporter ceci, tant parce que le courage et l'amitié fraternelle de cette vertueuse dame le méritent, qu'à cause que cet exemple est singulier, et que Hernan Bravo est le seul qui ait offensé Gonzale Pizarre pendant tout le temps de sa tyrannie, et soit tombé entre ses mains sans en être puni. Il arriva encore une autre chose remarquable dans cette occasion : c'est qu'un des capitaines de Gonzale Pizarre, nommé Alfonse de Caceres, qui se trouva présent lorsqu'il accorda la vie à Hernan Bravo, baisa avec respect ce gouverneur, en lui disant : O grand prince, maudit soit quiconque pensera à vous abandonner, et ne sera pas toujours prêt à se sacrifier pour votre service! et néanmoins trois heures après, le capitaine Hernan Bravo et quelques autres abandonnèrent le camp et s'enfuirent. On fut surpris que Hernan Bravo eût osé tenter pour la seconde fois, et surtout si promptement, une pareille entreprise, ayant eu à peine le temps de respirer, et de se remettre un peu de la frayeur et du trouble où il avait dû être, en se voyant la corde au cou et prêt à être étranglé. La fuite de ces derniers causa beaucoup d'émotion et de trouble dans l'armée, parce qu'il y en avait parmi eux qui avaient suivi Gonzale Pizarre, et s'étaient attachés à

lui dès le commencement, et avaient de grands engagemens à son service; si bien qu'il n'avait pas le moindre soupçon du monde qu'ils eussent aucune pensée de l'abandonner. Il était donc si troublé et si inquiet, que personne n'osait presque ni l'aborder, ni lui parler; et il donna ordre qu'on tuât sur-le-champ, et sans autre examen, tous ceux qu'on trouverait hors du camp. La même nuit, le capitaine Martin de Robles envoya avertir Diegue Maldonat, juge de police de Cusco, nommé communément le riche, que Gonzale Pizarre le voulait faire mourir, et qu'il l'avait ainsi résolu, après avoir consulté la chose avec ses capitaines. Maldonat ne douta point que cela ne fût véritable, et qu'il ne dût profiter de cet avis; et il le crut d'autant plus aisément, que non-seulement il avait été un de ceux de Cusco qui étaient allés offrir leurs services au vice-roi, mais que même depuis, après que Gonzale Pizarre lui eut pardonné, comme il l'accompagnait dans son voyage de Quito, marchant contre le vice-roi, on eut encore quelque nouveau soupçon contre lui, à l'occasion d'une lettre qui fut trouvée aux pieds de Gonzale Pizarre, et qui fut cause qu'on fit souffrir des tourmens assez rigoureux à Maldonat. Cette lettre contenait plusieurs vérités fâcheuses au désavantage de Pizarre, à quoi il était fort sensible; et, bien que depuis on eût découvert les auteurs de la lettre, cette aventure ne pouvait revenir dans

l'esprit de Maldonat, sans y faire beaucoup d'impression. De plus, il faisait réflexion sur ce qu'il avait été fort ami d'Antoine Altamirano, que Gonzale Pizarre avait fait mourir. Tout cela fit donc que Maldonat ne doutant point que l'avis qu'on lui avait donné ne fût bien fondé, il sortit incontinent de sa tente avec l'épée et la cape seulement, sans se donner le temps de faire seller un cheval, quoiqu'il en eût de fort bons, et sans rien dire à aucun de ses serviteurs. Il marcha donc à pied toute la nuit, bien qu'il fût un homme fort âgé, et enfin il se rendit auprès de la mer, et se cacha dans des roseaux, à trois lieues de l'endroit où étaient les navires, craignant que le matin, dès qu'on s'apercevrait de son absence, on ne fit courir après lui, et qu'on ne le trouvât aisément; il se découvrit à un Indien qu'il rencontra, et à qui il fit faire une espèce de barque plate ou de radeau de paille ou de roseaux, et s'étant mis dessus avec l'Indien qui se servait d'un pieu pour ramer, il se rendit aux navires avec beaucoup de peine et de péril. En effet, quand il y arriva, son radeau était presque tout défait et ne le pouvait plus porter, de manière qu'il se serait infailliblement noyé, s'il eût eu plus loin à aller. Dès le matin, Martin de Robles alla à la tente de Diegue Maldonat, et ne l'ayant point trouvé, il alla incontinent trouver Gonzale Pizarre, et lui dit « que Maldonat s'en était fui, et ajouta

» que, considérant combien son armée s'affaiblissait
» tous les jours par le nombre et la qualité de ceux
» qui l'abandonnaient ainsi, il prenait la liberté de
» lui dire qu'il croyait à propos de décamper de ce
» lieu-là, et de marcher du côté qu'il s'était proposé,
» sans accorder à qui que ce fût la permission d'aller
» à la ville, parce qu'autrement il était encore à
» craindre que la plupart ne prissent encore le parti
» de s'enfuir. Robles lui dit de plus que plusieurs
» de ceux de sa compagnie voulaient demander cette
» permission, parce qu'ils avaient besoin de faire
» quelques provisions; mais qu'il jugerait plus à
» propos d'y aller lui-même avec un petit nombre
» de ses soldats pour faire les provisions nécessai-
» res, résolu de les observer de fort près, et de ne
» les perdre pas de vue; et qu'en chemin son des-
» sein était d'entrer dans le monastère des domini-
» cains, pour en tirer Diegue Maldonat qu'on lui
» avait dit qui s'y était retiré, et le lui mener pour
» le faire punir publiquement, afin de donner de
» la terreur aux autres, et empêcher que personne
» n'eût à l'avenir une semblable hardiesse. » Gonzale Pizarre approuva ce que lui disait Martin de Robles; et ayant beaucoup de confiance en lui, parce qu'il avait eu une grande part dans toutes les affaires passées, il lui dit d'exécuter ce qu'il venait de lui proposer. Robles prit les chevaux de Diegue Maldonat et les siens, et emmena avec lui tous

les soldats de sa compagnie, en qui il se fiait fort. Quand il fut arrivé à los Reyes, il prit le chemin de Truxillo avec trente cavaliers, disant hautement qu'il allait trouver le président pour lui offrir ses services; que Gonzale Pizarre était un tyran, et que tous étaient obligés de suivre les ordres de sa majesté. La chose fut bientôt sue au camp, où cela causa un si grand trouble, qu'il semblait inévitable que l'armée se séparât et se dissipât entièrement, ou que même on massacrât Gonzale Pizarre. Il tâcha de calmer les esprits le mieux qu'il lui fut possible, témoignant faire peu de cas de tous ceux qui s'en étaient fuis; après cela il prit la résolution de décamper le lendemain dès le matin, et la nuit Lope Martin de Cusco s'enfuit, et partit presque à la vue de toute l'armée. Le lendemain matin, selon la résolution que Gonzale Pizarre avait prise, il décampa, et fit marcher ses troupes jusqu'à un aqueduc qui était à deux lieues de là. Il prit de grandes précautions pour empêcher qu'aucun de ses gens ne pût s'enfuir, mettant des gardes, et envoyant des coureurs de divers côtés pour cela. La principale difficulté lui paraissait à peu près levée, pourvu qu'il les pût éloigner jusqu'à dix ou douze lieues de los Reyes. Il donna ordre au licencié Carvajal de veiller pendant la nuit, afin que personne ne pût s'enfuir; mais celui-ci prenant son temps, quand il jugea que la plupart des gens dormaient, il s'en alla du côté de los

Reyes, et de là prit le chemin de Truxillo, accompagné de Polo Hondegardo, de Marc de Retamoso, son enseigne, de Pierre Suarez d'Escovedo, de François de Mirande, Hernand de Vargas, et plusieurs autres qui étaient de sa compagnie. Quelques heures après, le capitaine Gabriel de Roias fit la même chose : Pizarre lui avait donné le grand étendard, afin de laisser dom Antoine de Ribera à la garde de la ville, parce qu'il se fiait fort en lui. Gabriel de Roias eut pour compagnons de fuite Gabriel Vermudez et Gomez de Roias, ses neveux, et plusieurs autres personnes de qualité : ils sortirent du camp, sans que personne s'en aperçût, par le quartier où avait été le licencié Carvajal, et où il n'y avait plus de difficulté à sortir, depuis qu'il s'en était allé. Le matin venu, et Gonzale Pizarre ayant appris ce qui s'était passé pendant la nuit, il y fut fort sensible, comme aussi la chose le méritait; mais surtout il fut fort fâché de la fuite du licencié Carvajal. Il fit plusieurs réflexions sur les motifs qui pouvaient l'avoir porté à cela, et il ne pouvait s'empêcher de s'accuser lui-même d'avoir mal à propos donné du chagrin à Carvajal, en lui ôtant la commission qu'il lui avait premièrement donnée, et dont il chargea ensuite Jean d'Acosta, ne doutant point qu'il n'en eût toujours conservé beaucoup de ressentiment. Pizarre se repentait encore fort de n'avoir pas marié Carvajal avec sa nièce dona Francisa Pizarre,

fille du marquis, comme on en avait fait la proposition, parce que, par ce moyen, il l'aurait peut-être engagé à ne le pas abandonner, en le mettant entièrement dans ses intérêts par une telle alliance. Ce départ du licencié Carvajal fit un fort méchant effet sur l'esprit de la plupart des soldats, et les découragea beaucoup. Ils considéraient qu'il savait tous les secrets de Gonzale Pizarre; qu'il avait de grands engagemens avec lui, surtout depuis la mort du vice-roi, et même à cause de cette mort; que de plus il laissait au camp la valeur de plus de quinze mille écus, tant en chevaux, qu'en or et en argent, ce qui fut incontinent saisi et partagé; qu'il fallait donc sans doute que les affaires de Gonzale Pizarre fussent en fort mauvais état, tant à l'égard de ses forces, que par rapport à son droit et à la justice prétendue de sa cause. La plupart étaient donc résolus de se retirer, et les choses allèrent jusqu'à ce point, que le lendemain, comme l'armée était en marche, deux cavaliers, l'un nommé Jean Lope et l'autre Villadant, poussant leurs chevaux en présence de tout le monde et à la vue de Pizarre lui-même, donnèrent des deux, en criant à haute voix : *vive sa majesté, et meure Pizarre qui est tyran!* Ils en usèrent de la sorte, et firent paraître cette hardiesse par la confiance qu'ils avaient en la bonté et en la vitesse de leurs chevaux. Pizarre se défiait si fort alors de tout le monde, qu'il défendit

expressément que personne n'eût à les suivre, craignant que cette poursuite ne fût un prétexte à plusieurs pour s'enfuir aussi. Il marcha à grande hâte par le chemin de la plaine, prenant la route d'Arequipa; et plusieurs soldats arquebusiers et autres s'enfuirent encore pendant cette route, bien qu'en trois ou quatre jours de temps il eût fait pendre jusqu'à dix ou douze personnes de considération, qu'il soupçonnait de vouloir s'enfuir, et que même il ne leur eût pas donné le temps de se confesser. Enfin il se trouva n'avoir pas plus de deux cents hommes de reste, craignant extrêmement qu'on ne lui donnât quelque fausse alarme qui achevât de faire débander le reste de ses gens. De cette manière il se rendit dans la province de Nasca, qui est à cinquante lieues de los Reyes.

CHAPITRE XVII.

La ville de los Reyes se déclare pour sa majesté; ce qui se passa là-dessus.

Gonzale Pizarre s'étant éloigné de la ville de los Reyes de la manière que nous venons de dire, dom Antoine de Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, et quelques autres habitans de cette ville, qui, comme vieux et infirmes, avaient obtenu de Pizarre la liberté d'y demeurer, en fournissant seulement leurs chevaux et leurs armes, ne l'en virent pas plutôt éloigné, qu'ils arborèrent l'étendard de la ville; et ayant assemblé le peu de gens qu'il leur fut possible, ils se rendirent sur la place, et se déclarèrent publiquement, et au nom de tous les habitans, pour sa majesté. Après cela ils firent publier les provisions et les ordres du président, qu'on leur avait envoyés; puis ils firent incontinent savoir ce qui se passait à Lorenço d'Aldana, qui se tenait

toujours près de terre pour recevoir tous ceux qui s'allaient rendre à lui. Outre cela, le capitaine Jean-Alfonse Palomino était pour le même dessein à terre, se tenant sur les côtés avec cinquante hommes, et les chaloupes toujours en état pour le recevoir, lui et ses gens, en cas de besoin, parce qu'on craignait que Gonzale Pizarre, apprenant ce qui s'était passé à los Reyes, n'y retournât pour attaquer la ville. Aldana fit encore poster sur le chemin douze cavaliers de ceux qui avaient abandonné Pizarre, afin d'apprendre promptement par eux tout ce qui se passerait, car ils avaient ordre d'aller à toutes jambes l'avertir, soit du retour des ennemis, au cas qu'ils retournassent, soit de toutes les autres choses tant soit peu considérables. De plus, il donna ordre au capitaine Alfonse de Caceres de demeurer en la ville de los Reyes pour y recevoir et y rassembler les gens qui s'y rendraient; puis il envoya Jean Yllanes avec une frégate le long de la côte, pour mettre à terre dans quelque lieu sûr un moine et un soldat pour porter à Diegue Centeno les dépêches du président, et lui faire en même temps la relation de tout ce qui se passait dans le pays, et faire aussi la même chose à Arequipa. Il envoya encore par terre des gens intelligens et adroits dans le même lieu d'Arequipa, avec des lettres pour diverses personnes, et ordre de passer outre, et d'en porter aussi au capitaine Alfonse de

Mendoze et à Jean de Silvera. Aldana fit aussi, par le moyen des Indiens de Xaura qui lui appartenaient, tenir des lettres et des copies de l'amnistie à plusieurs personnes de ceux qui accompagnaient Jean d'Acosta, afin de faire ainsi connaître dans tous les endroits du royaume la clémence dont sa majesté voulait user envers tout le monde. Presque tout réussit fort bien, et on en tira les avantages qu'on marquera dans la suite. Pendant que tout cela se passait, Lorenço d'Aldana se tint toujours sur ses vaisseaux avec cent cinquante hommes, et de là il donnait tous les ordres qu'il jugeait nécessaires. On apprit que Gonzale Pizarre recevait des avis de tout ce qui se passait, et on prenait soin aussi d'apprendre comment les choses allaient dans son camp; si bien que tous les jours il y avait des courriers qui allaient et venaient, et on tâchait de s'embarrasser les uns les autres par les faux bruits qu'on faisait courir. Un jour on publia que Gonzale Pizarre retournait avec ses gens, ce qui causa beaucoup d'émotion et de trouble dans la ville. On sut ensuite que Gonzale Pizarre lui-même et son mestre-de-camp avaient fait courir ce bruit pour amuser les gens de Lorenço d'Aldana, et s'empêcher par ce moyen d'être poursuivis, ce qu'ils craignaient fort. En effet, Pizarre se fiait si peu en ses gens, qu'il craignait d'en être abandonné à la moindre alarme, et qu'ils s'enfuiraient tous. Aussi y en eut-il

un fort grand nombre qui le quittèrent quand ils virent que ses affaires prenaient un si mauvais train, et qu'il se trouvait peu en état de résister à ses ennemis. Ceux qui avaient des chevaux prenaient le chemin de Truxillo; les autres tâchaient de se rendre aux navires d'Aldana, et se cachaient le mieux qu'ils pouvaient dans des lieux retirés, jusqu'à ce qu'ils apprissent certainement que Gonzale Pizarre continuait sa marche, ce qu'il faisait avec beaucoup de précipitation. Alors tous se rendirent à la ville, et tous les jours on y en voyait arriver de nouveaux qui abandonnaient l'armée ennemie, et par le moyen desquels on apprenait tout ce qui s'y passait : ce fut de cette manière qu'on apprit par ceux qui venaient des derniers, que Gonzale Pizarre craignait extrêmement que ses propres gens ne le tuassent, et qu'il prenait de grandes précautions pour sa sûreté, et faisait aussi fort soigneusement faire garde pour empêcher, autant qu'il lui était possible, que personne ne pût aisément s'enfuir. Il ne faisait plus arborer d'autre étendard que celui où étaient ses armes; car depuis que le licencié Carvajal et Gabriel de Roias s'en étaient fuis, on ne voyait plus paraître celui où étaient les armes du roi. Sa cruauté allait en augmentant à proportion de son chagrin, et il ne se passait point de jour qu'il ne fît mourir quelqu'un. Lorenço d'Aldana faisait savoir tout cela au président, lui envoyant des messagers par mer

et par terre, et le sollicitait fortement de venir le plus promptement qu'il lui serait possible, et sans perdre un moment, parce que, selon les apparences, le parti de l'ennemi acheverait de se ruiner entièrement par sa venue. Le neuvième de septembre de l'an mil cinq cent quarante-sept, Aldana, sachant que Gonzale Pizarre était déjà à quatre-vingts lieues de los Reyes, débarqua avec tous ses officiers et les gens de la ville qui s'étaient rendus à lui et retirés sur ses vaisseaux. Tout le monde le reçut avec de grandes démonstrations de joie, les gens qui pouvaient porter les armes étant rangés en ordre. Il laissa, avec toutes les formalités nécessaires, le commandement de la flotte à Jean Fernandez, un des magistrats de la ville de los Reyes; puis il mit ses gens en bon ordre, et fit tous les préparatifs qu'il jugea nécessaires d'armes et d'autres choses. Laissons-le pour quelque temps, et voyons ce qui se passait alors parmi les troupes que commandait Jean d'Acosta.

CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre envoie ordre à Jean d'Acosta de le venir joindre. Quelques-uns des gens d'Acosta l'abandonnent ; il en fait punir qu'il soupçonnait d'avoir eu part à leur fuite. Il va à Cusco, et de là à Arequipa, où il se joint à Gonzale Pizarre.

Jean d'Acosta, comme on l'a dit ci-devant, était sorti de los Reyes pour aller à Cusco, et avait pris le chemin de la montagne avec trois cents hommes bien équipés. Il apprit en chemin que Gonzale Pizarre avait aussi quitté cette ville, et était en marche ; il lui envoya aussitôt frère Pierre, moine de la Merci, pour apprendre ce qu'il devait faire dans cette occasion. Pizarre lui envoya ordre par le même moine de venir se joindre à lui dans un lieu convenable qu'il lui marqua. Frère Pierre étant arrivé avec un nommé Gonzale Mugnos au lieu où était Jean d'Acosta, ils lui rendirent leurs dépêches, et lui récitèrent tout ce qui s'était passé à l'armée de

Gonzale Pizarre, et le grand nombre de gens qui l'avaient abandonné; ce qu'Acosta ne savait pas encore, bien qu'il y eût quelques-uns de ses soldats qui le sussent par des lettres que les Indiens avaient apportées au camp; mais ceux qui le savaient n'avaient osé se communiquer la chose les uns aux autres, ni en parler à personne. Les messagers recommandèrent fort à Jean d'Acosta de garder le secret dans cette occasion, jusqu'à ce qu'il se pût joindre à Gonzale Pizarre. Il commença donc à publier qu'il avait reçu de bonnes nouvelles par frère Pierre, par lesquelles on lui marquait que Gonzale Pizarre avait eu de fort heureux succès; que tous les jours il se joignait des gens à lui, et qu'il avait envoyé des personnes en qui il se fiait, mais qui feignaient de s'enfuir par mécontentement, afin que par ce moyen ils pussent plus aisément se rendre maîtres de la flotte de Lorenço d'Aldana. Avec tout cela, on eut beau faire, il fut impossible de déguiser si bien, que la vérité ne vînt à la connaissance de Paëz de Sotomayor, mestre-de-camp, et du capitaine Martin Dolmos. Quand ils surent l'état des choses, ils prirent la résolution de faire périr Jean d'Acosta, et ils formèrent ce dessein séparément, et sans oser se communiquer l'un à l'autre leurs pensées là-dessus, jusqu'à ce que, par quelques indices, ils comprirent qu'ils étaient à peu près dans les mêmes sentimens : alors, s'étant ou-

verts, ils communiquèrent de concert la chose à quelques soldats en qui ils se fiaient. Dans le temps qu'ils avaient choisi pour l'exécution de leur entreprise, il arriva que Sotomayor apprit que Jean d'Acosta était dans sa tente en conférence secrète avec deux de ses capitaines : l'un nommé Diegue Gil, et l'autre Martin d'Almandras, et qu'il avait fait doubler sa garde. Cela fit croire à Sotomayor que leur complot ayant été communiqué à plusieurs personnes, était sans doute découvert, et était venu à la connaissance de Jean d'Acosta. Craignant donc qu'il ne leur en arrivât quelque chose de fâcheux, il prit ses armes, monta à cheval, et fit avertir promptement tous ceux qui étaient de la partie avec lui. Ils montèrent donc tous à cheval comme lui, et à la vue de tout le monde ils sortirent du camp au nombre de trente-cinq, dont les principaux étaient Paëz de Sotomayor, Martin Dolmos, Martin d'Alarcon, qui portait le grand étendard; Hernand d'Alvarado, Alfonse Regel, Antoine d'Avila, Garcias Gutierrez d'Escovedo, et Martin Monje. Tous les autres étaient aussi des personnes considérables, expérimentées dans les affaires du pays : ils prirent le chemin de Guamanga. Jean d'Acosta les voyant ainsi s'en aller, envoya après eux soixante arquebusiers à cheval, qui, ne les pouvant joindre, furent obligés de s'en retourner. Acosta fit faire des informations là-dessus, et fit

pendre quelques-uns de ceux qu'il découvrit, qui avaient eu connaissance de la chose; il en retint prisonniers quelques autres, et il y en eut encore d'autres avec qui il dissimula, et fit semblant d'ignorer qu'ils eussent eu aucune part au complot. Cependant il continua toujours sa route vers Cusco, faisant mourir quelques-uns de ceux contre qui il avait des soupçons, et d'autres qui cherchaient à s'enfuir. Étant arrivé à Cusco, il déposa les magistrats que Diegue Centeno y avait établis à leur place, et y laissa pour directeur des affaires Jean Vasquez de Tapia, avec les ordres qu'il jugea nécessaires. Après cela il partit de cette ville, et prit le chemin d'Arequipa pour s'y joindre à Gonzale Pizarre. Dans cette route, il y eut encore jusqu'à trente de ses gens qui l'abandonnèrent deux à deux, et trois à trois, selon qu'ils en trouvaient la commodité, et tous se rendaient à los Reyes pour se joindre à Lorenço d'Aldana. De plus, Acosta étant environ à dix lieues par-delà Cusco, Martin d'Almandras, avec vingt hommes des meilleurs de l'armée, l'abandonna aussi, et retourna à Cusco, où, avec ces vingt qui l'accompagnaient, et ce qu'il trouva de gens dans la ville qui étaient dans les mêmes sentimens que lui, il fut assez fort pour déposer à son tour les magistrats qu'Acosta y avait établis, dont il y en eut un qu'il envoya prisonnier à los Reyes pour quelque raison particulière; puis

il en établit d'autres au nom de sa majesté. Jean d'Acosta voyant combien le nombre de ses gens diminuait chaque jour, crut que le meilleur parti pour lui était de s'avancer le plus promptement qu'il lui serait possible, et de marcher à grandes journées; ce qu'on comprenait bien qu'il faisait pour sa propre sûreté, autant ou plus que pour le bien des affaires. Enfin, de trois cents hommes qu'il avait eus en sortant de los Reyes, il arriva à Arequipa, n'en ayant plus que cent. Il trouva là Gonzale Pizarre avec trois cent cinquante hommes seulement, quoique peu de temps auparavant il s'en fût vu dans la même ville de los Reyes jusqu'à quinze cents, sans compter ceux qui étaient dispersés en divers endroits du royaume sous différens capitaines, et qui tous reconnaissaient ses ordres. Pizarre était fort irrésolu, et ne savait guère quel parti il devait prendre; il ne se trouvait pas assez fort pour attendre son ennemi; il lui paraissait honteux, et pas trop sûr, de fuir ou de se cacher. Laissons-le penser à ses affaires, et voyons cependant ce que fit Diegue Centeno après qu'il fut parti de Cusco.

CHAPITRE XIX.

Diegne Centeno se joint avec le capitaine Alfonse de Mendoze : ce qui leur arrive.

Diegue Centeno était au Collao, attendant la réponse du capitaine Alfonse de Mendoze au message qu'il lui avait fait faire par Gonzale de Zarate, maître d'école de Cusco. Étant là, il reçut les dépêches du président, que Lorenço d'Aldana lui envoyait; il apprit en même temps par-là ce qui était arrivé à los Reyes, la fuite de Gonzale Pizarre, et comment ensuite Jean d'Acosta l'était allé joindre. Il envoya là-dessus un nouveau messager, qui fut Louis Garcias de Saint-Mames, habitant de Cusco, à Alfonse de Mendoze, pour lui apprendre ces nouvelles, et lui faire savoir aussi plus particulièrement quels étaient les pouvoirs et les ordres du président, lui apprenant que l'intention de sa majesté « n'était » pas que Gonzale Pizarre fût gouverneur du Pérou.

» Il lui marquait aussi que la plupart des gentils-
» hommes et des personnes considérables qui avaient
» suivi ce tyran, l'abandonnaient à cause de sa ty-
» rannie, de ses pillages, de ses cruautés et de ses
» meurtres; mais surtout parce qu'il s'était révolté
» contre son maître et son souverain légitime, en
» refusant d'obéir à ses ordres, et de recevoir celui
» que sa majesté envoyait pour régler toutes choses
» en son nom et en son autorité; qu'ainsi il fallait
» considérer que ce qui s'était passé jusque-là pou-
» vait en quelque manière être excusé et couvert de
» spécieux prétextes; qu'il n'en serait plus de même
» à l'avenir, n'y ayant rien de plausible qu'on pût
» alléguer; mais qu'en suivant Gonzale Pizarre et
» favorisant ses pernicieux desseins, on ne pouvait
» éviter le juste et honteux reproche de passer pour
» traître et rebelle à son roi; il ajoutait enfin qu'il
» fallait oublier et mettre sous les pieds tous les in-
» térêts particuliers, les différends passés et les su-
» jets de chagrin qu'on pouvait avoir eus dans le
» temps du capitaine Carvajal et d'Alfonse de Toro,
» parce qu'il était juste de faire céder ses passions
» et ses ressentimens à l'obéissance et au service
» qu'on devait à sa majesté, à qui on pouvait en
» rendre un très-considérable dans cette occasion.»
Alfonse de Mendoze était déjà bien intentionné, et avait dessein d'agir en bon et fidèle sujet et d'obéir aux ordres de son souverain, bien qu'il fût encore

incertain comment il s'y prendrait et de quel côté il se tournerait. Ainsi le message de Diegue Centeno acheva aisément de le déterminer; en sorte que dès le moment même il se déclara pour sa majesté. Il y eut une convention faite entre Centeno et Mendoze, qui portait que chacun d'eux commanderait en chef ceux qui étaient sous lui; après quoi ce dernier partit de la ville de Plata; et après quelques jours de marche il se joignit avec Diegue Centeno. Cette jonction se fit avec de grandes démonstrations de joie de part et d'autre. Ils étaient fort aises de se voir des forces considérables, ayant ensemble plus de mille hommes : ainsi ils résolurent d'aller chercher Gonzale Pizarre, et d'occuper un certain passage afin qu'il ne pût s'enfuir, ne jugeant pas à propos pour lors de passer outre, tant parce qu'au-delà ils n'auraient point trouvé de vivres, que pour quelques autres inconvéniens. Il arriva dans ce temps-là que presque tous les lieux du Pérou qui sont entre los Reyes et Quito se déclarèrent pour sa majesté, parce que le capitaine Jean Dolmos, qui était lieutenant de Gonzale Pizarre à Porto-Viejo, voyant passer les vaisseaux de Lorenço d'Aldana devant le port de Mante, qui est l'abord de cette province d'un côté, il dépêcha à grande hâte un exprès pour en donner avis à Gonzale Pizarre, lui disant qu'il prenait pour un mauvais signe de ce que ces vaisseaux ne s'étaient point arrêtés et n'avaient point entré dans le port,

et qu'il craignait qu'ils ne vinssent comme ennemis. Dans le même temps il envoya aussi quelques Indiens, sur une de leurs barques plates, vers les commandans des navires, pour savoir la raison de leur venue. Ces Indiens, par leur retour, lui apprirent ce qui en était, et lui apportèrent même des lettres de Lorenço d'Aldana, qui lui donnait son avis et son conseil sur le parti qu'il devait prendre dans cette occasion. Jean Dolmos ayant reçu ces lettres, les envoya au lieu nommé communément la Culata, qui est Saint-Jacques de Guayaquil, à Gomez Estacio, qui y était lieutenant pour Gonzale Pizarre, lui faisant savoir que l'intention de sa majesté n'était pas que Pizarre fût gouverneur du pays, et qu'il envoyait le président pour faire connaître à tout le monde sa volonté là-dessus; qu'ainsi il lui semblait juste et raisonnable de le recevoir et de lui obéir, puisqu'il venait de la part et avec les ordres de leur souverain. Estacio lui répondit que quand celui que sa majesté envoyait serait arrivé en personne, il verrait ce qu'il aurait à faire, et pourrait alors l'aller trouver; mais que jusque-là il ne voulait rien innover, et qu'ainsi chacun d'eux se tînt dans son gouvernement et dans les bornes de son détroit. Jean Dolmos ayant reçu cette réponse, il alla avec sept ou huit de ses amis voir Gomez Estacio, sous prétexte de traiter avec lui tête à tête de cette affaire; puis ayant pris son temps un jour qu'il le trouva à

propos sans précaution et sans gardes, il le poignarda, et fit déclarer le lieu pour sa majesté, faisant aussi la même chose dans son gouvernement. Quand cela fut su à Quito, et que Pierre de Puelles, qui en était gouverneur, eut appris que la flotte avait aussi été remise entre les mains du président, et tout ce qui s'était passé en conséquence, il commença à se précautionner, et consulter quelles mesures il aurait à prendre. Jean Dolmos lui envoya là-dessus le capitaine Diegue d'Urbina pour le solliciter, et tâcher, s'il était possible, de l'engager à se déclarer pour sa majesté. Pierre de Puelles lui répondit que s'il était une fois assuré que sa majesté n'entendait pas que Gonzale Pizarre fût gouverneur du pays, et qu'il vît la personne envoyée de la part du roi, il serait prêt de la recevoir et de lui obéir. Peu de jours après que Diegue d'Urbina fut de retour de Quito avec cette réponse, Rodrigue de Salazar, qui était à Tolède, et en qui Pierre de Puelles avait beaucoup de confiance, fit complot avec quelques soldats de ses amis; un matin il poignarda Puelles. S'étant déclaré pour sa majesté, il sortit de la ville avec trois cents soldats, et prit le chemin de Tumbez pour aller chercher le président : ainsi il n'y avait presque aucun lieu dans tout le Pérou qui ne fût déclaré pour sa majesté, avant que le président fût arrivé dans le pays.

LIVRE SEPTIÈME.

OU IL EST PARLÉ DE L'ARRIVÉE DU PRÉSIDENT AU PÉROU, ET DE CE QU'IL Y FIT JUSQU'À LA DÉFAITE DE GONZALE PIZARRE, ET JUSQU'À CE QUE LE CALME FUT RETABLI DANS LE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

Le président arrive au port de Tumbez, et de là il prend le chemin de la montagne, pour marcher contre Gonzale Pizarre.

Dans le temps que la plupart des choses que nous avons rapportées dans le livre précédent, se passaient au Pérou, le président s'embarqua à Panama avec le reste de son armée, après avoir fait avec beaucoup de soin toutes les provisions nécessaires pour sa flotte, tant de vivres et d'armes, que d'autres choses dont on pouvait avoir besoin. Il avait cinq cents hommes, et il

se rendit heureusement avec eux au port de Tumbez et par un beau temps : il y eut néanmoins un de ses vaisseaux commandé par le capitaine dom Pedro de Cabrera, qui pour n'être pas bon voilier, ne put aborder la côte du Pérou, et fut obligé de relâcher au port de la Bonne-Aventure : puis de là tous ceux qui étaient sur ce vaisseau se rendirent par terre au Pérou. Aussitôt que le président y fut arrivé, il reçut des lettres de divers endroits, de gens qui lui offraient leurs services, et qui lui disaient leurs sentimens, et lui fournissaient les moyens et les ouvertures qu'ils jugeaient les plus propres pour bien réussir dans ses desseins. Le président répondait à tous avec beaucoup d'honêteté ; cependant il lui venait de toutes parts un si grand nombre de gens, que cela lui paraissait suffisant, sans qu'il fût obligé de tirer du secours des autres pays. Ainsi il jugea à propos d'envoyer des vaisseaux à la Nouvelle-Espagne, à Guatimala, à Nicaragua et à St.-Domingue, avec des relations de l'état où il avait trouvé les affaires du Pérou, qui était tel, qu'il n'avait pas besoin des secours qu'il avait demandés dans tous ces lieux-là, dans un temps où il croyait qu'ils lui seraient nécessaires. Après avoir fait ces diligences, il donna ordre à Pierre Alfonse de Hinoiosa, son général, de marcher avec ses troupes, pour se joindre avec celles qui étaient à Caxamalca, et les ayant toutes jointes ensemble, en faire

un seul corps d'armée. Paul de Meneses demeura cependant sur la flotte pour la commander, et s'avancer le long de la côte, tandis que le président, avec le nombre de gens qu'il jugea à propos de prendre, continuait son chemin par la plaine jusqu'à la ville de Truxillo, où il reçut de toutes parts des nouvelles de ce qui s'était passé, et du bon état des affaires. Il prit la résolution de ne point entrer dans la ville de los Reyes, jusqu'à ce qu'il fût venu à bout de son entreprise, qu'il eût vaincu son ennemi, et rétabli le calme et la paix dans le pays. Cependant il envoya des ordres en divers endroits du royaume, afin que ceux qui s'y étaient déclarés pour sa majesté se vinssent joindre à lui dans la vallée de Xauxa, qui était située commodément pour y attendre et y combattre les ennemis, et où on pouvait aisément avoir des vivres en abondance. Il envoya donc ordre à Lorenço d'Aldana, et à tous ceux qui étaient avec lui à los Reyes, de se rendre à Xauxa, où il les attendrait. Il prit alors le chemin de la montagne; et s'étant joint avec son armée commandée par son général Hinoiosa, et composée de plus de mille hommes, il suivit la route de Xauxa : tous ceux qui l'accompagnaient témoignaient goûter avec beaucoup de plaisir et de satisfaction l'espérance de se voir délivrés de la tyrannie de Gonzale Pizarre. Aussi est-il vrai que les principaux de ceux qui avaient suivi et favo-

risé ce tyran dans le commencement, étaient fort scandalisés contre lui, et fort irrités de la cruauté par laquelle il avait fait périr, de leur connaissance et à leurs yeux, par la corde ou par le glaive, plus de cinq cents hommes, parmi lesquels il y en avait plusieurs qui étaient des personnes fort considérables. Ainsi tous ceux qui se trouvaient auprès de lui ne pouvaient s'empêcher d'être toujours en crainte pour leur vie, et ne se croyaient presque pas un seul moment de temps en sûreté.

CHAPITRE II.

Ce que fit Gonzale Pizarre quand il apprit la jonction de Diegue Centeno et d'Alfonse de Mendoze.

Nous avons déjà dit comment Gonzale Pizarre, arrivant à Arequipa, trouva la ville dépeuplée, parce que tous les habitans s'étaient allés joindre avec le capitaine Diegue Centeno, après qu'il se fut rendu maître de la ville de Cusco, comme on l'a rapporté ci-devant. Pizarre étant donc à Arequipa, et prenant grand soin d'apprendre autant qu'il lui était possible des nouvelles de tout ce qui se passait, il sut que Diegue Centeno était au Collao, près du lac de Titicaca, et qu'il s'était joint et ligué avec Alfonse de Mendoze, si bien qu'avec les troupes de Cusco, des Charcas et d'Arequipa, au nombre d'environ mille hommes, ils occupaient les passages, et qu'ainsi il était comme impossible de les aller attaquer. Il demeura ainsi à Arequipa

près de vingt jours, y attendant le capitaine Jean d'Acosta qui y arriva enfin avec ses gens, dont le nombre était fort diminué, tant parce que plusieurs l'avaient abandonné, que parce qu'il en avait fait pendre beaucoup qu'il soupçonnait de le vouloir abandonner comme les autres. Quand Acosta fut arrivé, Gonzale Pizarre fit faire une revue et trouva qu'il avait cinq cents hommes. Il écrivit alors au capitaine Diegue Centeno, lui faisant le récit de tout ce qui s'était passé, pour le lui remettre devant les yeux, et le faire souvenir « de la manière favorable » dont il l'avait toujours traité, et particulièrement » de la grâce qu'il lui avait faite, lorsqu'il fit mou- » rir Gaspard Rodriguez et Philippe Gutierrez, » puisqu'encore qu'il fût coupable du même crime » qu'eux, il lui avait pardonné contre le sentiment » de tous les capitaines. Pizarre ajoutait à cela de » grandes offres, promettant de lui faire tel parti » qu'il lui plairait, s'il voulait se venir joindre à lui, » l'assurant qu'il lui pardonnait de bon cœur tout le » passé, d'autant plutôt que Lope de Mendoze et les » autres qui en avaient été la cause, en avaient » aussi porté la peine. » Il envoya ces lettres par un nommé François Voso, qui les donna à Diegue Centeno, et, en les lui donnant, lui offrit ses services, et lui donna avis que Diegue Alvarez, qui portait son étendard, avait intelligence avec Gonzale Pizarre. Diegue Centeno était déjà instruit de ce fait par

Alvarez même, qui lui avait avoué la chose, en l'assurant qu'il ne l'avait pas fait pour le trahir, mais pour un tout autre dessein : ainsi il lui avait pardonné. Il jugea à propos de répondre aux lettres de Pizarre, et y répondit en effet d'une manière fort honnête, « en le remerciant très-hum-» blement de ses offres, et reconnaissant fran-» chement les grâces qu'il avait reçues de lui. Après » cela il ajoutait que, pour lui en témoigner sa re-» connaissance, il ne croyait pouvoir mieux faire » que de le supplier, comme il le faisait très-hum-» blement, de bien considérer l'état des affaires, » la clémence de sa majesté, et le pardon qu'elle » accordait, tant à lui qu'à tous ceux qui avaient » eu quelque part dans les troubles passés; que » s'il voulait venir se joindre à lui, et obéir aux or-» dres de sa majesté, il le servirait de tout son pos-» sible auprès du président, et emploierait ses soins » et ses sollicitations pour lui faire obtenir le parti » le plus honorable et le plus avantageux qui se » pourrait, l'assurant qu'il ne courrait aucun risque, » ni pour sa personne ni pour ses biens; qu'au » reste, s'il s'agissait de tout autre que de sa majesté, » à qui ils étaient tous obligés d'obéir, il pouvait » compter qu'il n'aurait pas un ami plus fidèle que » lui, ni un secours plus assuré que le sien. » Les lettres de Centeno contenaient encore plusieurs autres choses à peu près de même nature : il les

donna à François Voso, qui s'en retourna au camp de Gonzale Pizarre. Le capitaine Carvajal alla au-devant de lui, et l'ayant rencontré en chemin, il s'informa soigneusement de tout ce qui s'était passé, et lui recommanda fort de ne pas dire que Diegue Centeno avait plus de sept cents hommes; puis il le conduisit au camp. Gonzale Pizarre ayant appris la résolution de Centeno, ne daigna pas lire sa lettre; mais il la fit brûler en présence de plusieurs personnes, et résolut de partir incontinent avec toutes ses troupes, et de marcher vers la province des Charcas. Il y avait des gens qui croyaient que Pizarre, quand même il pourrait forcer les passages qui étaient bien gardés, ou que Diegue Centeno le laisserait volontairement passer, n'avait pourtant pas dessein de donner bataille. D'autres assuraient le contraire, et que son intention était et avait toujours été de hasarder le combat. Il marcha donc droit vers le lieu où il savait qu'étaient Diegue Centeno et Alfonse de Mendoze. Dans cette marche le capitaine Carvajal commanda toujours l'avant-garde, et fit pendre plus de vingt hommes qu'il rencontra en chemin, du nombre desquels fut un prêtre nommé Pantaleon, qu'il traita de cette manière, parce que ce prêtre avait porté des lettres à Diegue Centeno; il le fit pendre avec un bréviaire et une écritoire au cou. Ils continuèrent donc ainsi leur marche, jusqu'à ce que le jeudi dix-neuvième

d'octobre de l'an mil cinq cent quarante-sept, les coureurs des deux armées se rencontrèrent et se parlèrent, puis allèrent de part et d'autre en porter les nouvelles à leurs généraux. Gonzale Pizarre envoya un de ses chapelains prier Diegue Centeno de le laisser passer, et ne le forcer point à donner bataille, protestant, en cas de refus, de tous les maux qui en pourraient arriver, pour s'en disculper lui-même, et les remettre à la charge de Centeno, comme en étant seul coupable. L'évêque de Cusco, qui était au camp de Diegue Centeno, fit prendre ce chapelain, et le fit conduire à sa tente. Centeno cependant donna ordre que chacun fût soigneusement sur ses gardes, et que toutes ses troupes fussent en bon état pour bien recevoir l'ennemi, au cas qu'il les vînt attaquer. Il y avait plus d'un mois que Diegue Centeno était malade d'une fièvre opiniâtre; il avait déjà été saigné six fois, sans qu'on vît de soulagement, de manière qu'on ne croyait pas qu'il en échappât: ainsi il n'était point en état d'agir, ni de quitter le lit. Cette même nuit on résolut dans l'armée de Gonzale Pizarre d'envoyer Jean d'Acosta avec vingt hommes, et ordre de s'avancer secrètement jusqu'au camp des ennemis, et s'approcher s'il pouvait de la tente de Diegue Centeno, qu'on savait qui était malade, et obligé de garder le lit. On croyait qu'Acosta pourrait de cette manière se saisir de la personne de Centeno, parce que sa

tente était un peu à l'écart, pour éviter le bruit à cause de son mal. En effet, ce capitaine de Pizarre s'avança si doucement et avec tant de précaution, qu'il surprit les sentinelles, sans qu'elles l'eussent ni entendu ni aperçu ; mais en arrivant auprès de la tente, il fut vu par quelques nègres qui y étaient, et qui donnèrent l'alarme. Jean d'Acosta fit faire une décharge, ce qui causa de l'émotion et du trouble dans l'armée : plusieurs coururent vers la tente de Centeno; mais il y en eut, des gens de Valdivia, qui abandonnèrent leurs armes et s'enfuirent. Acosta étant ainsi découvert, fut obligé de se retirer et de s'en retourner au camp de Pizarre, ce qu'il fit fort heureusement, et sans perdre aucun des siens. Le lendemain dès le matin, on fit avancer des coureurs de part et d'autre, et cependant les deux armées s'avancèrent aussi, et s'approchèrent jusqu'à la vue l'une de l'autre. Diegue Centeno avait dans son armée près de mille hommes, entre lesquels il y avait deux cents cavaliers et cent cinquante arquebusiers ; tout le reste était des piquiers. Il avait pour mestre-de-camp-général Louis de Ribera, et pour capitaines de cavalerie Pierre des Rivières, Jérôme Villegas et Pierre d'Ulloa ; Diegue Alvarez portait son grand étendard ; et ses capitaines d'infanterie étaient Jean de Vargas, François Retamoso, le capitaine Negral, le capitaine Pantoia, et Diegue Lopez de Zuniga ; il avait pour

sergent-major Louis Garcias de Saint-Mames. Gonzale Pizarre avait de son côté pour son mestre-de-camp François de Carvajal; pour capitaines de cavalerie le licencié Cepeda et Jean Velez de Guevara; et pour capitaines d'infanterie Jean d'Acosta, Fernand Bachicao et Jean de La Tour; il avait trois cents arquebusiers fort adroits, quatre-vingts chevaux; le reste était des piquiers, ayant en tout cinq cents hommes.

CHAPITRE III.

De la bataille qu'on nomme ordinairement la bataille de Guarina, qui se donna entre Gonzale Pizarre et Diegue Centeno.

Les deux armées s'approchèrent l'une de l'autre, comme on vient de dire dans le chapitre précédent, en bon ordre. Celle de Gonzale Pizarre s'avançait au son des trompettes et de plusieurs instrumens de musique, et s'approcha jusqu'à six cents pas près des ennemis : alors le capitaine Carvajal fit faire halte; l'armée de Diegue Centeno s'avança encore cent pas, puis fit aussi halte de son côté. Alors on détacha quarante arquebusiers de l'armée de Pizarre pour escarmoucher et commencer le combat, et on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les ailes; Pizarre se posta entre son infanterie et sa cavalerie. Du côté de Diegue Centeno on fit aussi avancer trente arquebusiers pour l'escarmouche; si bien qu'ils commencèrent en effet à

escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal voyant que l'armée de Diegue Centeno l'attendait en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion en l'attirant et en l'engageant à faire quelque nouveau mouvement; pour cela il fit avancer ses gens de quelques pas fort lentement. Ceux de Diegue Centeno voyant ce mouvement, ne manquèrent pas de dire que les ennemis, quoiqu'inférieurs en nombre, voulaient avoir l'honneur de l'attaquer; ainsi ils commencèrent aussi de leur côté à marcher, et l'armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dès qu'ils furent assez près, le capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'arquebuse pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, et à faire une seconde décharge de leurs arquebuses, sans aucune perte pour les ennemis, parce qu'ils étaient encore éloignés les uns des autres de trois cents pas. Carvajal, de son côté, ne permit point que ses arquebusiers, tirassent jusqu'à ce qu'il vît les ennemis approchés des siens à cent pas ou environ : alors il fit tirer quelques pièces d'artillerie; et ses arquebusiers qui étaient fort adroits et fort bons tireurs, firent une décharge si juste et si à propos, qu'ils tuèrent plus de cent cinquante hommes, du nombre desquels furent deux capitaines; de manière que le bataillon commença

à s'ouvrir, et fut entièrement défait et mis en déroute, tout ce qui en restait fuyant en désordre, sans que les cris et les exhortations du capitaine Retamoso, qui était par terre blessé de deux coups d'arquebuse, pussent les retenir. La cavalerie de Centeno voyant son infanterie si en désordre, s'avança et attaqua les ennemis avec beaucoup de courage, et leur fit beucoup de mal : le cheval de Gonzale Pizarre fut tué sous lui dans cette occasion, et lui-même renversé par terre, mais pourtant sans être blessé. Pierre des Rivières et Pierre d'Ulloa, capitaines de cavalerie de Centeno, avaient dessein de prendre l'infanterie des ennemis en flanc; et pour cela ils tournaient autour de l'armée, de manière qu'ils rencontrèrent les arquebusiers qu'on avait postés sur les ailes, qui leur firent beaucoup de mal, puisque dès les premiers coups Pierre des Rivières et quelques-uns des siens y furent tués. Les autres qui restaient, voyant que toute leur infanterie était défaite, et aussi une grande partie de leur cavalerie, se sauvèrent par la fuite, chacun le mieux qu'il lui fut possible. Gonzale Pizarre marcha en bon ordre avec ses gens jusqu'aux tentes de Diegue Centeno, tuant tout ce qu'il rencontrait sur le chemin. D'autre part, plusieurs de ceux du parti de Centeno, en fuyant, passèrent par le camp de Gonzale Pizarre, où ils ne trouvèrent presque personne, si bien

qu'ils purent aisément prendre les chevaux et les mules que l'infanterie y avait laissés, et s'en servir dans leur fuite, comme aussi piller tout l'or et l'argent qu'ils trouvèrent. Dans le temps que la cavalerie de Centeno attaqua vigoureusement les ennemis, le capitaine Bachicao voyant le désordre des siens, crut que la victoire se déclarerait contre Pizarre, et quitta son parti pour se jeter dans celui de Centeno. Après cela, voyant que l'événement n'avait pas été tel qu'il avait pensé, il s'imagina que, si son action avait été remarquée, son intention n'aurait pas été connue, et que la chose pourrait demeurer secrète, ou qu'en tout cas il la pourrait colorer de quelque prétexte spécieux; mais le capitaine Carvajal l'ayant su, et ayant rencontré Bachicao, il le fit pendre sur-le-champ et sans aucune forme de procès, ajoutant, comme à son ordinaire, la raillerie à la cruauté, l'appelant amiablement son compère, parce qu'il l'était en effet, et lui tenant des discours moqueurs. Dans le temps que la bataille se donna, Diegue Centeno était couché sur une espèce de brancard porté par six Indiens; il était si mal, qu'il n'avait presque aucun sentiment: néanmoins, après la déroute de son armée, il fut sauvé par les soins et la diligence de quelques-uns de ses amis. Ce combat fut sanglant; il y mourut de la part de Diegue Centeno plus de trois cents cinquante hommes, avec trente que le capitaine

Carvajal fit mourir après la victoire, du nombre desquels fut frère Gonzale, moine de la Merci, qui était prêtre, et plusieurs autres personnes de considération. Le mestre-de-camp Louis de Ribera et les capitaines Retamoso, Diegue Lopez de Zuniga, Negral, Pantoia et Diegue Alvarez, y furent tués avec plusieurs de leurs soldats. Du côté de Gonzale Pizarre, le nombre des morts fut de cent hommes. Le capitaine Carvajal, avec quelque cavalerie, poursuivit les fuyards jusqu'à quelques journées de là sur le chemin de Cusco; il aurait fort souhaité de pouvoir attraper l'évêque de cette ville, dont il faisait de grandes plaintes, et à qui il en voulait beaucoup, tant parce qu'il avait suivi le parti de Centeno, qu'à cause qu'il s'était trouvé en personne à la bataille. Il ne le put pourtant joindre; mais il se vengea sur plusieurs autres qu'il rencontra sur le chemin, et qu'il faisait pendre sans miséricorde, du nombre desquels furent un frère de l'évêque et un moine de l'ordre de saint Dominique, son compagnon. Quand Carvajal fut de retour de cette poursuite, Gonzale Pizarre fit une répartition des terres entre ses soldats, avec promesse de les en faire jouir quand le temps et les affaires le pourraient permettre. Il fit aussi soigner et panser les blessés, et enterrer quelques-uns des morts. Après cela, il envoya Denis de Bovadilla, avec quelques gens, à la ville de Plata, et aux mines, pour y ra-

masser tout l'or et l'argent qu'ils y pourraient trouver; il envoya aussi Diegue de Carvajal, qu'on nommait le Galant, à Arequipa, pour faire la même chose. Jean de La Tour fut envoyé à Cusco, où il fit condamner à mort et exécuter Vasquez de Tapia et le licencié Martel. Après cela, Pizarre ordonna, sur peine de la vie, que tous ceux qui avaient été soldats de Diegue Centeno eussent à venir se ranger sous ses étendards; ce qui étant fait, il pardonna à la plupart tout le passé, exceptant seulement du pardon ceux qui avaient fait quelque chose de considérable pour le service de sa majesté. Puis il envoya Pierre de Bustincia, avec quelques gens, pour prendre les caciques d'Andaguyras et des lieux voisins, pour les obliger à fournir des vivres à son armée. Peu de jours après, Gonzale Pizarre vint à Cusco avec plus de quatre cents hommes, et commença à faire tous les préparatifs qu'il jugeait nécessaires pour se mettre en état de résister au président; car la bataille qu'il venait de gagner à Guarina lui avait tellement enflé le cœur à lui et à ses gens, qu'ils se croyaient presque invincibles, parce qu'ils avaient dans cette occasion entièrement défait leurs ennemis, et leur avaient tué bien du monde, quoiqu'ils fussent en beaucoup moindre nombre qu'eux.

CHAPITRE IV.

Le président assemble ses troupes dans la vallée de Xauxa, et se met en état pour combattre ses ennemis.

On a déjà dit ci-devant que le président n'ayant pas voulu entrer dans la ville de los Reyes, avait pris le chemin de la montagne pour se rendre dans la vallée de Xauxa. Il conduisait les troupes qu'il avait amenées de Terre-Ferme, et celles que les capitaines Diegue de Mora, Gomez d'Alvarado, Jean de Sayavedra, Porcel et les autres avaient assemblées à Caxamalca. Il envoya aussi ordre au capitaine Salazar, qui était à Quito, de se mettre en marche avec tout ce qu'il avait de gens pour le venir joindre; il donna encore les mêmes ordres au capitaine Lorenço d'Aldana, avec les troupes de la flotte et celles qu'il pouvait tirer de los Reyes. De cette manière le président arriva à la vallée de Xauxa avec cent hommes, et y entra le premier à leur tête; puis il commença à s'y pourvoir de toutes les choses qu'il

jugeait nécessaires, tant pour les munitions de guerre que pour les vivres que ce pays peut fournir en abondance, comme on l'a déjà dit. Le même jour qu'il arriva dans ce lieu, le licencié Carvajal et Gabriel de Royas s'y joignirent à lui, et aussitôt après arrivèrent aussi Fernand Mexia de Gusman et Jean Alfonse Palomino avec leurs compagnies. Lorenço d'Aldana demeura à los Reyes avec les soldats de la compagnie, pour y commander et tenir toutes choses en bon état, parce qu'il était fort important de demeurer toujours maîtres de cette ville et de son port, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin. Dans peu de temps le président assembla dans cette vallée de Xauxa plus de quinze cents hommes, et prit fort grand soin de faire dresser des forges et de se pourvoir d'ouvriers pour faire des arquebuses, raccommoder celles qui en avaient besoin, préparer des piques, et se bien pourvoir de toutes sortes d'armes. Il prenait tous les soins nécessaires là-dessus, non-seulement avec application, mais aussi avec beaucoup de capacité, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie. Il visitait soigneusement son camp et les ouvriers qu'il faisait travailler; il prenait aussi fort grand soin de faire traiter et soigner les soldats malades, de manière qu'il semblait comme impossible qu'un seul homme pût suffire à tant de choses différentes. Cela lui acquit entièrement et en très-peu de temps l'affection de tout le monde. Dans

ce temps-là il reçut la nouvelle de la défaite de Diegue Centeno, dont il fut fort touché, bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnait en aucune manière, et fit toujours paraître beaucoup de fermeté. Tous ceux de son armée avaient toujours espéré le contraire de ce qui arriva, et même avec tant de confiance, que souvent ils avaient été d'avis que le président n'assemblât point d'armée, parce que Diegue Centeno pouvait aisément avec la sienne défaire Gonzale Pizarre. Dès que le président eut appris cette victoire de Pizarre, il envoya les capitaines Lope Martin et Mercadillo avec cinquante hommes à la ville de Guamanga, qui est à trente lieues par-delà la ville de Xauxa, pour occuper les passages, tâcher de savoir ce que faisaient les ennemis, et recueillir ceux qui se sauveraient de Cusco. Il arriva, comme ils étaient là, que Lope Martin ayant appris que Pierre de Bustincia était dans le pays des Andaguayras, pour le dessein qu'on a marqué ci-devant, il s'y rendit avec quinze arquebusiers, attaqua Bustincia pendant la nuit, le prit lui et les siens, et après en avoir fait pendre quelques-uns, il retourna à Guamanga avec tous les caciques du voisinage qui s'étaient joints à lui, et par l'entremise desquels on trouva moyen de faire savoir de tous côtés la venue du président, qui était cependant à Xauxa, continuant à faire ses préparatifs et mettre toutes choses en bon ordre et

en bon état. Il envoya alors le maréchal Alfonse d'Alvarado à los Reyes, pour en tirer les soldats qui y étaient, quelques pièces d'artillerie de celles de la flotte, et des habits et de l'argent pour quelques soldats qui en avaient besoin. Tout cela fut exécuté en fort peu de temps, et voici comment le président régla le commandement de ses troupes : Pierre Alfonse de Hinoiosa en demeura général, comme il l'était lorsqu'il remit la flotte entre les mains du président, à Panama. Le maréchal Alfonse d'Alvarado fut nommé pour mestre-de-camp-général, et le licencié Benoît de Carvajal pour porter le grand étendard ; les capitaines de cavalerie furent dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, Diegue de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar et Alfonse de Mendoze; les capitaines d'infanterie, dom Baltazar de Castille, Pablo de Meneses, Hernan Mexia de Gusman, Jean Alfonse Palomino, Gomez de Solis, François Mosquera, dom Fernand de Cardenes, l'adelantado Andagoya, François Dolmos, Gomes Darias, le capitaine Porcel et les capitaines Pardavel et Serna. Gabriel de Roias fut nommé pour commander l'artillerie. Le président était accompagné par l'archevêque de los Reyes, les évêques de Cusco et de Quito, le provincial des dominicains, frère Thomas de Saint-Martin, le provincial des moines de la Merci, et plusieurs autres religieux, prêtres et moines. Dans la dernière

revue qu'il fit faire, on trouva qu'il avait sept cents arquebusiers et cinq cents piquiers, et que sa cavalerie allait au nombre de quatre cents hommes; dans la suite, quand il arriva à Xaquixaguana, plusieurs personnes s'étant encore jointes à lui, son armée se trouva monter jusqu'à dix-neuf cents hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuvième de décembre de l'an mil cinq cent quarante-sept, et marcha en bon ordre, prenant le chemin de Cusco, et cherchant quelque endroit où il pût passer avec le moins de peine et de péril qu'il serait possible, la rivière d'Avancay.

CHAPITRE V.

Pierre de Valdivia arrive à l'armée du président avec quelques autres capitaines.

Le président étant parti de la vallée de Xauxa, le capitaine Pierre de Valdivia se vint joindre à son armée. Ce capitaine, comme on l'a marqué ci-devant, était gouverneur de la province de Chili; il en était venu par mer, à dessein de débarquer à los Reyes pour y lever du monde et y faire provision de plusieurs choses dont il avait besoin, comme de munitions de guerre et de vêtemens, afin de se mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce pays-là. Il ne fut pas plutôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étaient alors les affaires du Pérou; cela lui fit prendre la résolution d'aller avec ceux qui l'accompagnaient, trouver le président et se joindre à lui, ce qu'il fit, étant lui et les siens fort bien fournis d'argent. Sa venue fut fort agréable et

prise à bon augure, parce qu'encore que le président eût dans ses troupes et parmi ses capitaines plusieurs personnes riches et considérables par leur capacité et par leur mérite aussi-bien que par leur qualité, il n'y en avait pourtant aucun qui eût tant d'expérience dans la manière de faire la guerre, surtout en ce pays-là, comme avait Valdivia : ainsi on le trouvait fort propre pour l'opposer à l'adresse et aux ruses du capitaine François de Carvajal, qui par sa capacité avait fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, et tout nouvellement celle qu'il venait d'obtenir sur Diegue Centeno, à Guarina. En effet, tout le monde attribuait l'honneur de cette dernière victoire à l'habileté de Carvajal, qui pour cela même était redouté par tous ceux de l'armée du président; de sorte qu'ils furent fort aises de la venue de Valdivia, et se sentirent fort encouragés par-là. A peu près dans le même temps, le capitaine Diegue Centeno se rendit aussi à l'armée du président avec plus de trente cavaliers qui s'étaient sauvés avec lui de la défaite de Guarina. L'armée continua sa marche avec beaucoup d'incommodités par le manquement des vivres, et se rendit à Andaguayras, où le président jugea à propos de passer la plus grande partie de l'hiver, à cause des pluies fréquentes et abondantes qui tombaient presque sans cesser ni nuit ni jour, de manière que les tentes se pourrissaient, parce qu'elles n'avaient pas loisir de sécher.

Le maïs qu'ils mangeaient était aussi toujours humide; ce qui fut cause que plusieurs furent malades du flux de ventre, et quelques-uns en moururent, bien que le président prît grand soin de les faire tous bien gouverner et bien traiter par le moyen de François de La Rocha, moine de l'ordre de la Trinité, qui en avait la charge, et qui avait le soin de pourvoir à plus de quatre cents, et s'en acquittait si bien, qu'ils ne manquaient ni de médecins ni de remèdes non plus que si on eût été dans une bonne ville bien peuplée et bien fournie de toutes les choses nécessaires : aussi par ses soins et sa diligence, ils guérirent presque tous. L'armée était dans ce lieu-là, lorsque Valdivia et Centeno y arrivèrent; leur venue fut un grand sujet de réjouissance, ce qu'on fit paraître par des festins, des courses de bague, une musique de divers instrumens, et autres divertissemens de même nature. Aussitôt après Valdivia commença à s'appliquer soigneusement avec le maréchal Alfonse d'Alvarado et le général Hinoiosa aux affaires de la guerre; puis dès que le printemps commença à venir et que les pluies cessèrent un peu, l'armée partit d'Andaguayras, et s'alla camper près du pont d'Avancay, qui est à vingt lieues de Cusco, où elle demeura jusqu'à ce qu'on eût fait des ponts sur la rivière d'Apurima, qui est à douze lieues du Cusco, afin de la pouvoir passer commodément. Les ennemis avaient fait

rompre tous les ponts qui étaient sur cette rivière, en sorte qu'il était impossible de la passer qu'en faisant un tour de plus de soixante et dix lieues. On jugea donc qu'il valait mieux entreprendre de rebâtir ces ponts ou d'en faire de nouveaux, que de s'engager dans un si grand tour. Pour embarrasser les ennemis, et afin qu'ils ne sussent en quel lieu courir pour s'opposer à la réparation des ponts, le président fit porter des matériaux en trois endroits différens : l'un sur le grand chemin royal, l'autre dans la vallée de Cotabamba, qui est à douze lieues plus haut, et le troisième dans un village beaucoup au-dessus encore, appartenant à dom Pedro Porto Carrero, où lui-même était en personne avec quelques soldats pour garder le passage. On faisait, en deçà de la rivière, de ces câbles et de ces cordes dont on a parlé dans le premier livre (1), et dont on se servait au Pérou pour faire des ponts, afin que quand l'armée serait arrivée, on pût promptement les mettre sur les poutres et les piliers aussi préparés pour cela. Si Gonzale Pizarre avait pu savoir le lieu où on avait véritablement dessein de passer, il n'aurait pas manqué sans doute de s'y opposer, et de rendre fort difficile la réparation ou la construction des ponts; mais ne sachant en quel lieu ce serait, il fut embarrassé, et se contenta, sans vouloir

(1) Chap. XIV.

diviser ses gens en tant d'endroits, de tenir des espions en campagne pour le venir avertir du lieu où on commencerait à travailler, afin d'y accourir promptement pour s'opposer à l'ouvrage; mais le lieu où on avait véritablement dessein de passer, fut tenu si secret, qu'il n'y avait absolument que le président et ceux qui entraient au conseil de guerre qui en eussent connaissance. Après que tous les matériaux furent prêts, on prit le chemin de Cotabamba, qui était le lieu où on se proposait de passer la rivière, quoiqu'il y eût pour s'y rendre tant de mauvais pas à franchir dans des montagnes couvertes de neige, que plusieurs capitaines n'étaient pas d'avis qu'on prît cette route, et jugeaient plus à propos et plus sûr de remonter jusqu'à cinquante lieues plus haut. Néanmoins le capitaine Lope Martin, qui gardait le passage de Cotabamba, soutenait toujours avec fermeté qu'il était le meilleur et le plus sûr. Sur cette différence de sentimens, le président envoya les capitaines Valdivia, Gabriel de Roias, Diegue de Mora et François Hernandez Aldana, pour visiter les lieux et examiner la chose; et sur leur rapport, qui fut que le passage de Cotabamba était le moins périlleux, on prit la résolution que nous avons dit, de passer par-là. On commença donc à faire marcher l'armée avec beaucoup de diligence, et dès que Lope Martin sut qu'elle approchait, il se mit en devoir de faire travailler au pont

par quelques Espagnols et quelques Indiens qu'il avait avec lui, en leur faisant tendre les cordes et passer jusqu'à l'autre côté de la rivière. Il y en avait trois d'attachées, quand les espions de Gonzale Pizarre arrivèrent; ils en coupèrent deux sans aucune difficulté et sans trouver de résistance. Quand cela fut su à l'armée, le président et tous les autres en eurent du chagrin, parce que cela leur fit croire que Pizarre se mettrait sans doute en état de s'opposer à leur passage. Ainsi le président, accompagné de l'archevêque, de son général, d'Alfonse d'Alvarado, de Valdivia et de quelques capitaines d'infanterie, prit les devans, et se rendit promptement au pont. Dès qu'il y fut arrivé, il commanda quelques capitaines d'infanterie pour passer de l'autre côté de la rivière sur des barques plates, ce qu'on regardait comme une chose fort périlleuse, tant à cause de l'extrême rapidité de l'eau, que parce qu'on ne doutait pas que les ennemis ne fussent en garde de l'autre côté. Un des premiers qui passa fut le licencié Polo Hondegardo, qui fut suivi par quelques soldats; après quoi on s'appliqua avec tant de soin et de diligence à en faire passer d'autres, que ce jour-là il y eut plus de quatre cents hommes qui passèrent, dont quelques-uns tenaient leurs chevaux par la bride, et les faisaient passer à la nage à côté des barques, ayant attaché leurs armes et leurs arquebuses sur la selle. Il y eut pourtant plus de

soixante chevaux qui se perdirent par la rapidité du courant qui les entraînait contre des rochers, où ils se tuaient sans pouvoir s'en tirer à la nage, à cause de cette grande impétuosité de l'eau. Aussitôt que les troupes eurent ainsi commencé à passer, les espions de Pizarre coururent lui en donner avis; sur quoi il envoya incontinent le capitaine Jean d'Acosta avec deux cents arquebusiers à cheval, et ordre de tuer sans quartier tous ceux qui auraient passé la rivière, excepté ceux qui étaient nouvellement arrivés d'Espagne. Ceux qui étaient alors passés, dont le nombre n'était pas grand, occupèrent une hauteur, et firent monter sur les chevaux, dont la plupart étaient passés, des Indiens et des Nègres à qui ils donnèrent des lances, et composèrent ainsi un gros escadron, mettant des Espagnols à la première file. Ainsi, quand Jean d'Acosta envoya pour les reconnaître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer, ne se croyant pas assez fort; il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens, et cependant le président eut le temps de faire passer toute son armée sur le pont qui était achevé de dresser. On ne put s'empêcher d'être surpris de la négligence ou de l'étourdissement de Gonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez près de cette rivière pour être toujours en état de s'opposer au passage de ses ennemis, parce qu'avec cent hommes seulement dans

chacun des trois lieux où ils avaient fait des préparatifs pour passer, on aurait pu les en empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile et périlleux, et leur faire perdre bien du monde avant qu'ils le pussent forcer.

CHAPITRE VI.

Ce que fit le président après avoir passé la rivière, jusqu'au temps de la bataille.

Le jour suivant, tout le reste de l'armée du président ayant passé sans qu'il en manquât un seul homme, dom Jean de Sandoval fut commandé pour battre l'estrade et aller à la découverte. Il revint quelque temps après, et rapporta qu'il avait été jusqu'à trois lieues de là, sans avoir rien appris ni de Pizarre ni de son armée. Le président commanda que le général Hinoiosa et Pierre de Valdivia, avec quelques compagnies d'infanterie, s'avançassent pour occuper le haut de la montagne voisine, parce que si Gonzale Pizarre les prévenait et l'occupait avant eux, il pourrait aisément leur faire beaucoup de mal avant qu'ils pussent gagner le haut; car il y avait pour cela plus d'une lieue et demie de chemin à faire en montant. Ils exécutèrent fort heureusement cet ordre sans y trouver aucune oppo-

sition. Dans ce temps-là, Jean d'Acosta avait envoyé avertir Gonzale Pizarre de ce qui se passait, le priant de lui envoyer encore cent arquebusiers, outre les deux cents qu'il avait déjà, ce qui lui paraissait suffisant pour défaire ceux qui avaient alors passé la rivière avant que tout le reste de l'armée la passât. Il était arrivé, lorsqu'Acosta ne se trouvant pas assez fort, avait retourné en arrière, comme on a dit, qu'un de ses gens nommé Jean Nugnez de Prado, qui était de Badajoz, s'en était fui, et avait donné avis au président de ce qui se passait, et du secours qu'attendait Acosta. On crut là-dessus que sans doute Gonzale Pizarre s'avancerait avec toute son armée; de sorte que le président, avec plus de neuf cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie, qui étaient déjà sur le haut de la montagne, demeura toute la nuit en armes. Le lendemain, Jean d'Acosta ayant reçu le secours qu'il demandait, s'avança pour la seconde fois, et les coureurs du président l'ayant découvert, en vinrent donner avis. Là-dessus, il donna ordre au maréchal Alfonse d'Alvarado de retourner à la rivière pour faire venir l'artillerie, et rassembler et amener avec lui le reste des troupes. Comme les enseignes de Pizarre parurent avant que le maréchal fût de retour, le président avec ses neuf cents hommes, se mit en état de donner bataille, s'il s'y trouvait obligé, et donna tous les ordres nécessaires pour cela; mais peu de temps

après, on vit bien qu'il n'était pas besoin de tant de précaution et de préparatifs pour le combat, parce que ceux qu'on voyait n'étaient que les trois cents arquebusiers de Jean d'Acosta, qui se retira dès qu'il vit le nombre des ennemis, et le fit incontinent savoir à Gonzale Pizarre. Le président demeura là deux ou trois jours, jusqu'à ce que le reste de ses troupes l'eût joint, et que son artillerie fût arrivée. Pendant qu'il y était, Gonzale Pizarre lui envoya un prêtre pour lui demander de congédier son armée, et ne point faire la guerre jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de sa majesté. L'évêque de Cusco fit arrêter ce prêtre. Un peu auparavant, Pizarre en avait envoyé un autre pour tâcher de gagner, s'il était possible, le général Hinoiosa et Alfonse d'Alvarado : mais celui-ci avait usé d'adresse, et, dans le dessein de ne plus retourner au camp de Pizarre, il avait mis ordre à ses affaires, et pris des mesures avec un frère qu'il avait, afin qu'il se sauvât avec lui en le suivant de près, comme il le fit. Le président écrivit de ce dernier lieu à Gonzale Pizarre, comme il avait déjà fait de plusieurs autres endroits sur le chemin, le sollicitant fortement d'obéir à sa majesté, et se soumettre à ses ordres, et lui envoyant une copie de l'amnistie. On donnait ordinairement ces dépêches et ces ordres aux coureurs de l'armée pour les remettre entre les mains de ceux de Pizarre

quand ils les rencontraient, et que ceux-ci les lui rendissent. Quand on eut appris à Cusco que le président, avec toute son armée, avait passé la rivière, et occupait le haut de la montagne, Gonzale Pizarre sortit de la ville avec neuf cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie. Il avait cinq cent cinquante arquebusiers et six pièces de canon; et s'étant avancé jusqu'à cinq lieues de Cusco, il se campa à Xaquixaguana, dans une plaine où aboutissait le chemin par lequel l'armée du président devait descendre de la montagne. Pizarre se posta fort avantageusement dans un lieu où on ne pouvait aller à lui que par un défilé fort étroit qui était au-devant de son camp : il était couvert d'un côté par la rivière et par un marais, de l'autre par la montagne, et derrière par des fondrières et des précipices. Aussitôt que les armées furent ainsi proches l'une de l'autre pendant deux ou trois jours, jusqu'à ce que la bataille se donnât, Pizarre faisait avancer quelquefois cent, et quelquefois jusqu'à deux cents hommes, pour escarmoucher avec un nombre à peu près égal des ennemis qui s'avançaient aussi de leur côté. Cependant le président cherchait un lieu commode et avantageux pour se poster en descendant de dessus la montagne; et après avoir pris ses mesures, il s'avança avec son armée assez près des ennemis et à leur vue, pour se poster un peu plus loin qu'eux, ou au moins dans un endroit aussi

avancé. Gonzale Pizarre craignant que ses gens ne perdissent courage en voyant que leurs ennemis étaient en beaucoup plus grand nombre qu'eux, et qu'ainsi plusieurs ne l'abandonnassent, il les fit mettre derrière une colline qui était près de son camp, feignant que c'était pour engager le président, qui se fiait dans le nombre et la bonne disposition de ses troupes, à le venir attaquer dans un lieu où ils avaient de si grands avantages, les croyant en fort petit nombre, parce qu'il ne les verrait pas tous. Le président étant passé, et s'étant campé dans un lieu plein à la vue des ennemis, Gonzale Pizarre fit ranger son armée en bataille, poster ses arquebusiers, et mettre tout en ordre comme pour combattre; puis il commença à faire jouer son artillerie, et faire faire quelques décharges par ses arquebusiers, afin que le président le vît et l'entendît. Ce jour-là il se leva un brouillard si épais, qu'il y eut des coureurs et des espions des deux partis opposés, qui s'entre-heurtèrent les uns les autres avant de se voir. Le président voyant que les ennemis paraissaient disposés à attendre, ou même à lui présenter la bataille, il aurait souhaité que cela se pût différer, dans l'espérance que plusieurs de leur parti se viendraient rendre à lui s'ils en pouvaient trouver le temps. Néanmoins, la situation et les circonstances où il se trouvait, ne lui pouvaient permettre de demeurer que fort peu dans

cet état, parce qu'il gelait et faisait fort froid dans le lieu où ils étaient, et que pourtant ils n'y trouvaient point de bois pour faire du feu et se chauffer, quoiqu'ils en eussent fort grand besoin; de plus, ils y manquaient aussi de vivres et d'eau. Gonzale Pizarre ni son armée n'avaient faute d'aucune de toutes ces choses, ayant d'un côté la rivière qui leur servait de rempart, et leur fournissait abondamment de quoi boire; et pour les vivres, ils leur venaient en abondance de Cusco; de plus, l'air était fort tempéré dans le lieu où ils étaient; car bien qu'ils fussent fort près les uns des autres, néanmoins on peut dire que le président était encore dans la montagne, et ses ennemis dans la vallée ou dans la plaine. On a déjà remarqué que la différence de la température de l'air est si grande au Pérou d'un lieu à l'autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la montagne y souffrent un froid extrême, et qu'il y gèle et y neige bien fort, pendant que ceux qui sont dans la plaine, à deux lieues de là seulement, cherchent des remèdes contre la grande et excessive chaleur qui les incommode. Gonzale Pizarre et son mestre-de-camp avaient résolu d'attaquer pendant la nuit l'armée du président par trois différens endroits; mais ils n'exécutèrent pas cette résolution, parce qu'un de leurs soldats, nommé Nava, s'enfuit, et qu'ils ne doutèrent pas qu'il n'avertît les ennemis de leur

dessein, comme il le fit en effet. Ce Nava et Jean Naquez de Prado conseillèrent au président de différer le plus qu'il lui serait possible d'en venir à la bataille, parce qu'ils étaient assurés que plusieurs de l'armée de Gonzale Pizarre, et surtout ceux qui avaient été avec Diegue Centeno, et qu'on avait obligés, après sa déroute, de passer dans le parti opposé, étaient fort bien intentionnés, et cherchaient une occasion favorable pour rentrer au service de sa majesté. L'armée du président passa toute la nuit sous les armes, hors de ses tentes, et souffrant beaucoup par le froid, en sorte qu'à peine plusieurs pouvaient tenir leurs armes, et attendaient avec beaucoup d'impatience que le jour vînt. Aussitôt qu'il parut, on fit sonner les trompettes et battre les tambours, parce qu'on s'aperçut que plusieurs arquebusiers de Pizarre s'avançaient pour gagner une hauteur, et faire une attaque par-là. On fit marcher contre eux les capitaines Hernan Mexia et Jean Alfonse Palomino, avec trois cents arquebusiers; Pierre de Valdivia et le maréchal Alfonse d'Alvarado s'avancèrent aussi, et on poussa si vigoureusement les ennemis, qu'on leur fit tourner tête, et qu'on les obligea à se retirer fort promptement. Pendant cette escarmouche, le président, avec le gros de son armée, descendit par le derrière de cette hauteur du côté de Cusco; mais pour donner de l'inquiétude aux ennemis, il fit mine de faire

descendre le capitaine Pardaver avec trente arquebusiers et quelque cavalerie, par le même endroit où se donnait le combat. Quand Pierre de Valdivia et le maréchal furent arrivés sur le haut de la colline, ils firent avertir Gabriel de Roias d'y faire conduire l'artillerie, ce qu'il fit. Après qu'elle fut arrivée et mise en état de tirer, Roias promit aux canonniers que pour chaque boulet qui donnerait au travers des troupes ennemies, ils auraient cinq cents écus, qu'il fit en effet payer depuis à un d'eux qui avait donné dans la tente de Pizarre, qui était fort remarquable parmi les autres, et lui avait tué un page. Cela fut cause que Pizarre fit abattre toutes les tentes, parce qu'elles servaient comme de but ou de mire aux canonniers du président. Dans le même temps, l'artillerie de Gonzale Pizarre jouait aussi de son côté, et il tenait ses troupes en ordre et rangées en bataille. Il était lui-même à la tête de sa cavalerie pour la commander, avec le licencié Cepeda et Jean d'Acosta qui en étaient capitaines. Le mestre-de-camp Carvajal commandait l'infanterie, dont les capitaines étaient Jean de La Tour, Diegue Guillen, Jean Velez de Guevara, François Maldonat, et Sébastien de Vergara : Pierre de Soria commandait l'artillerie. Tous les Indiens qui suivaient Gonzale Pizarre, en fort grand nombre, sortirent de son camp, et se postèrent sur le penchant d'une colline.

CHAPITRE VII.

De la bataille de Xaquixaguana, et quel en fut l'événement.

PENDANT que l'artillerie jouait ainsi des deux côtés, l'armée de sa majesté acheva de descendre dans la plaine, les troupes marchant sans ordre avec le plus de diligence qu'il était possible. Les cavaliers étaient à pied, tirant leurs chevaux par la bride, tant à cause de la difficulté du chemin extrêmement raboteux, et qui ne pouvait guère permettre d'en user autrement, que pour éviter plus aisément le mal que leur pouvait faire l'artillerie, s'ils eussent marché en escadron, parce qu'ils y étaient fort exposés, et n'avaient rien qui les en couvrît. A mesure qu'ils arrivaient au bas de la plaine, ils se mettaient en ordre : ainsi, ils formèrent deux escadrons de leur cavalerie, et deux bataillons de leur infanterie. La cavalerie qui était à l'aile gauche était commandée par les capitaines

Jean de Sayavedra, Diegue de Mora, Rodrigue de Salazar et François Hernandez Aldana. Dans l'escadron de l'aile droite était l'étendard royal, porté par le licencié Benoît Suarez de Carvajal, et pour la garde duquel étaient commis les capitaines dom Pedro de Cabrera, Alfonse Mercadillo et Gomez d'Alvarado. L'infanterie marchait au milieu de ces deux escadrons, mais un peu plus avancés qu'eux : les capitaines qui la commandaient étaient le licencié Ramirez, auditeur des confins; dom Baltazar de Castro, Gomez de Solis, dom Fernand de Cardenas, Pablo de Meneses, Christoval Mosquera, Michel de La Cerna, Diegue d'Urbina, Jérôme d'Aliaga, Martin de Robles, Gomez Darias et François Dolmos. Le capitaine Alfonse de Mendoze, avec sa compagnie de cavalerie, marchait un peu devant pour commencer l'attaque; le capitaine Centeno l'accompagnait, fort résolu de bien faire son devoir pour avoir sa revanche de la déroute de Guarina. Pierre de Villavicentio était sergent-major de l'armée, et Pierre Alfonse de Hinoiosa, en qualité de général, avait disposé les troupes dans l'ordre qu'il avait jugé convenable; il était accompagné par le licencié Cianca. Le président et l'archevêque de los Reyes marchaient un peu devant, du côté de la montagne par où le maréchal Alvarado et Pierre de Valdivia descendaient avec l'artillerie et les trois cents arquebusiers commandés par les capitaines

Hernan Mexia et Jean Alfonse Palomino, qui partagèrent leurs gens en deux bandes aussitôt qu'ils furent descendus dans la plaine. Hernan Mexia, avec les siens, prit la droite du côté de la rivière, et le capitaine Pardaver se joignit à lui : Jean Alfonse Palomino prit avec les siens, à la gauche de la montagne. Pendant que l'artillerie descendait, il y eut quelques personnes qui abandonnèrent Pizarre pour se rendre à l'armée du président. Le licencié Cepeda, qui avait été un des auditeurs de l'audience royale, Garcilafo de La Vega et Alfonse de Piedra Hita furent de ce nombre avec plusieurs autres cavaliers et personnes de marque, et aussi quelques soldats. Pierre Martin de Cecile, avec quelques gens, les poursuivit et en blessa même quelques-uns; il tua le cheval de Cepeda sous lui d'un coup de lance, et le blessa lui-même; en sorte qu'il courait risque d'être pris ou tué, s'il n'eût été secouru par ordre du président. Cependant Gonzale Pizarre se tenait en bon ordre, attendant les ennemis, et espérant qu'ils iraient l'attaquer avec quelque confusion, et se livrer eux-mêmes entre ses mains, comme cela était arrivé à Guarina. Le général Hinoiosa s'avançait cependant avec l'armée au petit pas, et s'alla poster à la portée de l'arquebuse des ennemis, dans un lieu un peu bas, où leur artillerie ne pouvait lui faire du mal, parce que tous les boulets passaient au-dessus de leurs têtes,

quoique les canonniers de Pizarre eussent employé tous leurs soins pour ranger les affûts de leurs canons de manière qu'ils pussent tirer bas. Alors les pelotons des arquebusiers qui étaient sur les ailes de part et d'autre, faisaient grand feu, et le maréchal et Pierre de Valdivia prenaient grand soin de faire bien tirer les leurs. Le président et l'archevêque, de leur côté, sollicitaient fortement les canonniers à faire diligence et bien adresser leurs coups, faisant changer les batteries de situation pour tirer tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, selon qu'ils le jugeaient à propos. Diegue Centeno et Alfonse de Mendoze voyant que du côté qu'ils étaient il y avait plusieurs des gens de Pizarre qui l'abandonnaient, et qu'il les faisait chaudement poursuivre, ce qui en mettait quelques-uns en péril, ils jugèrent à propos de s'avancer avec leurs gens jusque sur le bord de la rivière pour être mieux postés, afin de recevoir ceux qui voudraient se rendre à eux. Tous ceux qui quittaient ainsi le camp de l'ennemi sollicitaient fort le général de ne faire point davantage avancer les troupes, ni ne les faire donner, parce qu'assurément la plupart des gens de Pizarre l'abandonneraient, et qu'ainsi on le vaincrait aisément sans péril et sans répandre beaucoup de sang. Aussi arriva-t-il dans ce moment qu'un peloton de trente arquebusiers des troupes ennemies se trouvant près de celles de sa majesté,

s'y rendit et abandonna Pizarre : comme il reconnut leur dessein, il voulut envoyer après eux; mais cela fut cause d'un plus grand désordre parmi ses troupes, qui commencèrent à se débander presque toutes, les uns fuyant du côté de Cusco, les autres se rendant à l'armée du président. Quelques-uns des capitaines de Pizarre furent si étourdis de voir une désertion et une déroute si générale de leurs gens, qu'ils n'eurent le courage ni de combattre, ni de fuir. Gonzale Pizarre lui-même voyant le mauvais état de ses affaires, se trouva fort déconcerté, perdit cœur et dit : *Puisque tous se vont rendre au roi, j'y vais aussi.* Le bruit courut que le capitaine Jean d'Acosta avait voulu l'encourager, et lui avait dit : *Seigneur, donnons au travers des ennemis, et mourons en Romains;* à quoi, dit-on, Pizarre lui répondit : *Il vaut mieux mourir en chrétien.* Là-dessus, voyant près de soi le sergent-major Villavicentio, il l'appela; et sachant qui il était, il lui dit qu'il se rendait à lui, et lui remit une épée longue et étroite qu'il tenait en forme de lance, parce qu'il avait rompu la sienne sur ses propres gens qui s'enfuyaient. Il fut conduit au président, à qui il parla; et lui ayant tenu quelques discours qui ne parurent pas fort prudens ni fort respectueux, il fut remis entre les mains de Diegue Centeno pour le garder. Aussitôt après presque tous les officiers de Pizarre furent pris; son mestre-de-camp Carva-

jal croyant se sauver par la fuite, et se cacher pendant la nuit dans les roseaux, son cheval s'embourba, et ses propres soldats le prirent et le conduisirent prisonnier au président.

CHAPITRE VIII.

Le président fait poursuivre les fuyards : plusieurs sont tués ou pris. Il fait punir Gonzale Pizarre et quelques autres.

Comme le président de dessus la hauteur où il était voyait fuir du côté de Cusco quelqus-uns de ceux de l'arrière-garde des ennemis, il criait à haute voix à sa cavalerie de les poursuivre, disant qu'ils s'enfuyaient à la débandade. Néanmoins personne ne branla ni ne quitta ses rangs, jusqu'à ce qu'on sonnât la charge, parce qu'ils étaient là-dessus fort bien instruits et bien disciplinés; mais aussitôt qu'on vit clairement que les ennemis se débandaient et prenaient en effet la fuite, on les poursuivit chaudement; on en blessa, on en tua et on en prit prisonniers. Gonzale Pizarre et son mestre-de-camp Carvajal furent pris, comme on l'a déjà dit; Jean d'Acosta, Guevara et Jean Perez de Vergara le furent aussi; le capitaine Soria fut tué. Après l'entière défaite des ennemis, les soldats cou-

rurent piller leur camp, où ils trouvèrent beaucoup d'or et d'argent, des chevaux, des mules et des mulets de bagage : ainsi, plusieurs s'y enrichirent, et il y en eut qui eurent pour leur part jusqu'à cinq ou six mille ducats. En effet, il y avait dans ce camp de grandes richesses, et il arriva à un soldat qu'ayant rencontré un mulet chargé, il coupa les cordes qui tenaient sa charge, et la laissa tomber par terre, se contentant d'emmener le mulet : mais à peine était-il à vingt pas de là que trois autres soldats, plus habiles que lui, défirent la charge pour la visiter, et trouvèrent beaucoup d'or et d'argent enveloppés en quelques mantes des Indiens, afin qu'on ne connût pas d'abord ce que c'était : cela leur valut plus de cinq ou six mille ducats. L'armée se reposa un jour, parce qu'ils étaient tous extrêmement fatigués pour avoir demeuré plusieurs jours de suite sans quitter les armes. Le président jugea à propos d'envoyer promptement à Cusco; il y envoya donc les capitaines Hernan Mexia et Martin de Robles avec leurs compagnies, pour empêcher que plusieurs soldats qui avaient poursuivi les fuyards de ce côté-là, n'entrassent dans la ville, ne la pillassent et ne tuassent plusieurs personnes, parce que c'était un temps où chacun pouvait aisément suivre sa passion et chercher à se venger de ses ennemis par des mouvemens de haine et d'inimitié particulière, sous prétexte d'assurer et

d'affermir la victoire. Ces capitaines avaient aussi ordre de prendre les soldats de Pizarre qui s'en étaient fuis de ce côté-là. Le jour suivant, le président donna ordre au licencié Cianca, auditeur, et à Alfonse d'Alvarado, son mestre-de-camp-général, de travailler au procès des prisonniers. On n'eut pas besoin de chercher contre Pizarre d'autres preuves que sa propre confession et la notoriété publique des faits dont il était coupable. Il fut condamné à avoir le cou coupé, et que sa tête serait mise dans une petite niche ou fenêtre, faite exprès, sur les fourches patibulaires de la ville de los Reyes, et garnie d'un treillis de fer par-devant, avec ces mots écrits au-dessus : *C'est ici la tête de Gonzale Pizarre, traître et rebelle à son roi, qui se souleva contre son autorité au Pérou, et osa donner bataille dans la vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchait sous l'étendard royal de sa majesté.* Sa sentence portait aussi que ses biens seraient confisqués, que ses maisons qu'il avait à Cusco seraient rasées, qu'on y semerait du sel, et qu'on éleverait sur la place un pilier où seraient écrites à peu près les mêmes paroles que nous avons dit qui devaient être mises au lieu où serait sa tête. Il fut exécuté dès le même jour, et mourut en bon chrétien. Pendant le temps de sa prison, et jusqu'à sa mort, le capitaine Diegue Centeno, à qui on l'avait donné en garde, le fit toujours trai-

ter fort honnêtement, sans permettre que personne lui dit aucunes paroles outrageantes. Lorsqu'il fut sur le point d'être exécuté, il donna au bourreau tous les habits qu'il avait sur lui, qui étaient fort riches et d'un prix considérable, car il avait un justaucorps de velours en broderie d'or, et une semblable broderie à son chapeau. Diegue Centeno, par honnêteté, paya au bourreau la valeur des vêtemens qu'il devait avoir, afin qu'il ne dépouillât point le corps de Pizarre avant qu'on l'emportât pour le faire enterrer. Dès le lendemain il fit emporter ce corps à Cusco, où il le fit enterrer fort honorablement; mais la tête fut portée à los Reyes, et exposée comme la sentence le portait. Le même jour que Pizarre fut décapité, on fit écarteler son mestre-de-camp Carvajal, et on fit pendre huit ou neuf de ses capitaines. Dans la suite on fit encore punir quelques-uns des principaux de son parti, à mesure qu'on les prenait. Peu de temps après, le président alla à Cusco avec toute son armée, et envoya le capitaine Alfonse de Mendoze, avec quelques gens, dans la province des Charcas, pour prendre ceux que Gonzale Pizarre y avait envoyés querir de l'argent, et quelques autres qui s'y en étaient fuis; et comme on ne doutait pas que la plupart des gens ne se rendissent aux mines de Potosi, qui sont dans cette province des Charcas, à cause de la richesse du pays, on y envoya pour gouverneur et capitaine-

général le lieutenant Polo Hondegardo, avec ordre de châtier les coupables qu'il trouverait en ce lieu-là, tant pour avoir favorisé Gonzale Pizarre, que pour n'être pas venus offrir leurs services au président dans le temps qu'ils le pouvaient. On envoya aussi avec Hondegardo le capitaine Gabriel de Roias, pour recevoir dans cette province le quint royal et les autres tributs appartenans à sa majesté, comme aussi les amendes à quoi le gouverneur pourrait en condamner quelques-uns. De tout cela, le licencié rassembla en peu de temps et envoya trois millions six cent mille livres, faisant les fonctions et de gouverneur et de receveur, parce que Gabriel de Roias mourut peu de jours après qu'il fut arrivé en ce pays-là. Cependant le président demeurait à Cusco, faisant soigneusement faire justice, selon la nature et la grandeur des crimes. Il faisait tirer à quatre chevaux les plus criminels; il en faisait pendre d'autres; et il y en avait d'autres qu'on condamnait au fouet ou aux galères. De plus, le président, prenait fort grand soin de tout ce qui lui paraissait nécessaire pour rétablir entièrement la paix, le repos et la tranquillité dans le pays. En conséquence du pouvoir qu'il avait de la part de sa majesté, il pardonna à tous ceux qui se trouvèrent dans cette vallée de Xaquixaguana, et se rangèrent sous l'étendard royal, toutes les fautes et tous les crimes dont ils auraient pu s'être rendus coupables pendant tout

le temps de la rebellion de Gonzale Pizarre, les déchargeant seulement du crime, sans préjudice des droits des parties en ce qui regardait les biens et les intérêts civils, conformément aux ordres qu'il avait là-dessus de la part de sa majesté. Cette bataille, dont on parlera long-temps au Pérou, fut donnée le lundi neuvième avril de l'an mil cinq cent quarante-huit, le lendemain de la Quasimodo.

CHAPITRE IX.

La répartition que le président fit du pays après sa victoire.

Après la victoire, la défaite pleine et entière du parti de Gonzale Pizarre, et la punition de ceux qui avaient contribué à établir et maintenir sa tyrannie, il se présentait une affaire importante pour le repos et la tranquillité du pays, et qui n'était pas sans de grandes difficultés. Il s'agissait de congédier les troupes, afin que ce grand nombre de gens de guerre ne causât pas des inconvéniens à peu près semblables à ceux qu'on avait déjà vus par le passé. Pour y réussir heureusement, et sans que cela fût une nouvelle occasion de tumulte et de trouble, il fallait user de beaucoup de précautions et d'une grande prudence, parce qu'il n'y avait presque point de soldat, jusqu'aux moindres, qui ne crût mériter qu'on lui donnât une des meilleures répartitions qui étaient vacantes; et comme le nombre des troupes

était de plus de deux mille cinq cents hommes, et qu'il n'y avait que cent cinquante répartitions à donner, il était évident qu'il n'y avait pas de quoi contenter tous les demandeurs, mais qu'au contraire ils demeureraient presque tous mécontens. Après donc qu'on eut consulté et délibéré sur cet article de la manière dont il fallait s'y prendre pour congédier l'armée, comme l'affaire paraissait délicate, et ne pouvait pourtant souffrir de délai, on convint que le président et l'archevêque sortiraient de Cusco, et s'en iraient à douze lieues de là dans la province d'Apurima, pour y faire le partage dont il était question, et qu'ils ne meneraient avec eux qu'un seul secrétaire. Ils se retirèrent de cette manière, pour pouvoir agir avec plus de liberté, et éviter les importunités dont ils auraient sans doute été accablés autrement. Ils firent donc le partage le mieux qu'il leur fut possible, prenant soin de donner de quoi vivre aux capitaines et autres personnes considérables, selon leur mérite et les services qu'ils avaient rendus, augmentant le partage des uns, et en donnant de nouveaux à d'autres. On trouva que ce qu'on avait à partager se montait à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente, parce que, comme on le peut aisément recueillir de cette histoire, les principales et les plus considérables répartitions du pays étaient vacantes, Pizarre ayant fait mourir, ou par les supplices, sous prétexte de justice, ou dans

les combats, ceux à qui ces répartitions étaient échues selon les ordres de sa majesté. Puis le président avait fait punir par justice plusieurs de ceux à qui Pizarre les avait données. Il faut encore remarquer que les plus considérables de ces répartitions étaient tenues au nom de Pizarre même, sous prétexte des frais qu'il lui fallait faire pour la guerre : le président retint sur les meilleures des pensions de trois ou quatre mille ducats en argent, plus ou moins, selon leur valeur, pour partager cet argent entre les soldats, à qui il n'avait pas autre chose à donner, afin qu'ils se pourvussent d'armes, de chevaux et des autres choses nécessaires, pour les envoyer de divers côtés découvrir le pays. Après que tout cela fut réglé, le président crut que le plus sûr et le meilleur était qu'il se retirât dans la ville de los Reyes, et que l'archevêque retournât à Cusco pour publier le réglement et le partage qu'ils avaient fait, et distribuer l'argent selon l'ordre qu'il en avait. La chose s'exécuta donc de cette manière : mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de fort grandes plaintes de la part des soldats, chacun croyant qu'il méritait mieux qu'on lui donnât quelques répartitions d'Indiens, que plusieurs de ceux à qui on les avait données. Toutes les belles paroles et les promesses de l'archevêque et des capitaines ne purent empêcher qu'il n'y eût des murmures, et même quelques mouvemens et quelques complots

séditieux pour prendre l'archevêque et les principaux officiers, et envoyer le licencié Cienca de la part des soldats au président, pour lui demander qu'il révoquât les partages faits, et qu'il en fît de nouveaux qui ne fussent pas si fort à leur désavantage, avec menaces de se soulever, et de s'emparer par force de ce qu'ils croyaient leur être dû, si on ne les satisfaisait pas. Le licencié Cienca, qui avait été établi juge-mage, ou lieutenant-général de la justice, à Cusco, avait mis si bon ordre à tout, qu'il fut averti de ces mouvemens, si bien qu'en ayant fait prendre et punir les principaux auteurs, il remit le calme et la tranquillité dans la ville.

CHAPITRE X.

Le président envoie prendre Pierre de Valdivia. Les frais et la dépense qu'il fit pour les affaires du Pérou, depuis qu'il fut arrivé à Terre-Ferme jusqu'à la fin de la guerre.

Avant que le président partît de Cusco, pour reconnaître les services que Pierre de Valdivia lui avait rendus dans cette guerre, il lui confirma et lui donna de nouveau, au nom et en l'autorité de sa majesté, le gouvernement de la province de Chili qu'il avait administrée jusque-là. Valdivia, pour se pourvoir de tout ce qui lui était nécessaire, d'hommes, de chevaux et d'armes, s'en alla à los Reyes, où il pouvait plus aisément trouver toutes ces choses, et tout ce dont il aurait besoin, qu'en aucun autre lieu du Pérou. Après qu'il eut fait tous ses préparatifs, et assemblé le plus de gens qu'il lui fut possible, il les fit embarquer et mettre incontinent à la voile : mais lui-même ne voulut pas s'embarquer de là, et demeura pour s'en aller par terre

jusqu'à Arequipa. Là-dessus on rapporta au président que parmi les gens que Valdivia emmenait, il y avait quelques cavaliers et quelques soldats de ceux qui avaient été bannis du Pérou, et même de ceux qui avaient été condamnés aux galères pour les affaires de Gonzale Pizarre, à cause qu'ils avaient suivi son parti, et favorisé sa rebellion. Cela obligea le président à envoyer son général Pierre de Hinoiosa pour prendre Valdivia et le lui amener. Hinoiosa l'ayant joint, le pria fort de vouloir retourner avec lui pour rendre compte de sa conduite au président; mais Valdivia refusa opiniâtrément de le faire, parce qu'à cause du nombre de ses gens il ne croyait pas qu'on osât entreprendre de le lui faire faire par force. Là-dessus le général remarquant que Valdivia n'avait aucun soupçon qu'il osât entreprendre de l'emmener par force, et qu'il vivait à cet égard dans une entière sécurité, et sans prendre aucune précaution, il se hasarda, avec six arquebusiers seulement, de l'arrêter prisonnier. La chose lui réussit fort bien; et Valdivia se voyant pris, et ne pouvant s'empêcher d'être conduit au président, il prit le parti de faire la chose de bonne grâce, et de témoigner qu'il ne se faisait aucune peine de lui aller rendre raison de ses actions. Ainsi, lorsqu'ils furent arrivés, le président, content des excuses et des raisons de Valdivia, le laissa en pleine liberté d'emmener tous ceux qu'il avait engagés, et de-

continuer son voyage. Après cela le président permit à tous les bourgeois de se retirer chacun chez soi, pour se délasser des fatigues passées, et pour travailler au redressement de leurs affaires, qui avaient souffert par les dépenses qu'il leur avait fallu faire. Il envoya aussi quelques capitaines pour faire de nouvelles découvertes; puis, avec ceux qui le suivaient, il prit le chemin de los Reyes, laissant le licencié Carvajal pour gouverneur de Cusco. Dans ce temps-là, cent cinquante Espagnols arrivèrent à la ville de la Plata; ils venaient avec Dominique d'Yralla de la rivière de la Plata, par laquelle ils remontèrent si loin, qu'ils vinrent jusqu'aux lieux qu'avait découverts Diegue de Roias, et de là ils prirent la résolution de se rendre au Pérou, pour demander au président qu'il leur donnât un gouverneur. Il leur accorda leur demande, et nomma pour être leur gouverneur le capitaine Diegue Centeno, qui devait aller avec eux, et assembler encore d'autres gens en plus grand nombre qu'il pourrait, pour retourner travailler à cette découverte et à cette conquête : mais comme tous leurs préparatifs étaient à peu près faits, et qu'ils étaient sur le point de partir, Centeno mourut. Le président nomma en sa place un autre capitaine pour cette entreprise. Cette rivière de la Plata, dont on parle ici, prend sa source dans les hautes montagnes toujours couvertes de neiges, qui sont au Pérou entre la ville de los

Reyes et celle de Cusco, d'où sortent quatre rivières, qui prennent leurs noms des premières provinces par où elles passent. On nomma l'une Apurima, l'autre Vilcas, la troisième Avancay, et la quatrième Xauxa. Cette dernière sort d'un lac de la province qu'on nomme Bombon, qui est le pays le plus plat, le plus uni, et pourtant le plus élevé du Pérou : c'est pourquoi il y grêle ou neige presque toujours. Il y a beaucoup d'Indiens qui habitent sur les bords de ce lac, qui est tout plein de petites îles où on trouve grande quantité de joncs, de glaïeuls, et autres semblables herbes, dont les Indiens nourrissent leur bétail. Dans cette guerre dont nous venons de parler et de faire le récit, que le président eut à soutenir contre Gonzale Pizarre, la dépense fut fort considérable, et il fallut employer de grandes sommes, tant pour la paie et montre des soldats, que pour les armes, les chevaux, les munitions et les frais qu'il fallut pour l'équipage et l'armement des vaisseaux, l'artillerie, et tout ce qui en dépend. Ainsi, à compter depuis que le président arriva à Terre-Ferme, jusqu'à sa victoire, il dépensa pour mettre toutes choses en bon état, afin de bien réussir, plus de neuf cent mille écus, dont il emprunta la plus grande partie de quelques marchands et autres personnes particulières, parce qu'à l'égard des revenus royaux, il trouva que Gonzale Pizarre les avait tous pris et dissipés. Après donc

qu'il se vît victorieux; et qu'il eût rétabli le calme et la tranquillité dans le pays, il commença à amasser de l'argent autant qu'il lui était possible, tant du quint appartenant au roi, que des confiscations et des amendes; si bien qu'après ses dettes payées, il se trouva avoir de reste plus de quinze cent mille ducats qu'il avait tirés de divers endroits du Pérou, mais particulièrement de la province des Charcas; rassemblant le tout dans la ville de los Reyes, après cela il prit grand soin que, conformément aux ordonnances, on ne chargeât pas trop les Indiens, tant parce que, par la fatigue des grands fardeaux qu'on leur faisait porter, il en avait péri un grand nombre, que parce que plusieurs Espagnols trouvant cette commodité de faire porter leurs hardes en voyageant, étaient presque toujours errans, sans se fixer en aucun lieu, et vivaient ainsi dans l'oisiveté, sans avoir aucune profession, ni s'occuper à aucun travail. De plus, le président, après avoir établi l'audience royale à los Reyes, commença à s'appliquer soigneusement pour faire régler et fixer les tributs que les Indiens devraient payer aux Espagnols à l'avenir; ce qu'on n'avait pu faire jusque-là, à cause des guerres et des grandes révolutions qui étaient arrivées depuis qu'il avait été découvert. En effet, chaque Espagnol tirait de son cacique le tribut qu'il pouvait ou voulait lui donner; et ceux qui n'en usaient pas avec tant de retenue, demandaient

souvent aux Indiens plus qu'ils ne leur pouvaient donner, ou même le leur prenaient par force et par violence; il y en avait même quelques-uns qui passaient plus loin, et tiraient de ces pauvres gens tout ce qu'ils avaient, en les tourmentant et leur faisant souffrir de grands maux; quelquefois même ils allaient jusqu'à les tuer, se flattant que, pendant le trouble et la confusion que la guerre apportait, leurs injustices et leurs violences ne seraient point sues, ou que quand même elles seraient sues, ils ne devaient pas pour cela en craindre aucun châtiment. Les taxes qui furent faites sur chaque province furent peu à peu réglées selon le nombre des Indiens et des Espagnols qui y habitaient; de plus, le président et les auditeurs s'informaient aussi fort soigneusement de tout ce que produisait la province qu'on taxait; s'il y avait des mines d'or ou d'argent, ou beaucoup de bétail; et après avoir examiné soigneusement toutes ces circonstances, ils réglaient leurs taxes là-dessus d'une manière très-conforme à la raison.

CHAPITRE XI.

Le président ayant mis ordre aux affaires du Pérou s'embarque pour aller en Espagne : ce qui lui arrive en chemin.

Le président voyant que les affaires du Pérou étaient réglées, et que tout y était tranquille, les soldats ayant été dispersés en divers endroits, et la plupart envoyés au Chili, à la province de Diegue de Roias, et à d'autres découvertes, sous d'autres capitaines; et qu'à l'égard de ceux qui étaient demeurés de reste au Pérou, ils s'étaient donnés à diverses occupations pour gagner leur vie, chacun selon ce qu'il savait faire, plusieurs ayant trouvé de l'emploi dans ce qui concernait les mines; considérant de plus que l'audience royale et les gouverneurs qu'elle nommait faisaient exercer la justice sans qu'on y trouvât ni obstacle, ni difficulté, cela lui fit prendre la résolution de retourner en Espagne, selon le pouvoir et la liberté qu'il avait obtenue de sa majesté d'y retourner quand il vou-

drait et qu'il le jugerait à propos. Un des plus puissans motifs qui l'obligea à penser à son départ, fut la grande quantité d'argent qu'il avait, appartenant au roi, parce que, n'ayant point de forces sur pied, ni de gardes qui le missent en sûreté, il lui semblait que le bruit de ces grandes sommes pouvait aisément exciter la convoitise de plusieurs, et causer quelques nouveaux troubles et quelques soulèvemens dans le pays pour avoir occasion de les piller. Ainsi, après avoir fait embarquer son argent et fait tous les préparatifs qu'il jugeait nécessaires pour son voyage, sans avoir jusque-là communiqué son dessein à personne, il fit assembler les magistrats de la ville de los Reyes, et leur déclara son intention. Ils lui firent là-dessus plusieurs difficultés, et lui représentèrent les inconvéniens qui pouvaient arriver de son départ jusqu'à ce que sa majesté eût envoyé quelqu'autre pour tenir sa place, soit en qualité de président ou en celle de vice-roi. Il répondit sagement à toutes leurs difficultés, en sorte qu'il les contenta; après quoi il s'embarqua incontinent, et de dessus son vaisseau, avant de mettre à la voile, il fit un second partage des Indiens qui étaient devenus vaçans depuis le premier qu'il avait fait auprès de Cusco. Le nombre en était considérable, parce que depuis ce temps-là Diegue Centeno, Gabriel de Roias et le licencié Carvajal étaient morts, et encore plusieurs autres personnes

riches, et qui tenaient rang dans le pays. Ce qui obligea le président à ne faire ce partage qu'après qu'il fut embarqué, fut le nombre des prétendans et les hautes prétentions que chacun d'eux avait; car voyant bien qu'il ne pouvait les contenter tous, il ne voulut pas être exposé aux plaintes de ceux qui croiraient qu'il ne leur aurait pas fait justice. Il fit donc les partages, et en laissa les actes signés et scellés entre les mains du secrétaire de l'audience, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après qu'il aurait mis à la voile. Il partit après cela; ce qui fut dans le mois de décembre de l'an mil cinq cent quarante-neuf, emmenant avec lui le provincial des dominicains et Jérôme d'Aliaga, qui avaient été nommés pour prendre soin des affaires du Pérou auprès de sa majesté. Il y eut aussi plusieurs gentilshommes et autres personnes considérables qui accompagnèrent le président, à dessein de retourner avec lui en Espagne pour y demeurer, emportant pour cela tout ce qu'ils pouvaient de leurs biens. Ils arrivèrent tous fort heureusement à Panama, où ils débarquèrent; après quoi ils employèrent tous les soins et toute la diligence possible pour faire passer, tant ce qui appartenait à sa majesté, que ce qui était à des particuliers, à Nombre de Dios, où ils se rendirent aussi eux-mêmes, pour faire les préparatifs qui leur étaient nécessaires pour s'embarquer sur la mer du Nord. Ils avaient tous le

même respect pour le président, qu'ils avaient eu pour lui au Pérou, et lui rendaient la même obéissance; il agissait aussi avec eux tous avec beaucoup de douceur et d'honnêteté, tenant table ouverte pour tous ceux qui voulaient aller manger avec lui; cela se faisant aux dépens de sa majesté, parce que le président avait pris ses mesures là-dessus dès qu'il partit d'Espagne pour aller mettre ordre aux affaires du Pérou. En effet, considérant en homme prudent et sage, que les gouverneurs de ce pays-là avaient été accusés d'avarice dans leur manière de vivre, par rapport aux grandes richesses qu'ils possédaient ou qu'ils pouvaient aisément acquérir; d'ailleurs, étant fort bien instruit de la manière dont les choses se faisaient en Espagne, et assuré qu'on ne lui assignerait pas une pension suffisante pour fournir à tous les frais et à toute la dépense qu'il serait obligé de faire pour l'entretien de sa personne et de ses domestiques, dans un pays où il lui en faudrait faire beaucoup, par la cherté de plusieurs choses nécessaires, il ne voulut point qu'on lui assignât aucune pension; mais il demanda et obtint la liberté de pouvoir prendre sur les effets appartenans au roi en ce pays-là, tout ce qu'il lui faudrait pour sa dépense, et l'entretien de sa maison et de ses domestiques, et eut la précaution de prendre par écrit des actes en forme de cette permission qu'on lui accordait. Dans la suite, il se servit de la liberté

qu'on lui avait donnée; mais il en usa avec tant de précaution, de soin et d'exactitude, qu'il faisait écrire par un homme à qui il en avait expressément donné la commission, toute la dépense de sa maison, et tout ce qu'il fallait acheter, tant pour l'entretien de la table que pour les autres choses dont on avait besoin, et ce qu'il fallait par conséquent prendre pour cela de la caisse royale.

CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à Fernand et Pierre de Contreras, qui partirent de Niçaragua pour retourner chercher le président.

Après que Pierre Arias d'Avila eut découvert la province de Nicaragua, et qu'il en eut été établi gouverneur, il maria une de ses filles, nommée dona Maria de Pennalosa, avec Rodrigue de Contreras, qui était de Ségovie, homme riche et considérable. Quelque temps après, Pierre Arias étant mort, et ayant nommé, sous le bon plaisir de sa majesté, Rodrigue de Contreras, son gendre, pour lui succéder dans le gouvernement de cette province, sa nomination fut confirmée en considération de ses services et de son mérite. Ainsi, Contreras fut pendant quelques années gouverneur de ce pays, jusqu'à ce qu'on y eût établi une nouvelle audience qui devait résider dans la ville nommée Gracias à Dios; on l'appelait l'audience des confins de

Guatimala. Les auditeurs non-seulement ôtèrent la charge à Rodrigue de Contreras, mais de plus, en exécution d'une des ordonnances dont on a parlé ci-devant, qui regardait en particulier les gouverneurs des provinces, ils le privèrent, lui et sa femme, de tous leurs Indiens, et ôtèrent aussi à ses enfans ceux qu'il leur avait donnés pendant le temps de son gouvernement. Là-dessus, il alla en Espagne pour demander justice et réparation du tort qu'il prétendait qu'on lui eût fait : il fit tout ce qu'il put, représentant les services de son beau-père et les siens propres; mais sa majesté et les seigneurs de son conseil des Indes jugèrent que l'ordonnance devait être observée, et confirmèrent ce qui avait été fait par les auditeurs. Quand Fernand et Pierre de Contreras, enfans de Rodrigue, apprirent le mauvais succès que leur père avait eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles, et prirent en jeunes gens imprudens et étourdis la résolution de se soulever et se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flattaient d'avoir des forces suffisantes pour l'exécution de leur dessein, et ils se fiaient dans un certain Jean Bermejo et en quelques autres soldats, ses camarades, qui étaient venus du Pérou, mécontens de ce que le président ne leur avait pas donné de quoi vivre, et ne les avait pas récompensés, comme ils croyaient le mériter, des services qu'ils lui avaient rendus dans la guerre contre Gonzalo

Pizarre. Il y en avait encore d'autres qui avaient suivi le parti de Pizarre, et que le président avait bannis du Pérou. Tous ces gens encouragèrent et animèrent ces deux frères, et les engagèrent dans cette entreprise, les assurant que si avec deux ou trois cents hommes qu'ils pouvaient aisément assembler, ils voulaient passer au Pérou, ayant des vaisseaux et tout ce qu'il leur fallait pour cela, d'abord presque tous les gens qui étaient demeurés en ce pays-là se joindraient sans doute à eux, parce qu'ils étaient fort mécontens de ce que le licencié de La Gasca ne les avait pas récompensés de leurs services comme ils le méritaient. Pour se mettre en état d'exécuter un tel dessein, ils commencèrent à assembler secrètement des soldats et faire provision d'armes; et quand ils se crurent assez forts pour résister à la justice, ils ne voulurent pas différer plus long-temps à se mettre en action; et persuadés que l'évêque de cette province avait toujours été contraire à leur père dans toutes les affaires qui s'étaient présentées, ils commencèrent par lui à exercer leur vengeance. Un jour donc que l'évêque, sans aucun soupçon, jouait aux échecs, ils envoyèrent quelques soldats dans le lieu où il était, et le firent assassiner. Après cela ils assemblèrent leurs gens et arborèrent leur étendard, prenant le titre d'*armée de la liberté;* puis s'étant saisis des navires dont ils avaient besoin, ils s'embarquèrent sur la mer du

Sud, à dessein d'attendre la venue du président, pour le prendre et piller tout ce qu'il avait; car ils savaient qu'il se préparait à venir à Terre-Ferme avec tout l'argent qui appartenait à sa majesté. Ils crurent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y assurer de l'état des affaires, que parce que la navigation était plus sûre et plus commode de là au Pérou que de Nicaragua. Ils s'embarquèrent donc environ trois cents hommes, et prirent la route de Panama; et avant que d'entrer dans le port, ils s'informèrent soigneusement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choses, et de ce qui se passait dans cette ville. Le président y était déjà arrivé avec son argent, et tous ceux qui l'accompagnaient. Il sembla donc aux deux frères que tout leur réussissait à souhait, et que leur bonheur leur avait mis entre les mains la proie qu'ils cherchaient. Ils attendirent qu'il fût nuit; puis ils entrèrent dans le port fort secrètement et sans bruit, croyant que le président fût dans la ville, et qu'ils pourraient exécuter leur dessein fort aisément sans aucun péril, et sans trouver aucune résistance. Ils étaient mal informés, et leurs grandes espérances fort mal appuyées; car il y avait déjà trois jours que le président et ceux de sa compagnie, après avoir envoyé tout leur argent à Nombre de Dios, y étaient aussi passés eux-mêmes. A la vérité, on peut dire que le président évita de cette manière fort heu-

reusement un grand péril, sans l'avoir prévu, et sans en avoir aucun soupçon. Les deux frères étant entrés dans Panama, et ayant su que le président n'y était point, coururent droit à la maison de Martin Ruys de Marchena, trésorier de sa majesté, chez qui était la caisse royale, dont ils se rendirent maîtres, et prirent tout l'argent qui y était, se montant à quatre cent mille pesos d'argent de bas aloi, qui était demeuré là, parce qu'on n'avait pas eu de voitures suffisantes pour le transporter. Après cela, ils emmenèrent Marchena, Jean de Larez et quelques autres habitans sur la place, les menaçant de les faire pendre, s'ils ne voulaient pas leur dire où étaient les armes et l'argent du pays. Néanmoins toutes leurs menaces furent inutiles; ils ne purent les obliger à leur rien découvrir : ainsi, après avoir fait mettre dans leurs navires tout l'or et l'argent, et les autres choses qu'ils avaient pillées, ils s'embarquèrent promptement, croyant que tout le bon succès de leur entreprise dépendait de la diligence, et qu'il fallait se rendre promptement à Nombre de Dios pour y surprendre le président avant qu'il pût être averti et qu'il eût eu le temps de se préparer à la défense. Voici donc les mesures qu'ils prirent pour l'exécution de leur entreprise : c'est que Fernand de Contreras irait à Nombre de Dios avec la plus grande partie de leurs gens; ce qui leur paraissait suffisant, dans la pensée qu'ils avaient de

pouvoir surprendre le président à l'improviste; que cependant Jean de Bermejo demeurerait avec cent hommes campé sur une hauteur auprès de Panama, tant pour favoriser la marche de Fernand, et empêcher qu'on ne pût les poursuivre lui et ses gens, et leur donner en queue, que principalement pour être prêts à recevoir le butin qu'ils espéraient envoyer, et à prendre et tuer ceux qui se sauveraient par la fuite de Nombre de Dios, tant des gens du président que des marchands et autres habitans du lieu; et que Pierre de Contreras demeurerait sur les vaisseaux avec un petit nombre de leurs gens qui leur paraissait suffisant pour les garder. Les choses réussirent d'une manière bien différente de ce qu'ils avaient espéré; car Marchena ayant eu quelque connaissance de leur dessein, dépêcha promptement deux Nègres, gens adroits, et qui savaient fort bien le pays, pour avertir le président de ce qui se passait : il envoya l'un par terre, et l'autre par la rivière de Chagre, qui était la même voie qu'avait prise le président. Cette rivière de Chagre prend sa source dans des montagnes qui sont entre Panama et Nombre de Dios, et son cours semble d'abord tendre vers la mer du Sud pour y porter ses eaux; mais tout d'un coup, par une cascade qu'elle fait, elle se tourne vers la mer du Nord, où elle se rend par un cours de quatorze lieues de chemin; de sorte qu'en faisant un canal de quatre ou cinq lieues

de longueur seulement depuis cette rivière jusqu'à la mer du Sud, on pourrait joindre les deux mers, et aller par eau de l'une à l'autre. Il est vrai que comme il y aurait des montagnes à couper, et un terrain fort rude et plein de rochers, la chose a paru impossible, à peu près comme le fut autrefois le dessein de couper un moindre espace de terre dans le Péloponnèse, qu'on appelle aujourd'hui la Morée, pour joindre la mer Égée à celle d'Ionie; car cela fut tenté inutilement par divers empereurs avec beaucoup de peine et de dépense, comme le rapportent les historiens. Ainsi, quand on part de Panama pour aller à Nombre de Dios par la voie de cette rivière, il faut faire cinq lieues par terre avant que de s'y pouvoir embarquer; puis on arrive par-là dans la mer du Nord, encore à cinq ou six lieues de Nombre de Dios. Le messager qu'on envoya de ce côté-là rencontra le président avant qu'il fût arrivé dans cette ville, et lui apprit ce qui se passait : le président n'en fut pas plutôt averti qu'il le communiqua au provincial et aux officiers qui l'accompagnaient, sans faire paraître ni crainte, ni inquiétude, quoique la chose fût d'assez grande conséquence pour croire qu'elle devait lui en causer, et lui en causait en effet. Quand ils furent entrés dans la mer du Nord, le vent cessa entièrement; de manière qu'il leur était impossible de vaguer : ce qui fit au prési-

dent une peine qu'il ne put s'empêcher de faire paraître. Neanmoins, conservant toujours sa présence d'esprit, pour remédier à cet inconvénient, il envoya le capitaine Hernan Nugnez de Segura par terre, et quelques Nègres pour le guider, avec ordre de se rendre le plus promptement qu'il lui serait possible à Nombre de Dios, de faire prendre les armes aux habitans de cette ville, et faire mettre en sûreté l'argent du roi et celui des particuliers. Segura, suivant ses guides, marcha à pied avec beaucoup de peine et de fatigue par des lieux difficiles, étant obligé de passer plusieurs rivières, quelques-unes même à la nage, parce qu'elles étaient fort enflées, ayant souvent à traverser des bois et des marais dans un chemin fort peu fréquenté, et où personne n'avait passé depuis fort long-temps. Quand il fut arrivé à Nombre de Dios, il trouva que la nouvelle qu'il portait y était déjà sue par le moyen de l'autre messager qu'on avait envoyé par terre, et qu'ainsi les habitans étaient préparés et s'étaient mis en état de défense le mieux qu'il leur avait été possible, ayant tiré de neuf ou dix vaisseaux qui étaient dans le port tout ce qu'ils avaient pu de gens capables de porter les armes. Le président arriva à peu près comme on achevait de mettre toutes choses en ordre, et les gens dans le meilleur état qu'on pouvait. Aussitôt après son arrivée, il sortit de la ville à

leur tête, prenant le chemin de Panama, et ayant pour son lieutenant Sancho de Clávijo, gouverneur de la province pour sa majesté, qui l'avait toujours accompagné depuis Panama.

CHAPITRE XIII.

Fernand et Pierre de Contreras sont vaincus et défaits par les gens de Panama.

Après que les deux frères Fernand et Pierre de Contreras eurent pillé la ville de Panama, et tué quelques personnes qui voulurent faire résistance, ils convinrent, comme on l'a déjà dit, que Pierre demeurerait à la garde de leurs navires et de leur butin, en état de recevoir celui qu'ils espéraient lui envoyer de nouveau. On lui laissa pour cela le nombre de soldats qu'on jugea nécessaires. Jean Bermejo fut aussi posté avec cent hommes auprès de Panama, pour le dessein qu'on a marqué, et Fernand de Contreras, avec le reste de leur petite armée, prit le chemin de Nombre de Dios. Martin Ruiz de Marchena, et Jean de Larez, voyant que ces corsaires avaient ainsi divisé leurs gens, ils crurent qu'ils pourraient se mettre en état d'atta-

quer et de défaire Jean Bermejo et les siens. Ainsi, avec tout le soin et toute la diligence possible, ils rassemblèrent en moins de temps qu'on n'aurait cru, les habitans de la ville, dont la plupart s'en étaient fuis dans les montagnes : ils rassemblèrent aussi les nègres qui travaillaient aux ouvrages de la campagne, et ceux qui servaient à conduire les mulets de charge. Après cela, ils les armèrent le mieux qu'il leur fut possible, et ayant laissé dans la ville quelques gens pour la garder, et fermé les rues par quelques barricades de terre et de fascines, afin que ceux qui étaient dans les navires ne pussent pas aisément aller au secours de leurs gens, ou faire quelque nouveau pillage dans les maisons des bourgeois, ils marchèrent contre Jean Bermejo et les siens, les attaquèrent vigoureusement, et après quelque résistance, les défirent entièrement, en sorte qu'ils furent tous tués ou pris. Incontinent après, Marchena résolut de prendre la route de Nombre de Dios, sur des conjectures bien fondées et qui se trouvèrent en effet véritables. Il jugea donc que sans doute Fernand de Contreras aurait appris en chemin que, non-seulement ceux de Nombre de Dios ayant su ce que les deux frères avaient fait à Panama, se seraient mis sur leurs gardes et préparés à la défense, mais qu'ils pourraient bien même marcher contre lui avec un plus grand nombre de gens qu'il n'en avait; et qu'ainsi

cela l'obligerait à retourner pour se joindre avec Jean Bermejo, et consulter ensemble s'ils se trouveraient assez forts pour résister à ceux qui les voudraient attaquer, ou sinon s'embarquer avec leur butin. En effet, Fernand de Contreras n'était qu'environ à moitié chemin, qu'il apprit que le président et les siens avaient été avertis et marchaient contre lui; cela lui fit d'abord prendre la résolution de retourner à Panama. Comme il retournait, il trouva quelques nègres en chemin qu'il prit, et fut instruit par eux de la défaite de Jean Bermejo et des siens. Ils lui dirent de plus que Marchena suivant sa victoire, s'avançait contre lui : il en fut si déconcerté qu'il laissa aller tous ses gens à la débandade, leur disant lui-même de se sauver chacun le mieux qu'il lui serait possible, et de tâcher de se rendre sur le bord de la mer, où son frère leur enverrait les chaloupes pour pouvoir gagner les navires et s'y mettre en sûreté. Ils se séparèrent donc de cette manière, et Fernand avec quelques-uns des siens quitta le grand chemin, de peur de rencontrer Marchena; et comme le pays est fort rempli de bois, et fort coupé par plusieurs rivières et plusieurs ruisseaux, après avoir eu bien de la peine, comme il n'était pas fort adroit, ni fort propre à surmonter de semblables difficultés, il se noya au passage d'une rivière : quelques-uns de ses gens furent pris, et on n'a jamais su ce qu'étaient devenus les autres qui

ne le furent pas. On fit conduire les prisonniers à Panama, où, conjointement avec ceux qui avaient été pris à la défaite de Jean Bermejo, ils furent menés liés sur la place de la ville, et là tués à coups d'épée. Pierre de Contreras, qui était sur les vaisseaux, ayant appris la malheureuse fin de ses gens, fut si épouvanté, qu'il ne crut pas avoir assez de temps pour appareiller et mettre à la voile; ainsi il se jeta précipitamment dans une chaloupe avec quelques-uns des siens, laissant les navires comme ils étaient, sans rien emporter de ce qui y était. Il vogua terre à terre en suivant la côte jusqu'à la province qu'on appelle Nata, et depuis on n'a rien appris, ni de lui, ni de ceux qui l'accompagnaient: on conjecture qu'ils tombèrent entre les mains de quelques Indiens ennemis, comme il y en a plusieurs en ce pays-là, et qu'ils en furent massacrés. Le président ayant eu avis de tout ce qui s'était passé, retourna avec ses gens à Nombre de Dios, rendant grâces à Dieu de se voir ainsi, par les soins de sa Providence, délivré d'un péril inopiné, et qu'il n'avait en aucune manière prévenu, ni par ses soins, ni par sa prudence, puisqu'il n'y pensait nullement, et que si ces corsaires étaient venus à Panama cinq ou six jours plus tôt qu'ils ne firent, ils pouvaient aisément le prendre et se rendre maîtres d'un butin aussi considérable que jamais pirates aient fait. Quand la tranquillité fut une fois rétablie,

le président s'embarqua, ayant fait armer les vaisseaux sur lesquels était l'argent de sa majesté, et il arriva heureusement en Espagne sans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux : seulement, un des navires sur lequel était Jean Gomez d'Annaya, avec une partie de l'argent du roi, fut séparé des autres, et obligé de relâcher au port de Nombre de Dios ; mais peu de temps après, il se rendit heureusement en Espagne aussi bien que les autres. Aussitôt que le président fut entré avec sa flotte dans la Barre de Saint-Lucar, il envoya en poste le capitaine Lope Martin en Allemagne, pour porter à sa majesté qui y était, la nouvelle de son heureux retour du Pérou. Cette nouvelle lui fut très-agréable, et causa en même temps de l'étonnement et de l'admiration partout où elle se répandit, parce que la plupart des gens ne pouvaient s'imaginer que des affaires qui paraissaient si difficiles et si épineuses qu'avaient paru celles du Pérou, se pussent terminer si promptement et si heureusement : ainsi on ne put s'empêcher d'admirer en cela le bonheur de sa majesté dans les heureux succès dont il plaisait au Ciel de le favoriser. Le président étant arrivé à Valladolid, fut peu de jours après pourvu de l'évêché de Palencia, vacant par la mort de dom Louis Cabeza de Vaca, et sa majesté lui envoya en même temps ordre de partir incontinent pour se rendre à sa cour, afin qu'il lui fît une relation particulière

et exacte de tout ce qui s'était passé dans les affaires dont il l'avait chargé. Il obéit promptement, et partit aussitôt de Valladolid, emmenant avec lui le provincial des dominicains et le capitaine Jérôme d'Aliaga, qui venaient en qualité de députés ou procureurs du Pérou, et aussi plusieurs gentilshommes et autres personnes considérables qui espéraient recevoir quelque récompense de sa majesté pour les bons services qu'ils lui avaient rendus en ce pays-là. Le nouvel évêque s'embarqua avec tous ceux qu'on vient de dire, à Barcelonne, sur les galères qui l'y attendaient, sur lesquelles il fit mettre, suivant les ordres qu'il en avait reçus de la part de sa majesté, la valeur de cinq cent mille *écus en* argent monnoyé, le tout en rixdales. Peu de temps avant cela, sa majesté pourvut de la vice-royauté du Pérou dom Antoine de Mendoze, qui était vice-roi de la Nouvelle-Espagne, où elle envoya en sa place dom Louis de Velasco, commissaire-général des douanes de Castille.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

DE CE QUI SE PASSA AU PÉROU SOUS LE VICE-ROI NUGNEZ VELA.

		Pages.
CHAPITRE I.	PIZARRE va à Cusco; il est nommé procureur-général du pays.	1
II.	Ordres donnés à Los Reyes par le vice-roi sur les troubles.	9
III.	Le vice-roi se prépare à la guerre.	16
IV.	Prise de deux vaisseaux amenés au vice-roi.	20
V.	Pizarre règle Cusco.	23
VI.	Sauf-conduit demandé au vice-roi par Royas et autres, souhaitant de passer à son service.	30
VII.	Puelles, lieutenant de Guanuco, prend le parti de Pizarre. Il est imité par ceux que le vice-roi envoie le poursuivre.	33
VIII.	On veut voler les dépêches à Loaisa.	

Suarez est tué par les gens du vice-roi, qui est lui-même arrêté. 40

Chap. IX. Conjuration pour délivrer le vice-roi. 65

X. Les auditeurs envoient à Pizarre pour l'obliger à licencier ses troupes. 69

XI. Portrait de Pizarre et de son mestre-de-camp. Du succès des habitans des Charcas, venus pour le service du vice-roi. 80

XII. Pizarre envoie rendre compte au roi des affaires. Vaca de Castro se sauve, et se rend maître du navire où il était prisonnier. Bachicao se rend maître des vaisseaux du vice-roi, et vient en terre-ferme. Le vice-roi se retire à Quito. 87

XIII. Arrivée de Bachicao à Panama. 93

XIV. Le vice-roi assemble ses troupes, marche à Saint-Michel. 97

XV. Pizarre veut assembler ses troupes pour s'opposer au vice-roi. 101

XVI. Pizarre marche au vice-roi, qui, sur la nouvelle, sort de Saint-Michel. Pizarre le suit, et fait trois cents prisonniers. 104

XVII. Mouvemens à los Reyes apaisés par Aldana. Il devient suspect au parti de Pizarre. 111

XVIII. Centeno tue aux Charcas le lieutenant de Pizarre, et se déclare pour le roi. 115

XIX. Discours de Centeno à ses troupes. 120

XX. Discours de Toro, lieutenant de Pizarre, aux troupes qu'il veut mener contre Centeno. 123

XXI. Toro sort de Cusco; il poursuit Centeno qui se retire jusqu'à Plata, où il laisse

Mendoze en garnison, et s'en retourne à Cusco. 128
CHAP. XXII. Centeno revient contre Toro avec avantage. Il rassemble ses troupes à Plata. 132
XXIII. Troubles de los Reyes apaisés par Aldana. 135
XXIV. Pizarre envoie Carjaval contre Centeno. 139
XXV. Carjaval, sur l'avis de la fuite de Centeno, revient à los Reyes. 147
XXVI. Le vice-roi se retire dans la province de Benalcazar. Fatigues de l'armée de Gonzale qui le poursuit. Il vient à Quito. 153
XXVII. Pizarre envoie sa flotte en terre-ferme, sous Hinoiosa. 159
XXVIII. Aventures de Hinoiosa allant à Panama. 164
XXIX. Hinoiosa arrive à Panama. 168
XXX. Verdugo se déclare pour sa majesté, à Truxillo. De ce qu'il y fait. 175
XXXI. Le vice-roi revient à Quito avec de nouvelles troupes. Il est défait par Pizarre dans une bataille, où il est tué. 185
XXXII. Continuation du précédent. 194

LIVRE SIXIÈME.

DU VOYAGE DE LA GASCA AU PÉROU. DE LA DÉFAITE DE PIZARRE ET DU RÉTABLISSEMENT DE LA PAIX.

CHAP. I. Avantage de Carvajal sur Centeno. 207
II. Mendoze est joint par des gens de la Plata, et revient contre Carvajal. 215

Chap. III. Mendoze est battu par Carvajal. 221
IV. Carvajal se rend maître des mines de Potosi. Histoire de leur découverte. 229
V. Départ de Pizarre de Quito. Son arrivée, et ce qu'il fait à los Reyes. 235
VI. La Gasca reçoit des ordres de l'empereur pour apaiser les désordres du Pérou. Son arrivée en terre-ferme. 241
VII. Mesures que prend Hinoiosa sur sa venue, quand il sait que Mexia l'a reçu. Lettre de l'empereur à Pizarre. Celle que le président lui écrit. 247
VIII. Ce que fait à los Reyes Pizarre sur ces nouvelles. 275
IX. De ce qui arrive à Panama à l'arrivée des députés du Pérou. 284
X. Voyage de Paniagua au Pérou. Mesures de Pizarre sur les soupçons de la fidélité de sa flotte qui était à Panama. 290
XI. Arrivée de la flotte du président à Truxillo. Mora et d'autres se déclarent pour le roi. 295
XII. Carvajal est nommé pour garder la côte. Il est suspect, et sa commission révoquée. 307
XIII. Robles va commander à Cusco pour Pizarre. Centeno l'attaque, le défait et se rend maître de la ville. 313
XIV. Pizarre veut envoyer d'Acosta contre Centeno. Il fait couper la tête à Altamirano et à Mexia, et fait prêter serment en son nom aux habitans de los Reyes. 319
XV. Acosta marche à Cusco. Arrivée du président sur les côtes. 326

CHAP. XVI. Les gens de Pizarre l'abandonnent. 333
XVII. Los Reyes se déclare pour le roi. 344
XVIII. Pizarre joint Acosta à Arequipa, lequel avait été abandonné d'une partie de son monde. 349
XIX. Jonction et exploits de Mendoze et de Centeno. 354

LIVRE SEPTIÈME.

CONTENANT LA DÉFAITE DE PIZARRE ET LE RÉTABLISSEMENT DE LA TRANQUILLITÉ PUBLIQUE.

CHAP. I. Le président débarque et marche à Pizarre. 359
II. Mesures de Pizarre sur la jonction de Mendoze et de Centeno. 363
III. Bataille de Guarina entre Centeno et Pizarre. 370
IV. Le président assemble ses troupes. 376
V. Le président est joint par Valdivia. 381
VI. Marche du président jusqu'à la bataille. 389
VII. Bataille de Xaquixaguana. 397
VIII. Punition de Pizarre et de ses complices. 403
IX. Répartition du pays. 409
X. Le président fait arrêter Valdivia. Frais qu'il fit pour la guerre du Pérou. 413
XI. Le président retourne en Espagne. 419
XII. Aventures de Fernand et Pierre de Contreras, venant de Nicaragua pour chercher le président. 424
XIII. Leur défaite par ceux de Panama. 433

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

